PQ
2474
.A6
1905
SMRS

CORRESPONDANCE

DE

ALFRED DE VIGNY

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 7246-4-05. — (Encre Lorilleux)

CORRESPONDANCE

DE

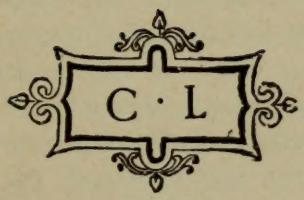
ALFRED DE VIGNY

1816-1863

RECUEILLIE ET PUBLIÉE

PAR

EMMA SAKELLARIDÈS



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER,

INTRODUCTION

« Le temps n'a rien ôté à M. de Vigny, tout en lui apportant les choses nouvelles qui embaument en nous les choses mortes et qui nous consolent de leur perte ».

BARBEY D'AUREVILLY.

« Il faut toujours du temps et passer par plus d'un degré pour embrasser et comprendre l'ensemble d'un grand homme. » C'est ainsi que Sainte-Beuve, ce puissant analyste d'œuvres et d'hommes, résumait son expérience. Comprendre un être, n'est-ce pas en avoir la pleine intelligence, n'est-ce pas chercher, jusque « dans ses entrailles, le germe de ses productions » et expliquer l'œuvre par l'homme ? On n'y arrive que par degrés et l'un des plus importants ne saurait être franchi tant que le biographe, soucieux de vérité, ne peut recourir à la correspondance de celui qu'il veut étudier.

A ce point de vue, la publication même partielle de la correspondance d'Alfred de Vigny offrira un intérêt tout particulier, car s'il est exact « qu'aucun de ses poèmes n'a dit toute son âme », il est non moins vrai que le poète a livré un peu de lui-même dans chacune de ses lettres.

Les lire, c'est se convaincre qu'il les a écrites, comme il écrivit toute son œuvre, au milieu de ce « cercle magique »,

cercle de refuge, où « est la solitude, l'étude, la philosophie, la poésie, le plus pur amour, la plus fidèle amitié ».

On trouvera donc sa correspondance marquée de toutes les qualités de l'écrivain, de toutes celles qui caractérisent une intelligence constamment en éveil : qualités d'observation, de jugement, de sentiment. Mais ce qui en fait le charme, c'est cette réserve discrète avec laquelle il parlait de lui-même, et qu'il nous dépeint d'une phrase : « Il a fallu le chagrin que vous m'annonciez pour que je vous aie parlé de moi, ce que je ne fais jamais ». Cette réserve, il l'étendait à « toute chose tant soit peu particulière à quelqu'un » ; aussi pouvait-il dire, en toute sincérité : « J'aime à parler des idées et des sentiments, jamais des personnes ».

Certaines lettres sont de belles pages d'histoire littéraire et philosophique ; quelle critique judicieuse, pour ne prendre que la lettre adressée au prince Maximilien-Joseph de Bavière, quelle compréhension large, élevée de ces grands mouvements intellectuels qui sous le nom de Saint-Simonisme et de Romantisme ont communiqué une vie nouvelle à la philosophie et à la littérature du XIXe siècle.

Nous pouvons dire que la physionomie de Vigny telle que la reflète sa correspondance, ne fera que gagner en expression de beauté ; on y percevra mieux certaines nuances de cette nature d'élite, de ce cœur qui s'écoute sentir pour ne jamais donner en amitié, en amour, que le meilleur de lui-même.

Le poète pense ses lettres ; point de formules banales ou conventionnelles, point de phrases à effet, mais une recherche de vérité dans l'expression d'une idée ou d'un sentiment. Pour si peu qu'il vienne à nous parler de lui, le ton de la lettre se mélancolise aussitôt, car peu à peu toute la tristesse de *Moïse* et de *Stello* le possède. « Je me sens bien le courage de supporter ce qu'il y a de pénible dans ma vie, mais non de le raconter ». « Dans les intervalles de mes angoisses, j'écris et j'ai ici dans mon ermitage bien des volumes à imprimer ».

C'est à la vicomtesse du Plessis ou à Busoni, qu'il se confiait ainsi, qu'il s'oubliait jusqu'à ouvrir son âme ; par les lettres que Vigny leur adresse nous apprenons que le grand écrivain n'a jamais cessé de travailler à des ouvrages nouveaux qui, pour notre plus grand regret et notre plus grand dommage intellectuel, n'ont jamais vu le jour. Dans maintes occasions et à différentes dates il revient sur ces écrits « qu'il amasse en silence », sur ces « caisses pleines de manuscrits », sur ces volumes qu'il a entassés dans ses vieilles tours : « Ils ne paraîtront que lorsque l'heure sonnera ».

Et, en 1860, lorsque Busoni insiste pour en avoir au moins quelques fragments, Vigny lui répond :

« Malheureusement, si j'en détachais une partie, elle ne serait pas comprise et, séparée du corps, n'aurait pas plus de sens que le torse sans tête et sans bras qui est au Louvre ».

Une seule fois, le 29 février 1848, au lendemain de la Révolution, il avait paru céder au désir de rompre le silence : « Bientôt, j'imprimerai mes pensées *entières*, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent ».

Bientôt ! cependant des années s'écoulèrent. Le poète passait une partie de ses nuits à écrire et, à part *Les Destinées*, jamais de ces « choses nouvelles » ne furent imprimées.

Survient aussi la cruelle maladie qui, durant plus de deux ans, l'accable de souffrances physiques et lui dicte ses lettres si douloureuses à lire. Nous voudrions retenir encore ce passage de l'une d'elles, passage important et que l'on pourrait considérer comme son testament intellectuel.

Le penseur s'est ému des tentatives importunes, réitérées, de tous ceux et de toutes celles qui cherchèrent à lui faire renier ses croyances philosophiques, il proteste avec sa courtoisie familière, avec sa grande bienveillance :

« Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit

en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques* et *théosophiques*; qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans des conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions comme par un acte de notaire ».

N'est-il pas permis de se demander si ce ne serait pas par excès de bonté, pour ménager ces « pauvres âmes », que Vigny faillit presque à l'Idée contemporaine en temporisant, en ajournant sans cesse de publier ses œuvres nouvelles ? Espérons qu'il nous répondra lui-même un jour, soit par quelques-unes de ses trop nombreuses lettres restées en souffrance, soit encore par la publication de ses manuscrits.

Ce premier volume de correspondance comprend des lettres déjà publiées dans divers ouvrages, dans divers journaux ou revues : lettres à la vicomtesse du Plessis, publiées par M. Brunetière ; à Busoni, par M. Henri Lapauze ; au docteur Montalembert et au père Gratry, par M. le docteur Cabanès ; à Eusèbe Castaigne, par son fils, M. Émile-Joseph Castaigne ; à Marie Dorval et à F. Bungener, par M. Léon Séché ; à M. et à Madame Jules de Saint-Maur, par M. Paul Lafond ; lettres publiées par MM. Edmond Biré, Fernand Bournon, Étienne Charavay, Jules Claretie, Jules Coüet, Ernest Dupuy, Henri Jouin, Adolphe Jullien, Georges Lachaud, Léo-Hippolyte Lucas, Louis Ratisbonne, Louis-Xavier de Ricard, le vicomte de Savigny de Moncorps, Maurice Souriau, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, et une trentaine de lettres inédites.

Bien nombreux sont les admirateurs du poète qui ont apporté leur précieux concours à cette publication. Grâce à

leur extrême bienveillance notre travail a été facilité et rendu agréable. Tout d'abord nous ne saurions assez remercier M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, cet érudit, ce grand ami des lettres, pour tous les renseignements qu'il a bien voulu nous fournir et pour toutes les lettres qu'il a mises à notre disposition ; puis, M. Noël Charavay nous a libéralement fait bénéficier de ses inépuisables richesses ; M. le vicomte de Meaux a pris la peine de copier de sa main deux lettres adressées à Montalembert ; Mademoiselle Louise Read a eu la même obligeance pour une lettre à Barbey d'Aurevilly ; M. Maurice Paléologue, le biographe de Vigny, toujours prêt à rendre service, nous a fourni quelques textes ; M. Louis Barthou, très aimablement, nous a donné copie d'une lettre à Léon de Wailly ; M. Charles Callet nous a transmis une lettre à son père ; Maître Chéramy, sur la prière de M. le docteur Baudouin, a bien voulu nous communiquer différentes lettres ; M. Henri Lapauze a encore trouvé dans son fonds de réserve quelques épaves de la correspondance avec Busoni ; M. Pierre Lefèvre-Pontalis nous a offert, de Pétersbourg, des lettres adressées à son père, et M. Lefèvre-Vacquerie, grâce à M. Seymour de Ricci, deux billets à Victor Hugo ; à M. Maurice Tourneux et à Madame veuve Gabriel Charavay nous devons d'utiles indications ; enfin, MM. Fernand Bournon et Jules Coüet nous ont beaucoup secondée ; c'est à eux tous que nous adressons nos plus vifs remerciements.

Remercions en outre : *L'Amateur d'autographes*, le *Bulletin du Bibliophile*, *La Correspondance historique et archéologique*, *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, le *Journal des Débats*, *La Revue critique*, et *Le Temps*, qui nous ont valu plusieurs communications.

En terminant, nous prions Monsieur et Madame Tréfeu de Fréval d'agréer l'expression de notre gratitude la plus sincère pour l'autorisation qu'ils nous ont donnée de publier cette correspondance.

Nous serons très obligée aux personnes qui possèdent

des lettres d'Alfred de Vigny et qui voudront nous les communiquer pour un volume complémentaire comprenant les lettres qui n'ont pas trouvé place dans le présent recueil, et notamment celles à Auguste Barbier publiées récemment, dans la *Revue politique et littéraire*, par M. Alfred Rébelliau.

E. SAKELLARIDÈS.

CORRESPONDANCE
D'ALFRED DE VIGNY

I

AU COMTE DE MONCORPS[1]

1816.

Fait à huit heures du matin
Pour vous ramener, mais en vain.

Vous aimez, cher ami, les vers à la douzaine
(*Douzaine*, par respect, car j'aurais dit *centaine*,
En ne faisant parler que mon juste courroux);
Eh quoi ces vers, Moncorps, *vous en contentez vous ?* *(Athalie)*
Je vous en fais ici, mais puisse cet exemple
Vous montrer la raison, vous mener à son temple,

1. Le comte de Moncorps avait été le camarade d'Alfred de Vigny à la pension Hix et ces premiers liens, resserrés aux compagnies rouges de la Maison du Roi, où l'un était mousquetaire et l'autre gendarme, puis au régiment de la Garde royale à pied, s'étaient transformés en amitié. Le billet ci-dessus, écrit à la suite

Vous y loger s'il peut malgré l'aversion
Que vous semblez avoir pour l'habitation.
Ces vers sans harmonie, et ces rimes blessées[1],
Ces discours sans liens, ces petites pensées
Ont donc pu vous séduire! O que je crois d'esprit
A celui qui vous fit goûter un tel écrit!
Qu'il fallait que sa voix flexible, harmonieuse
Trompât avec douceur votre oreille trompeuse,
Pour que de tous ces riens vous fussiez enchanté.
Jamais je ne vous vis d'un tel zèle emporté;
J'admirais vos yeux bleus et vos vives prunelles
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Et vos gestes fréquents et votre teint rougi
Teint sur lequel des vers l'amour avait agi!
Quelle honte! grand dieu! cette divine flamme,
Ces petits vers ont pu l'arracher à votre âme?
Non, je n'y veux pas croire et j'aime mieux penser
Que votre tendre cœur s'était senti blesser
Par des verres meilleurs pleins du jus d'une vigne
Que je préférerais même aux vers *de Lavigne*,
Ou bien par les beaux yeux de quelque aimable objet
Ou bien par le courroux de quelque vain projet.
Laissez-moi cette erreur, elle m'est nécessaire
Tant j'ai besoin pour vous d'estime bien entière,

d'un entretien où les deux amis ne s'étaient pas trouvés d'accord, a été publié par M. le vicomte de Savigny de Moncorps qui le conserve dans ses souvenirs de famille.

Trente-sept ans plus tard, le 16 mai 1863, Vigny, souffrant, écrivait à son ami malade: « Je vous plains et je gémis de n'être pas en état d'aller m'asseoir près de votre lit et vous serrer la main avec cette bonne amitié de frère d'armes qui fait que je suis, comme alors, tout à vous. »

1. Des vers ainsi construits, car je parle des miens.

Et même en poésie. Hélas ! si vous saviez
A quels dédains cruels vous vous exposeriez
Si votre opinion de la sorte égarée
D'auteurs un peu connus se trouvait entourée.
Ce rire dédaigneux, farouche et sans pitié
Que ne tempère pas l'indulgente amitié
Viendrait vous interdire, ou le triste silence,
Plus dur que les éclats, armerait leur vengeance ;
Ou si l'un d'eux plus doux sachant vous distinguer
Voulait sur votre auteur un peu vous haranguer,
Il vous dirait : « Monsieur, sachez de moi la haine
Que nous professons tous pour les vers faits sans peine ;
Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir
Qu'on dit *vers fugitifs* parce qu'ils sont à fuir. »

Adieu, Moncorps, soyez à ce discours sensible
Moi, je vais déjeuner et puis lire la *Bible*.

II

A VICTOR HUGO

3 octobre 1823.

J'ai reçu, mon cher Victor, et avec plus que du plaisir, votre aimable lettre. J'ai tardé à vous répondre parce que l'ordre que nous venons de recevoir de partir pour l'Espagne m'a donné quelque occupation. A pré-

sent que je sais que j'ai encore plusieurs jours à moi, j'en profite pour vous dire adieu et causer un peu de notre chère poésie.

C'est une chose infâme que la littérature, je commence par là, et ce qui me le fait dire, c'est d'entendre autour de moi tout ce qui se dit de M. de Lamartine. Il est toujours mal jugé et tantôt on le prend trop haut, tantôt trop bas. On dit que vous tous l'avez excommunié. Je ne puis le croire. Cela me rappelle les cris que l'on jeta parmi nous lors des premières *Méditations*; par combien d'applaudissements les avons-nous étouffés ! Je n'ai reçu à son sujet aucune lettre de *nous !* J'ai lu attentivement, à plusieurs reprises et seul, ses deux derniers ouvrages[1], et je veux vous dire ce que j'en pense pour savoir avec lequel de vous je me serai accordé. Je ne veux d'abord parler que de l'ouvrage, je vous dirai ensuite deux mots sur l'auteur. Je parierais que vous ne les avez pas assez distingués, vous êtes trop près.

Socrate est un ouvrage très bien composé et auquel on ne peut refuser une poésie grave et majestueuse. Je veux bien que Platon en ait fait une partie, tout cela est plus beau par les vers, et il y en a d'une sévérité mâle qui m'a ému, et l'émotion ne se trompe jamais. Mais Psyché est trop longue et sans grâce, elle interrompt un puissant intérêt, et si l'auteur voulait mettre les tableaux de Raphaël, il fallait en choisir un, celui qui avait le plus de rapport avec le moment, l'immortalité de l'âme. Je renoncerais pourtant difficilement à ce

1. *La Mort de Socrate*, poème, et *Nouvelles Méditations poétiques*.

rayon de poésie qui pénètre dans le cachot, mais je voudrais l'épurer. Il y a là un *poignard*, une *goutte* de bien mauvais goût, mais les *deux gouttes pour les dieux* me paraissent d'une grande beauté.

Je trouve que Lamartine a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait, car nous ne connaissons que le malheur. Je n'aime point les âmes qui se fécondent et Phédon est par trop anacréontique. Quel parti notre grand Soumet eût tiré de ce grand sujet! Il m'en avait un jour confié le projet. Son plan était admirable, et il sera peut-être forcé d'y renoncer; ce Socrate ébauché fera peut-être trop de bruit pour qu'on ait l'air original en le traitant. Les sots iront toujours chercher le germe de ses beautés dans un hémistiche de l'autre. Je pleure tous les jours cette tragédie, je la pleure avec les larmes de la postérité.

Quant aux *Méditations*, certes l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis pas croire qu'il ait présidé à cet arrangement, et certes, il n'a pu penser qu'une scène de son *Saül* balançât celle de Soumet[1]. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à

1. Le *Saül* de Soumet, tragédie en cinq actes, avait été représenté au second Théâtre-Français, le 9 novembre 1822. — Pour Lamartine, il s'agit de l'*Apparition de l'ombre de Samuel*, supprimée dans les éditions récentes des *Nouvelles Méditations*, dont elle était la dix-huitième. Ce fragment comprend les deuxième et troisième scènes du second acte de son *Saül*, écrit en 1818 et publié pour la première fois, entièrement, dans le tome III des *Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, chez l'Auteur, 1860-1866.

l'imprimeur ; mais *dans la danse céleste ils s'élancent* est un peu fort, et *le branle de ta lame,* et un rocher qui *surplombe*. Cependant, et je le dis en vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour*. Il y a en général dans tous ses ouvrages une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté et avec les yeux dans les descriptions. Venons à l'homme. C'est ici que je vais baisser comme lui. J'ai de mauvais pressentiments de cette alliance avec les libéraux, de cette séparation de *nous* ; après avoir vu que le Faubourg Saint-Germain, désenchanté de son premier malheur, l'avait un peu délaissé, n'a-t-il pas voulu se faire un succès avec l'autre parti, et se faire pour celui-là une seconde infortune mais dans son genre, mais moins sentimentale que la première ? Tout cela serait bien étroit, mais tout me l'annonce. Dites-moi ce que vous en pensez.

J'ai bien d'autres choses à vous dire. Je ne sais si Émile[1] ou moi nous vous avons parlé de M. de Sorsum[2] ; c'est un de vos admirateurs, un homme plein de simplicité et de mérite, un de mes parents et beau-père de M. de Montlivault[3]. Il m'écrit de Paris où il est, tout

1. Deschamps.

2. Antoine-André Bruguière, baron de Sorsum, né à Marseille en 1773, mort à Paris le 7 octobre 1823.

3. Le comte James de Montlivault, cousin d'Alfred de Vigny, et ancien colonel du 55e régiment de ligne où le poète était capitaine.

exprès pour avoir votre adresse et pour que je lui procure l'occasion de vous voir. Je vous en prie, aimez-le pour moi, et qu'il vous dise de ses vers, je n'aurai pas besoin de vous dire d'en être enchanté. Il a déjà traduit six tragédies de Shakespeare d'une manière originale, littérale, et la seule qui révèle le génie anglais[1]. Il demeure hôtel de Hambourg, rue Jacob.

J'ai fini *Satan*[2], j'avais le pressentiment de notre départ et me suis enfermé un mois pour cela. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait ; ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. Il y a encore deux lacunes ; j'espère avoir le temps de les remplir ici avant le jour du départ. Je laisse ensuite mon portefeuille chez M. Delprat, le parent d'Émile, à Bordeaux[3]. Je lui ai dit ce que je vous recommande, mon cher ami, si les boulets ne respectent pas le poète. Je vous prie de faire imprimer *Satan* à part et tel qu'il est, sans corrections ; soulignez seulement comme non terminé ce qui vous semblera trop mauvais. Les lacunes seront remplies en prose, que j'y mettrai si je n'ai pas le temps. Vous

1. Publiées sous ce titre : *Chefs-d'œuvre de Shakspeare, traduits conformément au texte original, en vers blancs, en vers rimés et en prose...* Paris, Dondey-Dupré fils, 1826, 2 vol. in-8. — Vigny avait parlé de cette traduction dans un article sur les *Œuvres posthumes de M. le baron de Sorsum* inséré, en 1824, dans la *Muse française*, t. II, p. 62-66.

2. Premier titre d'*Eloa*, qui devait paraître au mois d'avril 1824, avec la date de 1823.

3. Édouard Delprat, cousin des Deschamps.

trouverez aussi bien des essais en vers et en prose. Ce qui vous en semblera digne, il faudra l'imprimer à la suite sous le titre de *Fragments*. C'est alors que les points auront un sens raisonnable.

J'emporte un album et je ferai *Roland*[1] au milieu de ses décorations naturelles. Je m'en réjouis.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Écrivez-moi (à Bordeaux et à la suite).

ALFRED DE VIGNY.

III

A AUGUSTIN SOULIÉ

Pau, 28 août 1824.

Je vous écrivis mystérieusement, mon cher Soulié, lors de votre première persécution : je crains que ma lettre ne soit tombée entre les mains de ces misérables. Vous voici encore martyr, mais vous l'êtes d'une foi qui ne peut pas périr plus que l'autre, et je profite de la liberté des manuscrits qui existe encore, pour vous prier d'insérer dans *la Quotidienne* le peu de mots que vous trou-

1. Tragédie en trois actes, dont, à la même époque, il exposait le plan à Edmond Géraud.

verez ici [1]. Vous savez quels troubles ont eu lieu à Pau; ils étaient préparés depuis longtemps contre ce régiment dont l'opinion est celle des Vendéens et de la garde; notre première offense fut le *Domine salvum*; la pauvre ville de Henri IV est envahie par des libéraux que n'ont jamais osé contenir des autorités débiles; elles ont essayé un jour de punir, tout en tremblant, un scandale dans l'église par un jour de prison; et, pour venger le roi des Halles, les Halles se sont armées de pierres et ont lâchement écrasé quelques soldats isolés. Tout ce qui se fait et ce qui ne se fait pas est, en vérité, bien pitoyable. Si vous êtes aimable, vous m'écrirez un peu et me parlerez du grand homme [2] qui a laissé la France sans ministres. Vous me direz aussi si notre Charles Nodier se souvient de moi et vous dit quelquefois qu'il a un ami dans les Pyrénées. Ces belles montagnes et l'air pur et les douces couleurs de ce soleil me consolent un peu des habitants que je ne puis aimer, quoi que je fasse. Ma Bible, quelques gravures anglaises me suivent comme mes pénates et je passe de mon épée à ma plume, ici comme partout. Je ne sais rien de Paris où l'on dit qu'on m'excommunie comme je vous l'avais prédit, et je travaille comme si l'on devait me lire; chacun a ses illusions et ses besoins. Adieu, souvenez-vous de moi et prouvez-le-moi.

ALFRED DE VIGNY.

1. *La Quotidienne*, du 5 septembre 1824, contient un « Extrait d'une lettre de Pau, 28 août » relatif au banquet qui avait réuni, pour fêter la Saint-Louis, le 55e de ligne, dans l'enceinte du château.

2. Chateaubriand, qui avait quitté le ministère des Affaires étrangères le 6 juin.

M. Michaud[1] s'arme-t-il pour une nouvelle croisade? Les infidèles sont encore dans votre camp et autour, à ce qu'il me semble.

Suscription : *A Monsieur Soulié,*
Rédacteur en chef de La Quotidienne,
rue des Bons-Enfants,
à Paris.

IV

A LAMARTINE

25 mai 1826.

Comment ne pas être flatté, Monsieur, de recevoir une lettre telle que la vôtre? Voilà de ces échos qu'il est doux d'entendre répondre à sa voix ; le nombre est bien petit de ceux pour lesquels je parle et vous en faites partie, vous avez senti que le livre vous était adressé et vous ne vous êtes pas trompé. Je ne puis trop vous remercier de m'avoir laissé suivre ainsi la trace de vos émotions, j'ai besoin d'être raffermi pour croire en moi-même, je me connais peu et je ne suis sûr que de la pureté des intentions qui me font écrire ; j'ai tenté d'être utile à notre France, elle m'a récompensé déjà par

1. Joseph Michaud fonda *la Quotidienne* en 1794, et en reprit la direction sous la Restauration. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire des Croisades* (1811-1822), dont une seconde édition commençait à paraître.

d'honorables suffrages, il me manquait le vôtre parmi eux, je n'attends plus rien maintenant pour continuer.

Si cet ouvrage[1] vous a plu c'est sans doute que vous y avez reconnu quelque chose de la Muse que vous consultez trop mystérieusement pour nous. — Je l'adore comme vous et même involontairement ; on ne saura jamais combien de fois la simple prose que vous louez a été la traduction d'une première pensée poétique que j'éteignais à regret — je fuis la Poésie autant que je la cherchai, et je la craignais en écrivant, mais j'ai pu dire comme votre Elvire :

Oui, ma crainte était de l'amour.

Adieu, Monsieur, n'ai-je pas quelque espoir de voir un jour à Paris le poète qui écrit de si aimables choses avec tant de cœur ? Il doit savoir combien lui est déjà assurée mon estime et quelle est la fraternité de nos goûts littéraires.

ALFRED DE VIGNY.

V

A SAINTE-BEUVE

14 mars 1828.

Eh bien ! Monsieur, puisque vous êtes de ceux qui se rappellent les *Poèmes* que le public oublie si parfaite-

1. *Cinq-Mars* venait de paraître en avril.

ment, je veux faire un grand acte d'humilité en vous les offrant. Les voici tels qu'ils sont venus au monde, avec toutes les souillures baptismales : leur date de naissance est leur unique mérite et ma seule excuse. Il me restait encore un de ces livres, je ne pouvais le mieux placer que dans vos mains ; j'aurais voulu y joindre *Eloa*, mais elle n'existe plus, même chez moi.

Serez-vous assez bon pour dire à mon cher Victor, votre voisin[1], je crois, qu'il invite Monsieur de Sainte-Beuve, à l'accompagner lorsqu'il pourra passer un quart d'heure chez moi à parler de tout et de rien comme nous faisons ? J'irai vous en prier chez vous encore comme je fais ici, en vous assurant de ma haute estime.

ALFRED DE VIGNY.

VI

A PAUL FOUCHER[2]

Paris, 20 avril 1828.

Ma vie est bien simple, Monsieur, et si obscure que je m'étonne qu'on veuille bien s'en occuper. Voici, quoi

1. Victor Hugo logeait rue Notre-Dame-des-Champs, au n° 11 et Sainte-Beuve au n° 19.

2. Paul-Henri Foucher (1810-1875), journaliste et auteur dramatique, beau-frère de Victor Hugo. Il avait publié, au sortir du collège, des articles biographiques; c'est à propos de celui qu'il voulait consacrer à Vigny, que la présente lettre lui fût adressée.

qu'il en soit, les détails que vous m'avez demandés pour une biographie. Ils ressembleront à des états de service.

Resté seul enfant d'une famille de Beauce très nombreuse et anéantie par la Révolution, où périrent mes sept oncles ; amoureux (mais en vain) de la gloire et de la gloire des armes, élevé au bruit des canons et des *Te Deum* de Bonaparte, je n'atteignis l'âge de porter l'épée qu'en 1814 [1], c'est-à-dire lorsqu'elle était inutile. Je la pris cependant, et j'entrai au service, que je viens de quitter, las d'attendre ces guerres que j'avais rêvées dans mon enfance et qui semblent refusées à ma génération.

1. GENDARMES DE LA GARDE

Demande

Alfred de Vigny, âgé de dix-neuf ans, demande à être reçu comme lieutenant en premier dans le 6e régiment de la Garde royale (infanterie), commandé par Monsieur le colonel de Beurnonville.

Il appartient à une famille constamment dévouée au Roi. Tous ses oncles ont servi avec distinction dans les différents corps de l'armée et de la maison du Roi ; l'un deux est mort capitaine aux Gardes françaises, deux ont été tués à l'armée de Condé.

Sa famille maternelle ne s'est pas moins distinguée dans les armes ; son grand-père était chef d'escadre avant la Révolution, et a été victime de sa fidélité à la cause royale, ainsi que son fils, lieutenant de vaisseau, qui périt à Quiberon.

États de services

Entré dans la compagnie des Gendarmes de la Garde, le 4 août 1814.

Parti le 20 mars pour escorter le Roi, quoique grièvement blessé, est revenu à Béthune lors du licentiement *(sic)*.

Exilé à trente lieues de Paris, y est demeuré, jusqu'au retour du Roi, pour s'occuper de sa guérison.

ALFRED DE VIGNY.

Vous pouvez dire hardiment, Monsieur, et c'est la seule chose au monde dont je m'enorgueillisse, que durant ces treize années de service, entré lieutenant, sorti capitaine, je ne dus ce seul avancement qu'à l'ancienneté; dépourvu de talent pour l'intrigue, jamais aucun homme n'a vu mon nom au bas d'une demande, et à ce ministère qui vient de tomber, et dans lequel je comptais parents et amis, je n'ai demandé que le repos dont je jouis.

Mes ouvrages, fruits imparfaits du désœuvrement militaire, furent *Helena*, *Eloa*, *le Déluge* et, depuis, *Cinq-Mars*. Le premier n'a d'autre mérite que sa date qui rappelle une époque où la mode de l'intérêt pour les Hellènes n'était pas encore venue.

Voilà, Monsieur, le peu que je sais sur mon compte, le peu que j'ai fait, et le peu que je suis.

Votre dévoué serviteur.

ALFRED DE VIGNY.

VII

A GUILLAUME PAUTHIER [1]

[Paris], 17 mai [1828].

Depuis longtemps, je me propose d'aller trouver M. J. P. G... [2], dont je ne connais encore que le nom à

1. G. Pauthier, sinologue distingué, né à Besançon en 1801, mort en 1873.

2. Le peintre Jean-François-Gigoux ; il est probable que l'autographe doit porter J. F. G.

mon grand regret. Sans la maladie d'une personne qui m'est très chère, je serais allé chez lui et j'aurais demandé son adresse dans ce but-là. Puisque j'ai encore la maladresse de me laisser prévenir par lui, convenons donc que mercredi 21, de midi à quatre heures, je vous attendrai chez moi avec une grande impatience. Peut-être alors aurai-je retrouvé cette passion de la beauté dans tous les arts qui me soutient habituellement, mais qu'aujourd'hui je sens éteinte en moi par le souvenir de ma soirée d'hier. Devant Shakespeare, *Othello* et Kean [1], j'ai entendu bourdonner à mes oreilles le vulgaire le plus profond que jamais l'ignorance parisienne ait déchaîné dans une salle de spectacle. C'en était assez pour me faire rougir d'écrire pour de tels Gaulois.

J'ai été tenté toute la journée de reprendre mon sabre rouillé et de retomber capitaine. Venez me relever un peu mercredi et me montrer que tout n'est pas perdu pour la cause de l'intelligence.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

VIII

A DAVID [D'ANGERS]

Bellefontaine, 8 août 1828.

Comment vous remercier assez de ces deux belles

1. Au Théâtre-Italien où jouaient les acteurs anglais.

médailles que je viens de recevoir ici [1] ? Que je suis touché profondément de cette marque d'estime que vous m'avez donnée ! C'est lorsque vous avez eu la pensée et le désir de conserver mes traits, que j'ai commencé de croire à moi-même un peu. Je vaux bien plus à mes yeux depuis ce temps-là. La postérité en voyant votre ouvrage pourra croire que les miens ont eu quelque prix dans notre temps.

Pour moi, cette médaille sera toujours un précieux témoignage de votre amitié dont elle éternisera la date ; j'en vois bien le commencement, mais j'espère n'en jamais voir la fin. Croyez bien, rare et beau génie, que l'attachement que je vous donne en échange durera aussi longtemps que moi-même.

Votre ami.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — En vous écrivant, j'ai mes chères médailles devant moi, et mes yeux ne cessent de passer de la gloire à la gloire et de l'amitié à l'amitié, en allant de l'image de mon cher Victor à votre nom. J'irai bientôt vous embrasser tous les deux.

1. Les médaillons en bronze de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny qui venaient d'être exécutés par l'artiste.

IX

A SAINTE-BEUVE

Bellefontaine, 8 août 1828.

Je ne résiste pas au besoin que j'ai de vous parler de votre beau livre[1], et, en vérité, comme je ne cesse de causer avec vous tous les jours depuis que je suis à la campagne, je puis aussi bien continuer par écrit cette douce conversation. Oui vraiment, je ne peux quitter votre ouvrage que pour en parler et aller dire à tout le monde : *Avez-vous lu Baruch ?* et ensuite je m'enferme avec vous ou bien je vous emporte sous une allée ou je marche tout seul, et je frappe sur le livre et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou. C'est une chose certaine, que le *vrai*, quand je le vois, me transporte hors de moi ; je le rencontre comme un ami intime, et, dans tout ce que vous dites, il n'y a rien qui ne soit d'une admirable justesse.

Je m'étonne souvent que lorsqu'il paraît de ces sortes de livres, il ne se fasse pas entendre un grand cri de

1. « A propos de mon *Tableau de la Poésie au XVIe siècle* et de mon *Choix des Poésies de Ronsard*. Preuve aussi qu'il était de ce qu'on a appelé *le Cénacle* plus qu'il n'en a voulu convenir plus tard » *(Note de Sainte-Beuve)*. — Le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle*, suivi des *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard*, Paris, A. Sautelet et Cie et A. Mesnier, 1828, 2 vol. in-8°, avaient été mis en vente au mois de juillet.

toute la France, comme d'un seul homme qui dirait : *Ah ! c'est cela ! enfin !* ou quelque chose de ce genre, comme aussi : *Quels vers parfaits !* après avoir lu les vôtres *à la Rime* ou votre rondeau *Ronsardelet*, pour dire comme lui.

Après la douce et forte et grave étude que l'on suit avec vous dans le premier volume, je ne sais rien de plus attachant que de lire les vers de Ronsard et vos réflexions qui les suivent : cela fait qu'on trouve tout de suite à qui parler du plaisir qu'on vient d'avoir. Et que de fois vous me dites ce que j'allais dire ! Quel autre plaisir que de se rencontrer ainsi, jetant en même temps la même exclamation prononcée à la fois avec l'ensemble des sorcières de *Macbeth !* Dès que je cesse de lire votre prose rêveuse et si spirituelle, je voudrais en causer aussi avec Ronsard lorsqu'il arrive à son tour, et ceci me gêne un peu. Je lui en veux de ne pas parler de vous, comme s'il devait vous sentir à son côté. — Quel service vous rendez aux lettres en relevant et rattachant ces anneaux perdus ou rouillés de la chaîne des poètes !

Je ne puis croire que vous résistiez à nous donner un choix semblable de la Pléiade et de sa queue, ainsi entrelacé de prose et de poésie de vous-même ; je le souhaite de toute mon âme. Vous avez, en une seule, les *cent poitrines* de fer, et je voudrais bien vous devoir cette poésie, et le pouvoir de me *parer d'elle au dimanche* car on ne sait où l'aller cueillir.

Au reste, ne vous fiez pas trop à mon amour pour nos devanciers ; c'est peut-être une ruse pour avoir encore à lire des pages aussi belles que celles où vous

définissiez *le vers* comme un poète seul le pourrait faire, et des vues aussi larges que celles de vos conclusions auxquelles on ne fera qu'un reproche juste s'il tombe sur l'illusion que vous vous faites à mon égard[1].

Vous ne pouvez du moins vous en faire aucune sur mon amitié vive comme mon estime pour vous et votre ouvrage : je ne puis me consoler de l'avoir fini qu'en le recommençant, ce que je vais faire.

Votre ami dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

Savez-vous bien que depuis peu j'ai une médaille de Victor qui me ravit[2], et que j'ai vu Émile à Morfontaine ? Je suis presque avec vous tous ; bientôt j'y serai mieux encore.

X

A VICTOR HUGO

Samedi [25] octobre 1828.

Si j'avais, cher Victor, la main d'un prophète pour le bénir, la baguette d'une fée pour le douer, je ne sais

1. Son allusion à *Eloa*. « Rappellerai-je au siècle ingrat ce poème trop peu compris, ce mystère d'une élévation si pure, dans lequel notre langue a pour la première fois appris à redire, sans les profaner, les secrets des chérubins ? »

2. La médaille que David [d'Angers] avait faite de Victor Hugo. (*Note de Sainte-Beuve.*) — Voir la lettre précédente.

si cela me suffirait, tant je fais de vœux pour votre nouvel enfant[1]. Il naît au bruit des *Orientales*[2]; qu'il soit donc beau, brillant et penseur comme elles; que ses belles-sœurs jumelles lui apprennent à lire et à chanter; que les livres de son père soient son Coran, que Metana lui donne ses sauterelles vertes pour jouer, et le klephte à l'œil noir son bon fusil bronzé; qu'il les égale en force, en grâce, en perfections. Je serais allé vous dire cela et mille autres choses encore, si ma femme n'était malade.

Notre Émile va paraître[3] tout frais comme un bouquet, cela me ravit.

Embrassez-moi sur les deux joues, je vous en prie.

ALFRED DE VIGNY.

XI

A AUGUSTIN SOULIÉ

26 octobre 1828.

Je réclame de vous, mon cher Soulié, le droit d'insérer un article sur le charmant et excellent ouvrage de notre Émile, dans *la Quotidienne*, où vous avez votre franc parler, ce dont je la félicite. Je vous demande, en

1. François Victor-Hugo est né le 21 octobre 1828.

2. Mais celles-ci n'avaient pas encore paru. L'édition originale (Paris, Ch. Gosselin, H. Bossange, in-8°) est de janvier 1829.

3. Les *Etudes françaises et étrangères* d'Emile Deschamps (Paris, Urbain Canel, 1828, in-8°) parurent à la fin d'octobre.

attendant, une annonce pour les *Études françaises et étrangères*[1], et, sous peu de jours, je vous porterai un long article auquel vous donnerez la forme qu'il vous plaira lui imposer, selon les exigences du journal, et selon ses goûts particuliers, dont j'ignore les mystères. Nous signerons cela de toutes les lettres de l'alphabet si vous le voulez, excepté des miennes ; les nouvelles preuves d'une amitié, et d'une amitié qui se fait illusion, que vous verrez dans la préface d'Émile, vous expliqueront bien mon incognito. — J'ai appris avec peine que vous aviez été bien souffrant, double raison pour moi d'aller à l'Arsenal vous dire combien j'en ai eu d'affliction, et de quel bon cœur je suis tout à vous.

ALF. DE VIGNY.

XII

A VICTOR HUGO

9 février 1829.

Je vous ai, je vous tiens depuis longtemps malgré vous, cher ami, et je ne vous quitte pas, vous me suivez

1. Le livre d'Émile Deschamps est annoncé dans *la Quotidienne*, du 29 octobre 1828 ; et étudié dans une longue *Variété*, signée J.-B.-A.-S., publiée, le 29 novembre suivant, dans le même journal. — Dans une lettre du 28 novembre, Vigny écrivait à Soulié : « J'attends votre article pour mon Émile, comme les Juifs attendent le Messie, les Français *la Messiade*, le théâtre des auteurs et des acteurs ».

tout le jour jusqu'à la nuit et je vous reprends le matin. Je vais de vous à vous, du haut en bas, du bas en haut, des *Orientales* au *Condamné*[1], de l'Hôtel de Ville à la tour de Babel, c'est partout vous, toujours vous, toujours la couleur éclatante, toujours l'émotion profonde, toujours l'expression vraie pleinement satisfaisante, la poésie toujours. Depuis trois semaines, retenu ici par une longue maladie de ma femme et un grand chagrin, car l'autre soir chez vous, tandis que je riais, je ne savais pas qu'elle allait perdre son enfant de deux mois dans son sein : elle a souffert autant qu'une mère et ne l'est pas, hélas! Vous devinez tout ce que j'ai souffert aussi.

Je voudrais pouvoir vous dire tout ce que vos belles odes m'ont donné de consolations en m'enlevant à moi-même, quel enivrement elles me causent comme tous les parfums de l'Orient réunis dans une cassolette d'or, mais je ne cesserais d'écrire. J'ai aussi une étrange idée, vous ne sauriez croire combien je voudrais savoir l'air de la chanson d'argot pour la chanter. Vous me l'apprendrez, n'est-ce pas? Adieu, embrassez-moi ; sur vos deux joues je vous embrasse aussi l'une pour l'orient, l'autre pour l'occident de votre tête qui est un monde.

ALFRED DE VIGNY.

On m'a demandé des vers que notre Lamartine a répondus à votre rêve[2]. Les avez-vous ? envoyez-les-moi.

1. *Le dernier jour d'un condamné,* Paris, Charles Gosselin. 1829, in-12, qui venait de paraître.

2. *La Retraite (Secondes Harmonies poétiques et religieuses).*

XIII

A SAINTE-BEUVE

28 mars 1829.

Je suis très décidé à vous faire subir une certaine quantité de vers anglo-français, si vous voulez venir lundi soir à huit heures précises chez votre ami bien sincère. Je vous répéterai le ravissement où m'a mis la vue de mon *Eloa* passée comme en proverbe dans vos vers plus beaux qu'elle. Quand verrons-nous votre beau petit mort[1]? Il est bienheureux, celui-là ; nous allons être sa postérité tout de suite, et il aura son immortalité sur-le-champ, et il peut dire tout ce qui lui passe par la tête, et on aura mille égards pour lui par humanité. Mon Dieu! la bonne chose que d'être mort de cette manière! Que je vous en félicite, et que je m'applaudis de penser que je tiendrai gaiement un des coins du drap mortuaire de ce pauvre garçon!

Votre ami.

ALFRED DE VIGNY.

1. « Il s'agissait du *Joseph Delorme* qui allait paraître » *(Note de Sainte-Beuve)*. — Le livre de Sainte-Beuve : *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, Paris, Delangle, 1829, in-16, est annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 4 avril suivant.

XIV

A SAINTE-BEUVE

3 avril 1829.

Il m'empêche d'écrire, il m'empêche de sortir et de penser à autre chose qu'à ses vers : il faut bien que je vous parle de lui. Que d'impressions douloureuses, sombres et tendres! Quel plaisir et quel chagrin que de le lire! Pauvre jeune homme! souffrir et ne pas croire et être poète! Triple douleur et triple doute! — Le *Suicide!* les *Rayons jaunes!* que c'est beau! Il y a là plus qu'un grand talent, une âme blessée qui se montre tout éplorée et avec laquelle on vit. Il m'arrive à chaque instant d'être emporté par elle et d'aller jusqu'à la fin en soupirant et en gémissant de ses maux sans m'apercevoir un moment qu'il y ait élégance, sublimité, génie dans les mots; et puis, à la fin, je me réveille et je recommence une seconde lecture du même poème, pour y découvrir tout cela à chaque vers; et, une troisième fois, l'émotion me reprend, et je me sens des larmes dans la tête. Dans ce moment encore, en vous écrivant, mon ami, je suis forcé de m'interrompre pour lire *la Demoiselle infortunée* [1]. — Que j'aime cela encore! Toutes les tristesses de la vie, il les a senties;

1. *La Contredanse.* A une demoiselle infortunée.

il en a joui pleinement avec son génie. Ce jeune homme, ce Joseph... Ah ! ma foi, bonsoir, ce masque me gêne ; vos vers, votre prose, vos élégies, vos sonnets m'enchantent, me ravissent, comme André Chénier et La Fontaine, comme Young et Rabelais ; dussiez-vous vous fâcher, je vous le dis en face, mon cher Sainte-Beuve, vous êtes un poète qui ne périrez jamais ; vous avez beau faire le mort, cela ne vous servira de rien. Je cesse de vous écrire pour vous relire, et si je sors aujourd'hui, ce sera avec *Joseph* sur moi, pour le relire en marchant. J'en aime tout, et il ne tiendra pas à moi que tous ne l'aiment.

Adieu, mon bon ami. Merci.

ALFRED DE VIGNY.

XV

A SAINTE-BEUVE

7 mai 1829.

Vous êtes le plus aimable des hommes. — Quoi ! vous avez pensé à cette misère ! Vous en avez même parlé[1] ! Un autre s'en est occupé aussi, il en pense quelque chose, il en écrira ! Tout cela est en vérité de bien bon augure pour ces pauvres *Poèmes* ressuscités

1. A propos de « quelque démarche que j'avais faite soit auprès de M. Magnin, du *Globe*, soit auprès de Paul Lacroix, le *bibliophile*, pour qu'ils parlassent des *Poèmes*, dont une nouvelle édition venait de paraître ». *(Note de Sainte-Beuve.)*

d'entre les morts. Je ferai très exactement tout ce que dit votre consigne. Je vous remercie dix fois de me la vouloir bien donner, et d'agir en ami avec un des hommes qui savent le mieux vous aimer et vous apprécier. Chargez-vous, si cela ne vous déplaît pas, de mes remerciements pour M. Lacroix qui veut bien perdre une minute de ses *Soirées*[1] si dignes de Walter Scott. — Adieu, mon ami, si vous n'avez pas embrassé mon Victor sur les deux joues, j'irai vous chercher querelle.

ALFRED DE VIGNY.

XVI

A SAINTE-BEUVE

14 juillet 1829.

Vendredi 17[2], à sept heures et demie précises du soir, le *More de Venise* vivra et mourra par-devant vous, mon ami; si vous voulez faire asseoir l'Ombre de Joseph Delorme à ce banquet funèbre, sa place est réservée comme celle de Banquo.

1. Les *Soirées de Walter Scott à Paris*, recueillies et publiées par M. P.-L. Jacob, bibliophile, membre de toutes les académies. Paris, Renduel, 1829, in-8°, venaient de paraître en avril.

2. Édouard Turquety a laissé un récit de cette soirée : « Je passai la soirée de vendredi dernier chez le comte de Vigny : il m'avait fait écrire par Émile Deschamps pour m'inviter. C'était pour assister à la lecture d'une tragédie d'*Othello*. La soirée fut très brillante : on n'annonçait que comtes et barons : les apparte-

Êtes-vous assez bon pour vous charger d'inviter de ma part nos deux amis, Boulanger et Devéria, et les prier d'être d'une exactitude militaire, s'ils ne veulent revenir chez eux à quatre heures du matin ?

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

XVII

AU BARON TAYLOR

Jeudi, 13 [août 1829][1].

Aujourd'hui, pour la seconde fois, mon ami, M. Michelot, s'est absenté ; après avoir attendu, j'ai fait répéter sans lui ; je vous laisse le soin de qualifier cette conduite, que j'ai peine à comprendre. Vous savez et vous pouvez, faites ce qu'il faut à cela, je n'y entends rien.

Il reste à distribuer trois rôles secondaires, deux offi-

ments sont pleins de luxe et d'ornements. La lecture dura fort tard et m'intéressa au point de me faire beaucoup de mal. Je vis là beaucoup d'hommes de lettres dont je connaissais les ouvrages : il ne manquait que Charles Nodier : mais il est trop souffrant pour sortir ainsi le soir » (*La Vie d'un Poète. Édouard Turquety. Étude biographique*, par Frédéric Saulnier. Paris, 1885, in-18, p. 76-77). — Quatre jours après cette lecture intime, *le More* lu à la Comédie-Française était reçu à l'unanimité.

1. Le timbre de la poste porte la date du 14 août 1829.

ciers et un matelot ; j'ai désiré qu'on attendît votre choix : peut-être avez-vous quelques jeunes gens à employer.

Tout à vous, mon cher Taylor.

ALF. DE V.

Suscription : *Monsieur le baron Taylor,*
Rue de Bondy, 46,
Paris.

XVIII

AU BARON TAYLOR

[Août 1829.]

Encore un sacrifice, mon cher Taylor, — le second acte n'aura besoin décidément que d'une décoration, celle du port de Chypre comme vous l'avez si parfaitement improvisée avec un corps de garde à droite et la citadelle à gauche. Seulement, il faudra précieusement conserver le passage du héraut d'armes suivi du peuple. Il est jeté là pour séparer la sortie d'Othello et d'Yago de leur rentrée et suppléer aux changements de décoration.

Adieu, mon ami ; vous m'avez ravi ce matin par vos

conceptions si poétiques et si colorées, ce miroir est charmant.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

Suscription : *Monsieur le baron Taylor,*
rue de Bondy, 46,
Paris.

XIX

A....

9 octobre 1829.

... J'attends une nouvelle liste de conjurés. Qu'elle soit bien nombreuse, je vous en prie ; c'est la cause de la jeunesse et c'est une liberté de plus qu'elle m'aidera à conquérir. Cette vieille citadelle de la rue Richelieu va nous appartenir si nous ouvrons la brèche. Cette guerre, au bout du compte, est une plaisanterie assez amusante, et cette soirée nous divertira, quelque chose qui arrive, très assurément [1]. C'est du mouvement, c'est de la vie ; depuis que j'ai quitté le service, il ne m'arrive rien, cela m'ennuie. Je me suis fait là un petit événement. — Venez donc un de ces matins avant onze heures, comme l'autre jour, nous parlerons de tout ceci sur le champ de bataille.

1. Allusion à son *More de Venise*, qui allait être représenté, pour la première fois, le 24 octobre.

XX

A ALBERTIN[1]

[6 novembre 1829.]

Monsieur,

Je suis venu à la Comédie pour savoir si M. David jouait ou non, demain, le rôle de Cassio. On n'en sait rien.

En tout cas je vous déclare que je m'oppose formellement à ce que ce rôle soit joué par M. Bouchet. — Mon opinion est qu'il n'est pas dans la nature de son talent. — Je ne l'ai pas vu répéter et ne puis y consentir[2]. — J'aime mieux que l'on remette à jeudi[3].

Mes compliments.

ALFRED DE VIGNY.

Suscription : *Monsieur,*
Monsieur Albertin.

1. Directeur de la scène à la Comédie-Française.

2. Ici l'auteur avait mis : *à moins que.* Le premier mot a été raturé et les deux autres surchargés.

3. Ce billet, non daté, est certainement du 6 novembre 1829; malgré son ton péremptoire, David, qui se plaignait d'un mal de gorge, était remplacé le lendemain, le samedi 7 novembre, par Bouchet. Ce changement amenait ceux de Bouchet par Montigny dans le rôle du Premier Officier, et de Montigny par Casaneuve dans le rôle du Héraut.

XXI

A MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

9 novembre 1829.

Messieurs,

Par la voix de M. le Commissaire royal je vous demande de me rendre compte exactement de la conduite qui a été tenue à mon égard par la Comédie-Française, dans la soirée du samedi 7 novembre, jour de la septième représentation du *More de Venise*.

Jeudi, jour de la sixième représentation, M. David me fit entendre qu'un mal de gorge lui faisait penser qu'il aurait bientôt besoin de soigner sa santé ; je l'engageai fortement à retarder un peu ces soins, qui me semblaient plus grands que la maladie, afin qu'à l'accident très réel de M. Menjaud[1] il n'en fût pas ajouté un second, qui pourrait troubler les représentations. Notre conversation s'arrêta sur ce point.

Le lendemain, je passai au théâtre où j'appris que, des observations très graves ayant été faites à M. David, on croyait qu'il jouerait samedi. Son nom était sur l'affiche. Avant de me retirer, je dis positivement à M. Masson, votre secrétaire, que je m'attendais à être averti, dans la matinée du samedi, de la position de

1. Il s'était donné une entorse le 2 novembre, à la cinquième représentation du *More*, en descendant l'escalier qui conduisait à sa loge.

M. David et des mesures que l'on proposerait ; me réservant de dire mes volontés sur le remplacement de cet acteur, s'il y avait lieu.

La journée du samedi s'est passée sans que j'aie reçu un seul avis, et le soir, en arrivant, à dix heures, j'ai trouvé trois rôles du *More de Venise* distribués et joués.

Je vous prie, Messieurs, de me répondre à ces deux questions :

1° La Comédie-Française se croit-elle le droit de distribuer et changer les rôles d'un ouvrage sans la volonté formelle de l'auteur ;

2° Par quelle personne ont été donnés les rôles aux acteurs qui, à mon insu, ont joué samedi les personnages de Cassio, du Héraut d'armes et de l'Officier de Chypre et qui leur a dit de les jouer[1] ?

Ces deux questions ont pour but de m'instruire de vos opinions et des faits, non d'arrêter ma façon de penser sur ce procédé qui est envers moi un manque d'égards sans exemple.

Le devoir de l'Administration était de me demander mes intentions. Elles se seraient trouvées tellement contraires à la distribution qui a été faite, que j'aurais exigé que la représentation fût ajournée plutôt que d'attirer sur l'ouvrage les murmures qui ont eu lieu, excités par le désordre des rôles appris en une heure.

Croyez, Messieurs, à ma considération.

Cte ALFRED DE VIGNY.

1. Le mardi 10 novembre, David, guéri de son mal réel ou imaginaire, Bouchet et Montigny reprirent leurs rôles respectifs pour la huitième représentation du *More de Venise*.

XXII

A SAINTE-BEUVE

19 novembre 1829.

O mon ami, quels vers adorables ! quels vers de poète ! vous me consolez de cet amer succès [1]. Mes amis sont ma gloire et ma couronne ; je n'ai ni l'une ni l'autre par moi-même. Cette nuit, j'ai écrit quelques vers bien noirs. que je me garderai de vous montrer, et qu'une inquiétude sérieuse et une *embûche sans nom* [2] ont interrompus à la fois. Je n'ai plus de calme, hélas ! je n'ai plus ma chère solitude ; je crois que je ne suis plus poète ; je crois que mon âme va se retirer de moi et remonter. Tant mieux ! puisque toutes les communications avec l'humanité sont troublées, puisque la parole ne peut passer que par des égouts, quand il lui faudrait un porte-voix de cristal !

Que je serai fier de voir paraître au grand jour ces vers à *Alfred de Vigny* [3] ! Je les contemplerai comme adressés à un mort qui fut de ma connaissance. Embras-

1. *Le More de Venise*, représenté le 24 octobre 1829.

2. Vous abordez la vie et le monde et les drames,
C'est bien : là sont des maux, mille dégoûts obscurs,
Mille embûches sans nom en des antres obscurs.

SAINTE-BEUVE.

3. Insérés dans *les Consolations* (mars 1830)

sez-moi, si vous pouvez, car il me semble que je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Cependant, j'ai encore un cœur pour vous aimer et battre en mesure à la cadence harmonieuse de vos beaux vers.

ALFRED DE VIGNY[1].

XXIII

A SAINTE-BEUVE

29 décembre 1829.

Je suis distrait, et, outre cela, il m'arrive presque toujours d'être en présence de mes amis ce qu'est un amant devant sa maîtresse, si aise de la voir qu'il oublie tout ce qu'il avait à lui dire.

Je ris encore en pensant que j'ai passé, il y a quelque temps, deux heures avec vous sans vous rien dire de votre bel article sur Racine [2], et je venais d'en parler toute la matinée à quatre personnes de différentes opinions, à qui je disais ce que j'en pense. J'ai besoin de le répéter, parce que je viens de le relire : vous avez vraiment créé une critique haute qui vous appartient en propre, et votre manière de passer de l'homme à

1. Sainte-Beuve a écrit en tête de cette lettre : « De de Vigny, après la pièce de vers que je lui avais adressée ».

2. « Sur l'article *Racine*, qui avait paru dans la *Revue de Paris* » (*Note de Sainte-Beuve*).

l'œuvre et de chercher dans ses entrailles le germe de ses productions est une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes. Votre division des deux familles de poètes est d'une justesse parfaite, ainsi que cette double comparaison du palais de Versailles et de la grande montagne avec sa tour escarpée. La vie de Racine est racontée avec une originalité et une finesse qui me font un plaisir infini, et il me semble qu'on doit vous savoir gré du soin que vous prenez de faire ressortir l'innovation de ses personnages moins *surhumains*.

Vous avez été juste en le montrant gardant *le milieu de la chaussée* entre les qualités extrêmes des originaux. J'aime la grandeur de votre tableau d'un autre *Britannicus* et d'une autre *Athalie :* cependant, c'est avoir eu du génie que les avoir faits à cette époque tels qu'ils sont : Shakespeare seul aurait pu les faire tout à coup tels que vous les esquissez, et si *Athalie* ne fut pas comprise alors, que fût-il arrivé à une poésie plus grande? Vos dernières pages sont pleines d'une onction et d'une sensibilité qui m'enchantent. Cet article est composé comme une vie de ce temps-là même, finissant par une retraite pieuse après une gloire pleine de gravité. On dit que vous avez été souffrant ces jours-ci; je serais allé vous voir sans ce temps affreux et le désordre du jour de l'an. Je vous ferai porter, quand vous les voudrez, vos beaux vers qui sont miens, et j'ai le projet de vous adresser la douzième de mes *Élévations* [1], qui pourront un jour former un recueil. En voulez-vous?

1. Voir, ci-après, la lettre du 19 octobre 1835.

Ce ne sera pas un échange, car je vous devrais trop de retour. — Notre pauvre Victor, que fait-il dans ce théâtre? Que je le plains! Sait-il et savez-vous que les baladins de l'Académie et des théâtres font des parades sur nous? En vérité, je ne puis réussir à m'en fâcher, c'est par trop bas. Adieu, mon ami, plût à Dieu que je pusse vous voir aussi souvent qu'on le croit!

ALFRED DE VIGNY.

XXIV

A ALFRED DE MUSSET

Février 1830.

Mon bon ami,

Remettez, je vous prie, *les Contes d'Espagne et d'Italie*[1] à mon messager, qui n'est pas votre beau page. J'avais espéré que vous m'apporteriez ce livre — j'en ai absolument besoin aujourd'hui — je ne puis plus attendre que vous-même qui viendrez, je pense, plus tôt que les poèmes que vous emportez ne reviennent.

Adieu, tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

1. Ce livre, le premier que Musset ait publié sous son nom, avait paru, au commencement de janvier, chez Levavasseur et Urbain Canel.

XXV

A SAINTE-BEUVE

24 mars 1830.

Merci cent fois, cher ami ! — Consolateur [1], puissiez-vous être consolé ! Je vous écris les larmes aux yeux et ne sais vraiment quel éloge littéraire vous donner. Tout mon cœur est pris par votre émotion profonde ; vous êtes un poète, et cependant un homme. Vos gémissements sont harmonieux et admirables ; mais ce sont des gémissements encore et, comme vous me parlez ma langue, j'entends et je souffre avec vous, parce qu'à travers vos sourires consolateurs on devine, on sent encore la tristesse toute vivante, toute poignante en vous ; j'ai envie de vous rendre les douces espérances que vous donnez à tous vos amis. — Que je suis fier de revoir ce chant angélique qui porte mon nom ! A présent je vais relire tout le livre avec ma tête, si je puis, et plus tranquillement. Mais vous me troublerez encore. Que vos vers sont parfaits ! où se prendront vos ennemis, où est une pâture là dedans ? En vérité, je ne le sais pas. J'irai vous voir et vous embrasser bien tendrement.

1. « A propos de mon recueil des *Consolations* » (*Note de Sainte-Beuve*).

Croyez à toute mon admiration et à mon amitié impérissable.

ALFRED DE VIGNY.

Je vous écris en partant pour monter une seconde machine dramatique[1]. Je vous conterai cela.

Je rentre ce soir : j'étais sorti après avoir lu et relu votre magnifique poème tout haut (car c'est une âme, un poème, une odyssée morale). Je viens de lire votre préface : elle m'a profondément affligé pour vous. Quand j'ai le malheur d'analyser ainsi les cœurs de ceux qui m'entourent, je me sens prêt à mourir de désespoir; l'effroi me prend comme si j'étais seul au monde, comme le dernier homme; et c'est donc là ce que vous souffrez et ce que nous vous faisons souffrir? Nous qui vous aimons tant! nous qui parlons sans cesse de vous! qui vous admirons, qui vivons en votre pensée comme en la nôtre! Si vous aviez pu nous entendre ce matin! Ils étaient tous là, ceux dont les noms baptisent vos élégies, et ils ne cessaient d'écouter, de sentir, d'aimer, d'adorer, d'applaudir, en même temps que je vous lisais, ingrat que vous êtes! Je veux que vous ayez des remords comme j'en ai lorsque me prend cette mauvaise pensée. Oui, lorsque j'ai eu le malheur de faire cette analyse funeste, je m'en confesse à moi-même, comme d'un péché, d'un crime véritable, et je ne m'absous pas, et il faut que je retrouve un de mes amis

1. *Shylock* que l'Ambigu, où jouait madame Dorval, devait représenter si l'Administration ne lui en avait refusé l'autorisation au mois d'avril.

avant la fin du jour pour réparer ma faute, en lui faisant quelque amitié. Quel est leur crime? D'être des hommes? Et que suis-je donc? Je suis distrait, mais j'aime; la pensée est mobile et le cœur ne l'est pas. Eh bien! voilà que je vous gronde, cher Sainte-Beuve, moi qui voulais seulement vous parler du bonheur de vous voir cette gloire de plus, car vous êtes aussi haut que les plus hauts. Vous êtes grand et immortel. Vous êtes poète et de l'année et du moment, comme le Dante. Voilà qui n'appartient qu'à vous. Mais, bon Dieu, que vous me faites de peine! Ma femme vous dira le mal que vous m'avez fait.

XXVI

A MONTALEMBERT

Paris, 15 février 1831.

J'ai enfin un moment pour vous écrire, Monsieur, et vous parler du plaisir que m'ont fait vos deux articles[1]. J'y ai trouvé un rare talent d'observation, un enthousiasme sage (chose rare aussi) et des tableaux artistement tracés. Celui de la résistance des prêtres irlandais dans votre article du 5 janvier est aussi vigoureux que la constance chrétienne de ces martyrs.

J'envie à l'Irlande, à présent, la liberté et la pauvreté de son clergé, l'élection de ses évêques et leur *chaumière*

1. *Du Catholicisme en Irlande*, par Ch. de M[ontalembert], *L'Avenir*, 1, 5 et 18 janvier 1831.

épiscopale, alliance de mots qui nous est inconnue, et aussi cette crainte de passer pour lâches en reculant devant les pratiques journalières de la religion. Ainsi l'honneur redouble en eux les forces de la Foi. On vous doit beaucoup remercier d'avoir aussi soigneusement examiné cette belle nation et je placerais volontiers vos lettres à la suite des lettres édifiantes. Il me tarde beaucoup que M. de Lamennais soit de retour. Je désire au moins autant que lui une entrevue qui peut ne pas être sans résultats. Je crois à sa tolérance comme à son génie, Monsieur, et je pense bien que nulle opinion exprimée avec franchise ne peut le blesser, ni l'éloigner d'un homme auquel il a témoigné quelque estime. Nous sommes dans un temps où un point doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur pays et servir l'humanité.

Soyez assez bon pour m'apprendre son retour. J'irai vous voir d'ici à peu de jours chez vous ou à *l'Avenir* et vous renouveler les témoignages de mon estime et de mon affection.

ALFRED DE VIGNY.

XXVII

A UN AMI

30 mars 1831.

... La pièce [*l'Incendiaire*] [1] est la plus sotte calomnie

1. *L'Incendiaire* ou *la Cure et l'Archevêché*, drame en trois actes, par B. Antier et A. de Comberousse, représenté à la Porte-Saint-Martin, le 24 mars 1831.

et la plus plate impiété du monde, mais admirablement jouée par notre seule tragédienne, qui se plaint de ne plus vous voir et qui devrait vous plaindre de ne plus la voir. Ce soir, j'ai vu venir dans sa loge madame Malibran, qu'elle adore comme vous savez. Cette bonne petite Italienne, qu'elle ne connaissait pas, est venue l'embrasser, toute émue d'admiration et a trouvé chez madame Dorval son portrait placé comme dans une chapelle. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir ces deux talents de femme si près l'un de l'autre. Elles étaient comme deux enfants, interdites toutes deux et se regardant en se tenant les mains avec ravissement et toute la bonne foi et la naïveté des arts que vous aimez autant que moi-même à rencontrer. Quand madame Malibran a été partie, celle qui restait a pleuré ; c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse et d'être belle. Je rentre chez moi, il est une heure après minuit, je vais écrire et avant j'ai voulu vous parler un peu. Il me semble que je raconte des histoires à un malade dans ses rideaux ; j'espère que non cependant. Si cela est, écrivez-le-moi, que j'aille vite vous voir.

Ce que vous m'avez dit est vrai, juste et triste, mais c'est manquer de force que de ne pas fouler aux pieds la destinée même qui nous entraîne. J'ai passé par toutes vos réflexions et j'ai trouvé un remède étrange à ce désespoir qui est inévitable : ce remède, c'est le mépris. La vie en vérité ne vaut pas qu'on réfléchisse sur elle sans fin comme nous faisons. Analyse-t-on l'absinthe que l'on boit ? On avale vite et l'on s'endort après, voilà tout. Les parias de la société sont les poètes, les hommes

d'âme et de cœur, les hommes supérieurs et honorables. Tous les pouvoirs les détestent, parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamnent avant la postérité. — Ils aiment la médiocrité qui se vend bon marché, ils la craignent parce qu'elle peut jeter sa boue; mais ils ne craignent pas ceux qui planent comme ceux qui pataugent. — Ha ! quelle horreur que tout cela. *Desperatio!* Écrivez-moi. Bonsoir, mon ami.

XXVIII

A MONTALEMBERT

29 avril 1831.

Comment voulez-vous que je ne vous remercie pas, Monsieur, du mot aimable que vous avez laissé tomber de votre plume sur l'auteur de *Cinq-Mars* [1]. Je le regarde comme une preuve de votre amitié et à ce titre seul j'accepte l'éloge que vous voulez bien me donner en passant. Je vous prie de vouloir bien vous charger aussi de mes remerciements pour la personne qui a parlé de

1. Dans l'un des deux articles qu'il venait de consacrer à *Notre-Dame de Paris*, Montalembert disait de Victor-Hugo : « Il nous semble éminemment propre à fonder en France le roman historique, et nous lui souhaitons la gloire de doter, en commun avec l'auteur de *Cinq-Mars*, notre patrie de cette littérature si féconde et si attrayante » (*L'Avenir*, 28 avril 1831).

l'*Élévation*[1] et que je ne connais pas. Il faut me pardonner de n'avoir pas encore envoyé une deuxième *Lettre Parisienne*[2]. J'en écrirai une bientôt à travers mille occupations et des commencements d'ouvrages que j'achève. Je suis loin de renoncer à occuper de temps à autre quelques colonnes de votre journal et j'ai bien des petites choses à dire au public entre les intervalles de mes compositions.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

XXIX

A SAINTE-BEUVE

31 juillet 1831.

Il se passera bien du temps, mon cher ami, avant que j'oublie votre lettre sur *la Maréchale d'Ancre*[3], autant qu'il en faudra à tout lecteur de *Joseph Delorme* pour oublier ses beaux vers, toute une vie par exemple. Vous

1. Dans les numéros du 15 avril et du 4 mai 1831, il a été parlé de « *Paris*, élévation, par M. le comte Alfred de Vigny ».

2. Une *Première Lettre Parisienne*, *Mœurs et Beaux-Arts*, signée Y, avait paru dans *l'Avenir*, le 3 avril 1831. Voir plus loin, à l'appendice, le texte de cette lettre.

3. Représentée le 25 juin 1831.

m'avez écrit du cœur et de la tête tout à la fois, et j'en ai été vivement touché. Vous n'avez pas jugé aussi sévèrement que moi cet essai, que je vous envoie sous sa seconde forme[1]. Prenez-le seulement pour ce qu'il vaut, et comme une marque de mon inviolable attachement.

ALFRED DE VIGNY.

XXX

A BRIZEUX

2 août 1831.

Hélas ! par quel bout se prendre? Et que dire de soi-même ? Comment se voir ? Où y a-t-il une glace pour se mirer, si ce n'est l'œil d'un ami, d'un ancien ami? Parlez à Émile, parlez à Antoni, à Edmond de Beauvau, etc., ils vous diront ma simple vie, mon inutile vie, bonne tout au plus à consoler la vieillesse de mon bon père et à lui fermer les yeux. C'était un spirituel vieillard, courbé par ses blessures de la guerre de Sept Ans, n'ayant conservé de ses trois fils que moi, de sa fortune que moi, de sa famille nombreuse que moi. Il avait eu sept frères, la révolution les avait tués ; son père était immensément riche en terres de Beauce, il avait pres-

1. *La Maréchale d'Ancre* venait de paraître (23 juillet) chez Ch. Gosselin.

que tout perdu. — Il m'éleva à Paris : le matin, le collège bien triste et bien froid qui m'instruisait peu et me faisait mal par mille douleurs et mille afflictions; le soir, ma famille qui me consolait par une conversation d'autrefois; des vieillards élégants et bons; les histoires de Paris, Versailles et les provinces, les souvenirs de Louis XVI, et tout cela à travers la gloire, toujours maudite de l'Empire, mais toujours admirée par chacun. Des hommes d'un esprit étendu, vieux amis que j'ai encore à soigner, comme si mon père me les eût légués, des femmes toutes maternelles pour moi, me montraient ainsi par leur bon ton qu'il y avait de meilleures leçons à recevoir que celles du matin et le soir me le faisait prendre en haine. — Cependant les bulletins de Wagram et d'Eylau se lisaient à haute voix à la pension, on me menait au tambour, mes amis étaient hussards et cuirassiers; cela monte la tête. Je voulus quitter le collège. Je m'enfonçai dans les logarithmes et toutes les mathématiques pour entrer à l'École polytchnique; j'allais me jeter dans l'artillerie avant l'âge de la conscription. Vint 1814; me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela!* me dis-je, après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela!* — J'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt. De là ma tristesse, née avec moi, il est vrai, mais pas si profonde qu'à présent, et au fond assez douce et pleine de commisération pour mes frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes... Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites, l'indignation que me causa toujours la suffisance dans

les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut à tous les ministères possibles une opposition permanente, et ma distraction naturelle et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Cette bonne distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services; car, après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandement même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. Avec une indifférence cruelle, le Gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée et je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi, par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de

Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front. Depuis la guerre d'Espagne, *Cinq-Mars* vivait dans ma tête; j'étais comme le Jésus de Manzoni, *se souvenant de l'avenir*, et ce livre à venir, je n'avais pas le temps de l'écrire. Marié hors de l'armée, revenu à Paris (chère ville bien-aimée du Beauceron qu'on y apporta à deux ans), je me hâtai d'écrire mon roman. Il me donna plus de renom qu'*Eloa* qui me semble d'une nature plus rare, autant que je puis me juger moi-même. Je fis depuis ce que j'ai fait toujours, des esquisses qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de rares tableaux. Croiriez-vous que je les ai tellement accumulées que j'ai là, près de moi, une malle entière pleine de plans, de romans, d'histoires, de tragédies, de livres de toute forme et de toute nature...

XXXI

A MARIE DORVAL

15 août 1831.

Je vous envoie *la Maréchale d'Ancre*, sous deux espèces, Madame; c'est une pauvre défunte qui aurait dû revivre quelque temps sous votre figure, mais ce

n'était pas écrit dans son jeu de cartes magiques. J'irai aujourd'hui dîner avec vous, selon votre gracieuse invitation, et vous suis mille fois dévoué [1].

ALFRED DE V.

1. Ce billet écrit sur la garde de l'exemplaire de *la Maréchale d'Ancre* offert par Alfred de Vigny à madame Dorval précède le sonnet suivant :

Si des siècles, mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira.

D'autres yeux ont versé vos pleurs. — Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte nous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe! — Après nous ce sera pire chose;
La source en jaillissant est belle, et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux;

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici, destin pareil. — Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

ALFRED DE VIGNY.

26 juillet 1831.

En même temps que ce volume, le poète avait envoyé à l'actrice son manuscrit, grand in-folio, relié, avec cette dédicace :

A Madame Dorval.

Je n'ai que ce moyen de vous rendre ce drame qui fut écrit pour vous, Madame. Vous vouliez le jouer, mais vous n'êtes reine à votre théâtre que par le talent et ce n'est pas une royauté toute puissante que celle-là, au temps où nous sommes.

ALFRED DE VIGNY.

15 août 1831.

XXXII

A....

Août 1831.

M. Buloz tient à ce que je vous dise ce que vous savez déjà, que *Cinq-Mars* fut écrit dans un congé que j'avais. Mon régiment était alors à Pau, d'où j'étais venu à Paris. J'écrivis bien vite le roman qui traversait avec moi en diagonale toute la France et il me fallut une prolongation de congé pour corriger les épreuves[1].

XXXIII

A LAMARTINE

24 mars 1832.

. . . . . .

Madame de Montcalm[2] m'avait annoncé votre arrivée.

1. On retrouve comme un écho de ce renseignement dans l'étude de Gustave Planche sur Alfred de Vigny, publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1832 : « C'est à Oloron, dans les Pyrénées, petite ville de la montagne près Orthez, que lui vint la première idée de *Cinq-Mars*... C'est à Paris, en 1826, que fut écrit et publié *Cinq-Mars*... »

2. Sœur du duc de Richelieu, président du Conseil sous Louis XVIII.

Je vous regrette. Mais je conçois bien que l'on ne se dérange pas pour venir signer d'un nom immortel la grandeur d'un nom périssable. Je bénirais les révolutions si elles ne faisaient d'autre mal que de rendre à la solitude les véritables et grands poètes, tels que vous, mon ami. Je suis sûr que chaque jour il tombe de votre front des méditations et des harmonies, comme de beaux fruits d'or. Je les savourerai avec délices comme les autres. Je vais vous envoyer bientôt un livre qui s'appellera *Stello*. Cela ne veut rien dire, n'est-ce pas? Vous n'en penserez pas autant après l'avoir lu, j'espère. Vous me le direz.

Tout à vous mille fois.

ALFRED DE VIGNY.

XXXIV

A ANTONI DESCHAMPS

[Décembre 1832.]

J'ai réfléchi à vos beaux vers. N'espérez pas, cher Antoni, que les hommes de parti les accueillent. Ils ont un caractère évangélique dont ils ont peur comme les hiboux de la lumière de l'aube. Les journaux sont tous écrits par des hommes d'actions haineuses et ces instruments de médisance et de calomnie ne peuvent rendre un son aussi pur que celui de vos vers.

Attendez que la *Revue*[1] leur donne place. Il me semble que, dans son intérêt, cela ne peut tarder.

ALF^D DE VIGNY.

J'ai donné votre *Dante*. Le jeune Poète[2] en est touché jusqu'aux larmes.

Suscription : *Monsieur Ant. Deschamps.*

XXXV

AU DIRECTEUR DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*

[Décembre 1832.]

Monsieur,

J'apprends que plusieurs recueils de vers ont été imprimés cette année, et que leurs éditeurs m'ont fait l'honneur de se souvenir de quelques-uns de mes premiers ouvrages pour les réimprimer ainsi. Malgré ce qu'il y a d'honorable dans ce souvenir, je vous prie de déclarer que tout *Keepsake*, Album, Almanach, etc.,

1. La *Revue des Deux Mondes* fit paraître successivement les 15 février, 15 mars et 15 avril 1833 et le 1er février 1834, diverses poésies empruntées aux *Études sur l'Italie* et aux *Satires* d'Antoni Deschamps.

2. Brizeux, qui fit paraître, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1833, une étude, signée H., sur la *Poésie d'Antoni Deschamps.*

etc., qui a publié ou publiera prose ou vers signés de moi, l'a fait ou le fera sans ma participation.

ALFRED DE VIGNY.

XXXVI

A J.-T. MERLE[1].

[1832?]

Permettez-vous, Monsieur, que je vienne ce soir recueillir vos impressions et vos avis sur ce que vous avez entendu hier? Je ne sais si je serai assez heureux pour vous rencontrer chez vous, mais j'irai à tout hasard rue Meslay et vous prie d'agréer mes compliments et de présenter à Madame Merle mes remerciements et mon respect.

ALF^D DE VIGNY.

XXXVII

A MARIE DORVAL

Mercredi 3 juillet [1833].

... Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour

1. Mari de madame Dorval.

me le faire oublier ; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière et, après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant ; je te confie à la garde de *ton amour*, de ton honneur et de ta bonté. N'oublie jamais cela. Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux !

XXXVIII

A MARIE DORVAL

Jeudi 4 juillet [1833].
(En rentrant de chez toi, à une heure.)

Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô ma chère ange ! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles ! Mais quoi ? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois? Songe que si tu veux me faire

mourir de chagrin, tu n'as pas d'autre chemin... Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle !

Ah ! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi ! de ne t'avoir pas assez servie dans ton théâtre ! Tu sais ma vie, le pouvais-je ? Tu vas voir à présent si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi...

Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi.

Vendredi matin. — Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trouver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange, c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle !

XXXIX

A MARIE DORVAL

Jeudi 29 [août 1833].

J'aime bien ta bonne petite lettre écrite au moment d'aller jouer, mon cher ange, mais en vérité j'aime bien

aussi mes petits Rouennais qui ont un sens exquis ; ce sont presque des Athéniens à mes yeux, à présent. Ils ont mieux compris que la masse toujours renouvelée des Parisiens qu'un homme illustre, qu'une femme inspirée, ont un caractère unique important à ne pas altérer.

La France a un grand bon sens en cela. Jamais elle n'a voulu adopter Chateaubriand comme poète. Lamartine serait toujours poète, dût-il faire cent volumes de prose. Tu seras toujours tragédienne quand tu jouerais cent comédies aussi parfaitement que tu joues *Jeanne Vaubernier*[1] et la *Jeune Femme en colère*[2]. Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pied et des coups de poing.

C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne, ne pense plus qu'à cela.

Qui peut le plus, peut le moins. Tu as pris d'en haut la comédie comme Talma avait pris *l'École des Vieillards*, mais il n'en faut pas rester là, et à ta place, je ne créerais jamais de rôle comique. Tu vois quel trône tu as dans

1. *Jeanne Vaubernier, ou la Cour de Louis XV*, comédie en cinq actes et en prose, par Rougemont, J.-B. Lafitte, et Auguste Lagrange, représentée pour la première fois, à l'Odéon, le 17 janvier 1832.

2. *La Jeune Femme colère*, comédie en un acte, en prose, par C.-J. Étienne, représentée pour la première fois au théâtre de l'Impératrice, salle Louvois, le 20 octobre 1804.

la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant.

. . . . . .

Travaille à ne pas travailler ta belle nature pour la changer et reste dans le tendre repos d'âme de ton amie, Madame Duchambge... Tes deux ennemies sont la gaieté bruyante et la colère.

. . . . . .

. . . . . .

Songe que je suis seul, que je t'aime, que je souffre encore de mes douleurs de tête, que j'ai bien des afflictions toujours et que tu es *ma chère Marie*. Non, tu ne l'es plus, car tu ne m'écris pas, tu te plains toujours et c'est moi qui suis seul à plaindre. Tu vis au milieu des fêtes, et moi-même dans une sorte d'hôpital. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. Je n'aurai pas un mot aujourd'hui.

XL

A HIPPOLYTE LUCAS

20 février [1835]

Monsieur, je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable de M. Émile Roulland[1]. Quoi ! pendant que

1. Pendant qu'on jouait au Théâtre-Français le *Chatterton* d'Alfred de Vigny, un jeune poète, Émile Roulland, poussé au désespoir par la misère, se suicidait dans une chambre de la rue Saint-Honoré, n° 149 (*Note de M. L.-H. Lucas*).

je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas! ai-je crié dans le désert? En fera-t-on encore de nouveaux? Venez me répondre, Monsieur, vous à qui sont si bien connus les secrets du *Cœur et du Monde*[1].

ALFRED DE VIGNY.

XLI

A BRIZEUX

21 février 1835.

Où étiez-vous, mon ami, où étiez-vous? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous? Mon premier mot à Barbier a été : *si Brizeux était ici!* Je leur avais fait la surprise de ce drame[2], personne n'en avait rien entendu.

La Comédie-Française répandait partout le bruit que cette pièce tomberait. Il m'a fallu beaucoup de force pour former et encourager les acteurs. J'avais contre moi le théâtre et le public prévenu par des ennemis implacables. Quelques anciens amis en furent si effrayés qu'ils n'osèrent pas assister à ma bataille qu'ils croyaient perdue d'avance. Ils sont revenus le lendemain de la

1. *Le Cœur et le Monde,* esquisses, par Hippolyte Lucas, Paris, Moutardier, 1834, in-12.

2. *Chatterton.*

victoire, mais cela m'a fait de la peine. J'ai eu le bonheur de conserver au milieu de tout cela assez de calme et de force pour en répandre autour de moi. J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande, puisque dorénavant je puis avoir confiance entière dans l'attention d'un public dont on avait trop douté. Je sentais, presque seul, qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, pour *l'action toute morale*. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. Puisse l'idée de *Stello* que la voix des acteurs vient de prêcher plus fortement, toucher enfin les plus endurcis des hommes!... Sans Kitty-Bell, celle qui la joue avec un admirable génie était perdue au théâtre et succombait sous les cabales; c'est là un vrai bonheur pour moi.

XLII

A MARIE DORVAL

8 avril 1835.

Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses méchamment calculées que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat.

. . . . . .

Toutes les heures de mes jours et de mes nuits se passent depuis quatre ans, à chercher comment te rendre heureuse et pendant ce temps-là, tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

Je savais bien, l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'effrayaient.

J'étais sérieusement malade et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais encore en te voyant et ne parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite.

Que faisais-je pour moi? Était-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres? C'était pour toi, tu l'as oublié...

Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté? Je les sens toujours en moi, veillant sur toi, mais en vérité je commence à ne plus savoir comment les employer tant tu me reproches et tant je suis las de cette lutte continuelle!

Réponds-moi par écrit. Ce soir[1] je n'aurai pas le temps de t'entendre, ni toi aussi de me parler.

1. Le 8 avril, on jouait *Chatterton* après *l'École des Maris*.

XLIII

A ANTONI DESCHAMPS

18 avril 1835.

Mon bon Antoni, c'est un bonheur pour moi que l'arrivée au monde de votre beau livre[1]. Il m'a d'abord rempli les yeux de larmes parce que, dans vos belles élégies, j'ai retrouvé ma vie à côté de la vôtre, mon père près de votre père, et moi-même près de vos amis, et surtout parce que j'ai lu dans votre cœur aussi clairement que dans nos intimes conversations. J'ai souffert d'abord et gémi avec vous et j'ai admiré la beauté de vos sentiments, autant au moins que la beauté de vos vers ; je l'admirais et je souffrais avec vous. Mais quand je me suis reculé de ce grand tableau de votre âme et quand je l'ai considéré avec des yeux plus sereins et moins troublés, je me suis senti heureux comme d'une seconde naissance qui vous aurait été donnée.

Croyez-moi, mon ami, vous voilà guéri. La poésie, qui vous avait perdu, vous a sauvé. Vous conserverez toute la vie sur le front la trace du tonnerre, mais ce ne sera qu'une cicatrice, et votre âme est restée intacte sous ce front blessé. Qui mieux que vous a jamais senti et plus purement exprimé la sainteté de l'amitié et la ten-

1. *Dernières Paroles, poésies.* Paris, Éd. Guérin et Cie, 1835, in-8°.

dresse de ses souvenirs ; la grandeur de la résignation dans la plus cruelle des maladies ; le regret des plus innocentes fautes et la chaste adoration des arts planant au-dessus de votre vie inoffensive ? Le Bien l'a emporté sur vous, cher ami ; jouissez de ce triomphe. Vous voyez à présent *l'arbre de vos pensées*, nous en goûterons sans cesse les fruits, et il n'y a pas d'homme au monde qui les savoure avec plus de bonheur que moi, parce qu'il me semble que, grandi sous vos larmes et les nôtres, c'est un arbre sacré que celui-là.

ALFRED DE VIGNY.

XLIV

A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*

30 août 1835.

Monsieur,

Le public qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre-Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social ; c'est ma conviction ;* mais que, *pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.*

Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande au législateur, pour le poète, le TEMPS et le PAIN.

Veuillez apprendre ce fait au législateur nommé M. Charlemagne, qui (le 30 août[1]) vient de désigner mon ouvrage comme enseignant le suicide.

Il est triste de parler pour ceux qui ne savent pas entendre, et d'écrire pour ceux qui ne savent pas lire.

Agréez, l'assurance de ma haute considération.

C^TE ALFRED DE VIGNY.

XLV

A ÉMILE PEHANT

Mercredi, 16 septembre 1835.

Mon Dieu! ne vous plaignez point, je vous en prie. Vous êtes heureux de ne pas être à Paris, et il me semble que vous devez goûter une paix qui nous est inconnue, placé comme vous voilà au milieu de ces innocentes figures d'enfants qui écoutent et qui croient.

Pourquoi ces mouvements de découragement? Ne vous laissez point abattre, à présent qu'il vous faut, au contraire, réunir toutes vos forces pour le travail. Qu'avez-vous besoin que ma conversation vous encourage?

1. Le discours de Charlemagne à la Chambre des députés, est du 29 août. Vigny parle de 40 représentations au Théâtre-Français, tandis qu'à cette date il n'y en avait eu que 37 (Voir A. Joannidès: *La Comédie-Française de 1680 à 1900*. Table chronologique, année 1835); mais les 3, 19 et 25 mars, 3 représentations avaient été données par la Comédie-Française à l'Odéon.

N'avez-vous pas vos instruments autour de vous? les livres. N'est-il pas heureux pour vous que votre devoir se trouve concilié avec vos goûts? Le silence que vous commandez à ceux que vous enseignez est favorable à vos propres études.

C'est une chose qui me semble d'un prix inestimable, que de vivre ainsi dans l'air dont se nourrit la pensée. Vous le sentiriez vivement, si vous étiez auprès de moi pendant que je vous écris cette lettre. J'ai reçu vingt coups dans la tête depuis le commencement, parce que l'on me questionne, on rentre, on sort, on vient me voir, tout s'agite dans des choses autres que la poésie, et j'écris au milieu de tout cela! Mais je vous assure que je ne prends pas ma plume sans vous envier. Que de fois je vais écrire hors de chez moi!

Vous vous souvenez de ce livre dont je vous parlais: *Servitude et Grandeur militaires*. Je viens de l'achever. Je n'ai pu me mettre à l'écrire que depuis le 20 juillet, depuis que *Chatterton* se joue en province. Depuis ce jour jusqu'au 3 août, j'ai fait le troisième livre. Je vais vous l'envoyer.

On ne trouve plus un exemplaire de mes *Poèmes* à Paris; sans cela vous l'auriez déjà.

Fortifiez-vous par le recueillement, ne prenez pas d'habitude qui vous en détourne; je vous en prie, au nom de vos amis. Il est si heureux que vous soyez délivré de vos liens passés qui vous pesaient tant! Si vous saviez que d'infortunes je vois de près en ce moment, et combien je jouis intérieurement de vous voir affranchi de celles qui vous menaçaient!

Faites de beaux vers comme ceux que vous avez faits. Ne vous endormez pas ainsi. Songez que c'est un engagement, que d'avoir publié un premier recueil[1] aussi élevé que l'est le vôtre, et qui a pris une place très bonne dans l'opinion. Lisez! lisez! Connaissez tout ce qui a été fait de beau, pour faire autrement et aussi bien. Profitez de ce que vous êtes seul, pour donner à vos idées le temps d'éclore et pour leur trouver une forme qui les représente avec nouveauté. Vous avez le temps qu'il vous faut pour nourrir votre âme du *pain sacré* que vous distribuez à vos disciples; l'enseignement a des reflets admirables pour celui même qui le donne. Votre force doit être doublée par l'exercice même de ce travail.

Je ne vous en ai pas voulu de votre silence. Je ne connais rien de pis, que d'écrire une lettre aux personnes même qu'on aime le mieux et je sens parfaitement le plaisir que l'on a de remettre au lendemain cette imparfaite conversation, qui n'est qu'un monologue sans réponse.

Avez-vous fait votre discours de cérémonie? A-t-on applaudi votre manifeste? Vous ferez bien de semer des idées saines et les doctrines nouvelles de l'art à chaque solennelle occasion. Tout y est mystère encore pour le public et je sais bien que l'idéale figure que l'on se fait de l'auteur reste plus avant dans la pensée des masses, que l'idée même qu'il a voulu consacrer. Que voulez-vous? Il faut se résigner à ces hasardeux événements, lorsqu'on

1. *Sonnets*, par E. Pehant. Paris, Ebrard, 1834, in-18.

agit sur l'inconstant public. On ne jette pas la lumière également sur un globe si inégal. Quelques sommets s'illuminent et les vallées restent dans une demi-lueur, les gouffres dans l'ombre.

Vous ne m'avez pas dit à quels traits vous avez reconnu ce qu'il y avait de mort dans le christianisme des Chartreux. C'était là ce que j'aurais voulu savoir ; je ne me figure pas ces moines d'à-présent. Parlez-m'en donc un peu.

Ce matin même, Antoni [1], MM. Chevalier, Chaudesaigues et nos autres amis, me demandaient de vos nouvelles et me chargeaient de mille tendresses pour vous. J'ai prêté vos *Sonnets* à Brizeux, qui les aime et espère en voir de nouveaux bientôt. Tous sont heureux de vous savoir établi, posé, reposé du moins, et à l'abri de ces chagrins qui nous retombaient sur le cœur. Ne vous y exposez plus, je vous en prie, par aucun coup de tête, ou de cœur plutôt. Ne croyez point à la faiblesse de votre nature : cette croyance-là est un prétexte que se donne la paresse naturelle que nous avons tous apportée au monde ; je n'ai cessé de combattre la mienne, et je me donne encore de bonnes raisons pour ne rien faire. N'en cherchez pas, et surtout qu'aucune ne vous empêche de me répondre, car je suis tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — Le marbre de Pichat m'a fait bien plaisir.

1 Deschamps.

XLVI

A SAINTE-BEUVE

19 octobre 1835.

Dans quel temps et par quelle plume a jamais été écrit un examen plus beau et plus habile que le vôtre, mon ami[1], et comment puis-je vous en remercier? D'abord mon cœur a été pris par l'attendrissement que m'ont donné les souvenirs de ces premières et fraternelles réunions, que vous avez rappelées et dont parlent les beaux vers de notre Antoni[2]. La mort en a déjà effacé trois noms. J'ai revu ensuite ces autres soirées, où vous veniez, chez moi, écouter et applaudir *les Orientales,* avec mes amis et quelques femmes de ma famille. Vous y disiez alors, avec tant de grâce et de douceur :

> Fraternité des arts! union fortunée,
> Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
> Charmera le vieillard[3].

Hélas! nous sommes encore bien loin de la vieillesse, mon ami, et déjà s'est rompue, par quelques anneaux,

1. Poètes et romanciers modernes de la France. XIX. M. de Vigny. *Servitude et Grandeur militaires* (*Revue des Deux Mondes,* 15 octobre 1835).

2. *Dernières Paroles,* XIX.

3. *Le Cénacle (Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme).*

cette autre chaîne amicale! Moi, du moins, je n'en ai brisé aucun, et je plains ceux qui se sont séparés.

Pour vous, mon bon ami, vous savez prouver à tous que les changements des esprits et des cœurs n'altèrent en rien l'impartialité de vos jugements, et la grâce savante, la finesse éloquente, dont vous les entourez, l'abondante poésie que vous semez sur eux, tout leur assure une durée qui serait effrayante s'ils n'étaient si indulgents. Vous l'avez été beaucoup pour moi; en vérité, le peu que j'ai fait ne méritait pas cela, et le peu que je suis le mérite moins encore. Les actions de ma vie sont, à mon grand regret, si obscures, et ses pages sont si blanches, que des notes de votre main en doivent faire ressortir le néant. Mais vous les avez écrites avec une mesure parfaite, et dont je vous rends grâce mille fois. Les petites erreurs de lieux ou de date, que j'aurais pu vous éviter si je vous avais vu, ne valent pas qu'on s'y arrête. Nous en causerons un de ces jours [1].

Quant à mes travaux, ils sont toujours rompus par les agitations inconnues de ma vie. Les éloges que vous donnez à leur constance me rendent honteux. Vous me faites mesurer tout ce que je pourrais faire, et vous accroissez mes regrets quand je pense au peu de temps qui m'a été laissé pour faire ce que vous louez. J'écris, à la hâte chaque jour, des plans que je n'aurai jamais le temps d'exécuter et je suis emporté, par mille choses, hors de moi.

1. Voir *Journal d'un Poète*, sous la date de 1833, pp. 75-76.

Ce que je dis là, du reste, vous le savez, vous le sentez, n'est-ce pas ? et vous m'en grondez, mais secrètement, mais pour moi seul, qui vois votre pensée à travers le nuage doré. L'ingénieux langage de votre critique a cela d'excellent qu'il éclaire parfaitement aux yeux du public la route que suit le hasardeux navigateur que vous contemplez, et que, du même rayon, vous faites voir au voyageur, lui seul, les écueils que vous devinez sur sa route. Ainsi, de toutes les constellations que j'ai suivies, c'est la *Lyre* que vous préférez, et vous avez bien vos raisons ; *Joseph de Lorme (sic)* nous les a apprises. Mais quoi ! le grand écrivain de *Volupté*, ne pourrait-il obtenir grâce pour la Prose près du Poète pur des *Consolations?* Ne pouvons-nous aller de l'une à l'autre des Muses? N'y a-t-il pas idées de Prose et idées de Poésie ? Pour moi, je le pense. Mais je garde pour un futur *Cénacle*, afin de me faire pardonner mes gros livres, des *Élévations*[1] que je vous prierai d'y venir entendre, dans l'espoir de renouveler nos échanges de vers, et au milieu des anciens amis Poètes qui nous sont restés et des meilleurs parmi les nouveaux que la Muse nous a donnés. Il n'y en aura pas un, je vous le dis, que je ne surpasse en amitié et en admiration pour vous.

ALFRED DE VIGNY.

1. Voir la lettre du 29 décembre 1829 et le *Journal d'un Poète*, p. 104.

XLVII

A UN AMI

Samedi, 26 décembre 1835.

Non, mon ami, je n'ai traité avec personne et j'ai tout éloigné jusqu'ici. Je verrai donc avec plaisir M. Renduel, *mardi* prochain (à midi), si vous avez la bonté de le lui faire dire. J'allais vous écrire pour vous demander quelles places vous pourraient être agréables dans le cas où la rentrée de *Kitty Bell* au Théâtre-Français [1] aurait la puissance de vous tirer de vos douces habitudes. Vous voyez que nous avons pensé l'un à l'autre ensemble comme les amis du *Monomotapa* [2]. Si ma pensée vous agrée, répondez-moi un mot et recevez mes remercîments de la vôtre avec toutes mes amitiés.

ALFRED DE VIGNY.

XLVIII

A L'ÉDITEUR ALFRED MAGEN

Paris, 28 avril 1836.

Vous me ferez honneur et plaisir si vous voulez bien

1. Madame Dorval fit sa rentrée, dans *Chatterton*, le 1er janvier 1836.

2. La Fontaine, *Les Deux Amis*.

me prévenir du jour de la mise en vente de *Servitude et Grandeur militaires*, Monsieur [1]. Je vous écrirai le jour où nous pourrons parler de quelques détails de la publication pour laquelle j'ai de bons conseils à vous donner. Nous réglerons aussi le changement que vous demandez, et qui m'est assez indifférent.

Mille compliments.

ALFRED DE VIGNY.

Suscription : *A Monsieur Alfred Magen,*
éditeur,
9, rue des Grands-Augustins,
à Paris.

XLIX

A SAINTE-BEUVE

Mercredi, 6 juillet 1836.

Mon ami,

Je pars samedi pour Londres. J'ai besoin de vous voir et de vous embrasser avant de m'embarquer. Demain matin, à onze heures, je serai chez vous, rue du Mont-Parnasse, et je vous emmènerai déjeuner en causant ou causer en déjeunant, comme vous voudrez. J'ai beau-

1. Deuxième édition, publiée chez Herail, à Paris (Voir *Bibliographie de la France* du 14 mai 1836, n° 2424).

coup à vous dire, mais point pour moi. Ne craignez rien.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Jeudi, car je me défie de la poste.

L

A AUGUSTE CAVÉ

4 mars 1837.

. . . . . .

Vous aviez dix-neuf ans, lorsque vous écriviez ainsi sur *l'Avenir du Poète*[1] et depuis ce temps vous avez vu le vôtre commencer à s'accomplir puisque vous m'annoncez un volume prêt à paraître. — Puissiez-vous tirer de sa léthargie notre public indifférent et dédaigneux ! Vous ferez, j'espère, une exception parmi tant d'hommes de talent que l'on s'obstine à laisser dans l'ombre. Lorsqu'une idée fausse a été semée dans un temple par l'envie ou la haine, vous voyez comme elle se déracine lentement. Le premier qui a dit : *Chatterton se tue au lieu de travailler*, l'a dit par haine pour moi,

1. *L'Avenir du Poète* se trouve dans les *Mélancolies poétiques*, poésies par A. Cavé de Rouen. Paris, Just-Tessier ; Toulouse, Prunet, etc., 1837, in-8°.

mais a fermé bien des cœurs qui se seraient ouverts à la pitié. Il a fallu du temps pour faire sentir que le poète travaille plus que l'artisan, mais que les perles qu'il produit n'ont d'admiration et de prix qu'après sa mort. Enfin, grâce à l'admirable *Kitty Bell*[1] que vous couronnez et que vous allez bientôt me rendre, toutes les villes de France à présent m'ont dit que j'avais eu raison. Toulouse s'est montrée, parmi toutes, enthousiaste de la seule tragédienne de France, exilée par la Comédie-Française. J'espère que ces transports, ces couronnes, auront servi à faire rougir ici ceux qui éloignent une femme aussi parfaite qui donnait la vie au théâtre mourant.

LI

A ADAM MICKIEWICZ

Paris, 1er avril 1837.

Rien ne m'a empêché, Monsieur, de lire et relire votre drame[2] avec une extrême attention. Je vous conseille de le présenter à un théâtre, mais j'ai quelques graves observations à vous faire. Si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi demain ou après-

1. Marie Dorval.
2. *La Confédération*, ou *les Confédérés de Bar*.

demain, à midi, je serai heureux d'en parler avec vous et tout prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi.

ALFRED DE VIGNY.

J'irais chez vous si cela m'était possible.

LII

A PHILIPPE BUSONI

3 octobre 1838.

Si je connaissais quelqu'un en qui j'eusse plus de confiance qu'en vous, ce serait à lui que je donnerais cette bien simple et cependant secrète commission. Je vous prie de mettre seulement *cette lettre à la petite poste de Paris.* Il m'importe qu'elle soit timbrée de là et non de la ville voisine de la terre où je suis. J'ai des amis plus anciens et plus intimes que vous, mais je ne crois point en avoir un meilleur. Chacun d'eux se croirait sans doute en droit de chercher le sens de mes lettres à une personne qu'ils connaissent et qui vous est inconnue. Je ne veux pas l'exposer même à un soupçon ni à la moindre question légère. Je vous demande donc en ami de ne pas envoyer cette lettre mais seulement de la jeter vous-même dans la boîte le plus tôt possible et de n'en point parler.

Je suis chez moi depuis huit jou
Vigny dans un vieux manoir au m
des bois. J'y rêve et j'y écris mêm
ces rêves.

Il ne me reste plus, vous le
qu'un volume à faire imprimer de
plète[1]. Je vais le faire achever à mon
réservé le plaisir de vous donner to
mieux que cela vous soit *neuf* comm
nouveau. Le volume inconnu suiv
probablement.

Écrivez-moi quelques paroles, je
fassent connaître que vous avez re
que je tremble que vous ne soyez pa
moi et croyez à ma sincère amitié
ici une preuve.

ALFR

Au Maine-Gir
Blanzac

1. Voir, ci-après, la lettre du 10 décembr

LIII

A PAULINE DUCHAMBGE[1]

6 octobre 1

Je voudrais ne pas vous répondre, mais je
pas le courage, je crains trop de vous blesser da
bonne et délicate amitié !...

Croyez bien que je sens tout le prix de cet
ment et que rien ne m'échappe de tout ce qu'
parfait dans les ménagements de votre conduite
ficile dans une circonstance si grave. Permette
n'y revienne plus et que je ne rouvre pas m
sures pour vous écrire avec mon sang. Je me s
assez reproché le fardeau des confidences do
étiez écrasée. Soyez-en délivrée enfin et oublie
j'ai peut-être dit de trop violent devant vous.

Tout est fini.

La solitude m'a toujours rendu toutes mes

drai *plus tard* pour la remercier d'avoir rempli exactement cette dernière commission.

Cette année m'a été fatale, Madame, mais jusqu'ici ce que j'ai souffert n'a pas été au-dessus de mon courage.

Je vous demande de m'écrire encore quelque chose de vous et de mes amis avant mon retour.

Je voudrais avoir la certitude que vous ne m'en voulez aucunement. Votre amitié qui comprend tout me pardonnera mon laconisme et sentira que je suis tout à vous bien tendrement.

ALFRED DE VIGNY.

Voulez-vous me renvoyer les vers, la lettre et l'adresse d'Adolphe Dumas à qui je voudrais bien répondre? Je ne sais où il est.

Au Maine-Giraud,
Blanzac (Charente).

LIV

A PHILIPPE BUSONI

Londres, 10 décembre 1838.

Vous m'avez écrit un mot aimable qui a couru après moi à la campagne et que j'ai retrouvé à Paris en y arrivant. Votre inquiétude me revient à l'esprit, en

Angleterre, et je veux la calmer en vous disant que la petite lettre est arrivée, comme la première, à bon port, sans le moindre accident[1]. Je vous sais si bon et si facile à tourmenter des moindres choses que je ne veux pas vous laisser cette bagatelle dans la mémoire.

Vous parliez aussi de mes travaux? Le moyen de les achever, s'il vous plaît? Je m'y étais mis à la campagne, et des affaires m'ont appelé à Londres où me voilà en plein luxe et en plein brouillard, asphyxié par le charbon et importuné du gaz et des bougies qu'on allume à deux heures après midi, assez ennuyé du froid malsain qui succède si vite, pour moi, à la chaleur du midi. Mais telle est ma vie. Je reste immobile, comme un mandarin, avec bonheur et ne me dérange qu'à la dernière extrémité; mais, quand enfin l'ennui des affaires devient inévitable, je cours et je ne m'arrête plus. Du reste, mon corps fait assez exactement ce que lui ordonne mon âme et n'en souffre guère. Je suis fort content de lui.

Pourriez-vous me dire si M. Delloye est mort et ses derniers moments, vous me feriez plaisir. Je lui ai écrit de la campagne sans qu'il m'ait répondu. J'ai quelque peine à comprendre cette magnifique négligence, et je compte un peu sur vous pour me l'expliquer. Quelque grande aventure le force-t-elle à ne plus s'occuper de ses affaires, ou bien est-ce tout simplement en lui un peu de répugnance à répondre à quelques questions

1. Voir ci-dessus, p. 73, la lettre du 3 octobre.

essentielles de ma part? Si vous n'êtes pas en très bons termes avec lui, gardez-vous bien de vous donner l'ennui de l'aller voir. Vous avez bien peut-être quelque autre manière de savoir s'il s'occupe de préparer la publication de mes sept volumes[1], dont six sont imprimés. Je désire bien qu'il vous soit possible de vous enquérir de cela et de m'en écrire un mot à l'adresse que je vous donne ici.

N'aurez-vous pas quelques nouvelles à me donner de la Presse française, dont je ne trouve pas une syllabe ici depuis que j'y suis? Ce temps, du reste, n'est pas perdu pour moi. Ce bazar du monde a des couleurs nouvelles que je ne lui avais pas vues encore. Il y a une vigueur rude dans tout ce peuple qui étonne toujours chaque fois qu'on le revoit. Le Canada tourmente un peu sa mère-patrie, et c'est un enfant difficile à fouetter. Les hommes d'État de ce pays-ci voient dans l'antipathie de la population française, qui ne s'accroît pas, et de la leur, qui augmente prodigieusement, un mal presque sans remède. La loi française et les vieilles coutumes féodales y règnent encore, comme en France sous Louis XIV, conservées avec un respect imprudent par l'Angleterre, et tout cela se heurte contre les émigrants nouveaux qui s'y portent de la Grande-Bretagne. Je ne savais rien de cela, et on ne nous en dit rien à Paris. Cela produit des faits singuliers que je vous conterai un jour. — Ce soir je m'arrête. Je vous serre la

1. *Œuvres complètes.* Paris, Delloye et Lecou, 1837-1839, 7 vol. in-8. Le tome VI, contenant le *More de Venise* et le *Marchand de Venise*, ne parut qu'en 1839.

main, et je me couche assez tard, en quittant ma fournaise de charbon.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

42, York street, Portman square, London.

LV

AU COMTE D'ORSAY[1].

[1839 ?]

Je partais pour Birmingham, cher ami, lorsque j'ai reçu livre et billet de ta part. Me voici en pleine forge à présent, observant les Cyclopes dans leur antre, et j'en ai déjà les mains noires. J'oublie l'odeur du charbon en lisant le voyage de lady Blessington[2], et il me semble

1. Ancien condisciple de Vigny, le comte d'Orsay, né à Paris en 1801, était le roi de la fashion à Londres où, au dire de Byron, il avait réussi comme personne depuis le règne de Charles II. Cet arbitre de l'élégance était, en outre, brillant causeur, en quatre ou cinq langues, et sculpteur de talent. Au salon de 1850 il exposa les bustes de lady Blessington et de Lamartine ; à cette occasion le poète écrivit son admirable épître : *Au Comte d'Orsay*. Ami du Prince Président, qu'il avait connu à Londres et dont il fit plusieurs bustes, le comte d'Orsay venait d'être nommé surintendant des Beaux-Arts à l'Élysée quand il mourut, le 4 août 1852. Il est enterré à Chambourcy.

2. Amie de lord Byron, qu'elle avait connu en Italie, elle a composé un grand nombre de romans qui peignent assez fidèlement la société aristocratique anglaise de la première moitié du XIXe siècle. Son voyage en Italie *(The Idler in Italy)* a été réimprimé à Paris (1839-1841), en 2 vol. in-8°.

que je respire un beau bouquet arrivé de Florence. Je vois passer bien des noms que je connais et je serai heureux d'en parler avec l'auteur de ce charmant livre et de ces gracieuses fantaisies.

C'est une aimable chose que cette galerie de portraits qui commence par celui de la voyageuse. J'ai le peintre et les tableaux avec moi ; cela me fait bien plaisir, et j'y reviendrai tous les jours.

Comme la patrie nous plaît toujours, lady Blessington, au milieu de Venise, n'a pas résisté au plaisir de peindre une campagne anglaise : c'est un paysage, c'est un tableau de genre d'une vérité charmante et dont l'étendue montre le plaisir qu'elle prend à cette promenade idéale qu'elle préfère bien au réel voyage. Et ce pauvre Byron, je le retrouve partout, grâce à elle. Que je la remercie d'en parler encore et en vers si mélancoliques ! Je crois, en vérité, qu'il se promène et s'assoit entre elle et toi. Gore House est son Westminster Abbey. Que c'est bien, que c'est rare de savoir se souvenir ainsi ! Que l'on mérite d'être aimé pour cela ! Garde ce souvenir de bonheur toute ta vie.

N'oublie pas ton ami.

ALFRED DE VIGNY.

LVI

A MISS HAMILTON[1].

24 juin 1839.

Je voudrais vous connaître, Madame ou peut-être Mademoiselle, pour savoir comment répondre à votre lettre gracieuse et imprévue : c'est une récompense à la fois et un regret pour moi. Que ne puis-je savoir lequel de mes sentiments a touché votre belle âme qui vient à moi comme une sœur? Quel souvenir est si vif en elle? Quelles paroles l'ont émue ? Ne vous repentez pas de vous être abandonnée à ce bon mouvement, c'est une chose généreuse et belle que cette franchise à déclarer ses sympathies et rien au monde n'est plus digne de respect. Le découragement ferait tomber les poètes dans le silence s'il ne leur venait quelquefois à travers l'espace des témoignages comme le vôtre, qui veulent dire : Je vous écoute, parlez encore !

Voilà donc cette écriture que vous voulez. L'Écriture grossière représente aussi mal la Parole que la lente Parole représente la Pensée, mais nous devons les bénir jusqu'au jour où nous connaîtrons la langue céleste que rien, ici-bas, ne nous fait deviner, si ce n'est l'Amour et la Prière.

ALFRED DE VIGNY.

1. Fille du consul de S. M. Britannique, à Boulogne-sur-Mer, qui lui avait demandé un autographe.

LVII

A AUGUSTE CALLET ET JAVELIN PAGNON

26 juin 1839.

Messieurs,

En arrivant du pays de Chatterton, où j'ai passé six mois, je viens de trouver sur ma table votre traduction de ses œuvres [1]. Vous avez fait un travail d'érudition et de patience dont la difficulté était extrême. Ayant traduit une partie de ses poèmes pour moi seul, je connais la rudesse de ce sentier.

Lorsque je fis *Stello* et le drame de *Chatterton*, j'espérais qu'il se trouverait en France quelque esprit laborieux qui achèverait de montrer les travaux de ce pauvre enfant, que sa patrie a trop tard appelé : *Marvellow boy*. Je suis heureux que mon attente n'ait pas été trompée et que ce travail ait été si bien fait.

Comme vous avez bien voulu vous en souvenir, je déclarai alors que le poète était tout pour moi, que Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et que j'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une noble misère.

1. *Œuvres complètes de Chatterton*, traduites par Javelin Pagnon, précédées d'une *Vie de Chatterton*, par A. Callet. — Paris, Desessart, 1839, 2 vol. in-8°.

Mais si dans la création, ou plutôt dans l'épuration de ce caractère, j'ai écarté ce qui pouvait diminuer l'intérêt, pour que le public n'hésitât pas à prendre le parti du malheureux, je n'en pense pas moins, à présent comme alors, que ce suicide fut un homicide de la société, et que, dans une organisation meilleure, le mérite, que confirme si bien votre traduction, eût reçu de l'État une *existence régulière et invariable* qui ne peut humilier comme l'humiliaient des secours qu'il regardait comme des aumônes et qu'il voulait fuir dans la tombe.

Veuillez..., etc.

ALFRED DE VIGNY.

LVIII

LE COMTE ALFRED DE VIGNY AU PRINCE MAXIMILIEN-JOSEPH DE BAVIÈRE[1]

17 septembre 1839.

Prince,

J'ai reçu à Londres votre dernière lettre, au milieu d'un assez long voyage. Vous êtes à peine revenu vous-même de ceux que vous venez de faire, et j'ai attendu pour vous répondre le temps où vous seriez rentré dans

1. Voir, au sujet de cette lettre, le *Journal d'un Poète*, à la date du 7 décembre 1837.

le calme d'une vie plus studieuse. Si vous avez à présent le temps de vous souvenir de votre lettre et de lire la mienne, je ne désespère pas de vous rendre plus de confiance dans les mérites de ces mêmes hommes dont vous doutez, et sur la décadence desquels vous m'avez montré des regrets.

Vous craignez, dites-vous, de m'avoir parlé d'eux trop sérieusement ? Ce ne sera pas moi qui m'en plaindrai assurément, moi qui ne sais rien de plus sérieux que l'examen des travaux de l'Intelligence, cette Reine du monde actuel. Je me décide avec quelque peine de parler de ces écrivains parce qu'il n'y a pas un de ceux que vous nommez qui ne me soit pas personnellement connu, et que, dans ces affaiblissements apparents de plusieurs grands talents, dans quelques chutes soudaines, quelques vertiges de vanité peut-être, tout ce ce qui ne fait que vous étonner m'afflige. Les égarements que vous citez ont quelque chose de vrai ; mais si vous aviez pu suivre les travaux littéraires les plus importants de notre pays, vous auriez entendu plusieurs voix sérieuses, justes et courageuses, déplorer hautement ces déviations au risque de briser d'anciennes amitiés. La France ne s'aveugle guère à présent ; elle sait ce qu'elle perd à de publiques faiblesses amenées par l'âge et bien des causes secrètes, et le reconnaît sur-le-champ. Mais elle sait aussi qu'elle le regagne au centuple par les travaux de ceux des autres combattants qui sont moins fatigués dans la course générale et qui ont retenu et ménagé leurs chevaux.

Elle n'a point à se plaindre des hommes qui faisaient vers 1819 ces promesses que vous me rappelez, et que l'on vous a, je crois, exagérées. Ces promesses ont été rigoureusement tenues, et c'est pour cela précisément que la littérature n'est plus ce qu'elle était sous l'Empire, comme vous l'avez aperçu et me le dites. Ce temps de gloire active était presque sans poésie. Deux grands écrivains de l'Empire, qui avaient en eux le sentiment poétique, ne l'avaient pas complet et s'exprimèrent en prose, ne sachant pas refaire l'instrument même, et ne pouvant se résoudre à jouer sur celui qu'ils trouvaient transmis par de froids versificateurs qui avaient laissé défaillir la poésie dans les froideurs didactiques et la mollesse de leur langage. Pour trouver l'expression juste des chants intérieurs de sa pensée, il fallut bien que chaque poète commençât par se faire une lyre, et qu'il se trouvât quelques hommes jeunes, hardis, qui s'acquittèrent de cette tâche difficile. Ils ne se connaissaient pas, et chacun d'eux dans sa solitude sentit cette nécessité. L'élégie, l'ode, le poème naquirent ensemble sous de nouvelles formes, et leurs voix séparées, bien distinctes, n'eurent point de sons pareils, presque aucune ressemblance. Ce fut là ce qu'on prit pour une école, et ce qu'on nomma Romantique à tout hasard.

Mais cette classification rétrécie, impossible à définir, s'est effacée depuis longtemps. Il n'est resté de séparés que le bon et le mauvais, le beau et le commun, toujours trop fécond, mais très dédaigné. Si ces poètes composèrent alors aux yeux du public ces réunions momentanées qu'on nomma Pléiade ou Cénacle, ce fut

par de rares rencontres, interrompues bientôt pour toujours. Ceux qui sont venus après eux ont trouvé des portes ouvertes, des claviers préparés, presque toutes les hardiesses tentées, presque tous les tons marqués ; il leur a été plus facile d'entrer dans un orchestre nouveau auquel la nation prêtait alors l'oreille depuis notre éclat ; je dis *notre*, puisque vous savez si bien quelle part j'y ai prise. Sans doute on fit trop de bruit de cette renaissance poétique, on multiplia ridiculement les théories, on enfla l'importance de ces travaux, mais le mouvement fut vigoureux et enfanta beaucoup de choses grandes. Les lettres reprirent plus d'autorité et d'ardeur. Le théâtre a été agrandi dans ses proportions : on y pourra porter à présent des œuvres plus étendues et plus profondes. Le roman philosophique a abordé des compositions plus sévères, des questions plus graves. L'histoire a remonté avec patience jusqu'à des origines plus certaines et des sources trop négligées. La philosophie du moyen âge et l'histoire littéraire ont été sagement examinées et résumées. S'il s'est agi de surprendre à la nature de nouveaux secrets, Cuvier n'est pas resté en arrière de cette entreprise ; et, quant à l'avenir des peuples, les écoles socialistes de Saint-Simon et de Fourier, tout en poussant leurs idées jusqu'au ridicule *volontairement*, ont jeté et répandu des germes féconds et vulgarisé quelques principes utiles. Les résistances étaient fortes, — vous les auriez difficilement aperçues de loin à travers le spectacle du plus grand des événements politiques ; mais ce n'est que depuis peu que les dernières barrières

de la routine se sont entièrement anéanties, et que le champ est resté libre de tous côtés.

Les changements de quelques poètes ou célèbres écrivains sont réels ; leur imagination a pu fléchir, épuisée par des publications multipliées et poussées à la hâte ; mais tout le monde, ici, je le répète, l'a reconnu et déploré. Je puis vous assurer que leurs péchés ont été châtiés et pardonnés le jour même de la chute. Les causes en sont visibles, et il n'est pas impossible de les excuser.

N'avez-vous pas remarqué, Prince, dans l'histoire du passé, et dans celle que nous faisons encore, que les hommes sur qui sont tournés les regards des peuples, quelle que soit la nature de leur empire, hommes de pensée ou d'action, éprouvent dans les intervalles de leur éclat les faiblesses et les émotions décourageantes de *l'acteur sans rôle ?* Deux des hommes éminents que vous me nommez se sont effrayés, dans leur vieillesse, du silence où ils ont cru voir tomber leur nom, et voulaient, à tout prix, en réveiller l'écho : l'un a résolu de jouir *avant la tombe*[1] de l'effet présumé de ses révélations politiques, et, en faveur du sentiment de fierté nationale qu'il y a répandu, nous avons voulu fermer les yeux sur cet amas de petites haines et de vieilles

1. Dans l'avertissement du *Congrès de Vérone* (Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-8°), Chateaubriand disait : « On paraît avoir, mal à propos, confondu avec les *Mémoires* qui ne doivent paraître qu'après ma mort ce récit du *Congrès de Vérone* et de la *Guerre d'Espagne* ; je ne dis aujourd'hui que ce que je puis dire de mon vivant : à la tombe le reste ».

rancunes qui vivaient au fond de ce cœur blessé et de cet esprit inquiet de ne pas voir assez reconnue son habileté diplomatique. L'autre avait sa petite église, et sa place était comme une seconde papauté ; mais il l'a crue brisée, cette tiare, par la révolution de 1830 ; il s'est épouvanté de se voir rangé parmi les ruines, il a cru à propos de rajeunir son nom et, après mille hésitations, celui qui avait dit *Dieu et l'autorité*, a dit tout à coup *Dieu et la liberté*[1] ; mais dans sa réforme incertaine, à demi saint-simonienne, il a été assez puni de ne trouver ni dans les chefs nouveaux, ni dans les soldats, le respect et la confiance qu'il était en droit d'attendre, et de se voir traîner à la remorque par des hommes bien inférieurs à lui, mais plus rompus aux intrigues politiques dont il ignorait totalement le mécanisme dans l'innocence ascétique de sa solitude. Il est presque seul à présent, et c'est un douloureux spectacle. Ses élèves même l'ont abandonné et quelques-uns d'entre eux l'ont attaqué avec une dureté ingrate et inexorable.

Remarquez aussi que ces deux grands écrivains avaient à se venger de certaines blessures faites de main royale. *Le Congrès de Vérone* et les *Affaires de Rome* tiennent du pamphlet politique plus que de l'histoire et des belles-lettres, et l'un répond à un ancien affront des Tuileries, comme l'autre à celui du Vatican, et tous deux, le dernier surtout, ont tenté de s'allier au mouvement nouveau afin de le diriger dans leurs voies.

1. C'était l'épigraphe que Lamennais avait mise en tête de son journal *L'Avenir*.

On ne peut donc pas compter ces œuvres parmi celles qui marqueraient une dégradation du talent. Elles attestent seulement des ambitions étrangères à la gloire des lettres, et sont nées de rencontres extérieures.

Si l'auteur des *Méditations* s'est un moment trompé sur lui-même; si, trop confiant dans sa trop facile improvisation, il a eu deux fois la fantaisie malheureuse, à mon avis, de quitter le Lyrisme et l'Élégie pour ébaucher des poèmes dont la composition et le style lui échappent, c'est la tribune sans doute qu'il en faut accuser, et comme on peut extraire de tous ces vers beaucoup de belles méditations, et qu'il s'est développé dans lui un orateur imprévu, nous gagnons encore peut-être à ce marché.

Ce serait demeurer à côté du vrai que de croire que ces écrivains et les autres que vous nommez se soient dit : « *la forme est tout* », et ne se soient pas sincèrement pénétrés du fond : ils ne méritent pas la rigueur de ce jugement. Je crois que chacun d'eux a eu *longtemps* au fond de l'âme une idée première, une conception plus ou moins vaste, un but, sinon toujours grand, juste et vrai, du moins précis. Mais beaucoup ont quitté leur première pensée mal arrêtée, et, marchant au hasard avec frayeur, au milieu de quelques écoles nouvelles incertaines elles-mêmes, ont mérité, à mon sens, le reproche d'avoir suivi la multitude *toujours médiocre* au lieu de lutter corps à corps avec elle et de la soumettre; d'avoir cédé à leur parterre par crainte de perdre la popularité ou de ne pas l'atteindre. Pour se servir du terme des peintres, ce flottement de l'intention

a réagi sur leur *manière* même, et le fond sur la forme, qui s'est altérée tout à coup, et dans quelques-uns s'est comme détruite.

Vous savez, Prince, et ce livre, dont vous m'avez parlé avec tant de grâce et d'esprit, *Stello,* vous a dit publiquement combien j'ai peu d'estime pour cette recherche ardente de la popularité. Lorsqu'un homme devient trop vite populaire, je m'en défie, car c'est presque toujours par son côté commun qu'il l'est, et cela me fait craindre que ce côté-là ne tienne la plus grande part de son être. Le bon, le beau, le vrai, ne touchent d'abord que les esprits d'élite, et peu à peu l'admiration qu'ils en ressentent descend de leur rang à tous les autres, des montagnes à la plaine.

Après tout, ces fautes momentanées qui vous ont occupé ne marquent point assurément une époque de dégradation dans notre littérature actuelle. Comme je vous l'ai dit d'abord, Prince, elle a fait à travers des chances diverses et des succès plus ou moins combattus, ce qu'elle s'était promis de faire et au delà. Toutes les faiblesses sont vite connues ici, et nous ne manquons pas de censures qui se tiennent à l'affût pour réprimer de trop extravagantes déviations ; quelques esprits graves et forts ajoutent à ces critiques l'autorité de leur exemple et de leur réserve.

Je ne puis m'empêcher de conserver l'espoir d'un retour dans les hommes qui vous semblent les plus égarés, à voir combien de belles marques attestent dans quelques-uns des forces cachées qui ne demanderaient qu'une bonne résolution pour valoir tout ce qu'elles

peuvent. J'avoue, je n'aime pas qu'on publie toutes ses idées, comme un peintre qui ferait des tableaux de toutes ses esquisses; j'aime qu'on laisse en portefeuille les plus ordinaires pour ne donner à l'avenir que les plus grandes et les plus pures compositions. Le défaut du moment est une grande diffusion et une improvisation perpétuelle; mais qu'y faire? La postérité fera le travail que les auteurs ne veulent pas faire. Elle coupera et retranchera. Pour moi, je les recommande intérieurement à la protection immédiate de cet ange, dont madame de Staël désirait l'existence, et de qui la mission était de pleurer sur les fautes des hommes célèbres et les imperfections de leurs œuvres.

Ai-je assez répondu à vos questions, Prince? Depuis votre dernière lettre, avez-vous lu d'autres œuvres de notre pays? Croyez bien qu'il y en a dont le nom n'est pas tous les jours proclamé à son de trompe par les bateleurs et qui ne sont pas les moindres. On ne saurait croire quelles erreurs se répandent sur ce point à peu de distance, quelles méprises se font chaque jour sur nous à l'étranger, et quelles réputations y arrivent, je ne sais par quelle contrebande; j'ai trouvé tout établis et tout encensés en Angleterre des noms français qu'on ne pourrait vanter ici sans ridicule, et qu'on n'oserait citer devant personne; tandis que des hommes comme Joseph de Maistre y sont à peine connus.

On a pudeur de relever ces bévues quand on les trouve sur son chemin ; on baisse les yeux, on se tait, le silence paraît un consentement, et voilà comme les opinions fausses se confirment.

Que voulez-vous? L'enthousiasme est une si belle chose et si rare dans notre siècle froid que, quelque part qu'il aille, et même lorsqu'il fait fausse route, je le laisse passer et je le salue.

Je vois avec grand plaisir que votre bon goût vous a garanti de ces méprises. Vous ne me citez que des noms dignes qu'on s'applique à leur étude. Ne les jugez pas trop sévèrement, il est digne de vous de peser ce que peuvent jeter de trouble, dans les têtes les plus fortes, les commotions politiques qui donnent le désir ardent de réaliser, à la hâte, des plans d'améliorations sociales à peine ébauchés.

Il y a aussi une grande misère attachée à la gloire des lettres, c'est que chaque nouvel ouvrage, dans les plus illustres écrivains, est jugé comme un début dont le public ingrat attend la chute, et dont la chute, si elle arrive, semble un moment flétrir tout le passé; mais ce n'est là qu'une illusion très passagère. Ce qui a été grand demeure grand, et la postérité remet tout à sa place. Les mauvaises comédies de La Fontaine n'ont pas plus détruit ses fables que le *Paradis reconquis* de Milton n'a fait tort à son *Paradis perdu*.

Je m'arrête, tout effrayé de la longueur de cette lettre et de son pédantisme; je suis sûr que, si vous en avez la même terreur, vous serez charmé que je ne vous écrive pas plus souvent, et vous souhaiterez que notre correspondance ressemble à la partie d'échecs espagnole, jouée de Madrid aux grandes Indes, et dans laquelle on avançait un pion tous les huit mois.

Quoi qu'il en soit, soyez assuré, Prince, que lorsqu'il

vous plaira de me confier encore vos idées et vos sentiments, il me sera précieux de les recueillir dans un inviolable secret, et d'y répondre autant qu'il sera en mon pouvoir; mais permettez que je vous prie instamment, malgré le peu d'importance des choses que j'écris, de les garder pour vous seul. Je me sentirai plus libre après cette assurance, et je pourrai vous parler avec un abandon plus entier toutes les fois que vous me donnerez l'occasion de vous rendre ces marques bien faibles de dévouement et de respect.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — J'apprends que nous sommes menacés de perdre M. de Jenison[1]. Sommes-nous donc tellement à dédaigner qu'on nous reprenne ce qu'il y a de mieux et de plus capable dans aucun pays? Personne, je pense, n'a jamais pu servir mieux que lui à accroître en France l'idée que l'on y doit conserver du haut degré où sont parvenus en Bavière le goût des beaux-arts, et des lettres et des sciences, l'atticisme du langage et l'élégance des mœurs. C'est sans effort et par la distinction de sa propre nature qu'il a acquis des amitiés choisies et durables; et celle que j'ai pour lui me porte sans hésiter à vous prier d'avoir la bonté, Prince, de me rassurer sur cette mauvaise nouvelle.

6, rue des Écuries-d'Artois, Paris.

1. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Bavière à Paris.

LIX

A LAMARTINE

12 septembre 1840.

Nous nous sommes repris la main pour une bonne action, mon ami ; aujourd'hui j'ai besoin de serrer la vôtre pour vous dire que j'ai souffert avec vous en apprenant cette grande douleur qui vous frappe[1]. Votre blessure a fait saigner la mienne, si récente encore. Et comme je sais qu'il n'y a point de consolation, je ne tenterai pas de vous en donner. J'ai parcouru en vain pour en trouver les cercles d'idées philosophiques et religieuses, et quand je répétais à des amis affligés ou à moi-même ce qu'elles enseignent de plus doux, je me sentais tout semblable à un navigateur qui embrasse ses compagnons en leur disant : *Je vois le port devant nous,* et qui cependant a le cœur serré du sombre aspect de l'horizon. Les espérances ne sont jamais assez ardentes pour sécher toutes les larmes. Le bruit du combat politique viendra à votre secours, mon ami, et ce sera bientôt. Vous avez déjà tiré un coup de canon dont j'ai vu la lumière un des premiers et dont le bruit est loin d'être éteint. Quand vous pourrez rentrer dans ce tumulte et vous séparer un moment de votre chagrin

1. Lamartine venait de perdre son père, août 1840.

qui vous doit être encore trop cher (je sais cela par expérience), je vous dirai quelles sont celles de vos opinions que je partage, si vous attachez aux miennes le moindre prix.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Je conserve précieusement la notice[1] biographique que vous m'avez envoyée et qui retrace une noble vie.

Priez bien Madame de Lamartine de se souvenir de moi.

LX

A JULES DE SAINT-MAUR

Mardi, 8 décembre 1840.

Lydia me charge de vous demander, mon cher Jules, si vous avez, dans votre tour de Babel[2] une fenêtre à lui donner pour le jour de la cérémonie funèbre de l'Empereur[3]. Comme je crois qu'il n'y a pas encore de

1. Cette notice nécrologique sur M. de Lamartine père est insérée dans la *Correspondance* de Lamartine, t. IV, p. 65.

2. Jules du Pré de Saint-Maur se faisait alors bâtir, au rond-point des Champs-Élysées, à l'angle de l'avenue d'Antin, un hôtel qui existe encore aujourd'hui, mais considérablement transformé *(Note de M. Paul Lafond).*

3. Le mardi 15 décembre.

portes et de fenêtres, on n'en verra que mieux et il sera facile de sortir et d'entrer.

Répondez-moi, je vous prie, un mot qui me fasse savoir là-dessus votre volonté souveraine. Si vous n'êtes pas en Laponie ce jour-là, vous serez sans doute vous-même dans votre forteresse nouvelle et vous en ferez les honneurs. Votre cousine se soucie peu de l'intérieur de l'église et elle croit pouvoir compter sur vous pour l'extérieur.

Un mot, seigneur Jules, sur ce grand jour, afin que l'on puisse aviser pour elle à d'autres ressources si vous nous manquiez. Hélas ! tout cela ressemblera à une décoration d'Opéra, comme tout ce que nous faisons, et je ne serai point étonné si l'on applaudit la Garde impériale ressuscitée qui va défiler.

Bonsoir, mon ami ; rappelez-moi à ceux de vos parents à qui je ne suis pas tout à fait indifférent, comme Monsieur votre père qui, j'espère, me conserve quelques bons sentiments.

ALFRED DE VIGNY.

LXI

A VICTOR HUGO

Dimanche, 27 décembre 1840.

Je ne veux pas attendre qu'Émile[1] vous rende mes

1. Deschamps.

remerciements en retour de ce bel envoi qu'il m'apporte de votre part, Victor, et qui me rappelle le temps, trop éloigné, de notre amitié de première jeunesse et de nos échanges de première poésie. Je vais ranger votre livre[1] parmi les plus rares de ma bibliothèque et votre écriture, si rare aussi, parmi les choses les plus précieuses que je possède.

ALFRED DE VIGNY.

LXII

A MARIE DORVAL

14 février 1841.

En vérité, Madame, jusqu'à trois heures, j'ai cru pouvoir me rendre chez vous avant-hier. Voyant que je n'en avais pas le temps, je vous ai écrit à la hâte un billet très innocent que je ne me rappelle plus, mais où j'ai peine à comprendre que vous ayez trouvé la moindre ironie ; elle était loin de mes idées, très graves en ce moment. Lorsque je parle de représentations où vous pourriez paraître, je suis accoutumé à me figurer toujours cet éclat si vrai et si sérieux qui vous accompagne partout.

1. *Les Rayons et les Ombres* (*Œuvres complètes de Victor Hugo*, *Poésie*, *VII*, Paris, Delloye, 1840, in-8°) ; ou *Le retour de l'Empereur*, Paris, Delloye, 1840, in-8°, qui venait de paraître.

Vous avez bien raison, en effet, lorsque l'année dernière vous avez désiré jouer deux de mes ouvrages[1], je ne les regardais pas comme autre chose que deux costumes de votre toilette et j'ai mis tous mes soins à ce qu'il n'y manquât rien. Vous me trouverez toujours aussi prompt à vous être utile. Mais j'ai voulu seulement en vous parlant de ma répugnance pour le théâtre, vous empêcher de compter trop immédiatement sur une pièce nouvelle de moi. Je me serais trouvé coupable si je vous avais laissée dans une fausse attente qui pouvait changer vos calculs et vos plans. Je pensais être mieux compris de vous. Je ne me souviens pas que M. Buloz m'ait dit un seul mot à votre sujet depuis bien longtemps et vous me connaissez assez pour savoir que jamais je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets et si par hasard j'étais consulté, ce qu arrive rarement, je conseillerais tout ce qui serait dans vos intérêts.

Il serait bon seulement de me les faire connaître, car, je vous le répète, je ne sais rien de ce qui se passe à la Comédie-Française, mais personne ne désire plus que moi d'apprendre que vous vous y trouvez établie d'une façon durable et qui vous rende heureuse.

ALFRED DE VIGNY.

1. *Chatterton*, repris le 9 mars 1840, et *la Maréchale d'Ancre*, jouée pour la première fois à la Comédie-Française le 18 juin 1840.

LXIII

A PAULINE DUCHAMBGE

Vendredi, 5 novembre 1841.

C'est un aimable et bon souvenir qui vous est venu là, mais je crois que vous avez mal compris ce que je vous disais de cette excellente femme. Pour ne pas vous étaler les résultats de ce que j'avais fait et revendiquer un bien faible mérite, je ne vous avais pas dit, l'autre jour, que le lendemain de cet article[1], le Gouvernement rendit à Mademoiselle Sedaine la pension qu'elle tenait de l'Empereur.

La publicité a fait ce que ses dix ans de sollicitations n'avaient pu faire. C'est un des bienfaits de la liberté de la presse que je vais adorer plus que jamais et que je voudrais plus complète encore qu'elle ne l'est, puisqu'elle peut abréger les distractions décennales du pouvoir.

Ce que je vous disais l'autre jour en passant, c'est que j'aurais trouvé convenable et digne que le théâtre de l'Opéra-Comique fît de lui-même l'offre d'une certaine redevance ou d'une représentation au bénéfice de la fille d'un poète qui a donné trente-trois opéras à Feydeau. Mais elle ne voudrait pas, je pense (et n'a pas de besoins

1. *De Mademoiselle Sedaine et de la propriété littéraire. Lettre à Messieurs les Députés* (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1841).

assez urgents pour cela), recourir à la Caisse de secours de la Société dramatique que nous avons fondée. Elle vit en Touraine et n'y pensait pas ; c'est moi qui y songeais pour elle l'autre jour.

Tâchez de piquer d'honneur cet Opéra-Comique qui chante de tout son cœur : *O Richard, ô mon Roi*, tandis que la fille de l'auteur pourrait répondre : *L'univers m'abandonne*. Si l'on se souvenait quelquefois du beau nom qu'a laissé le *Philosophe sans le savoir* et qu'elle a l'honneur de porter !

Tout à vous, aimable et bonne amie.

ALFRED DE VIGNY.

LXIV

A UNE AMIE

25 novembre 1841.

... Mon amitié, sachez-le bien, vous la conserverez toujours, en tout lieu, quelque chose que vous fassiez, quels que soient vos caprices, vos voyages, vos départs, vos retours. Quand vous le voudrez, vous reprendrez avec moi ces longues et douces conversations du soir, où vous dites qu'il y a pour vous du bonheur et où vous savez combien j'en trouve toujours. Vous avez bien raison, étant si belle, de dire que vous avez résolu d'être coquette aussi longtemps que vous vous verrez admirée.

Vous savez que j'ai des systèmes d'une indulgence presque sans bornes pour des êtres aussi charmants et aussi inoffensifs que vous l'êtes. A qui avez-vous jamais fait mal dans votre vie? Tout est grâce et charme autour de vous. Soyez donc libre et restez libre; et ne prenez de jougs que ceux qui ne pèsent point et ne sauraient blesser votre beau col.

Je ne sais si vous avez trouvé de la tyrannie dans l'amitié, ce qui arrive trop souvent. Fuyez-la quand elle est humoriste. La mienne ne se reconnaît point le droit d'être maussade.

. . . . . .

LXV

A LÉON DE WAILLY[1]

Dimanche, 2 avril 1843.

La journée a été brûlante, le ciel bleu comme en Italie, nos amis sont tous dans les promenades où les arbres sont déjà verts et les lilas en bouquets. Avez-vous vu cela, vous? Quel contraste, n'est-ce pas? Trouvez-vous notre France aussi belle de Londres que je la

1. Littérateur français (1804-1863), Léon de Wailly s'est fait remarquer par de nombreuses traductions de l'anglais. On lui doit, en collaboration avec Auguste Barbier, le livret du *Benvenuto Cellini* de Berlioz, opéra en deux actes représenté, le 10 septembre 1838, à l'Académie royale de musique.

trouve à Paris? Oui — et vous la regrettez malgré la *saison fashionable* et la profession de *Lion* que vous devez exercer en ce moment. — Vous allez, je le crains, cher Léon, vous écarter de votre plan, vous serez emporté de visites en visites, au delà de celles que vous aviez choisies et qui devaient seconder vos travaux. C'est l'inévitable tourbillon des grandes villes. — Albert m'a dit que vous étiez content de Macready[1]. Si vous me donnez quelques détails sur sa façon de vous recevoir, vous me ferez grand plaisir parce que je lui dois des remerciements de s'être ainsi rendu à mon appel. — Votre lettre était aimable mais triste. Quoi! depuis ce temps-là le sujet des recherches n'est même pas adopté? Barbier m'a dit là-dessus des choses qui renversent. Albert que j'ai rencontré ne savait trop ce qu'il devait faire. Pour moi, comme je ne vois pas dans votre lettre quel est le dernier travail auquel vous vous êtes arrêté vous-même, j'évite d'en parler de peur de me tromper et d'accroître ces ténèbres. Cependant si vous n'avez reçu aucune décision quand ma lettre vous arrivera, dites-moi, en un mot, la difficulté à lever, car je suis menacé de rencontrer dans quelques jours votre persécuteur.

Vous avez donc déjà rompu une lance pour moi en arrivant? Si vous convertissez ce personnage j'en serai bien surpris; il y a un double intérêt de coteries politiques et littéraires qui lui fera toujours chérir et soutenir cette médiocrité dont il vous parlait, sans compter

1. Célèbre tragédien anglais (1793-1873); il faisait partie de la troupe anglaise qui vint jouer à Paris en 1827 et 1828.

la sympathie que l'on a pour ses semblables et pour les gens de même niveau. Cependant vous avez bien fait d'élever la voix. Ces sortes de gens d'intrigue, sans conscience, baissent les yeux quand on fait poindre la lumière devant eux et plus tard ils se rappellent avec une sorte d'effroi qu'on leur a tenu tête un jour, et comme après tout ils ne savent même pas aimer leurs compères (car dirais-je *amis?*) ils les abandonnent tout à coup platement. Triste et ridicule spectacle qui n'est pas plus de notre temps que des autres siècles. On crie au Bas-Empire, on a tort, car à côté de cela que de bons et beaux caractères ! Mais, quand on entr'ouvre les rideaux de cette grande boutique gouvernementale, on voit des masques hideux. — Si donc vous voyez encore dans ce même salon renaître cette même conversation vous entendrez, je n'en doute pas, les mêmes personnes parler autrement et se montrer de votre opinion sur cette question. Ils auront l'air de se souvenir à peine que c'était votre avis, cela leur viendra comme du cœur, tout naturellement. Voilà comment se forme la respectable chose nommée : opinion publique. On est trop heureux quand on a occasion de faire tourner cette girouette vers le vrai, le juste et le beau ou du moins ce que l'on croit tel faute de mieux. — Avez-vous près de votre *square* un club, ou un cabinet de lecture? Vous y verrez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars — qui porte dans ses flancs, *la Flûte*, poème — telle que vous la connaissez. Je ne puis retrouver dans ma mémoire où j'ai lu l'histoire de l'accident de Malebranche. Il était à demi idiot jusqu'à dix-sept ans, il fait une chute, on

le trépane, il devient homme de génie. N'est-ce pas là vraiment un trou de *la Flûte* qui se débouche? — Que vous êtes ennuyeux de me renvoyer cette diable de lettre de Julia. Où trouverai-je une virtuose à lui fournir et à jeter à la poste pour elle? Je vais pourtant en chercher une et par Madame Duchambge je n'en désespère pas. Donnez-moi donc par écrit le nom de mes voisines du Roule pour que j'aille leur en parler aussi. — Toute la maison de la rue de Berry, du premier au second étage, a tressailli de joie en entendant de bonnes nouvelles de vous et vous envoie des tendresses infinies. — J'ai reçu de grosses lettres des *deux sœurs Carolines*, datées du 16 novembre. Vous saurez que Zulia vient de faire, l'hiver dernier, un grand tableau bien *zoli* qui représente, m'écrit-elle, une *Flore* entourée d'*anges* bien *zentils*. J'en ai ri de bon cœur, et vous? — Londres, j'espère, ne fait point de mal à la petite convalescente que vous avez emportée dans votre portefeuille. Dites-lui de ma part combien je le désire. — Je prie Dieu qu'il vous arrache aux *Dandys* et vous rende à nous. — Vous n'êtes donc plus triste? Quel dommage! — Mais enfin il faut bien dire tant mieux. — Bonsoir.

ALFRED DE VIGNY.

LXVI

A LÉON DE WAILLY

Mardi, 11 avril 1843.

Je vous ai écrit il y a dix jours environ, et j'ai remis moi-même ma lettre chez Albert. Je pense, mon ami, que vous l'avez reçue. Je vous disais alors dans quelle incertitude j'étais de votre situation vis-à-vis le ministère et l'embarras de votre frère. Comme le mot dont vous accompagniez la lettre américaine ne me parlait que du monde de Londres, j'ai pensé que tout était régularisé, votre travail arrêté des deux côtés et toute chose arrangée pour le mieux dans le *pire* des mondes possibles. S'il en était autrement vous me le diriez, je pense, et si je pouvais être bon à quelque chose, vous ne me feriez pas l'injure de m'épargner.

Je vous disais aussi, je crois m'en souvenir, que je devais rencontrer votre persécuteur. C'était à un dîner d'hommes politiques. Il s'est fait attendre hors de toute mesure et n'est pas venu. Il me craint, il m'évite et je ne puis le forcer dans sa tanière. Mais si je le rencontrais demain ou après, je ne sais pas en vérité ce que je lui dirais dans la crainte de tout gâter par un mot, car je ne sais où vous en êtes de votre délibération sur les manuscrits. Mettez-moi donc au courant en cas de rencontre au coin de quelque cheminée.

J'ai vu Madame votre belle-sœur qui se charge de ma lettre et va demain vous trouver; elle vous dira qu'il est assez difficile de déterrer une jeune personne enchanteresse douée de tant de perfections, car assurément elle voudrait rester à Paris et Paris ne voudrait pas la laisser partir. Nous cherchons de notre mieux, j'ai trois émissaires en quête, mais rien ne vient. Le maître de harpe de Marie s'en mêle, mais il a secoué un peu la tête en voyant dans la lettre que l'on voulait neuf heures par jour données à la maison de Charleston, ce qui exclut la liberté de donner des leçons particulières. Enfin il cherche et m'apporte en attendant de petites choses qui lui étaient demandées par une lettre du 16 novembre 1842, ce qui n'est pas d'hier, pour une famille qui allait *partir* sous peu. Ces petites choses délicieuses arriveront en Amérique quand la famille sera en Chine à Hong-Kong. Voilà ce que c'est que la distance. — Si vous voyez les *ballons dirigés à volonté* qu'on vient d'inventer à Londres, vous nous ferez part de leurs avantages et de leurs sûretés, j'y embarquerai ma jeune personne quand je l'aurai.

En attendant, votre belle-sœur enlève Antoni qui ne résiste point et part sans chapeau, comme il est, avec son mouchoir à la main. J'espère qu'elle le protégera et l'empêchera d'oublier que c'est demain à six heures. Elle me prie très gaiement de l'en faire souvenir s'il vient me faire la visite du mercredi.

M. Simson, qui allait à Londres, vous avait annoncé de ma part à M. Reeves qui vous a inutilement attendu. Aujourd'hui il est à Paris avec sa famille. — Il y a eu

un grand concert rue de Berry chez la châtelaine et votre absence y a fait pousser de grands gémissements à cette souveraine très gracieuse. — Si vous rencontrez mes *galions* sur la Tamise, vous me ferez plaisir de leur dire de hâter leur marche et de forcer de voiles. Je les recevrai fort bien et les trouverai fort à propos. Et mon *Macready* qu'en faites-vous? J'espère qu'il vous fait passer en revue tout Shakespeare à son théâtre? — Holmes redouble de bouquins et commence à trouver son appartement trop petit. Il vous serre dans ses bras, Cokrane ou Cochrane sur son cœur; ils ont eu la velléité de vous écrire, je les ai fort engagés à envoyer les lettres par Albert. Madame Rogier n'a plus de ventre du tout, Madame Cochrane en a un gigantesque. C'est une alternative perpétuelle qui nous ravit. — La politique est fort terne, les plus bavards sont muets comme des poissons. Les grands coups de lance sont suspendus. — On dirait que le goût de la Poésie s'étend; en vérité on en parle un peu, c'est à crier miracle. Il m'arrive ce matin un Poète danois qui ne sait pas un mot de français, et moi qui sais très mal le danois je lui parle par signe. Il est ravi de son voyage et va célébrer, j'espère, mon éloquence. Bonne nuit, Monsieur, bonne nuit, Madame; il est deux heures du matin, je vais au lit sans charbon de terre comme vous en avez.

A. DE V.

LXVII

A UNE AMIE

21 septembre 1843.

Je ne sais où vous êtes, chère et gracieuse amie, mais à tout hasard, je vous écris, sans savoir où ira ma lettre. J'ai fait ainsi quand vous étiez en Italie. Méchante belle, vous ne m'avez écrit qu'une fois, et moi, deux fois je vous ai écrit à l'adresse que vous m'aviez donnée, et une fois poste restante à Rome. Peut-être n'avez-vous jamais reçu mes lettres? Peut-être les avez-vous retrouvées plus tard, peut-être les a-t-on interceptées? Je ne sais. C'est l'absence, le plus grand des maux, qui produit ce mal encore, que les lettres meurent en chemin, mais non les bons sentiments d'amitié tendre comme la mienne.

Vous êtes sûre de moi partout où vous êtes, et moi sûr de vous. Je sais que je vous retrouverai la même, et que vous n'avez rencontré et ne rencontrerez jamais en personne les choses qui faisaient le charme particulier de nos entretiens si prolongés, si fraternels, si intimes et si confiants, mêlés de poésie et de souvenirs, de récits joyeux ou mélancoliques, de paisibles espérances aussi, de bienveillance pour tout le monde et de pardon pour ceux qui furent méchants et durs, car vous êtes si bonne que je n'y pense jamais, mon amie, sans un doux atten-

drissement ; si belle que vous êtes, cela ne se pouvait autrement aussi ; car j'ai toujours pensé que les perfections de la forme dont notre âme est enveloppée étaient l'expression de toutes ses beautés intérieures. Le sourire charmant de votre bouche, qui s'épanouit comme un œillet, n'est-il pas le symbole le plus pur de ces épanchements intérieurs de bonté et de sympathie qui vous rendent accessible à tous les sentiments passionnés, soit qu'ils viennent des ardeurs réelles de la vie, soit qu'ils reviennent à vous des reflets magiques des beaux-arts?

La nature vous est chère, sans que vous vous en rendiez compte, parce qu'il y a en elle et en vous des puissances égales pour charmer et pour ravir. Tout ce qui vous voit aussi, homme ou femme, vous sourit et vous aime, parce que vous ne sauriez nuire jamais à aucun être.

... Qui est près de vous en ce moment? Un amant? C'est probable. Mon écriture le préoccupe. Il vous dit : « Quelle est cette lettre-là ? De qui ? » Il voit que vous êtes gaie et contente de la lire. Vous pouvez bien, sans vous cacher, parler d'un ami aussi sérieux, d'un ancien ami de votre enfance, une sorte de frère, qui vous garde partout un bon cœur d'ami, toujours ouvert à vos bons propos et à vos récits, à vos confidences même quand vous voulez ; qui aime à vous entendre, à vous voir vivre, et qui, en ce moment, est heureux de savoir que vous êtes guérie de ces effrayants crachements de sang. Imaginez-vous que, dans ma candeur, je vous avais écrit en Italie la recette d'une sorte de sirop qui a guéri, ici,

à Paris, Casimir Delavigne. Vous n'en avez pas besoin. L'air d'Italie vaut mieux à vos lèvres que des liqueurs médicales.

Hélas ! pourquoi me parler de moi ? Combien de chaînes n'ai-je pas au col dont je suis écrasé ? Puis-je voyager, moi ? Tout le monde excepté moi a le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de la terre ; mais je ne puis rêver des félicités lointaines qui me sont ravies, pour toujours peut-être, et je ne me console de mon immobilité forcée qu'en me réfugiant dans tout ce que la Philosophie et la Poésie ont de plus abstrait. Et vraiment vous devez, vous qui me connaissez, savoir si je suis à envier, et il y a des gens qui m'envient ce lieu de refuge que je me suis créé, dans ma solitude. L'incertitude de votre direction et de vos projets est désolante, mais vous ne dites pas tout, je le sais. Vous faites bien peut-être, je ne vous aime pas moins pour cela ; et tant que je le pourrai, je ne cesserai d'être prêt à le prouver à votre grâce.

Savez-vous, amie, qui vous écrit ainsi ? Je ne signerai pas.

LXVIII

AU MARQUIS DE LA GRANGE

24 novembre 1843.

Je n'ai rien voulu donner à la *Revue* depuis le dernier

poème, *le Mont des Oliviers*[1]. Cet hiver, peut-être, publierai-je d'autres poèmes de ce même recueil philosophique. J'en fais d'autres encore ; qu'ils soient imprimés ou non, cela m'importe peu. Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme *la Mort du Loup*[2].

LXIX

A VICTOR HUGO

Paris, 30 novembre 1843.

Si vos larmes vous ont permis de lire les noms de vos anciens amis, Victor, vous avez vu le mien à votre porte en revenant à Paris.

Devant de telles infortunes toute parole est faible ou cruelle. Tout ce qu'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire, ou trop peu devant l'horreur de l'événement[3].

Si je vous avais vu, je ne vous aurais pas parlé ; mais ma main qui signa votre contrat de mariage aurait serré la vôtre, comme lorsque nous avions dix-huit ans, quand

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1843.

2. Poème publié dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er février 1843.

3. La mort de Léopoldine Hugo, noyée à Villequier avec son mari et deux autres personnes de la famille Vacquerie.

nous allions ensemble regarder le jardin de celle qui devait être votre compagne et dont vous seul pouvez à présent apaiser la douleur.

ALF. DE V.

LXX

A PHILIPPE BUSONI

3 décembre 1843.

Oui, mon ami, je me présente imperturbablement; jusqu'à ce que je sois élu, je ne m'absenterai d'aucune élection[1]. Nous avons été du même avis d'une rue d'Angoulême à l'autre[2]. J'irai, sitôt que ma malade sera guérie, vous raconter des circonstances nouvelles. Elle se lève à présent et ne me donne plus d'inquiétude.

J'ai à vous dire aussi que je trouve cette fois plus de chaleur, de résolution et de confiance que jamais dans mes amis de l'Académie. Il y en a qui vont jusqu'à la certitude.

1. Vincent Campenon était mort le 24 novembre suivi, quelques jours après, le 11 décembre, par Casimir Delavigne; enfin, le 27 janvier 1844, Charles Nodier s'éteignait à son tour. Vigny, candidat aux trois fauteuils, vit nommer successivement Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve et Prosper Mérimée.

2. Rue d'Angoulême-du-Temple (rue d'Angoulême actuelle), où demeurait Busoni, au n° 6, et rue d'Angoulême-Saint-Honoré (comprise aujourd'hui dans la rue La Boëtie).

Si vous ne venez pas ce soir ou demain soir prendre le thé avec nous, j'irai mardi matin vous voir.

Je n'ai lu qu'une partie du travail de Lamartine sur l'Église et l'État[1]. Je suis encore à me demander s'il est sérieux ou ironique dans sa proposition, car si le clergé renonce à être salarié par l'État, il mourra de faim en un an au milieu d'un peuple voltairien qui souscrira un jour pour un sermon et donnera le double le lendemain pour un concert. Le lundi, Lacordaire; le mardi, Liszt.

Je verrai bientôt Dittmer; dites-moi donc ce qu'il faut lui dire de l'Odéon.

Tout à vous mille fois.

ALFRED DE VIGNY.

LXXI

A PHILIPPE BUSONI

Dimanche, 20 [lisez : 21] janvier 1844.

J'espère, mon ami, que vous êtes encore à Paris et qu'il vous sera possible de venir vers neuf heures prendre le thé avec nous, mardi 23. Tous mes amis, qui sont les vôtres, y viendront, et quelques belles dames françaises et anglaises nous apporteront leurs cheveux noirs et des blonds qui éclaireront le salon comme des

1. *L'État, l'Église et l'Enseignement* (*Le Bien public*, 26 et 30 novembre 1843).

lustres. C'est pour cela sans doute que *light* signifie : *lumineux* et aussi *blond*. Voilà le sujet d'un madrigal pour ce soir-là.

Madame de Vigny me charge de vous prier de prendre vos mesures pour rester bien tard, bien tard, bien tard.

Je me propose de vous faire connaître une femme d'un grand mérite, Madame Austin[1], de qui Barbier vous a, je crois, parlé très souvent.

Venez, cher ami, ne nous manquez pas.

ALFRED DE VIGNY.

J'ai en vue une autre soirée à laquelle j'irai prier votre aimable voisin du boulevard. Mardi prochain, il se trouvera quelqu'un qui pourrait ne pas lui être agréable, et je mets à ces choses beaucoup de réserve. Ne lui dites donc pas que vous venez nous voir.

LXXII

A EDGAR QUINET

Mardi, 27 août 1844.

Je viens d'être assez sérieusement souffrant pour ne pouvoir sortir et sitôt que je l'ai pu, je suis venu vous remercier de votre beau livre, Monsieur. Je n'ai voulu vous

1. Sarah Austin (1793-1867), femme de lettres anglaise.

rendre grâces de votre envoi qu'après l'avoir lu tout entier. — Dans la solitude et dans la nuit, je tâche de retrouver et je retrouve en effet, par le recueillement, les émotions que votre parole chaleureuse porte dans le cœur des jeunes gens qui vous entendent. Sur quelques points, je suis moins complètement entraîné qu'eux peut-être dans toutes les voies que vous tracez si largement à l'histoire du passé et à celle dont nous sommes encore les acteurs ; mais, toutes les fois que votre brillante parole enseignera que la dignité de l'homme moderne est dans la pensée et combattra les pouvoirs publics qui ne reconnaissent que la richesse, la tête du *Docteur noir* et le cœur de *Stello* vous répondront à la fois.

Il est difficile de choisir dans vos discours toujours éloquents; mais partout, sur mon livre[1] de *l'Ultramontanisme*[2], j'ai crayonné de rares beautés qui resteront et que je relirai souvent.

Tout à vous avec une vive sympathie.

ALFRED DE VIGNY.

1. En imprimant cette lettre, Madame Edgar Quinet a substitué au mot *livre*, employé par Vigny, le mot propre *exemplaire*.

2. *L'Ultramontanisme, ou l'Église romaine et la Société moderne*. Paris, Comptoir des Imprimeurs unis, 1844, in-8°.

LXXIII

A UNE DAME

4 mai 1845.

Puisque vous voulez bien croire, Madame, que de nobles étrangères que vous ne me nommez pas, attachent quelque prix à cette rencontre, je n'y mettrai pas d'amour-propre et je porterai chez vous, telle qu'elle est, cette enveloppe périssable qui renferme l'âme dont vous les croyez un moment préoccupées. Il eût été plus ingénieux à moi de les laisser partir avec une image inventée par elles et bien supérieure probablement à la réalité, mais pour cela il aurait fallu vous refuser quelque chose, renoncer à vous dire adieu et vous m'en offrez l'occasion avec tant de grâce que j'aime mieux vous voir mardi, et je n'y manquerai pas plus qu'à mon ancienne habitude de vous être très dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

LXXIV

A J.-T. MERLE

11 mai 1845.

On est toujours puni de demeurer dans les champs

même quand ce sont des Champs-Élysées, car *la Mode*[1] y est inconnue aux cabinets de lecture provinciaux de nos arbres et de nos fossés. Je l'aurai aujourd'hui, elle me viendra de Paris pour me consoler d'un rhume épouvantable qui m'a saisi hier et que les rigueurs du printemps m'ont infligé. Je la remercie d'avance de ses bonnes grâces qu'on dit infinies. Je me ménage pour la répétition de lundi et c'est demain.

Cher Monsieur Merle, vos homonymes anglais m'ont dit hier qu'ils siégeaient tous dans les stalles de balcon à droite. Ils ont un joli petit oiseau noir sur leur cachet et sont ravis de se dire Français quoique le mari ait passé sa vie à nous tirer des coups de canon. J'ai rencontré aussi de par le monde de belles petites madames toutes déconcertées qui s'imaginent que leurs billets du 3 mai ne serviront pas pour le 13[2]. Ne serait-il pas bon

1. Dans un article de *La Mode*, du 6 mai 1845, Merle avait parlé des candidats aux fauteuils laissés vacants par la mort d'Étienne et celle de Soumet, et cité en première ligne, comme ayant le plus de chances et de droits, « M. Alfred de Vigny, poète aux inspirations nobles et pures, écrivain éloquent et profond de l'École spiritualiste ». Il concluait : « L'Académie française lui doit un acte de justice, on serait presque tenté de dire une réparation ». Deux jours après Vigny était élu, en remplacement d'Étienne, par 20 voix, contre 11 à Empis, 2 à Saintine et 1 bulletin blanc.

2. Remise d'une brillante représentation qui devait être donnée le 3 mai, au Théâtre Italien, au bénéfice d'un artiste, et mettre en présence l'art classique et l'art romantique avec *Rodogune*, interprétée par mademoiselle Georges « la grande tragédienne », et *Chatterton*, joué par madame Dorval « l'expression la plus puissante du drame moderne ».

de rassurer par quelque annonce? Je laisse cela à votre expérience.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

Un rédacteur de l'un des grands journaux, qui est aussi un de mes meilleurs amis et des plus intimes, veut faire une surprise à Madame Dorval et, pour l'accomplissement de sa surprise il me demande si elle aura deux places à lui donner dans une loge du rez-de-chaussée. S'il en reste, je crois que celles-là seront en bonnes mains. Voyez. J'ai reçu *dix* stalles d'orchestre, du numéro 11 au numéro 20; je les distribue aujourd'hui.

LXXV

A PHILIPPE BUSONI

Lundi, 20 octobre 1845.

Ne me donnez donc pas de ces regrets en venant ainsi quand je suis sorti, mon ami. Moi qui avais tant à vous dire; quelle injustice du sort!

Voulez-vous venir mardi soir ou mercredi soir? Ces deux jours-là, nous ne sortons pas. Or, voici ce que vous trouverez autour de nous. Choisissez.

Le mardi, l'abbé Vidal, seul, prenant le thé entre ma femme et moi et partant à dix heures pour la Bastille.

Le mercredi, trois belles dames : Madame de Peyronnet, Madame de Clérembault et sa fille, puis une jeune beauté française avec son mari ; tout cela prenant aussi du thé et jasant jusqu'à deux heures. Voilà.

Si cela ne vous détourne pas de votre paix profonde, dites un autre soir. Il est rare à présent que je sorte et que minuit ne me trouve pas travaillant depuis trois heures.

Tout à vous, mon ami, du meilleur de mon cœur.

ALFRED DE VIGNY.

LXXVI

A PHILIPPE BUSONI

Dimanche, 4 janvier 1846.

A force d'être garde-malade, mon ami, j'ai fini par être malade moi-même, et j'avais la fièvre jeudi lorsque je reçus dans mon lit la lettre où vous m'annonciez la représentation. Je ne savais trop si je pourrais ou non m'y rendre, mais, pensant bien que le premier jour annoncé n'était pas le jour résolu, comme il arrive toujours, je ne vous écrivis pas, et je me suis à peu près guéri de cette indisposition. Aujourd'hui vous me rendez fort incertain. J'allais vous écrire que j'étais ravi de me trouver avec vous et le maître charmant de la loge. Je n'ai rien fait demander au pauvre Bocage qui doit être

fort assiégé. Je ne sais encore s'il m'enverra demain des billets ou une loge. S'il y pense de lui-même, je vous écrirai sur-le-champ. J'attends qu'il lui vienne là-dessus une inspiration heureuse. — Le pèlerinage de l'Odéon n'est pas engageant par ce temps de glace, qui fait tomber les chevaux et les hommes. Cependant je m'en rapporte au Destin, le maître des dieux. S'il est écrit que je dois voir *Diogène*[1] et que la loge m'arrive assez tôt, je vous envoie un messager. Je tâcherai d'avoir un Cosaque du Don, c'est l'homme des neiges qu'il faut, avec une lance rouge. Si, au contraire, le directeur de l'Odéon n'a pas pensé à moi, je rêverai le reste, comme Héloïse, et je pardonnerai au seigneur Bocage, car je sais qu'il est cruel d'avoir à jouer et administrer tout à la fois.

Qu'il me tarde de vous voir ! J'ai mille choses de toute sorte à vous conter.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Je suis encore un peu souffrant. J'ai mal à la poitrine. J'ai été fort enrhumé, et je tousse encore.

Donnez-moi donc un soir, et dînez avec nous. Écrivez-moi quelques jours d'avance, car je pourrais être engagé.

1. Drame en cinq actes et un prologue, par Félix Pyat, représenté à l'Odéon, le 6 janvier 1846.

LXXVII

A UN AMI

29 janvier 1846[1].

Mon cher ami, je n'ai plus un seul billet, et j'en dois cent quatre-vingt-seize au moins, je fais banqueroute par conséquent.

J'ai demandé à l'universel seigneur Pingard s'il était possible à un académicien, le jour de son *baptême*, de faire entrer des femmes. Il m'a assuré qu'on ne le pouvait sans billets de l'Institut. S'il n'avait pas dit vrai, jugez.

Je ferai tout ce que je pourrai et tout ce que vous voudrez, en arrivant à une heure et demie.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

LXXVIII

A VILLEMAIN,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Mercredi, 11 février 1846.

Monsieur et cher confrère, la résolution nécessaire

1. Jour de la réception d'A. de Vigny à l'Académie française.

que je prends à présent n'a rien qui puisse altérer les relations calmes, amicales et studieuses que j'aurai avec nos honorables confrères à qui je vous prie de lire cette lettre lorsque l'Académie sera réunie. Je suis prêt à me conformer à l'usage de la présentation tel que vous me l'avez indiqué. Je serai présenté par tel membre de l'Académie Française qu'il lui plaira de désigner ; mais, je vous le répète (sans revenir sur l'explication que je vous ai donnée déjà), d'après l'ensemble de la conduite et des procédés de M. le Comte Molé vis-à-vis de moi, je considère comme impossible ma présentation par lui et je m'y refuse sans hésitation et sans retour.

Croyez, Monsieur et cher confrère, à mes sentiments de considération et d'attachement.

ALFRED DE VIGNY.

LXXIX

A PHILIPPE BUSONI

Mercredi, 1er juillet 1846.

Avez-vous entendu parler, mon cher ami, d'une sorte de pièce que l'on va donner à la Porte Saint-Martin sous le titre de *Stello* ou *le Docteur noir* [1]. — Dans

1. *Le Docteur noir*, rien de *Stello*, drame en sept actes par Anicet Bourgeois et Dumanoir, représenté à la Porte-Saint-Martin, le 30 juillet 1846.

quelle intention fait-on cela? — J'aime peu ces travestissements d'une pensée sérieuse et je voudrais savoir du moins si c'est l'ouvrage d'un homme de talent.

Ne pouvez-vous par vos relations et votre voisinage m'en donner quelques nouvelles?

Je n'ai pu l'autre jour vous parler comme je l'aurais voulu. Dans ces sortes de soirées que j'aime peu, il faut que je sois tour à tour attentif à établir des rapports entre toutes les personnes que je reçois. Il faut que je me compte pour rien et je n'ai plus le droit de choisir mes plaisirs.

Je voudrais qu'il fût possible à M. Rolle[1] de venir avec vous un soir prendre le thé anglais chez moi; je voudrais le réunir à des personnes qui lui fussent agréables; je voudrais causer sérieusement avec lui de tous ces mauvais plans de Comités de Lecture où l'on traîne son nom et le mien; je voudrais... mais ce que je dis est inutile. Sa santé ne lui permet pas cette paisible débauche. Comment donc le puis-je voir? vous me dites toujours qu'il est absent de Paris. — Dites-moi un matin, j'irai vous prendre et nous irons ensemble.

Répondez-moi vite car j'irai bientôt à la campagne.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

1. Journaliste et critique dramatique.

LXXX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Angoulême, dimanche, 20 septembre 1846.

C'était écrit, disent les Arabes : je devais partir hier et réfléchir toute la nuit en admirant les éclairs à l'horizon; je pensais à l'inutilité de la parenté dans les choses humaines, au peu d'autorité d'un cousin, et même d'une sorte d'oncle comme moi, sur sa cousine. Jamais, par exemple, je le sais, je n'apprendrai rien de sa santé par elle-même jusqu'à mon retour à Tours. Et cependant, nous l'avons vu, elle était souffrante et le déguisait sous le sourire le plus affable du monde et, prête à s'évanouir, revenait armée d'un courage qui ne trompait personne.

Ceci entrera pour beaucoup dans mes remords, si je sais par d'autres que votre bonté de Mettray vous a pu rendre malade, ma gracieuse cousine, et vraiment je le crains beaucoup. S'il en est ainsi, demandez-en pardon pour moi à Madame votre mère, qui n'en sera pas plus affligée que je ne le suis. — Qu'elle me pardonne en faveur de la bonne action que vous avez faite ! Vous m'avez décidé à l'adoption de ma patrie. Ingrat que j'étais, de ne pas l'aimer et la mieux connaître ! C'est quelque chose que de rendre un citoyen à l'amour de sa cité. La cité n'y gagne que bien peu : c'est un Tou-

rangeau de plus en Touraine. Mais le citoyen y gagne beaucoup. Il saitles charmes de son pays et y concentre ses affections. Je n'aimerai plus la Beauce; et l'Angoumois m'ennuie déjà, depuis un immense quart d'heure que je l'habite.

Dites à Monsieur votre père, je vous prie, que j'adopte sa théorie. On est du pays où l'on est né et où l'on a été remué dans son premier berceau.

Madame votre mère a aussi bien raison; j'aurai beaucoup à voir encore, beaucoup à demander : je ferai mourir de chagrin les archéologues par mes questions.

Je ne croirai jamais que la tour de Tristan tienne son nom du scélérat de Louis XI, mais du Tristan d'Yseult aux blanches mains, du Tristan de la Table ronde; et je défendrai cette opinion avec la rage des *savants des inscriptions*. Qui songe à ce roman du moyen âge? Personne; et il est délicieux.

Je suis ravi de n'avoir pas trouvé un éléphant à louer; je suis arrivé vite, et reviendrai vite à Tours, pour me disputer avec vous. — Si vous avez trouvé mon cheval gris, dites-moi, je vous prie, quelle est la page du livre qui lui sert d'écurie. — Peut-on mettre jamais assez d'humilité à se corriger de ses défauts? Vous m'y trouverez toujours préparé, lorsque vous m'aurez révélé mes iniquités, et j'espère que ce vent de folie qui souffle sur la Touraine voudra bien m'épargner; si je croyais le contraire je me déclarerais *Beauceron,* comme fit Ronsard.

Vous saurez que mon adresse est au Maine-Giraud, Blanzac, Charente. Je vous dis cela seulement en cas de

grands événements, et pour que votre grâce sache bien qu'elle a dans ce pays un parent assez triste et qui n'en veut pas avoir l'air. Dans bien peu de temps je vous le ramènerai.

ALFRED DE VIGNY.

LXXXI

A MADAME VICTOR HUGO

Mardi, 15 décembre 1846.

En vérité votre lettre m'attriste beaucoup et je ne puis me consoler de penser que pendant trois mois vous avez pu me croire bien indifférent ou bien léger tandis que, non content des assurances que me donnait Victor, du bon espoir qu'il avait, j'ai envoyé, la veille de mon départ, au milieu de mes apprêts de voyage, un exprès avec une lettre pour vous, une lettre et même un livre.

Mais comment faut-il donc faire pour que mon Arc de l'Étoile communique avec votre Bastille, votre Éléphant et votre Colonne?

Mon innocent messager passe par-dessus les malles et par-dessous la voiture, il arrive place Royale, il monte, on le fait asseoir. Il demeure plongé dans ses réflexions de domestique et considère des statuettes et des médaillons durant une heure. Il s'instruit et perfectionne son

éducation. Sa conscience était en repos, il avait donné le livre et la lettre. La lettre n'avait rien, je crois, de désagréable. Elle vous priait de ne point me laisser partir sans nouvelles de cette affreuse fièvre. Pour le livre, je vous priais de le faire remettre à M. Vacquerie dont je ne sais pas l'adresse. Quant au domestique, il ne demandait qu'un mot qui lui fît savoir l'état du jeune malade.

Il revient sans réponse.

Je ne savais qu'en penser. Je lui fis répéter six fois les détails de son ambassade. J'espérai un moment qu'il mentait et n'avait pas été chez vous, mais il décrivait la maison presque aussi bien qu'un somnambule. On ne pouvait douter de lui.

Je partis donc convaincu que votre inquiétude était telle, qu'on n'avait pu rien vous dire, rien vous donner.

Et cependant peu après étant dans mon cabinet d'étude, sous mes vieux chênes, dans mes vieilles tours, à deux cents lieues d'ici, j'ai appris par un ami que votre cher enfant était parfaitement guéri. Victor me l'a confirmé.

Que penserons-nous maintenant des fatales destinées de cette lettre et de ce livre? Est-il certain qu'ils existent? Où passent-ils leurs tristes jours? Ont-ils été emportés par la jolie petite bête du bon Dieu qui se perdait dans vos dahlias et vos tubéreuses? Sont-ils couchés sous une tapisserie ou brûlés entre les grands chenets noirs? Sont-ils réduits en cendres au milieu des petits canards bleus qui faisaient ma joie en jasant le soir? ou bien n'y a-t-il pas à votre porte un dragon qui

intercepte tout ce qui doit vous causer quelque ennui ? Je crois au dragon.

J'y crois, mais je le braverai en portant moi-même les trois livres que je vous dois, Madame. Voyez, je me sens un peu moins triste que de coutume à l'idée de m'asseoir bientôt près de vous et je vous dis des enfantillages comme si j'avais vos enfants à mes côtés et les voyais à vos genoux tenant vos mains que je vous prie de me permettre de baiser comme eux avec les sentiments les plus dévoués.

ALFRED DE VIGNY.

LXXXII

A UN AMI

Jeudi, 14 octobre 1847.

C'est depuis que vous êtes venu me voir, mon ami, que j'ai été pris le 14 septembre d'une douleur insupportable, mais qui m'aurait rendu aussi insupportable qu'elle pour toute personne pensante et parlante. Je ne pouvais pas ouvrir la bouche, j'avais la fièvre, et ne vivais que de bouillons avalés avec peine. — Tout cela causé par la sottise d'une dent de sagesse qui a imaginé de pousser contre la joue les deux derniers crocs qui lui restent à mettre au monde. Lorsqu'enfin elle a coupé mes gencives, j'ai été guéri après quinze nuits d'insomnie. J'en ai profité pour écrire deux poèmes. Je ne suis donc

point fâché de cette retraite. Vous comprenez que je n'aie appelé aucun de mes amis à cet ennui de me voir faire mes dents, moi vénérable vieillard de l'Institut.

Léon est revenu avant-hier, et m'a conté votre séjour à Fontainebleau.

Si vous voulez me voir, nous vous écrirons quelques jours d'avance, pour que vous soyez libre de passer quelques heures avec lui et d'autres amis.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

LXXXIII

A PHILIPPE BUSONI

Lundi, 8 novembre 1847.

Lorsque votre billet m'est arrivé, j'en avais déjà reçu un de M. Cavé [1], qui me disait la même chose et repoussait de la manière la plus énergique l'assertion qui m'avait été donnée.

Qui trompe-t-on donc ? et quel est le trompeur ? Quel triste spectacle ! quelles misérables et sourdes menées ! — En France, tout homme chargé d'ouvrir les portes y met des verroux.

Voulez-vous venir causer avec nous un soir, comme

1. Maître des requêtes au ministère de l'Intérieur, division des Beaux-Arts.

l'autre jour ? Choisissez le jour où i
première représentation, je n'accepte
mais, d'ici à quelque temps encore
le soir. — Écrivez-moi : je serai *tel*
chez vous, mon ami, et ce sera pour
une consolation des douleurs que j'
les nerfs de la tête. Le soir et la nui
blement.

Je vous remercie d'avoir pensé à

Puisque la Comédie-Française a
avant, j'espère qu'on aura assez de
tère pour répondre par une autorisa
diction officiellement prononcée. Ap
méditation, les familiers du Saint-O
être à se décider pour *l'auto-da-f*
bouffonnerie.

Tout à vous de cœur.

ALF

LXXXIV

A MADAME LOUISE LA

devant les yeux et sous vos regards mélancol
grands horizons et une verdure qui les repose
aux flambeaux ; que votre délicate poitrine re
air pur et que vous avez autour de vous ce sile
calme des champs qui nous permettent d'enten
âme se parler à elle-même bien longtemps de
recueillir dans des méditations infinies, reveni
sentiments et ses pensées, les épurer, leur do
but, jouir d'avance de ce qu'elle attend de l'a
goûter la récompense anticipée des devoirs ac
La grande maladie de la vie, c'est l'ennui. Il no
partout, et nous nous agitons en vain pour le fu
avons la folie de chercher sans cesse des émotion
quand il y a au fond de notre cœur une sou
féconde et plus variée de réelles émotions,
relles joies et de félicités véritables.

Je suis heureux de savoir que vous passez
heures à lire ces livres que j'écris à de si longs in
et dont je ne parle jamais. — Vous aimez Laure
que vous auriez parlé comme elle à votre mari
à Cayenne. Ces ordres cachetés se donnent en
marins. Leur mystère n'est-il pas sombre et
comme l'épée de Damoclès ?

La discipline pèse comme la fatalité. Mou

lors de la mort de ce pauvre adjudant. Je vis aussi sur la route de Belgique une charrette conduite par un vieux chef de bataillon ; je chevauchais ainsi en chantant *Joconde*. Pour le capitaine Renaud, c'est un combat que j'ai voulu livrer à l'esprit de séide qui nous saisit trop aisément en France. Il n'y a pas un ambitieux égoïste qui ne trouve, dans la foule, des esclaves presque fous d'obéissance aveugle. Il faut tâcher de garantir la nation des penchants qui l'ont si souvent égarée, et celui-là renferme pour elle bien des dangers. Ce sont de mauvaises amours qui l'ont prise bien souvent, surtout depuis 1789.

LXXXV

A PHILIPPE BUSONI

Mardi, 29 février 1848.

Jeudi 10 février (combien y a-t-il d'années de cela ?) j'étais à la commission des œuvres utiles aux mœurs, et je faisais ce rapport sur les *Étrusques*[1] :

C'est une œuvre d'un goût exquis, savant et sobre, d'un style pur et concis. — [Elle] rentre dans notre programme, car [elle] porte l'âme au Bien par le Beau. En voici pour exemple des vers sur saint Vincent de Paul :

> Tu présentas la crèche au petit orphelin ;
> Tous l'avaient oublié quand l'oubliait sa mère.

1. Poésies, par Philippe Busoni, Paris, Masgana, 1843, in-12.

Et j'ajoutais la lecture de ceux-ci que je trouve les plus beaux de vos vers :

> Dieu que chanta David et qu'annonça Moïse,
> Que Socrate incarna, que Platon divinise,
> Qu'Augustin attendrit, que Dante fait vengeur,
> *Que Pascal éperdu cherche en vain dans son cœur*, etc...

Je vis tout le monde ému de ce beau vers, Villemain, Flourens, Saint-Aulaire.

Votre livre fut réservé pour la commission, acheté pour elle. Je ne vous l'écrivis pas, j'aime ce mot : *Faire sans dire.*

Aujourd'hui s'agit-il de cela ? Je ne sais. J'irai à mon poste jeudi, mes notes sous le bras. — Vous demandez ce que je deviens ? je deviens ce que je fus toujours : Français, citoyen, indépendant de tout Gouvernement ; n'ayant rien demandé ni reçu, ni de l'Empire, ni de la Restauration, ni des d'Orléans ; épris de l'étude et de la retraite ; approuvant les Gouvernants quand ils agissent bien, les blâmant sans crainte quand ils font mal.

J'ai payé ma dette à la France par dix-sept ans de services militaires et vingt ans de travaux littéraires. J'écris encore pour elle chaque nuit jusqu'à trois heures après minuit et bientôt j'imprimerai mes pensées *entières*, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent.

Voilà ce que je deviens.

Je vous prie, cher ami, de me venir voir demain, mercredi, de deux à six heures. — Lydia est retombée bien malade, et, depuis plusieurs jours, je l'avais menée

à la campagne, quand a éclaté l'orage que nul ne semble avoir prévu.

Je pense que déjà vous aidez vos amis du Gouvernement provisoire à maintenir l'ordre après la victoire. Nous en causerons, cela me tarde comme à vous.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

LXXXVI

AU DOCTEUR MONTALEMBERT

8 mars 1848

Vous devez penser comme moi, mon cher Docteur, que tout l'avenir de la France dépend de l'Assemblée nationale. Je me présente dans la Charente, comme sans doute M. Hubert vous l'aura dit. Il m'y a engagé avec un aimable et chaleureux empressement.

Si vous partagez ses bons sentiments pour moi, comme je n'en puis douter, vous voudrez bien m'aider à distribuer ces circulaires [1] et vous les mettrez dans les mains que vous croirez pouvoir m'être sympathiques. Je ne vous en envoie que cent pour vous épargner; j'en

1. Le texte de cette circulaire, imprimée à Paris, chez Guiraudet et Jouaust, rue Saint-Honoré, a été publié par M. Jules Claretie dans *le Temps* du 23 avril 1881; nous le reproduisons plus loin, à l'appendice.

ajouterai d'autres encore si vous m'écrivez que cela ne vous est pas trop à charge.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Madame Montalembert à qui Madame de Vigny me charge d'offrir ses compliments les plus affectueux.

Tout à vous, mon cher Docteur, avec mille amitiés.

ALFRED DE VIGNY.

LXXXVII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, mercredi, 8 mars 1848.

Il n'y a rien de plus charmant que vous dans la création, et rien de plus haïssable que moi. Il est vrai que si je suis silencieux (mon seul crime envers vous), c'est à force de tristesses et d'ennuis. Quand vous m'avez dit : « Êtes-vous malade ? » je ne l'étais pas ; mais j'étais, comme cette nuit encore, garde-malade de votre bonne et toujours souffrante cousine. Elle avait une fluxion de poitrine de la plus effrayante nature. Andral, après Dieu, est celui qui l'a sauvée, dans de nombreuses consultations avec d'autres médecins, mais aujourd'hui encore elle est au lit et de nouveau souffrante. — Cette révolution de quatre heures a jeté ses premiers troubles dans notre paisible quartier ; j'ai mis Lydia à l'abri des cris et des balles, et je suis allé

seul, partout, voir comment tombent les gouvernements qui croient à la force contre une telle nation. L'ouragan est passé, il a emporté ce trône de carton, et à présent on se regarde, on attend. L'Assemblée nationale sera la vie politique réelle ; jusque-là on est paralysé. — Vous nous en voulez donc d'avoir interrompu vos danses ? Eh quoi ! y a-t-il tant de gaîté dans mon pays natal ?

Comment espérer que vous quittiez toute cette cour d'adorateurs pour venir voir des débris de barricades nouvelles et un champ de bataille à peine balayé ? Si cependant j'ai ce bonheur enfin, je vous fais une prière : c'est de m'écrire un mot *avant* de venir chez votre cousine, et que ce billet me dise : « Je suis à Paris, dans telle rue, telle maison ». Je suis jaloux, et demande à entendre seul vos premières paroles, moi qui entends encore les dernières que vous m'avez dites, chère Alexandrine.

J'espère qu'on n'a pas fait de barricades à Tours avec les pierres de la maison de Tristan, qui m'est si chère ?

Est-ce chez votre chère Elise que vous dansiez si souvent ? L'aimez-vous toujours d'amour tendre ? L'autre jour, quand vous me parliez d'elle, c'était avec tant d'effusion ! Qui ne se figurerait un ange gardien assis près de vous ?

Oui, c'était *l'autre jour,* c'était hier. Le temps n'existe pas pour moi. — Voilà un peu de soleil qui va venir. Vos ailes vont peut-être s'ouvrir et vous viendrez ici. Vous me trouverez tel que j'étais pour vous, ma belle cousine, à Tours, où vous m'avez montré tout ce que mon pays a de plus charmant.

LXXXVIII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Angoulême, samedi, 29 juillet 1848.

Tel j'étais hier à deux heures et tel j'arrive ce matin à dix heures. J'ouvre mon portefeuille anglais, mon confident et mon ami, je reste seul avec lui, et, dans le silence, je vous écris. Un orage commence à gronder et s'approche. Cette nuit déjà je le sentais à la fraîcheur des vents de l'ouest, qui venaient de la mer et n'iront pas, je crois, jusqu'à Dolbeau, car Poitiers était brûlant à minuit, et je comptais les chambres à coucher ouvertes pour respirer, dans cette triste ville. — Tous les habitants de la voiture dormaient, excepté moi. — Vous savez de combien de choses sensées ou insensées ma tête est pleine et tourmentée ; combien les peines et les félicités réelles de la vie s'y gravent et s'y multiplient à l'infini, à cause de cette folie que j'ai de prétendre à la fois ne rien perdre des souvenirs du passé et tout prévoir, tout régler à mon gré, dans l'avenir. Je craignais, en songeant à la journée, que vous ne nous eussiez caché quelque chose du mal que vous faisait ce temps orageux, et peut-être aussi ce coup que votre tête reçut contre la voiture, et que ne parait qu'imparfaitement votre belle chevelure. Je pensais à la consultation que vous attendiez avec un médecin célèbre, et

je me demandais si son opinion serait celle que je vous donnai, moi, humble Docteur Noir, sur le régime qui vous convient. Mes ordonnances vous semblent-elles trop sévères ? Ne pourrez-vous vous y soumettre ? Chère et gracieuse amie, je vous en prie, croyez un peu plus en moi, comme il m'a semblé que vous y avez cru un instant hier. Vous avouez à peine la délicatesse de votre poitrine ; vous ne souffrez pas même qu'on s'inquiète, et vous grondez par bonté ; je n'en ai le courage que loin de vous, car de près je craindrais vos yeux. Est-ce donc que la délicatesse de l'âme est toujours unie à celle du corps ? Est-ce une loi de votre être qu'il vous faut suivre ? — Je ne sais si l'on gagne beaucoup, chère Alexandrine, à ces courageuses dissimulations. Il est bon de ne pas être par trop résigné. Ceux qui ne se plaignent jamais, par excès de bonté et de dévouement, ou par pudeur de trop occuper d'eux-mêmes, sont tout surpris un jour de voir qu'on s'accoutume à ne plus s'occuper d'eux. On les compte comme n'ayant plus le droit de souffrir ; on les traite comme invulnérables. — Ne vous fâchez pas, je vous en prie, et reconnaissez-moi *le droit de vouloir* que vous ayez soin de cette santé, dont vous avez besoin pour résister à la vie active qui vous entoure et à la vie mondaine toujours si impérieusement fatigante. — Il me semble que, d'après ce que vous dites de votre bonheur (et sur ce que j'en puis juger), la vie doit vous être *d'heure en heure* plus chère par tout ce que votre grâce, votre bonté si constante et *tout ce que l'on* admire de vous et dont *on* ne *doit* jamais vous parler, attire de tendresses et de dévouement vers

votre personne. — Je vois encore votre jeune enfant et j'entends son joli petit adieu. Prenez-le, *en mon nom*, sur vos genoux, mon amie, baisez-le bien pour le remercier d'être ainsi venu se jeter à mon col à mon départ. — Quel amour ! a dit votre bon père. Les enfants ont de ces choses qui me vont au cœur, et, comme un enfant moi-même, j'en suis ému. Un adieu d'ailleurs est toujours triste, et j'entends à l'oreille :

Fare thee well, and if for ever, for ever then...

Ce *for ever* est plus mélancolique encore dans cette langue que dans la nôtre, je ne sais pourquoi. Elle a des sons vagues comme peuvent être ceux des Esprits dans les nuées, et cependant *pour toujours* est aussi très doux à entendre. Il faudrait un Grec comme Périclès ou Platon pour choisir entre les deux langues la plus douce et la plus passionnée, n'est-ce pas ? — Vous voilà punie d'avoir voulu que je cause un peu avec vous ; en voyageant je le fais plus que je ne veux moi-même.

Deux visites m'interrompent et c'est heureux pour vous aujourd'hui.

Dimanche 30.

Le panorama est immense du haut des remparts d'Angoulême, et s'étend au loin comme celui de Strasbourg et de Constantinople ; mais la mer n'y est pas et j'y ai cherché la rue de Buffon, où vous me chercherez une chambre noire dans une maison obscure comme celle de Tristan, un cabinet sombre, et autour de tout

cela l'air natal, l'air de Tours, l'air de Marmoutier, l'air de la Loire, et du mail, et des collines chargées de châteaux.

Ce bel orage, je voudrais savoir s'il a porté chez vous ses éclairs et ses torrents? s'il a inondé les angles de la chapelle près de laquelle vous dormez, et les arbres de Dolbeau. — Prenez garde aux serpents, Madame, au bord des eaux; et s'il en vient un, regardez-le fixement, avec ce regard fier que vous savez, et il vous obéira comme celui de Milton qui appelait Ève *Impératrice du monde.* — Je vous demande un peu si ce grand poète avait le sens commun ce jour-là, et ce que pouvait être pour Ève une impératrice? Et cependant cela ne lui déplaisait pas, elle comprenait que le serpent, symbole de la sagesse, de la science, de la prudence, prévoyait qu'il existerait un jour de belles impératrices. Où est ma bibliothèque de Paris? je relirais avec vous le quatrième chant. Mais où êtes-vous vous-même et que lisez-vous? dites-le-moi un peu. Grondez-moi encore un peu aussi pour avoir écrit une comédie, et fâchez-vous bien fort pour que je vous apaise.

Mon Dieu! si vous saviez comme il y a longtemps que je suis à Angoulême, vous m'écririez pour m'en consoler.

Sérieusement, songez bien à ceci, ce n'est pas dans les rapides instants de conversation que l'on peut rappeler à ses devoirs un cousin criminel ou égaré comme je le suis. Il faut un discours écrit, au moins un, et les lettres ont cet avantage qu'on ne les interrompt pas par des cris et des exclamations trop vives. J'écouterai reli-

gieusement, et je bénirai la main qui me punira, et me montrera le meilleur chemin. Vous savez combien je suis disposé à l'obéissance.

Il m'a été prédit dans mon enfance que je serais un grand saint et que je construirais une église. Je m'engage à prendre les pierres de Dolbeau, comme on va faire pour Saint-Julien. — Dites-moi le jour où vous recommencerez votre lecture actuelle pour la quatrième fois, depuis le premier volume jusqu'au troisième ; j'en suis très jaloux. La seule chose qui me calme, c'est que vous voulez pendre l'auteur, et que j'ai bien de la peine à vous l'enlever des mains quand vous vous préparez à l'étrangler.

•

Lundi, 31 juillet.

J'ajoute un mot à ce volume de Mémoires pour vous prier de dire à Monsieur votre père que rien n'approche du calme de cette ville antique d'Angoulême, qui semble vivre encore à l'époque où François Ier naquit dans son château. — Si j'ai quelque chose d'important à lui écrire, qu'il ait bien l'assurance que je n'oublierai rien de ce que nous avons dit et rien de l'attachement et de l'estime que je professe pour lui. — Je me reproche (car je passe ma vie dans les regrets et les remords), je me reproche de n'avoir pas prié Madame votre mère de vous mettre au piano comme les petites filles ; je n'y ai entendu ni vos mains ni votre voix. C'est mal à vous, et je vous ferai gronder pour cela. Je n'ai pas insisté, reculant toujours devant les deux

choses les plus importunes de la vie : une demande ou une question. — Cependant à présent je vous prie de me dire pourquoi je ne vous ai pas entendue, et si vous ne me répondez je le demanderai à votre maman. — Lydia aime tout de la Touraine, et se loue sans cesse de l'accueil charmant de votre famille et de la mesure si parfaite et si délicate de vos parents, qui ont si bien su ménager les terreurs perpétuelles de sa mauvaise et désolante santé.

Si vous êtes aimable, vous me répondrez à Blanzac (Charente), poste restante.

Demain peut-être nous irons au Maine-Giraud.

LXXXIX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, mardi, 8 août 1848.
En recevant votre lettre du 4.

Oui, oui, c'est l'hiver, mon amie, je le veux aussi. Cet orage, c'est le premier frissonnement de l'hiver qui va me ramener à Tours. — Que le dernier mot de votre lettre soit le cri de toute votre vie, et puissé-je vivre assez pour l'entendre sortir souvent de votre jolie bouche et en être la cause ! — Oui, j'accepte et signe tous vos traités, Alexandrine. Je rachèterai ces dessins d'un en-

fant par des vers sur un album, comme par exemple ceux d'une certaine traduction de *Roméo et Juliette*[1], par moi, que Mademoiselle Mars savait par cœur et disait admirablement. Je ne sais où ils sont, il est vrai ; je les crois à Paris, dans quelqu'un de mes portefeuilles ; mais si on me les envoie et s'ils ne sont pas brûlés avec Babylone, je les écrirai. Ils commencent au moment où Roméo, qui allait emporter de son triste caveau sa belle Juliette vers la vie heureuse, se souvient qu'il est empoisonné et dit :

Faut-il quitter cet ange à la porte du ciel ?

Aimerez-vous la scène que vous rappelleront ces vers ?

Ou bien encore ceux-ci :

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur aiment à se plonger
. . . . . .
Viens y cacher ta vie et ta divine faute !

Mais non, vous n'aimez pas ceux-là. Je suis sur cette montagne justement aujourd'hui.

Ou peut-être, pour l'amie de votre chère Élise, ceux que j'écrivis lors de la mort d'un poète :

1. Tragédie en cinq actes et en vers, par Émile Deschamps, pour les trois premiers actes, et Alfred de Vigny, pour les deux derniers, reçue à la Comédie-Française, le 15 avril 1828, et non représentée.

Jeune homme au cœur d'acier, adieu pour cette vie,
Je regarde ta mort et je te porte envie,
Car tu meurs à cet âge où le cœur jeune encor
De ses illusions conserve le trésor ;
Comme, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques
Et, sans pâlir, descend dans son nouveau séjour
Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

Ou d'autres encore, si vous ne voulez de tout cela. Il y en a que je ne dirai qu'à vous, qu'à vous. — Et puis vous garderez les mauvais dessins pour les brûler de votre main blanche devant moi, c'est convenu.

Oui, je vous écouterai chanter, et je serai seul à vous entendre, et j'aurai l'orgueil de croire que je vaux bien pour vous un salon. Mais si vous faites vos conditions, amie prudente, je fais les miennes aussi. Chantez et causez tour à tour ; que votre chant et votre esprit alternent ; oui, chantez la musique adorable *dont nous parlions*, mais ne l'interrompez pas comme ces beaux oiseaux qui commencent un air délicieux et n'osent pas l'achever. — Au reste, ce sont là des questions d'avenir et *de présence réelle*, et jusque-là l'insuffisance des lettres vous satisfait-elle ? Pour moi je les voudrais plus sincères qu'elles ne sont, telles par exemple que serait la conversation continuée et écrite, telle qu'elle fut durant mes dernières heures à Tours.

Oui, *bien vrai, je suis parti !* comme vous dites ; j'ai tous les courages, puisque j'ai eu celui-là. Croyez-vous qu'il m'eût été possible si j'avais été seul ?

Vous ne m'avez pas répondu sur les choses qui me tenaient au cœur, comme par exemple : si vous suivez

mes ordonnances et si vous avez consulté un autre que moi, celui que vous deviez voir à Tours. Et au lieu de me rassurer sur vous-même, vous m'excommuniez encore pour ce péché véniel de *Quitte pour la peur*.

Eh! mon Dieu! je ne prétends pas défendre cette bagatelle, mais je ne désespère pas de vous prouver que le fond en est plus grave que vous ne pensez. Il est bon de corriger des Othello sans amour, comme il s'en est trouvé souvent en France; et de montrer une vengeance de bon goût, qui est en même temps une noble et généreuse protection, un pardon, et une réparation. Du reste, chère méchante Alexandrine, la bulle d'excommunication que vous lancez (et que j'ai provoquée pour parler de riens, de futilités, et pour dire autre chose que ce que j'avais à dire), cette bulle sévère m'est précieuse, ainsi que tout ce qui vient de votre belle main, quelque cruel que ce soit, mais je la garde en me réservant d'en appeler à notre premier concile. — Jusque-là, que votre gracieuse Majesté

Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère

qu'il est bien rare d'avoir à son côté un ange gardien qui *détourne* les mauvaises pensées avec énergie, et que ce qui arrive souvent c'est de faire comme les Musulmans qui, devant saluer, avant leur prière, le bon ange assis à leur droite et le mauvais ange assis à leur gauche, commencent par le mauvais ange. — Un jeune Turc m'en a expliqué les motifs en me lisant le Coran. Je vous les dirai un jour si vous êtes bien sage.

Mercredi, 9 août 1848.

Plus je relis votre lettre et plus je vous en veux de me tourmenter et de m'attrister ainsi, chère âme tourmentée que vous êtes vous-même. Ne pouvez-vous me parler autrement? *vous* le pouvez. — Sur combien de choses qui me sont chères vous gardez le silence, *sans y être forcée!* — Faut-il pas encore que je vous pardonne, moi qui ai tant à vous pardonner déjà, ma belle et capricieuse amie! — Allons! ne vous révoltez pas, ne relisez pas; oui, c'est écrit; il y a: *pardonner!* Vous êtes très coupable envers moi. Convertissez-vous, corrigez-vous, confessez-vous à moi, votre vrai directeur, le meilleur, allez, croyez-moi; celui qui ne demande qu'à absoudre. Mais *dites tout,* à votre prochaine confession, c'est-à-dire votre première lettre, et donnez-moi occasion aussi de parler le même langage; car sans cela ne craignez-vous pas de perdre ce qu'il y a de plus intime, de plus intéressant et, je crois, de meilleur dans l'âme d'un ami?

10 août, jeudi matin.

Vous aimez donc ceci? cette sorte de journal? Et moi aussi! cela fait illusion, il semble qu'on vive ensemble.

Hélas! jamais les *vertes collines* d'Irlande n'ont éclaté de plus belles couleurs que nos collines françaises chargées de vignes, nos prés arrosés de ruisseaux, et nos petites montagnes couronnées de chênes... Hélas! jamais un soleil plus ardent ne les a éclairées, et pas

une feuille ne tombe des grands frênes et des ormes, qui étalent insolemment leur immense éventail... Hélas! c'est l'été. Et nous qui avions presque cru à l'hiver!

La campagne est-elle pour vous une suite de visites, et un chapelet de salons où vous allez dire un *ave?* — S'il en est ainsi, je vous plains.

Pour moi, je ne lui pardonne son immobilité, son éternité impudente, sa fraîcheur et ses rajeunissements annuels sur les tombes de ceux qu'on aime, qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons. *La solitude est sainte,* je ne cesserai de le répéter comme ce Stello que vous aimez. Elle me permet d'écouter mes idées, de m'entretenir de mes plus chers souvenirs, et, si vous vouliez, je vous pourrais confier de meilleures choses que ce que je vous écris dans ce langage irréprochable.

Pourquoi? Hélas! dit Stello. Conformons-nous aux lois. — Pas de titres sur nos lettres! J'espère que mon nom, pour être plus court, n'en est pas plus petit. On est ici fort démocrate.

XC

A PHILIPPE BUSONI

Au Maine-Giraud, près Blanzac (Charente).

Vendredi, 11 août 1848.

Si vous saviez, mon bon ami, comme on est surpris de recevoir un billet d'un ami intime comme vous, qui

vous croit tout près de lui, quand on voyage depuis si longtemps, vous vous reprocheriez de n'avoir pas prié votre cher Philippe, à votre place, de traverser ma rue. Il aurait appris que, depuis le 3 mai, jour où j'avais conduit ma chère malade à la campagne, je n'ai pas passé une heure de suite à Paris. J'ai reçu votre lettre du 7 juillet en *Touraine*, où elle m'a suivi, m'apportant une consolation aux inquiétudes que j'avais pour vous, et en même temps un profond sentiment de douleur des cruelles journées que vous avez passées. — Je voudrais vous savoir résolu à quitter votre infâme quartier à tout prix. Je voudrais qu'il vous fût possible de persévérer dans votre résolution de ne pas laisser dans ce cratère la jeune beauté de quinze ans pour qui nous avons frémi, et que son jeune frère défendait avec vous. Il me semble avoir entendu Madame Busoni, leur spirituelle et tendre mère, me parler souvent de son pays. Elle en venait seule. — Je voudrais penser qu'elle y retourne avec son trésor, son fils et sa fille, pour quelque temps. — Il ne faut pas se le dissimuler, voici l'assassinat qui revient dans nos mœurs comme au temps des italiens Médicis et des guerres de religion ! Les armes lâches comme le fusil à vent, et la balle empoisonnée sont remis en usage. Paris, qui donne ou peut donner le trône momentané aux factions, semble maudit et destiné à être le cirque où bien des bêtes féroces vont se déchirer. — Il faut écarter les femmes de ces horreurs, si on en a l'occasion. — Vous ne sauriez croire combien je fus surpris de ne plus rencontrer, hors des barrières de Paris, ces visages sombres

ou haineux, au regard de loup, qui le remplissent à présent! Mais en avançant sur les grandes routes, combien je mesurai l'étendue de notre misère de Paris, à l'étonnement que me causa la vue des belles campagnes! Partout les moissonneurs de Léopold Robert assis sur leurs gerbes, de beaux vieillards en longs cheveux blancs, entourés de leurs vigoureux enfants la serpe à la main, et souriant à leurs grands bœufs surchargés d'épis, aux voyageurs qu'ils saluent, au soleil qu'ils bénissent! On ne désespère plus de la France, quand on voit que, malgré nos malheurs, ces populations saines sont au travail et vivent en paix, en santé, en force; seulement indignés contre Paris, gardant leurs meules l'arme au bras, et traquant les malfaiteurs fuyards comme des bêtes fauves dans un rayon de trente lieues de Paris. — Plus loin la paix et le travail, et la joie des moissons et des vendanges! C'est ce que je vois en ce moment même chez moi, dans ma chaumière du *Maine-Giraud*. Nos blés sont tous dans les granges; je fais établir et perfectionner une distillerie d'eau-de-vie, puisque nos raisins produisent le *cognac* le plus pur, et vous pouvez m'écrire comme à P. Courier: à Alfred de Vigny, *vigneron*. Je viens au secours de nos laboureurs et de nos métayers dont je rends les maisons plus saines en y mettant des parquets de bois de chêne, et dans ce beau pays de soieries [?] de prés verts, de frênes, de chênes et de collines plus vertes que celles dont l'Irlande est si fière, j'achève de rétablir ma pauvre Lydia, qui me charge de vous dire qu'elle a bien partagé vos angoisses de trois

jours. A la suite de cette longue fluxion de poitrine que vous savez, elle voulait rester tant qu'iraient ses forces dans mon cher et désolé Paris; mais un mois entier sans sommeil lui donna une fièvre qui devint un commencement de fièvre cérébrale. Je ne pouvais plus résister.

La dernière fois que j'ai assisté à une séance de l'Académie Française fut le 28 avril. Depuis ce temps je n'en ai pas eu plus de nouvelles que vous, n'étant, par ces temps-ci, en correspondance avec aucun de mes confrères. On s'est trompé en vous disant que je ne faisais point partie de la commission. Notre travail préparatoire avait été fait, et, comme je vous l'ai dit alors, je m'étais réservé le rapport sur votre ouvrage, et l'avais fait de manière à attirer des approbations très vives sur ce recueil qui, disais-je, comme je le pense: porte l'âme au *bien* par le *beau*. Je lus à la commission le fragment sur *saint Vincent de Paul*, où il y a ce vers sur l'orphelin, dont la mémoire me suit en Angoumois:

Tous l'avaient oublié quand l'oubliait sa mère.

Et l'on applaudit vos vers sur ce dieu :

Que Dante fait vengeur,
Que Pascal éperdu cherche en vain dans son cœur.

J'espérais que la sensation de cette lecture ne serait pas entièrement évanouie; j'espérais que les membres de la commission, pour qui ce rapport fit acheter et

distribuer votre livre à nombre égal à celui qu'ils forment (à sept), le liraient et en jouiraient autant que moi. — C'est vous qui me donnez la première nouvelle de ce jugement, car j'ai donné ordre chez moi, à Paris, qu'on m'envoyât ici toutes les lettres, mais jamais les circulaires imprimées, sans quoi j'aurais des volumes à la poste. Je vois bien, cher ami, pour la millième fois, qu'il ne suffit pas d'avoir le droit pour soi et qu'il faut encore un avocat. Croyez-moi, ne vous occupez plus de cela, et dites comme Alceste :

> ... Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
> Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

Si vous apprenez quels livres on a couronnés, écrivez-le-moi, je vous prie.

En tout cas, j'attends une lettre de vous qui me fasse savoir que vous avez la mienne ; autrement je serais inquiet de ne pas voir les communications rétablies tout de suite entre nous.

J'avais votre réponse, je vous savais sain et sauf et nous voyagions ; je n'avais pas le temps d'écrire. Souvent j'ai cherché dans les journaux votre nom parmi ceux des consuls en Italie ou en Espagne ; c'est là ce qui serait à envier pour vous. Mais quoi ! les républiques modernes voudront-elles être ingrates comme les antiques républiques ? — Votre médaille de bronze, que si peu ont mérité de recevoir et qui ne vous a rien valu que sa valeur, doit être un reproche pour ceux qui ne vous recherchent pas pour vous *prier* d'accepter des emplois pareils à ceux dont je parle.

Brizeux m'a écrit de Rome. Je lui ai répondu qu'à sa place, libre et célibataire, j'irais comme volontaire servir sous le roi de Sardaigne, dont j'aime l'héroïsme et la persévérance.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Embrassez bien votre brave enfant de ma part.

XCI

A MADAME LOUISE LACHAUD

Septembre 1848.

Voyez donc comme une jeune mère a raison d'avoir du courage et de ne craindre ni le chemin de fer, ni le vendredi, ni même le treize du mois, chose bien plus grave. Vous êtes arrivés à bon port et Georges se livre avec ardeur à la culture des soldats de plomb, ce qui montre combien le séjour de la campagne lui a été profitable. Si je passe l'hiver à Paris, nous lui prouverons que les soldats de plomb repoussent dans la terre des pots de fleur, pour peu qu'on les arrose. — Je remercie *votre grâce* d'avoir été voir jouer ce petit proverbe en fidèle messagère, et je suis sûr que votre jugement est le véritable. Les habitudes du drame ont appesanti et attristé souvent le jeu des acteurs de comédie. Ils y portent presque malgré eux des intentions trop tragiques.

Au Théâtre-Français, j'ai vu et vous verrez, si vous en avez le courage, un comte Almaviva funèbre comme *Hamlet*, et un Bazile conspirateur et grossier de peur d'être comique. Mais la nature des acteurs est si merveilleusement souple qu'un mot de l'auteur les rend à la vérité, quand il sait le dire en les ménageant.

Je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir votre petite belle-sœur couleur de rose, à la grille de son couvent, mais j'irai peut-être après-demain en même temps que chez un de mes cousins qui est le directeur du séminaire. Je ne vais jamais à Angoulême qu'avec répugnance. J'aime Paris ou la vraie campagne, la solitude silencieuse au milieu des vastes horizons ; mais jamais je n'ai pu souffrir une ville de province. Les plus grandes ne peuvent avoir pour conversation qu'un commérage de voisins qui s'observent, se coudoient et se blessent toute l'année. Ne venez-vous pas d'éprouver comme moi à la campagne que le travail est en même temps de la bienfaisance et répand sur chaque journée un très doux sentiment ? Je fais bâtir et cultiver à la fois, et chaque jour, depuis un an, je remplis d'ouvriers les cours de ce vieux manoir, les hangars et les champs. J'ai fait deux mariages dans les gens de ma maison. Les maladies de leurs enfants viennent quelquefois de leurs logements, je m'amuse à faire parqueter leurs chambres. A quoi serviraient tant de bois de chêne ? Les ouragans les renversent et moi je les emploie ainsi. Vous venez de quitter vos églogues et vos bucoliques de cette année, mais il faut que je reste dans mes géorgiques.

XCII

A MADAME ANCELOT

1848.

... Écrivez-moi donc quelques mots sur Louise[1]? Craignez-vous encore la délicatesse de sa poitrine et les fatigues maternelles, et ces excès de dévouement qu'elle a toujours et qui font trembler ceux à qui elle est chère? Je lui écrirai après que vous m'aurez donné de ses nouvelles. Vous avez, j'espère, rendu à une santé complète cet être charmant qui a tout naturellement apporté au monde, en y venant, cette vertu que l'on n'inspire à d'autres qu'avec tant de peine : l'abnégation. Mais vraiment, je désire bien qu'elle ne pousse pas cette qualité jusqu'au martyre et ne se laisse pas tout à fait dévorer par ses deux jolis enfants comme un beau pélican qui a le col penché sur l'épaule.

. . . . . .

1. Madame Lachaud.

XCIII

A EUSÈBE CASTAIGNE[1]

Lundi[2], 23 janvier 1849.

Le croiriez-vous, Monsieur? J'ai encore la faiblesse de penser qu'il est permis à un académicien de s'occuper de poésie et d'art; et, au fond des bois, je vous prie de vouloir bien répondre par un mot à quelques questions que je vais vous adresser.

La bibliothèque d'Angoulême a-t-elle les livres dont je vous envoie la liste et dont j'aurai besoin pour quelques études sur les anciens essais dramatiques en France? Avez-vous aussi un cabinet de manuscrits considérable? A quel siècle remontent-ils? La bibliothèque a-t-elle quelques manuscrits latins du IVe ou Ve siècle de l'ère chrétienne?

Vos deux *Machiavelli* sont ici conservés avec soin, et lorsque je ne les consulterai plus, je veux moi-même vous les rendre, Monsieur, et vous porter en même temps mes remerciements et l'assurance de ma considération.

Lazare de Baïf : *Electre* et *Hécube*.

1. Érudit, bibliothécaire de la ville d'Angoulême.
2. Le 23 janvier 1849 était un mardi.

Rotrou : l'ancienne édition, avec sa traduction des *Captifs* de Plaute.

La dernière traduction moderne de Plutarque, pour comparer à celle d'Amyot.

Le théâtre de La Motte.

La Vie d'Alger, soit en espagnol, soit en français, par Cervantes. (Livre assez rare je crois.)

Perrault (la plus ancienne édition). Le traité *des Anciens et des Modernes* et les *Contes*.

Les OEuvres complètes de madame de Staël.

Les *Mémoires* de Lanner (Anglais, habitant du Canada, qui vécut chez les sauvages).

Je ne fais aujourd'hui que des questions. Plus tard je choisirai parmi les ouvrages présents à cet appel et je ferai des demandes.

XCIV

A PHILIPPE BUSONI

Dimanche, 1er avril 1849.

Je réponds sur-le-champ, comme vous le désirez, mon ami, à votre lettre du 30 mars, pour vous dire que je ne puis consentir à la représentation actuelle de *Chatterton*, même avec les éléments nouveaux qui me sont offerts par M. Hostein[1]. Pour le retirer au Théâtre-

1. Directeur du Théâtre-Historique, puis de la Gaîté.

Français et organiser une nouvelle distribution de rôles, il faut attendre une autre époque, qui ne sera peut être pas très éloignée, où je donnerai un autre ouvrage dramatique. Ce sera alors et alors seulement que je remettrai *Chatterton* sous les yeux du public et que j'arrêterai la distribution et la mise en scène. — Remerciez, de ma part, M. Hostein de sa bonne volonté et dites-lui qu'il me la réserve pour l'époque de mon retour. Dans l'état actuel des choses, *Chatterton* appartient au Théâtre-Français, et je ne le retirerai qu'après avoir délibéré avec M. Hostein sur des projets futurs et une innovation que son théâtre peut m'aider à accomplir plus que tout autre.

En effet, je vous ai dit que je ne me présenterais à aucune élection et j'ai fait à d'autres la même réponse. Mais la Charente semble dire à présent : « Puisque la montagne ne vient pas chercher Mahomet, il faut bien que Mahomet aille trouver la montagne ». On est venu me voir dans ma chaumière, et dans mon désert on m'a apporté bien des propositions. — J'ai répondu que je ne sollicitais point cette mission, mais que je ne la refuserais pas ; que j'avais fait l'an dernier, à la même époque (27 mars), une circulaire à laquelle je n'avais pas un mot à changer ; que je n'approuvais pas toutes les manœuvres des candidats ; que, puisque le peu de célébrité qu'à mon nom, à tort ou à raison, attirait à moi ceux qui venaient me parler, ils n'avaient pas besoin de moi pour agir. Si, ayant lu mes ouvrages, ils ne me nommaient pas représentant, c'était apparemment la faute de mes œuvres et que ce que je dirais ne saurait

faire ce que tant de volumes n'ont pas fait; que pour ceux qui ne les ont pas lus, ce n'est pas à moi qu'il appartient de leur en apprendre l'existence et d'en redire les idées. -- En conséquence, j'attends ce que va faire la Destinée à Angoulême. J'en suis assez curieux. Je ne quitte pas ma modeste habitation. — S'il est écrit là-haut, que je dois monter à la tribune, eh bien ! tant mieux pour le *droit* et la *raison*, car je crois que je dirai là ce que les lettres n'ont pas encore fait sortir de moi, ce qui est immédiat, ce qui tient au moment, à la circonstance, ce que la tribune et le journal quotidien peuvent seulement exprimer. Sinon, tant mieux encore, et surtout pour moi, car les affaires publiques m'empêcheraient de veiller sur ma chère enfant, et les pensées auront toujours dans les livres une forme plus méditée et plus durable. — Je pense que la Destinée dirige une moitié de la vie de chaque homme et son caractère l'autre moitié. Cette fois, je laisse faire la Fortune.

De tout cela, il résulte que je reste chez moi dans mon ermitage. J'y suis heureux en effet, comme vous le dites, et surtout ma chère Lydia, qui aime les belles campagnes plus que moi et m'entraîne à les aimer par sa passion pour la nature.

Je suis assez loin d'Angoulême, je n'y vais presque jamais et n'y connais personne. Lydia n'y a pas mis les pieds une seule fois dans l'année. Il me serait donc aussi complètement impossible de surveiller votre candidature que la mienne.

ALFRED DE VIGNY.

XCV

A EUSÈBE CASTAIGNE

Samedi[1], 27 avril 1849.

Je vous ai cherché à la bibliothèque d'Angoulême, le 17 de ce mois, Monsieur, sans être assez heureux pour vous rencontrer. Je voulais vous remercier des renseignements que vous avez bien voulu me donner sur les livres dont vous pouvez disposer. J'irai bientôt vous en demander quelques-uns, et ce sera d'abord chez vous que je me présenterai. Mais je passe si peu de temps à Angoulême, que je voudrais savoir d'avance par vous si je puis trouver prêts à être enlevés les ouvrages qu'il me faut.

J'ai à Paris une traduction de l'*Histoire du Bas-Empire* de Gibbon que je voudrais retrouver ici. Elle est en vingt volumes environ. Il ne m'en faut que deux. Je les choisirai dans votre bibliothèque, si vous avez cet ouvrage.

Il y a peut-être chez vous une histoire de la Pologne, antérieure à celle de M. Salvandy, qui est surtout l'histoire de Jean Sobieski.

Un mot, je vous prie, sur ces deux questions.

Je vous demanderai quelques volumes de Plaute. Le jour où je pourrai vous aller voir, jour qui suivra de près votre réponse, je les chercherai avec vous.

1. Le 27 avril était un vendredi.

Je sors rarement de ma cellule, où je vis comme un bénédictin.

Mille compliments empressés.

XCVI

A PHILIPPE BUSONI

Mercredi [1], 10 juillet 1849.

J'ai répondu, sur-le-champ, le 1er avril, à votre lettre du 30 mars, mon cher ami. Depuis ce temps, j'attends encore une lettre de vous qui me fasse savoir que rien de ce qui vous est cher n'a souffert de tous les fléaux qui nous frappent.

Je vous donne ici une nouvelle occasion de me répondre si vous avez toujours le même cœur pour moi.

Je vois avec surprise dans un journal que le Gymnase a joué le 8 juillet une petite comédie de moi que vous connaissez et que j'écrivis en un jour pour un bénéfice, en 1833, je crois.

J'avais reçu le 8 juillet seulement une lettre signée *Édouard Lemoine*, qui me disait que Madame *Rose Chéri* (sa belle-sœur) désirait depuis longtemps jouer la *Duchesse* ; que l'on m'offrait pour cette distribution MM. Bressant, Ferville, Mesdames Rose Chéri et Anna Chéri; que M. Duponchel avait demandé cette pièce

1. Le 10 juillet étant un mardi, cette lettre doit être du 11.

pour une représentation à bénéfice à l'Opéra, puis l'avait ajournée ; qu'on me priait de la laisser jouer au Gymnase ; que les études d'une pièce de cette nature étaient longues et minutieuses ; qu'on n'aurait pas pensé à les entreprendre sans l'espoir que j'en permettrais la représentation au Gymnase, etc...

J'allais vous l'écrire pour vous demander si M. Édouard Lemoine est directeur du Gymnase, et son adresse, que ne me donne pas sa lettre, afin de lui répondre quelle était mon opinion et mon intention sur ses projets, quand j'ai vu dans *le Siècle*, ce matin : *Quitte pour la peur*. Dimanche 8 juillet.

Puis-je croire que l'on ait ainsi à la hâte joué cette pièce sans mon avis, sans mes conseils ? Informez-moi, je vous prie, de ce qui s'est fait. A-t-on annoncé sur l'affiche cette reprise, et de quelle manière ? Était-ce comme première représentation ? J'espère que non.

Comment a-t-elle été accueillie du public et de la presse ? Les acteurs en ont-ils bien fait sentir la pensée ? Le public l'a-t-il devinée ? Sur quelle édition l'a-t-on jouée ? La dernière de mon théâtre (chez Charpentier, 1842) est la seule bonne ; je vous l'ai donnée, je crois, à Paris. Mon intention était que cette bagatelle ne fût représentée que cet hiver, *sous ma direction*, et après des ouvrages de moi plus importants. Mais, comme on a joué la pièce le jour même où je recevais la demande qu'on m'en faisait, il ne me reste plus qu'à vous prier de me raconter l'événement (bien petit, assurément) et votre avis sur cette représentation si improvisée, pour moi du moins. Si un journal a fait quelque attention à

cette bagatelle, envoyez-le-moi, soit qu'il l'approuve ou la critique. Il y a bien des intentions qui auront échappé aux acteurs, je le crois. Mais comment et pourquoi a-t-on agi ainsi avec moi? Connaissez-vous M. Edouard Lemoine? Qui est-il?

Répondez-moi, mon ami, car je serais inquiet de votre santé ou de votre amitié.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente)

XCVII

A PHILIPPE BUSONI

Samedi, 8 septembre 1849.

Il faut bien, mon ami, que je vous apprenne que je vous ai écrit le 24 juillet et que vous ne m'avez pas répondu. En temps de choléra et de recrudescence, où tout le monde parle et écrit sur l'ignorance profonde de la science ou ce qui se nomme ainsi; quand tous les billets qu'on reçoit de Paris sont bordés de noir (j'en ai eu trois ce matin), il n'est pas permis de se taire si parfaitement.

Une autre main que la vôtre m'a envoyé les *Débats*[1].

1. Feuilleton de J[ules] J[anin], dans le n° du 16 juillet.

Oui, assurément, leur bonne grâce m'a charmé dans ma solitude. J'ai cru toujours au retour de leur sympathie. Quelquefois elle s'est montrée assez vive pour moi, mais ses éclipses étaient longues, un peu noires, surtout lors de *Chatterton*.

Cependant j'ai vu depuis Édouard et Armand Bertin, anciens amis de mon adolescence littéraire, et je les ai vus sans jamais leur parler de leurs infidélités à ma cause. Si petite cause, mon Dieu ! auprès des gigantesques causes qui se plaident entre les nations, cet immense procès qui n'est jamais jugé et dont chacun de nous paye toujours les frais du plus pur de son sang.

Je voudrais aujourd'hui, mon cher ami, vous donner une commission. Votre amitié s'écrie, je l'entends d'ici : « Enfin, je vais donc m'employer pour lui ». Oui, vous le ferez et la mission n'est pas cruelle. Il s'agit d'aller un soir dans la loge de Madame Rose Chéri, au Gymnase, lui demander si elle a reçu une lettre de moi que je lui ai envoyée avec le volume de mon théâtre, du fond de mes bois, du bord de mes chères fontaines, le 28 juillet. Je n'ai pas su si mon envoi lui était parvenu. Il me semble qu'un si joli voisinage doit peu vous déplaire, et comme je ne veux point être aimable avec vous, pour vous punir de votre silence, j'ajoute seulement que tout se porte bien dans ma chaumière et que je viens de faire poser des paratonnerres sur ses grandes tours, parce qu'il nous vient de la mer de beaux orages qui durent trois jours et trois nuits sans s'interrompre, et qu'ils font une certaine peur à Lydia.

Tout à vous de cœur, quand même vous seriez encore plus paresseux.

ALFRED DE VIGNY.

Vous m'aviez promis un certain journal, que je n'ai point reçu, mon ami.

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

XCVIII

A PHILIPPE BUSONI

Vendredi, 5 octobre 1849.

Je vous remercie, mon cher ami, d'avoir rassuré nos excellents amis de la rue de Berry. Quelques semaines de silence les avaient alarmés. Mais ils ne songent pas que je suis seul pour bien des correspondances et des travaux. Je vous écris près du lit de ma pauvre Lydia, qu'on vient encore de couvrir de sangsues; elle crachait le sang, et c'est, à présent, sa poitrine qui s'affecte des approches seules de la première fraîcheur de l'automne. Comment l'emmènerais-je plus au nord, dans les brouillards des Champs-Élysées, qui pénètrent partout? J'espère cependant pouvoir revenir cet hiver à Paris. — Je n'ai pas un mot d'Antoni[1] et de

1. Deschamps.

Léon [1] pas une ligne, de Barbier pas davantage depuis que j'écrivis à lui et à vous pour son *Jules César*. Je ne sais s'il désire le faire jouer et s'il suivra ce projet de Bocage. Je l'aurais désiré, mais je crois que la scène le trouble et déconcerte singulièrement.

Il serait curieux pourtant de faire cet essai sur nos oreilles du mélange de la prose et des vers. J'aimerais à y assister, mais ce que j'aimerais je n'y dois point penser en ce moment, et il me faut dire avec Épictète : *Souffre et abstiens-toi.* — Je suis bien aise de savoir enfin que Madame Rose Chéri a reçu mon envoi, mais j'aurais voulu apprendre qu'il ne lui a pas été désagréable, et elle ne m'a pas répondu encore. Je n'ai pas lu *le Constitutionnel,* dont vous me parlez, mon ami, et vous devriez me l'envoyer, je l'attendais de vous. Vous me l'aviez annoncé ainsi que les numéros de *l'Illustration,* où vous avez parlé de moi [2]. Je suis sûr, d'après ce que vous me dites du *Constitutionnel* [3], qu'il a été plus favorable à cette petite comédie que ne le mérite si peu de chose. Je connais l'esprit de l'auteur de cet article et je n'ai point oublié les marques de sympathie qu'il m'a données quelquefois, mais encore aurais-je voulu lire moi-même ce qu'il a lui-même écrit. Or, j'ai demandé ce journal à une autre personne qui ne me l'a pas envoyé, mais beaucoup d'autres feuilles dont je ne me souciais point.

1. De Wailly.
2. Numéro du 14 juillet 1849.
3. Feuilleton signé R[olle], dans le n° du 16 juillet.

Dites-moi, je vous prie, pour mon instruction, qui écrit en signant *Alceste*[1], ce qui n'est pas modeste, malgré la rime, dans l'*Assemblée nationale*, et si le nom de *M. Jules de Prémaray*[2] est un pseudonyme ou un nom réel.

Je marque ces questions faciles à résoudre pour vous, afin que vous me répondiez. Vraiment, si vous avez le temps de m'en dire un mot, vous me ferez plaisir. Les belles dames de Paris m'écrivent que Madame Rose Chéri joue son petit rôle de duchesse avec un soin, une grâce, une coquetterie, qui montrent que c'est avec prédilection qu'elle y revient. On prétend aussi qu'elle a parlé de son désir de jouer *Kitty Bell*. Croyez-vous *Chatterton* possible au Gymnase? Bressant vous paraît-il fait pour ce rôle? — Je ne vous demande que de répondre à mes questions par des *oui* et des *non, sans phrases,* comme le vote de ce conventionnel célèbre[3]. Mais répondez-moi à ce qui m'occupe dans ma cellule de bénédictin. — Et parlez-moi de vos enfants et de leur tendre mère.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

1. Amédée Achard.

2. J.-M. Regnault de Prémaray (1819-1868), journaliste et auteur dramatique, était alors rédacteur en chef de *La Patrie.*

3. Sieyès. Son vote pour la mort du roi n'est pas motivé au *Moniteur*, mais il ne contient pas le fameux *sans phrase.*

XCIX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, dimanche, 7 octobre 1849.

Mais certainement je boude. Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît, n'aurais-je pas aussi le droit de bouder? Méchante que vous êtes, vous me dites bien tout ce qui peut me tourmenter, et vous me faites un procès perpétuel pour une pauvre petite comédie couleur de rose. Vous allez me forcer à vanter mes vertus et à vous prouver, chère belle amie, que vous êtes une ingrate. Je vous prie de me conserver jusqu'à mon retour dans ma patrie véritable (la Touraine) cette lettre que l'on m'écrivit il y a un an, et que je reçus ici, après tous les voyages que vous voyez sur l'enveloppe. Cher petit juge d'instruction que vous êtes, considérez bien ce que j'ai fait de cette demande de toucher à ce fruit, défendu *par vous*. Je n'ai pas répondu un mot à ce Second Théâtre-Français [1], qui me demandait cette pièce et même une actrice par-dessus le marché, et qui en a été *quitte pour la demande*; et, voyez votre mauvais caractère, c'était pour vous plaire que je refusais ainsi par mon silence, et je n'ai pas voulu même m'en faire un

1. L'Odéon, après la fuite de son directeur, s'était mis en société, sur le modèle de la Comédie-Française; la lettre était de Ballande, l'un des sociétaires.

mérite auprès de vous, tant il était simple de ne pas laisser jouer une pièce que vous n'aimez pas.

A présent, voici bien autre chose. Vous savez bien que je suis à cent soixante lieues de Paris, et vous vous imaginez que j'ai fait répéter et jouer cette comédie à Paris. Ah! joli petit magistrat imberbe! que vous êtes jeune et ignorant des choses de Paris! On y prend, je vous assure, toutes les libertés dont on a besoin. J'ai appris par les journaux que le Gymnase avait trouvé agréable de me prendre cette pièce, comme on prend un mouchoir dans la poche du voisin. C'est un petit accès de communisme qui, dit-on, a réussi parfaitement. Je serai peut-être le seul à Paris n'ayant pas vu cette représentation, qui est fort courue à ce que l'on m'écrit. Et si je la vois jamais, faut-il vous le dire? oui (pourquoi pas?) cela me pourra bien serrer le cœur, car il me semble, en pensant à celle pour qui ce fut écrit, que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau. — Du reste, je redeviens plus sérieux en parlant de ceux qui ne sont plus. Ne croyez pas que ces relations de théâtre, qui font tant de bruit que toute la France a su celle-là, tiennent autant de place qu'il le semble dans la vie d'un homme. Il y avait sept ans que je n'avais vu cette personne, qui vous préoccupe, lorsque j'ai appris qu'elle avait tout à coup quitté cette vie[1] dont elle était en possession avec tant d'ardeur et d'éclat; et je l'ai su, comment? comme vous, comme tout le monde, par un journal, comme on sait tout aujour-

1. Madame Dorval était morte le 20 mai 1849.

d'hui. — Repentez-vous donc, Ange sévère, de votre jugement! Je ne suis coupable ni envers vous, amie chérie, pour avoir fait jouer ce joujou de salon, ni envers la mémoire de celle qui réalisait mes inventions sur la scène, et recevait sur son front les couronnes de fleurs qu'on leur jetait. Quand elle était en pays étranger, elle m'envoyait les couronnes, et il s'en trouva une un jour noire et blanche, comme on en jette sur les tombes. On l'avait jetée à Kitty Bell d'une loge du Théâtre de Bruxelles. — Je me tais, car savez-vous ce qui va arriver? Vous pensiez que j'oubliais ; vous trouverez à présent que je me souviens trop. Mais n'importe, je laisse ce que j'ai écrit sur ce papier, pour vous punir de m'avoir accusé d'un froid calcul de vanité. — Moi je ne vous accuse jamais. Aujourd'hui, pauvre bonté blessée, je vous plains. Je sais que vous pleurez une amie, notre bon cousin me l'avait écrit. Jamais il ne viendra une larme de vos yeux sans qu'elle tombe sur mon cœur. — Non, non, je ne vais point à Poitiers où vous n'êtes pas, et ne voulez ni ne pouvez venir. Eh bien! donc, restez chez vous, j'irai je ne sais comment, mais j'irai. Il faut que je vous voie. Vous êtes délicate, ménagez-vous et pensez à quelqu'un qui vous aime, pour vous donner le courage d'être prudente. — Si c'est par notre cousin que j'ai voulu savoir de vos nouvelles, et non par vous, c'est que j'ai espéré qu'il me dirait ce que vous faites de votre vie, de vos jours, de vos nuits, de vos heures, de vos pensées, de vos paroles, de vos regards. Mais il ne dit rien. Pourquoi n'écrivez-vous pas plus souvent sur votre amie, votre *bonne amie* dont vous

préférez les entretiens à toute chose? — Mon nom n'est-il jamais entre vous? Ne vient-il jamais sur vos lèvres? Ne sort-il pas un soupir de votre cœur qui le fasse entendre à cette Élise mystérieuse et si chère?

Vous aimez les vers anglais? Eh bien! je vous *ordonne* de traduire ceux-ci et de me répondre tout de suite :

Doubt thou, the stars are fire;
Doubt that the sun doth move :
Doubt truth to be a liar,
But never doubt I love! [1]

C

A PHILIPPE BUSONI.

Vendredi, 12 octobre 1849.

Je ne puis m'empêcher de vous remercier tout de suite de ce mouvement de cœur qui vous a porté à relever cette sottise glissée, dit-on, avec tant de soins dans plusieurs journaux. C'était vraiment l'Académie Française elle-même qui devrait dire : nous prenez-vous pour des écoliers qui *profitent de l'absence d'un des membres pour en élire un autre?* Dans quel journal avez-vous répondu? Dites-moi la date et le nom du journal que je le fasse demander [2].

1. *Hamlet*, II, II.
2. *L'Illustration* du 6 octobre 1849.

Quelle puérilité ! Quand on a vu qu'on ne pouvait empêcher le retour ni le repentir de l'Académie Française on s'est hâté de l'empoisonner. Cela décèle un dépit bien vif de mon élection à la Présidence et il est bien maladroit de montrer ce dépit à tout le monde. Celui qui fait dire qu'il était absent ne pense pas que j'étais plus absent que lui de cent lieues. Je me souviens qu'une personne qui tenait à la Cour du dernier règne vint à moi tout essoufflée, dans un salon, un soir, me demander comment finirait ce désaccord; je lui répondis :

Le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

Je ne me trompai guère. Le *trône* est mort et *on* ose à présent me nommer, on reprend courage. — Je ne suis pour rien dans cette révolution, car depuis le mois de mai 1848 que je suis en *Aquitaine*, comme on veut dire, je n'ai pas échangé deux lettres avec un seul membre de l'Académie.

Je remarque, à ce propos, qu'il n'y a pas de corps dont les us et coutumes soient plus mal connus que celui-ci. Vous-même vous vous y trompez en cela que vous croyez le Directeur de ce trimestre chargé de recevoir MM. de Noailles et de Saint-Priest. Il n'en sera rien. Sachez, mon ami, que selon l'usage antique et solennel, chaque Directeur doit recevoir le remplaçant du mort de son trimestre. Il n'en doit mourir qu'un en trois mois cela est convenu; cependant Victor Hugo en a eu deux dans ses trois mois. Donc M. de Noailles sera reçu par le Directeur du trimestre où mourut M. de Chateau-

briand (je crois que ce fut M. de Saint-Aulaire), et Alexis de Saint-Priest par celui qui eut pour défunt le pauvre Vatout : c'était M. Dupaty.

J'ai entendu un académicien dire : « Je n'aime pas *mon mort* ».

J'espère moi n'en avoir pas durant mon trimestre, car je ne sais si j'aimerais *mon vivant* qu'il faudrait recevoir.

Et ce *Constitutionnel* que vous deviez m'envoyer ? Je ne l'aurai donc jamais ? Comment voulez-vous qu'on soit poli ? Écrivez-moi du moins la date. Vous devriez vous amuser à apprendre au public ce que je vous dis là des usages académiques, il ne s'en doute pas. Vous voyez que le moment important de la Présidence n'est pas celui où l'on siège à *huis clos*, mais le jour d'insupportable cérémonie où l'on reçoit le successeur de celui dont on a suivi le convoi. Quel est mon chancelier ? On ne l'a pas publié, je crois, dans la nouvelle comme c'est l'usage. — Si vous passiez un matin devant l'Institut vous me feriez plaisir en le demandant au secrétariat.

Madame de Vigny est encore au lit en ce moment, je ne puis encore ni la quitter, ni l'emmener. Je lui ai lu les bonnes paroles de dévouement de votre lettre et elle en est bien touchée ; j'aurais bien aimé aussi lui lire ce que vous avez répondu aux journaux qui ont blessé votre cœur d'ami, ma bonne chère malade en aurait joui. Je vous remercie des renseignements que vous m'avez donnés, ils me sont précieux pour apprécier les opinions exprimées sur mes ouvrages et les peser juste.

Eh bien ! Eh bien ! Voilà donc votre chère Clotilde un peu malade et puis belle et guérie!

Vous n'avez plus peur, elle est femme.

Relisez André Chénier quand elle sera couchée et endormie :

La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes [1].

Vous devez être fier, jeune père que vous êtes, au lieu de vous inquiéter.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Vous êtes las d'écrire, répondez-moi seulement des *oui*, des *non* et des *dates*.

CI

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, vendredi, 16 novembre 1849.

Dimanche dernier, j'ai conduit comme président la députation de l'Académie Française à la cérémonie singulière où les croix et les médailles données à l'industrie ont été portées à la Sainte-Chapelle, et bénies dans des châsses assez pareilles à l'arche sainte des Juifs. La vue

1. *Arcas et Palémon.*

de cette chapelle admirable, restaurée dans le style de saint Louis, ravirait, je crois, votre cœur par la gravité des souvenirs, et vos yeux par l'éclat du présent. Nous irons la visiter quand vous viendrez à Paris, et nous donnerons des noms aux statues des charmants apôtres, qui assurément furent des portraits des seigneurs de la Cour de ce temps qui entourèrent saint Louis à la Terre Sainte.

Ne croyez pas aux éloges que l'on donne aux chants de l'Orphéon. La mélodie et l'harmonie sont absentes de ces chants criards, violents, saccadés ; et je regrettais en les écoutant ces chants si merveilleusement mélancoliques et mélodieux des confréries italiennes du moyen âge, que l'on a joués quelquefois ici au Conservatoire, et dont la religieuse tendresse a dû vous ravir si vous les connaissez. Si vous avez chez vous la musique de la *Romanesca*, cette danse noble du temps de François Ier, jouez-la ce soir ; si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. — Ne négligez pas, chère Alexandrine, cet art délicieux de la musique qui élève l'âme par de si douces émotions. Je les trouve d'autant plus ravissantes qu'elles sont indéterminées et que la limite des sentiments et des idées n'est pas fixée sur une image, comme par les autres arts, et laisse la rêverie plus libre.

Votre oncle était à Paris : je l'ai vu presque tous les jours. Hier je l'ai enlevé et mené aux Français. Il vole comme un papillon de théâtre en théâtre, et des roses aux fées. Il loge dans une rue dont le nom et les hasards me font frémir pour sa vertu. Donnez-lui de sages conseils. Il prétend avoir reçu de vous un billet où vous

lui dites de me serrer la main et surtout de ne pas m'embrasser. Cela le préoccupe beaucoup, et il chante comme dans les vaudevilles :

Quel est donc ce mystère ?

Il dit qu'il n'ira pas à Onzin jusqu'à l'été. Mais il se flatte de l'espoir que vous irez à Blois passer quelques jours. Est-ce vrai ? Il dit que vous étudiez une partition avec votre amie. Je croyais qu'il vous était défendu de chanter, et vous ne l'avez pas voulu devant moi, à Dolbeau. C'est bon ! ce sera ma première querelle. Il est toujours bon d'en avoir une en réserve pour fonder son empire. C'est assez votre manière, n'est-ce pas ?

Quelquefois je m'arrête tout à coup au moment de vous écrire. Et vous vous plaignez de ce qu'on ne vous parle pas à cœur ouvert, vous, femme toujours à demi voilée ?

Je rouvre ma lettre pour vous parler d'une lettre que je viens de recevoir de Tours, lettre toute brûlante, tout enthousiaste, d'un jeune homme qui vient de lire *Stello* et qui se jette dans mes bras en pleurant, mais tout enivré, et dans l'émotion d'une première lecture. C'est un étudiant. Sa lettre est un cri de douleur et de bonheur à la fois. Les jeunes gens forment la partie de la nation qui me répond toujours la première. Quelques jeunes femmes m'ont écrit quelquefois aussi de singulières confidences, presque des confessions, et je ne les ai pas trahies. Mais, sans dire leur nom, je vous donnerai à lire quelques-uns de ces épanchements d'inconnues qui

ont eu besoin de me dire leurs émotions profondes et ne me verront jamais. Il s'agit ici d'un garçon, et je puis bien le nommer. Il signe : *Armand B..., étudiant, à l'hospice de Tours*. Est-il malade, ce pauvre enfant ? ou élève en chirurgie ? Envoyez donc un jeune homme ou quelqu'un s'en informer. Quel qu'il soit, il m'intéresse. Je lui répondrai, mais je voudrais savoir quelque chose de lui, pour mesurer ce que je dirai à sa situation. Quelles sont déjà ses désolations ? Déjà ! Je pourrais le désespérer si je n'y prenais garde. Je vous prie, aidez-moi, et prenez indirectement quelques renseignements. Si vous m'éclairez, je frapperai juste et je le guérirai par quelques mots... je lui imposerai les mains.

CII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, lundi, 31 décembre 1849.

Il y a des personnes pleines de raison qui disent qu'il est fort mal de ne pas inviter sa cousine aux grandes séances publiques de l'Académie Française. Pour moi, je craignais un peu que vous n'eussiez froid aux pieds, mais au contraire on étouffait à la réception du duc de Noailles. Si vous êtes courageuse, venez à celle d'Alexis de Saint-Priest : vous l'avez vu, je crois, un matin chez moi. Il était ambassadeur en Portugal il y a deux ans.

Nous avons reçu là deux citoyens assez peu révolutionnaires, comme vous voyez. Il y aura encore cette fois tout le faubourg Saint-Germain, et si vous n'avez pas vu encore nos séances publiques, cela pourra vous intéresser. Je crois peu à votre arrivée, mais, si par impossible vous vous en avisez, écrivez-moi sur-le-champ pour avoir des billets réservés.

J'ai presque des remords d'avoir quitté le Midi, car ma pauvre Lydia semble ne plus pouvoir supporter l'air de Paris. Elle est au lit depuis trois semaines et souffre beaucoup de la poitrine; mais le froid n'est-il pas rigoureux partout, cet hiver?

Malgré cela, si j'étais libre, j'irais à Tours tout exprès, Madame Alexandrine, pour vous parler d'un traité de théologie qui m'occupe beaucoup, et sur lequel un abbé m'a consulté. Si vous aviez été là hier, vous seriez venue avec moi dans *votre* loge du Gymnase voir une criminelle comédie qu'on nomme : *Quitte pour la peur*, et qui est jouée à ravir par une certaine Rose Chéri, jeune et charmante célébrité, qui ressemble dans ce rôle à Mademoiselle de Coulanges, de *Stello*, qui ne vous est pas inconnue. Elle vous aurait fait « pardonner peut-être les péchés de l'auteur » : par ces mots finissent toutes les pièces de Calderon.

Jeudi dernier, à l'Académie, quand MM. Guizot, Salvandy et Pasquier me demandaient tour à tour la parole, je pensais à ce que vous m'auriez dit si vous aviez été assise dans mon grand fauteuil : — « Est-il bien vrai, Alfred, qu'il y ait eu une révolution? » — Grâce au ciel, chère belle cousine, je viens de quitter ces grandeurs

et je descends du trône de la Présidence sans avoir conduit le convoi de personne. Un de mes amis, obligé de faire l'éloge d'un de nos confrères, me disait en partant : *Je n'aime pas mon mort.* Moi, j'aurais bien pu dire en recevant celui qui sera élu : *Je n'aime pas mon vivant.* J'ai de mes mains dépouillé le scrutin qui nomme mon successeur. Puisse toute abdication être aussi magnifique !

Est-ce pour les concerts de Tours que l'on a pris soin de cette belle voix qui m'est encore inconnue ? Quel livre a occupé vos soirées à la campagne ? Quel journal recevez-vous tous les jours ? Je voudrais le savoir ? Vous a-t-on communiqué ceux qui dénonçaient ma présence à l'Institut ? Avez-vous lu le discours du duc de Noailles ? Vous a-t-il plu ? — Mais vous n'avez pas le temps de causer, n'est-ce pas ? — Une visite vous attend en bas, une en haut, et demain un concert ! Pauvre enfant, comme ils vont fatiguer votre poitrine ; et quelles mauvaises fadeurs vous seront dites, en échange de tant de notes, de gammes et d'accords !

CIII

A PHILIPPE BUSONI

Vendredi, 11 janvier 1850.

Je suis au lit, mon cher ami, et assez affaibli par le sang que l'on m'a tiré.

Le froid m'a saisi il y a huit jours et m'a donné une fièvre violente et des douleurs sur le côté et la poitrine qui me semblaient annoncer une longue maladie. On l'a arrêtée par un coup d'autorité et de fortes mesures, mais ce n'est qu'hier que médecin et garde m'ont quitté. Si vous avez un moment de liberté, il n'est que trop vrai que vous me trouverez dans un grand fauteuil et encore assez languissant.

Oui, j'ai vu jouer *Quitte pour la peur*, mais c'était le premier jour de sa reprise et non le second. J'ai été ravi de Madame Rose Chéri sur la scène et chez elle. Cette bagatelle a été jouée mieux qu'elle ne le mérite, et Bressant est aussi duc et pair qu'on peut l'être. Lydia n'y était pas, car, depuis un mois, elle était retenue chez elle par un rhume inguérissable.

Vous écrivez beaucoup, dites-vous. Où donc se lit ce que vous écrivez? Comment tout le monde le sait-il, excepté moi?

Vous voyez ce que c'est que Paris. Le temps passe et l'on ne se voit pas. Me voilà vous écrivant comme du Maine-Giraud, et je n'ai ni la chaleur, ni mes beaux arbres, ni mes vertes collines.

Baisez le front pur de votre fille de ma part et, si vous ne venez pas, dites à votre page Philippe que de deux heures après midi jusqu'à minuit il me trouvera. Pour leur mère et pour vous, gardez les meilleures paroles de l'amitié venues d'un cœur qui vous est tout dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

CIV

A PHILIPPE BUSONI

26 janvier 1850.

Ah ! cette fois c'est pour tout de bon et *l'Illustration* m'arrive avec toutes les jolies choses que vous dites sur la poudre et les mouches de notre époque.

Mon ami, remerciez qui de droit en mon nom et remerciez-vous vous-même avant tous de ce gracieux envoi que je ferai relier par volumes.

Vraiment, je crois qu'on m'a trop saigné. J'ai vu Auguste Barbier l'autre jour, qui est de cet avis-là et m'en a donné pour preuve que Raphaël et Madame Malibran étaient morts pour cela. Cela m'a rassuré tout à fait ! La fièvre, en partant, m'a laissé l'insomnie à sa place. — Quand je serai capable de déjeuner, je vous prierai, cher ami, de choisir un jour pour vous trouver un matin ici avec Auguste Barbier. Nous aurons le temps de causer en paix.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CV

A PHILIPPE BUSONI

Vendredi, 8 février 1850.

Comme chaque salon, chaque chambre et chaque rue ont un petit coin où l'on discute et dispute sur la politique, vous êtes bien bon, mon ami, de vous préoccuper un moment du scrupule d'avoir offensé nos bons et spirituels amis anglais. Ils en voient bien d'autres. Votre conversation ne leur a laissé d'autre souvenir que celui de l'amitié que vous leur avez témoignée. Ils sont entourés d'amis français qui ont pour eux une grande amitié et ne peuvent souffrir l'Angleterre, cela ne leur fait rien du tout.

J'aurais bien voulu savoir si vous avez reçu cette comparaison de lord Byron et comment vous l'avez trouvée.

Je commence à sortir et j'irai vous voir dans peu de jours.

M. Nisard est pour moi une très ancienne connaissance. J'ai lu et souvent relu ses ouvrages, et dernièrement encore un travail excellent de lui sur les classes moyennes en Angleterre[1].

1. *Les classes moyennes en Angleterre et la bourgeoisie en France* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1849).

Quand je vous verrai, nous conviendrons d'un jour qui lui soit agréable pour que je puisse le voir autrement qu'avec les visites souvent très nombreuses qui entrent et sortent le mercredi.

Je l'attendrai seul et nous pourrons causer avec quelque suite.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CVI

A PHILIPPE BUSONI

Vendredi, 17 mai 1850.

Lydia se trouvait mal quand je vous ai rencontré ce matin, mon ami. Je la conduisais en la soutenant chez un libraire pour l'y faire asseoir. J'étais très inquiet, je vous l'ai dit par signes, m'avez-vous compris? Ce soir elle est au lit encore et je vous l'écris pour vous expliquer mon brusque passage qui vous a dû étonner. Elle descendait de voiture quand elle s'est sentie défaillir. J'ai souvent ainsi des alarmes bien grandes.

J'espère que vous avez retrouvé vos deux compagnes au théâtre l'autre soir et que je n'ai point le remords de vous en avoir séparé.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

J'irai chez vous causer du *Chariot d'Enfant*[1] et de *Sacountala*[2].

Comment n'ai-je pas vu toutes ces pièces dont vous parlez si bien dans ce courrier qui m'arrive? En vous lisant, je me reproche cette vie d'ermite, mais en regardant mon ermitage, j'y vois une malade qui m'excuse, hélas! toute l'année. — J'espère que cette fois ce ne sera rien.

CVII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, jeudi 11 juillet 1850.

Je crois que le silence et l'immobilité de la verte nature se communiquent à ses habitants comme des maladies contagieuses. Êtes-vous « la Belle au bois dormant »? Si non, qui vous empêche de me faire savoir toutes sortes de choses que j'attends de vous? D'abord et avant tout, si votre père est tout à fait rétabli des

1. Drame en cinq actes et sept tableaux, tiré du drame indien du roi Soudraka, par Méry et Gérard de Nerval, représenté pour la première fois à l'Odéon, le 13 mai 1850.

2. *La Reconnaissance de Sacountala*, drame sanscrit, en sept actes, de Kalidasa, dont la première traduction française, faite sur la version anglaise de William Jones, est due au « citoyen » A. Bruguière, le parent d'Alfred de Vigny, (Paris, an XI, 1803, in-8°).

brûlures des médecins? Ensuite si vous allez voyager et pour quelle santé vous l'allez faire? Combien de temps durera ce voyage? Le savez-vous? Êtes-vous bien sûre que l'air de la mer ne soit pas votre ennemi? Braverez-vous longtemps ses violences froides du soir et du matin? J'ai vu des personnes plus fortes que vous en souffrir beaucoup. — Ma cousine, Madame de Ludres, est, dit-on, à Onzin, l'irez-vous voir là-bas? Que faites-vous des longues journées à la campagne? Que lisez-vous? Qu'aimeriez-vous à lire? Avez-vous des ouvrages favoris qui vous attachent? Car toutes les heures ne peuvent vraiment se passer pour vous en visites de châteaux et en promenades. Je n'ai pas foi dans les dispositions pastorales d'une bergère qui ne sait pas combien elle a de vaches ; je ne crois donc pas non plus que les soins champêtres remplissent votre vie.

Lisez, je vous prie, les *Mémoires* de Chateaubriand. Malgré ses sombres humeurs contre son père, et sa mère, et ses amis, malgré ses jugements injustes et jaloux, il a de grandes pages et des tableaux sévères remplis de beautés que vous aimerez assurément, ma chère Alexandrine. Sa vanité est excessive, il est vrai : il se pose en parallèle avec l'Empereur, il gémit sans cesse sur lui-même, il se pleure, il semble croire que le monde s'éteindra après lui et qu'il est le dernier homme. Il dénigre tous les écrivains de peur qu'on ne pense à lire autre chose que lui, etc., etc. Mais à part ces faiblesses toutes puériles, qui sont peut-être une maladie particulière à l'animal nommé auteur ou poète, vous serez ravie, j'en suis sûr, de certains tableaux, comme son

voyage en Amérique et la cause subite de son départ; ses misères d'émigré à l'armée de Condé et à Londres; un sentiment timide en Angleterre quand il est professeur d'une jeune personne. Puis ses grandes colères politiques! Tout cela passe souvent de la grâce à la grandeur. Lisez-le, cela en vaut la peine. Causez-en avec moi; cela fera, ce me semble, que nous remplirons cet éloignement où je suis toujours de mes parents, trop dispersés, et de mes cousines, éparses dans tous les châteaux de France. On a beau avoir pour ses parents une douce affection, encore faudrait-il échanger des idées et des sentiments de temps à autre, et quoi de mieux vraiment que l'écriture pour cela? N'est-ce pas une bonne invention? Il me semble qu'il n'est point superflu de se connaître?

En cette occasion, par exemple, dites-moi quel homme vous semble l'auteur de pareils Mémoires? Pensez-vous qu'il soit probable que Madame de Beaumont l'ait aimé, comme il le prétend? Moi qui l'ai connu, je n'y crois guère.

Voilà que je cause avec vous comme si vous étiez là. Que me répondrez-vous? Mes arbres ne me disent rien, et sont aussi bêtes que les vôtres.

Bonjour, chère belle et bonne petite Alexandrine, je suis de mauvaise humeur de parler tout seul.

CVIII

A PHILIPPE BUSONI

Lundi, 15 juillet 1850.

Je suis en voyage depuis le 8 juin, mon cher ami, mais depuis peu de temps chez moi. — Nous nous sommes arrêtés encore en Touraine et en Poitou. — Malgré tant de lenteur et de repos, Madame de Vigny vient encore d'être bien souffrante depuis quelques jours ; mais aujourd'hui que me voilà plus tranquille, ce soir, j'ai besoin, en regardant un bel orage que la mer vient de nous envoyer, de vous serrer la main et de causer avec vous. Je gage qu'en ce moment, cher ami du Monomotapa, vous m'écrivez. N'importe, je continue. Je suis inquiet pour vous comme je le suis toujours pour qui m'est cher, et voici ce que je m'imagine.

D'abord, vous êtes malade, et la preuve que je m'en donne à moi-même c'est que je n'ai pas reçu de lettre de vous.

Ensuite, vous êtes mécontent peut-être de ce que le *Crédit* [1] a changé d'administration (m'a-t-on dit) et vous regrettez le doux Saint-Simonien [2] avec son gilet blanc sur lequel je lus jadis : *Le Père*.

Ensuite, votre Beauté chérie, votre Ange de Raphaël,

1. Journal quotidien fondé par le Saint-Simonien : Charles Duveyrier, 1848-1850.

2. Enfantin.

votre Vierge à la Chaise, votre Chérubin de Murillo, votre Amour de l'Albane, votre fille en un mot, s'est levée ce matin un peu pâle et vous voilà aux champs? — Insensé que vous êtes, vous n'êtes pas un père, mais une mère folle d'amour et prête à mourir si votre fille a mal au pied. Comment voulez-vous que je croie que vous soyez bien portant ou seulement vivant à ce train-là? O mauvais père, qui la gâtez tant que je la défie à présent de ne pas trouver glacés et indifférents Roméo, Paul et Des Grieux, quand elle aura le malheur de les connaître! Voilà-t-il pas assez d'injures? On a le temps à la campagne et la nuit d'en écrire à ses amis et j'en use.

Vous vous êtes mépris, mon cher ami, dans votre spirituel courrier de Paris, sur le pigeon de Salvandy. C'était à l'Institut, dans la séance générale des cinq Académies, lorsqu'on discutait la forme de présentation des membres du Conseil de l'Instruction publique. Un beau pigeon gémissait sur une corniche du dialogue établi entre Raoul Rochette et un mathématicien tout rouge et furieux. Le pigeon s'est d'abord posé sur une tête chauve qu'il prenait pour un rocher comme l'aigle d'Eschyle, et, chassé de là, il s'est réfugié sur la sombre forêt des cheveux noirs de Salvandy. L'Institut a pensé qu'il devait s'agenouiller.

> Et ne sais comme il y manqua,
> Car il est bonne créature.

Joinville et saint Louis l'eussent fait. Qui a-t-on élu pour le Conseil général de l'Instruction publique? Vous me le direz, n'est-ce pas?

Me voici tout à fait charmé de ce que vous dites de ce M. Petin[1], dans votre courrier du samedi 13 qui m'arrive. Envoyez-moi, je vous prie, une petite locomotive aérienne, j'irai aux Français avec vous demain et, en sortant du théâtre, je reviens ici pour souper.

Il me manque celui du 6 (n° 384). Mais, je ne suis pas surpris qu'il se soit égaré, car il retourne rue de la Réforme[2] et m'est renvoyé de là, mais irrégulièrement. Donnez donc encore à *l'Illustration* mon adresse de la Charente pour qu'elle me vienne directement, afin que je la reçoive comme une lettre de vous sur Paris.

Permettez aussi, cher ami, de vous prier, si vous connaissez M. Arsène Houssaye[3], de le voir de ma part et de lui dire que s'il donne quelque suite à l'intention qu'il m'a témoignée de reprendre *Chatterton* et *le More de Venise*, ce dont il me parla il y a deux mois, je désire beaucoup que ce ne soit pas en mon absence de Paris, parce que j'aurai à donner sur la mise en scène et la distribution des rôles des instructions indispensables.

On m'écrit que Rachel va jouer ou a joué, à Londres, *le More de Venise*. En êtes-vous informé? Je ne sais ce que j'en dois croire. Je n'aurai foi dans ces projets que quand je les saurai officiellement; c'est pourquoi je vous prie de voir le directeur si vous êtes en bonnes

1. Inventeur d'un ballon dirigeable que Busoni appelle *locomotive aérienne* et dont le dessin devait être publié, deux mois plus tard, dans *l'Illustration* du 7 septembre 1850.

2. Nom de la rue des Écuries-d'Artois (actuellement rue d'Artois), de 1848 à 1850.

3. Administrateur de la Comédie-Française.

relations avec lui, sinon n'y pensez plus. Vous semblez prédire l'entrée de Rose Chéri aux Français. Y croyez-vous, et Bressant, dans ce cas-là, resterait-il au Gymnase?

Voilà bien des questions sur de petites choses, mais vous m'en voudriez si je ne vous parlais pas de quelques petites affaires par lesquelles vous eussiez occasion de parler de moi, avec ce bon cœur d'ami que vous me conservez toujours.

Dites à votre charmante famille que je suis tout à elle comme tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

CIX

AU DOCTEUR MONTALEMBERT

Mardi, 27 aout 1850.

Voulez-vous permettre, cher Docteur, que je vous donne une fois une commission plus riante que celles qui vous occupent dans votre vie passée auprès de ceux qui souffrent. Il s'agit aujourd'hui de ceux qui jouent et qui jouent même la comédie. J'ai entrepris de civiliser la ville de Blanzac : je n'ai pas encore réussi *par les yeux,* puisqu'elle ne veut pas avoir de bibliothèque

publique; je vais essayer de la prendre par les *oreilles*. Les jeunes institutrices que vous connaissez (Mesdemoiselles Valler) m'ont demandé conseil : je leur ai donné Racine et conseillé de jouer *Esther* comme les demoiselles de Saint-Cyr, mais il leur manque un costumier. C'est ici que j'ai besoin de vous. Je désire savoir s'il y a un costumier à Angoulême pour le carnaval ou pour le théâtre et s'il peut me louer *(à moi)*, pour trois jours, plusieurs manteaux, soit de couleur *hyacinthe*, soit violette, pourpre ou bleue pour les rôles d'Assuérus, Aman, Esther, Mardochée, et quelques couronnes de papier doré, fragiles comme elles sont en ce temps de grâce, enfin quelques accessoires.

Répondez-moi vite; le directeur du théâtre que vous pourriez voir voudrait bien peut-être remplacer le costumier, s'il n'y en a pas.

Si l'un d'eux peut faire tout ceci, j'irai à Angoulême voir les manteaux.

Enfin, voyez, aidez-moi dans mes prétentions de civilisateur; elles sont, j'espère, bien innocentes et suffiraient pour faire mon salut, quand je n'aurais pas d'autres saintetés encore à Champagne, mon autre commune, dont je baptise la cloche en lui donnant une Sainte-Vierge.

Allons, Docteur, sanctifiez-vous et agissez vite, car il me faut tout cela dans six jours, s'il se peut.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, 15 septembre 1850.

Je voudrais bien aujourd'hui savoir de vous, ma belle amie, si les femmes de Touraine ont eu seulement une larme pour ce pauvre Balzac, leur compatriote, et si quelque marque de ce regret lui a été donnée en public par son pays natal. — En vérité, je crois que c'est le mariage qui l'a tué. Quelques jours avant de vous aller voir à Dolbeau, j'étais chez Gudin (le paysagiste merveilleux de la marine universelle), et après avoir parcouru toutes les mers sur tous les murs des salons, des corridors, et des escaliers de sa villa de Beaujon, nous étions arrivés à la terrasse orientale de ce petit palais, et nous regardions le panorama de Paris. Il me montra dans la cour voisine une voiture de voyage toute poudreuse, qui venait de débarquer, me dit-il, Balzac arrivant avec sa femme moscovite. J'avais toujours cru cette Russe fabuleuse, et je m'étonnai de sa réalité. Est-ce ce glaçon du nord qui l'a pétrifié ? J'aurai des détails là-dessus. Je crois que c'est l'être abstrait nommé l'*Hymen* qui s'est vengé de son livre de la *Physiologie du mariage*, en le tuant au pied de son autel après l'avoir amené à sacrifier.

Je ne l'avais vu que trois fois dans ma vie, mais j'ai

toujours estimé en lui la persévérance et l'obstination de ses travaux, malgré la nature, qui ne lui avait donné aucune facilité, malgré le public, qui avait dédaigné ses premiers ouvrages. — Je le rencontrai d'abord imprimeur ; et comme tel il me communiquait les épreuves de la seconde édition de *Cinq-Mars*[1]. C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide. — Il y a six ans environ, j'étais allé entendre à la Chambre des députés la discussion sur la loi de la propriété littéraire. Une voix, venue du fond de la tribune où j'étais, me dit : « Eh bien! Monsieur de Vigny, les poètes seront donc toujours, comme l'a dit votre Chatterton, des *parias intelligents?* » Je me retourne et je vois que ces paroles sortent d'une bouche dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde, d'une poitrine forte, d'un corps très gros et très gras, d'une tête joufflue et toute rouge. Il me fit remarquer que nous étions les seuls présents parmi les poètes et les écrivains, qui étaient tous en cause.

— Est-ce surprenant, dis-je, à une époque où chacun s'abandonne et rit de lui-même, en demandant pardon de la liberté grande qu'il prend d'être quelque chose?

1. *Cinq-Mars, ou une Conjuration sous Louis XIII*, par le comte Alfred de Vigny. Troisième édition, revue et corrigée. Paris, Urbain Canel (Imprimerie de H. Balzac, rue des Marais S.-G., n° 17), 1827, 2 vol. in-8°.

Je ne le revis plus, si ce n'est à l'enterrement de mon pauvre ami Charles Nodier, le plus poétique des savants. Il me suivait en tournant autour de la bière drapée de noir. Je lui passai le goupillon. Je pensais en moi-même : Ainsi un jour, je vous passerai la palme académique. Il ne me parla pas non plus, mais j'affirme qu'il me comprit et que son regard me répondit : Qui sait? car il sourit avec un peu de mélancolie en secouant la tête. Quoi de plus inutile, mon amie, que les paroles pour ceux qui savent voir, n'est-ce pas? Quoi de plus inutile aussi que les médecins et leur science contre les maladies incompréhensibles de la pensée, ces maladies insaisissables qui nous empoisonnent? De nos jours seulement, voyez et comptez ceux que nous avons pu connaître. L'Empereur en est mort à Sainte-Hélène, mort d'inanition et de ce que sa pensée lui disait : « Le monde tourne sans toi, que fais-tu là sur ton rocher? » Casimir-Perier, Benjamin Constant, le général Foy, le bon et spirituel Martignac, que j'ai beaucoup connu, sont morts de *tribune*, autre forme du mal. Louis-Philippe vient d'y succomber, il meurt d'exil. La voix lui a dit : « Si tu avais agi comme toi-même en 1832, et comme Cavaignac, tu serais roi, Macbeth! » Frédéric Soulié est mort du cœur, comme Balzac. Qui y pense maintenant, même en les lisant? S'immolaient-ils pour vous, blondes lectrices? ou à l'argent, au dieu Mammon, au dieu de l'or? Toujours est-il que ces deux romanciers ne choisissaient pas assez dans leurs idées. Un grand peintre produit sans cesse, jour et nuit, et malgré lui, des esquisses et des ébauches, mais il ne doit choisir

que les plus belles pour les exécuter en tableaux. Raphaël, Michel-Ange, crayonnèrent bien des attitudes, mais ils ne s'arrêtèrent qu'à des choses comme la *Transfiguration* et le *Jugement dernier*.

CXI

A PHILIPPE BUSONI

Mercredi, 9 octobre 1850.

Mais que deviennent donc les lettres, mon cher ami ? Je vous en ai écrit une si volumineuse que j'en étais épouvanté. Je l'écrivais le 15 août en réponse à celle que vous m'aviez envoyée le 12 août, pour m'apprendre votre première entrevue avec M. Arsène Houssaye [1]. Vraiment demandez-la aux bureaux de la poste, car elle avait douze pages et je vous y disais beaucoup de belles choses.

Comment pourrais-je m'en souvenir? Tout ce qui

1. On lit dans *Les Confessions*, d'Arsène Houssaye, IV, 295 : « Pendant des années je l'ai vu tantôt chez moi, tantôt chez lui pour la reprise d'*Othello* et de *Chatterton*. Quel que fût la distribution des rôles, il disait toujours : « Je vais étudier les comédiennes ». Il venait au théâtre, mais il s'en allait plus indécis encore. C'était à mourir. Il y mettait tant de bonne grâce qu'il était impossible de ne pas prendre patience. C'est ainsi que, voulant le jouer, je n'ai réussi qu'à perdre agréablement mon temps ».

m'en reste, c'est qu'assurément je vous remerciais de toute cette bonne grâce à aller en ambassade à la Comédie-Française. Ce que j'avais craint, c'était une représentation montée à la hâte, en mon absence, de l'une de mes pièces. La lettre de Londres, au nom de Rachel, me l'avait fait redouter, mais je suis fort rassuré par ce que vous me dites de l'absence peut-être perpétuelle de miss Rachel [1].

Cependant comment la Comédie-Française se priverait-elle volontairement de son diamant? Je suis ravi de tout ce qu'on prête de charme à mademoiselle Brohan III [2]. Je connais déjà les deux autres princesses du nom, sa mère et sa sœur; mais après tout, il me semble que cette merveille un peu trop vantée d'avance sera comédienne et non tragédienne, si j'en crois les *Contes de la Reine de Navarre* qu'elle va jouer. J'espère que M. Scribe nous mettra en scène le tableau de Winterhalter [3] avec ses anciens costumes et ses groupes qui, après quelques changements faits par les peintres, peuvent donner à la France la vue d'un Décaméron. Nous verrons, j'espère, cette nouvelle actrice ensemble, cet hiver, et nous jugerons s'il y a en elle ce qu'il faut de

1. Rachel, après avoir joué en Angleterre, en Allemagne et en Autriche, fit sa rentrée, le 5 novembre 1850, dans *Horace*.

2. Madeleine Brohan, fille de Suzanne et sœur cadette d'Augustine, — « la troisième de cette charmante et spirituelle dynastie », selon le mot de Théophile Gautier, — débuta à la Comédie-Française, le 15 octobre 1850, en créant le rôle de Marguerite dans les *Contes de la Reine de Navarre*, comédie en cinq actes et en vers de Scribe et Legouvé.

3. *Le Décaméron de Boccace*, exposé au Salon de 1837.

souffrant et de passionné pour jouer Kitty Bell[1]. Hélas! il y a une âme tourmentée qui a quitté pour toujours cette enveloppe que j'avais créée pour elle[2]. — Je crois bien que les avances du directeur ne reposaient pas sur un projet bien arrêté de reprendre *le More de Venise*. Il faudrait un amour de l'art pur et de la Beauté pour que les théâtres en vinssent à aimer autant reprendre des œuvres qu'en donner de nouvelles et ils sont forcés d'avoir toujours l'œil sur leur comptoir comme magasin de nouveautés. En attendant que je puisse juger de la sincérité de ces intentions, j'ai reçu du directeur de l'Ambigu-Comique la demande fort polie et empressée de jouer *le More de Venise*. J'ai répondu que la Comédie-Française se disposait à le reprendre et que je ne pouvais la quitter que si elle me quittait. Que pensez-vous des acteurs qui me sont offerts? Voyez-vous un Othello, un Yago et une Desdemone parmi eux?

Dans ma lettre perdue, je me souviens que je vous demandais pour la troisième fois au moins l'adresse de M. Génin[3]. J'ai à lui écrire, et je voudrais savoir s'il est encore à l'Instruction publique. Pensez, je vous prie, à me donner ce simple renseignement.

1. *Chatterton* fut repris, le 7 décembre 1858, sous l'administration de M. Empis, avec madame Arnould-Plessy dans Kitty Bell; Geffroy jouait encore Chatterton et Samson tenait le rôle du Quaker.

2. Madame Dorval, morte le 20 mai 1849.

3. François Génin, philologue français, alors chef de la troisième division : *Sciences et Lettres*, au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes; son édition de la *Chanson de Roland* était sur le point de paraître.

Je reçois très directement à présent et très exactement *l'Illustration* et je vous rends grâces d'avoir pris ce soin. C'était une douce coutume pour moi que de lire toutes les semaines quelque chose de vous. Je montre à Lydia les coquetteries parisiennes de votre courrier et je les lui lis, ce qui vaut mieux encore, car vous êtes intarissable et rien de vous ne m'est indifférent, même ce que vous jetez au vent avec dédain.

Vous avez, dites-vous, une place pour mon écriture. Gardez-la-moi. Je vous prierai, quand nous nous reverrons, d'y mettre quelques fragments d'un ouvrage qui, je pense, ne tardera pas trop à paraître. Il y a même quelque chose qui avec une gravure ne serait pas sans charme. A mon retour, nous en parlerons. J'ai des lettres de Brizeux qui est toujours à Florence. Sa mère s'y est rendue aussi avec un de ses frères qui avait besoin de votre air d'Italie pour y guérir sa poitrine blessée qui crache le sang.

Brizeux n'est pas heureux, cela me fait de la peine et vous en fera aussi, quoi que vous en disiez. Pour Auguste Barbier, je crois que c'est son bonheur qu'il cache en cachant sa vie. Quel malheur qu'il n'ait pas suivi la veine *indignée* et fière de *la Curée* et *la Cavale*. Mais il a toujours en lui son talent, et un moment de mauvaise humeur le fera sortir. J'ai toujours pensé qu'il avait près de lui quelqu'un qui lui mettait un éteignoir sur la tête quand il s'enflammait.

— Eh bien ! que dites-vous donc ?

Je voudrais bien savoir pourquoi nous ne gâterions pas notre petite romaine d'enfant ? Je suis assez d'avis

des Anglais qui donnent tout à ce bel âge, fêtes, fleurs, compliments, adorations et même la liberté.

Ils parent les jeunes personnes comme des jeunes femmes et leur permettent plus de conversations qu'on en admet en France. Tous les bonheurs, toute la joie possibles à l'âge de la plus fraîche et de la plus pure beauté !

Parbleu, comme je suis assurément à ses yeux un vénérable vieillard, j'en veux profiter pour être un flatteur tout à mon aise et en sûreté de conscience et vous ne m'en empêcherez point, c'est ma seule façon d'être courtisan.

La toute-puissance d'une adolescence si belle, je la reconnais et proclame son droit divin.

Pendant que je vous écris, ma bonne Lydia, qui m'a chargé de vous serrer la main, va voir un chœur de jeunes filles qui vendangent des grappes grosses comme celles de la terre promise. Elle se porte si bien en respirant cet air pur et chaud, que je remercie Dieu de m'avoir laissé assez de bon sens et de sagesse pour garder cet ermitage où je chante comme Guillaume Tell et Rossini : *Asile héréditaire.*

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CXII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, dimanche, 10 novembre 1850.

Par exemple, chère Alexandrine, je voudrais bien savoir ce que cela vous fait que je sois à la campagne ou à Paris, vous qui êtes située dans le juste milieu de mon voyage, et que j'ai l'honneur de voir un quart d'heure en passant. Que vous ayez quelque plaisir à jaser avec moi, cela n'est pas absolument impossible, et je connais quelques belles petites *madames* qui ont ce goût d'une façon très décidée et très prononcée ; mais, quand je ne suis pas là elles font comme vous, elles ont d'autres causeurs, danseurs, nageurs, chasseurs et plus ou moins cousins; je les approuve et les honore. J'ajoute que je les imite. En ce moment (c'est-à-dire le moment de votre dernière lettre, moment qui n'est déjà plus), vous semblez fort attentive à la lecture : ce n'est toujours pas à une de mes lettres, dont vous oubliez la moitié et c'est toujours la meilleure; mais enfin vous lisez. Vous jetez et vous reprenez Chateaubriand, puis vous l'abandonnez avant la fin de ses onze volumes [1]. Voyons, que vous a-t-il donc fait? N'est-il

1 *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, E. et V. Penaud frères, 1849-1850, 12 vol. in-8°; le dernier : *Supplément à mes Mémoires*, est annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 5 octobre 1850.

pas assez occupé de lui-même, ne se pose-t-il pas assez dans une attitude dédaigneuse en toute circonstance et supérieure à toutes choses? Les femmes aiment infiniment ces poses magnifiques. N'a-t-il pas assez soigné d'avance son tombeau? n'est-il pas vrai qu'il en a été le saule pleureur toute sa vie? Il lui faisait de tendres visites sur le bord de la mer, et l'un de ses plus naïfs admirateurs me disait un jour, comme un trait d'originalité charmant: « Monsieur, il est allé cet été, tout seul, voir son rocher de Saint-Malo, et il n'a pas été faire visite à sa sœur âgée, malade et pauvre, qui demeure quelque part sur cette route-là. » On me contait cela dans la voiture noire où je suivais ce pauvre Ballanche qui fut son Pylade. J'espère qu'il s'occupait assez de toute la comédie de sa vie, et du dénouement, voire même de l'oraison funèbre. — Comment, ingrate, vous n'applaudissez pas? Après tant de peines prises pour les spectatrices? Vous en êtes à Lamartine? Aimez-vous beaucoup des confidences faites à l'univers?

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

Vous pourriez dire cela à Lamartine, vous savez ce vers-là comme Célimène. — Lui, il admire tout le monde et adore tout ce qu'il a vu, là comme dans son *Histoire de la Révolution*. Ce n'est pas qu'il pense ce qu'il dit, mais, comme il est encore un peu en scène, il veut être poli avec les autres personnages qui se costument déjà dans les coulisses pour reprendre leurs rôles. Dites-moi lequel des deux s'aime le plus, et

déteste le plus ce qui n'est pas lui-même? Ou Chateaubriand, qui mord de tous côtés, ou Lamartine, qui encense et caresse tous et toutes? Je crois vraiment qu'il y a plus de personnalité, d'égoïsme, dans cette caresse éternelle et générale, et une froideur plus complète. — Vous avez donc connu les bonnes femmes qui le grondaient. Disent-elles et pensent-elles, comme lui, qu'à quinze ans il était beau « comme la statue de l'Adolescence »?

J'ai deux petites promenades à vous proposer, chère belle amie. Si vous voulez prendre mon bras, il ne tient qu'à vous. Mon oncle anglais, le général Bunbury, est gouverneur de la Jamaïque, où il m'invite à déjeuner; et je reçois en même temps une lettre d'un de mes amis, ministre russe et chambellan aide de camp de l'Empereur, qui m'invite à dîner à Tiflis en Géorgie pour voir la guerre poétique des Circassiens. Il n'y a rien de plus simple que cette partie de plaisir, dit-il. De Marseille, en trois semaines, je serai à Constantinople, plus huit jours à Rediat-Kal (vous saurez que c'est le jardin du Caucase); je passe la Grotte de Jason, j'arrive à Tiflis, je dîne chez mon ami russe et j'y loge, je remonte le Volga en bateau à vapeur, j'assiste à la grande foire de Novgorod, je passe par Moscou, et je reviens par Saint-Pétersbourg et la Baltique jusqu'à la rue des Écuries-d'Artois. — Êtes-vous prête? je vous prends en passant, vous et les deux Hectors. Le second, en conscience, devra s'appeler Astyanax si nous visitons Troie. Si vous hésitez, nous attendrons, chère amie, que les ballons omnibus soient perfectionnés, ce qui ne peut tarder,

et en trois heures nous ferons ce petit tour d'Europe et d'Asie Mineure. — La grotte de Jason et une Toison d'or, c'est bien séduisant. — Mes amis me croient toujours disponible, n'est-ce pas curieux? moi qui suis en ce moment comme le dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs; je l'avoue, très près du ciel quelquefois; tout le monde s'en croit près, vous savez. — Pour vous, amie, qui ne me semblez guère moins immobile, le jour n'approche-t-il pas cependant de votre entrée à Tours pour les plaisirs de l'hiver, et tout ce qu'on nomme de la sorte? Avertissez-moi un peu d'avance, je vous prie, afin que je sache où continuer notre conversation, toujours brisée, et qui m'est toujours chère. Mon amie, vous êtes pour moi la plus charmante apparition du monde, mais en vérité bien rare.

CXIII

A JULES DE SAINT-MAUR

Mardi, 26 novembre 1850.

Je vous prie, mon cher Jules, de m'écrire, dès que vous aurez reçu ma lettre, un mot qui me fasse savoir si ce jeune architecte que vous m'avez fait connaître et dont vous avez depuis longtemps éprouvé les mérites et les connaissances est à présent à Paris.

Je crois ne pouvoir mieux trouver qu'en lui des avis qui me seront nécessaires et je n'ai rien oublié du bien que vous m'avez dit de lui.

J'attends de vous une prompte réponse et je ne doute pas que je ne la reçoive dans peu de jours. Gardez-vous de croire que je vous demande toute une lettre; je vous connais trop pour penser que j'en puisse recevoir une, à moins que vous n'ayez une violette à m'envoyer du Cap Nord comme vous avez fait, à mon grand plaisir, car nous avons encore la fleur et la lettre; mais à Paris je ne sais trop si vous prenez la peine d'avoir des plumes.

Peut-être, êtes-vous en Algérie; alors je vous prie encore, Sidi Saint-Maur, de me répondre d'Oran ou bien d'en charger notre chère et gracieuse cousine qui, j'en suis sûr, est votre secrétaire perpétuel pour bien des correspondances.

J'honore le silence, vous le savez, mais je vous prie, n'en abusez pas avec moi, en cette circonstance qui n'est pas sans importance pour moi. Sitôt que vous m'aurez envoyé le nom que je craindrais de ne pas écrire correctement, et l'adresse de ce jeune architecte, je lui écrirai directement, où il sera, pour l'affaire qui m'occupe.

Lydia se trouve si bien de l'air doux et pur de ce pays que je ne puis la ramener encore à Paris. Elle me charge de mille gracieuses choses pour vous et sa cousine.

Adieu, cher ami, tout à vous, *quand même* vous auriez été un peu oublieux, ce que vous ne serez plus, j'en suis sûr, car il y a bien des choses que vous avez à me dire,

n'est-ce pas? ne fût-ce que des nouvelles d'Édouard qui était assez souffrant à notre départ.

Adieu, encore, répondez et répondez bien vite à votre cousin.

ALFRED DE VIGNY.

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

CXIV

A ARSÈNE HOUSSAYE

[1850?].

Je viens de lire vos poésies[1].

Il m'a semblé que je respirais la bonne odeur de la terre fertile après les douces ondées.

Fragrant the fertile earth
After soft showers.

Comme a dit un grand poète anglais. Vous dire tout ce qui me charme dans vos poésies me serait impossible ici, mais vous verrez à des marques nombreuses combien de fois je me suis arrêté en errant dans vos bois. Je retournerai souvent m'asseoir dans les mêmes sentiers.

ALFRED DE VIGNY.

1. *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, in-18, publiées en 1849, avec la date de 1850.

CXV

A PHILIPPE BUSONI

Au Maine-Giraud, samedi, 11 janvier 1851.

Eh! mon Dieu! non, mon ami, je ne suis point à Paris, et vous ne sauriez croire combien je suis surpris de votre petit billet qui s'en va tranquillement par le boulevard me trouver dans ma rue des Écuries-d'Artois tout comme si j'y étais, vous attendant le mercredi. Mais, vraiment, n'avez-vous donc pas reçu mes longues lettres? Tout est-il donc détraqué dans notre pauvre France? Suis-je dans une île déserte pour vous seul? Eh quoi! tout le monde reçoit mes lettres et y répond, excepté vous? Elles arrivent d'ici tout droit à Saint-Pétersbourg, et à Londres, et à New-York, et jamais chez vous? Est-ce la poste que j'en dois accuser? Si j'étais un Catilina suspect, j'en accuserais la police très volontiers, mais un rêveur est peu redouté, et moi surtout, qui suis assurément *le moins fécond de nos romanciers*. Je ne conçois rien à cela et parfois cela m'attriste. Comment trouver les consolations que l'on attend de l'amitié lorsque la conversation n'est qu'un perpétuel monologue? Je vous avais écrit le 15 août une longue lettre de douze pages, vous me répondez le 27 septembre que je ne vous ai pas écrit depuis *deux mois*. Je me désole, je m'irrite, je fais des reproches aux directeurs des

postes, je tempête, je gémis, et je me mets à vous gronder aussi dans une autre grande lettre, le 9 octobre, et je grogne en quatorze pages, où je vous parle de mille choses qui me tiennent au cœur; je m'imagine que vous allez me répondre et causer avec moi : pas un mot. Vous me croyez à Paris et vous n'imaginez pas d'y regarder en passant, et enfin vous n'avez pas mes lettres. Comment faire? Il ne me reste que le télégraphe électrique pour communiquer avec vous, car, il faut bien que je vous le dise encore, je ne veux plus être discret, je n'ai pas reçu *l'Illustration* depuis le 26 octobre et votre courrier par lequel vous causiez au moins avec moi comme avec tout le monde. J'ai cru que des raisons de réforme et d'administration de ce journal vous avaient forcé de le supprimer en ces temps de chicanes faites à toute la presse, mais vraiment je commence à craindre que vos lettres et *l'Illustration* ne soient en même temps interceptées par je ne sais qui et pour je ne sais quoi. Qu'en pensez-vous? Avez-vous ma lettre du 9 octobre? Dites vrai et tout de suite. Je voudrais que vous ne fussiez que paresseux, je ne puis supporter l'idée que j'écris pour des inconnus qui lisent ce que j'écris à mes amis.

Bonsoir, vous ne saurez rien, pour vous punir, sinon que je vous aime quand même.

ALFRED DE VIGNY.

CXVI

A L'ÉDITEUR CHARPENTIER

Le Maine-Giraud, par Blanzac (Charente), 10 juin 1851.

En revenant d'un petit voyage à La Rochelle et dans les petits ports de mer de mon voisinage, je trouve votre lettre qui m'attendait avec plusieurs autres, Monsieur, et j'y réponds en même temps.

Je commence par vous dire sur-le-champ que je consentirai à l'édition nouvelle que vous désirez faire de mes ouvrages, avec la réduction que vous croyez nécessaire à l'état actuel de vos affaires et de la librairie, c'est-à-dire quarante centimes de droits d'auteur par volume au lieu de cinquante-cinq que portait notre traité du 19 septembre 1841, que j'ai sous les yeux et dont vous avez toujours exécuté les conditions d'édition en édition jusqu'à la dernière, en 1847.

Ce prix m'avait été fait par vous, chez moi, en 1841, avec un empressement dont je n'ai pas perdu le souvenir et, pour me décider à accepter ce format dont vous avez établi et propagé l'usage, vous aviez bien voulu alors me prouver combien d'excellents ouvrages avaient été imprimés par vous sous cette forme, en me les envoyant.

Vous me demandiez le secret des prix de ce droit; vous m'avez remercié de l'avoir gardé, la dernière fois

que je vous ai vu. Ma discrétion, je l'avoue, était peu méritoire, car, depuis que j'existe, je n'ai jamais demandé à un auteur ou à un éditeur quels droits étaient convenus de part ou d'autre et personne ne m'a jamais questionné sur ce point.

Chaque fois que vous avez réimprimé, à chaque épuisement d'un des volumes de mes œuvres, je vous ai offert de renouveler notre traité de 1841 dans les mêmes formes; vous m'avez témoigné un vif désir de ne le faire que *verbalement* et je n'ai pas hésité à y consentir. Je n'en ai nul regret, Monsieur, car quand même vous auriez, en 1847, renouvelé cet engagement, vous me connaissez assez, je pense, pour savoir qu'il m'eût suffi des calculs que vous m'envoyez aujourd'hui et qui m'auraient démontré que vous perdiez à l'accomplissement du traité pour me le faire déchirer de ma main.

Je prendrai donc en ceci *volontairement* ma part des pertes que nos temps de désastre infligent au pays.

Nous aurions pu commencer il y a longtemps cette édition nouvelle si vous aviez pris soin de m'avertir de chaque épuisement d'un volume en m'écrivant ici. Mais j'étais loin de croire que le public m'eût fait cet honneur d'enlever tout en si peu de temps, au point que nul libraire ne puisse retrouver un exemplaire complet. Vous me dites que *Stello*, mes *Poèmes* et *Cinq-Mars* n'existent plus et je désire savoir combien il vous reste encore du *Théâtre* et de *Servitude et Grandeur militaires*. Souvenez-vous que lors de mon départ, il y a précisément un an, aucun volume n'était épuisé.

Ni vous, ni moi, n'avons du reste à regretter ce retard,

si j'en crois l'opinion de la personne la plus expérimentée que je connaisse en ces matières, qui m'écrivait ceci il y a peu de temps :

« Je suis convaincu par une expérience de vingt-cinq ans qu'un épuisement temporaire, loin de nuire à un ouvrage, ne lui fait que du bien. — Un amateur visite dix librairies pour se procurer un exemplaire et donne par là à ces dix libraires une haute opinion du livre. — Les exemplaires coupés, tachés, ceux d'occasion qui passent dans les ventes acquièrent une grande valeur qui réagit sur l'édition subséquente. En un mot, c'est une bonne tactique. L'ouvrage gagne en respectabilite et ne perd rien d'un autre côté, etc., etc. » J'ai par hasard cette lettre ici et elle est écrite de votre main. J'espère qu'elle suffira pour vous convertir à cet avis auquel je me suis rangé.

A présent, je vous prie avant tout de m'envoyer ici un projet de traité nouveau avec les conditions nouvelles que vous m'offrez et dont j'accepte la plus importante, celle du prix de *quarante* centimes. — Je désire que ce traité soit fait entre nous pour une édition, qu'il détermine le temps de votre propriété de cette édition, tel que vous désirez le fixer; le nombre d'exemplaires qu'il vous convient de tirer et l'engagement durable des mêmes conditions pour l'avenir à chaque édition nouvelle, etc., etc.

Je vous transmettrai sur-le-champ les observations que j'aurai à vous faire et nous conviendrons des changements aux conditions accessoires. Vous voyez que le point principal n'a point de peine à être obtenu de moi.

Je ne doute pas qu'il nous soit très facile de tomber d'accord sur les autres chapitres de la *revision* de notre *constitution* dont je vous prie encore une fois de m'envoyer seulement le projet sur une page de vos lettres.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

CXVII

A CHARLES FARCINET

Vendredi, 11 juillet 1851.

Eh ! quoi ! Monsieur, vous êtes à Paris, vous m'écrivez deux fois à Paris et vous ne savez pas que je suis parti depuis longtemps pour la campagne où me voilà encore, à environ deux cents lieues de vous.

Sans être assez heureux pour vous connaître, il faut d'abord que je vous reproche de n'avoir pas eu assez de confiance en moi et surtout en vous, pour venir me chercher chez moi à Paris. Là, on vous aurait dit mon absence.

J'ai dû vous paraître bien distrait en ne répondant pas à de si charmantes avances. Il eût fallu l'être, en effet, beaucoup pour y rester indifférent, et malgré les voyages et les travaux qui me préoccupent, je ne

veux pas tarder à vous dire que vous êtes plus poète que vous ne le pensez et que certainement l'enthousiasme que vous me montrez pour le peu que j'ai fait vient du sentiment intérieur que vous avez de ce que vous pouvez faire vous-même. Sans doute ce miroir qui est en vous grandit et embellit les objets, puisque mes poèmes et mes livres vous apparaissent si beaux.

Quoi qu'il en soit, il faut bien que je croie moi-même qu'il y a des cœurs qu'ils ont touchés, car beaucoup d'amis inconnus me viennent demander avec la même ardeur si des écrits nouveaux ne vont pas leur venir de moi ?

Oui, puis-je leur répondre ; mais je les amasse en silence, mais leur jour n'est pas venu.

Si vous aimez mes statues, soyez content en me sachant dans mon atelier, au milieu des bois, le ciseau à la main. En vérité, depuis que j'ai quitté l'armée, j'ai toujours aimé à mener ainsi la vie d'un sculpteur. J'ai toujours remarqué que les premières mains qui m'étaient tendues étaient celles des jeunes gens de votre âge, je ne sais pourquoi, après chacun de mes ouvrages. Il me semble que, si vous vous réunissiez, vous formeriez pour moi un chœur et presque une armée charmante de jeunes athéniens.

Croyez bien que mon âme est aussi touchée de vos envois que la vôtre peut l'être de mes écrits, et que votre pensée m'est toujours présente quand je m'enferme pour travailler et que je me demande où est la nation qui m'écoute.

Cet hiver sans doute j'aurai quitté mon *atelier* des

montagnes pour celui de Paris où, je l'espère, vous viendrez voir un ami.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — Ma demeure est encore pour quelque temps dans mon ermitage héréditaire qui s'appelle ainsi :

Au Maine-Giraud,
Blanzac (Charente).

Suscription : *Monsieur Charles Farcinet,*
Étudiant en droit
157, rue Saint-Jacques. — Paris.

Le timbre de la poste de Blanzac porte la date du 13 juillet 1851.

CXVIII

A L'ÉDITEUR CHARPENTIER

14 août 1851.

J'ai reçu votre lettre du 17 juillet, Monsieur, et votre projet de traité. Voici les modifications que je voudrais y apporter :

1° Je désire que les clichés ne soient employés pour aucun de ces volumes ; j'ai toujours eu pour eux une extrême répugnance. En toute chose, je n'aime pas *l'irréparable* et *l'immuable*. Or si une erreur grave est commise dans l'impression d'une édition, il est facile de

la réparer à l'édition suivante. Il est permis aussi à l'auteur d'espérer qu'il vivra une année après laquelle il pourra faire à son livre des changements importants, qu'une idée nouvelle peut rendre nécessaires. Mais personne ne peut avoir assez d'assurance, surtout dans les temps de guerre civile, pour se flatter de vivre aussi longtemps qu'un cliché, puisque cet être merveilleux peut créer, sans être épuisé, cinquante mille exemplaires et leur survivre. Il y a longtemps que j'ai entendu démontrer leurs inconvénients nombreux et je n'ai pas besoin de vous les redire tous. Je me contente de répéter que je désire vivement que cette clause soit effacée, quitte à changer, selon votre volonté, le nombre des exemplaires à tirer ;

2° Vous avez oublié aussi de déterminer la durée de la possession, dans laquelle vous entrez, de cette édition nouvelle ;

3° Je crois qu'il ne reste plus que soixante-dix exemplaires de *Servitude et Grandeur militaires*; vous risquez peu en portant aussi ce volume et le *Théâtre* sur notre traité nouveau, car, tandis que l'on imprimera les premiers volumes, vous aurez le temps de livrer le reste au public.

Je dis notre *traité nouveau*, puisque votre *revision* en a changé les bases en abaissant le prix de cinquante-cinq à quarante centimes par volume. Et pour cela il serait bon que le traité fût rédigé comme une nouvelle stipulation en supprimant les expressions de *conventions verbales* qui ne sont pas *scrupuleusement vraies* et dont je ne vois pas bien la nécessité.

Je ne suis point surpris, Monsieur, de ce que, dans les milliers de volumes de mes ouvrages que vous avez tirés en 1841, on ait été plus loin que le nombre convenu et je suis encore moins étonné de la loyauté avec laquelle vous me l'apprenez ; on ne saurait attendre moins de votre part.

Si vous acceptez, comme je l'espère, les modifications que j'apporte à votre projet de traité, je vous le renverrai plus promptement que celui-ci dont la réponse a été retardée par de nouvelles courses dans le voisinage.

Croyez, Monsieur, à ma considération.

ALFRED DE VIGNY.

CXIX

A PHILIPPE BUSONI

Samedi, 30 août 1851[1].

L'heure de la poste est venue, on ne m'apporte rien sur cette affaire. Je ne sais si M. Charpentier est à la campagne encore, je lui écrirai aujourd'hui quelques mots.

Je puis donc vous parler d'autre chose que de tout cela dont j'ai honte de vous avoir ennuyé et me réjouis

1. Fin d'une lettre dont les quatre premières pages, probablement datées du 29 août, nous sont inconnues.

de ce que votre Catherine de Médicis[1] va enfin paraître. Gardez-la-moi précieusement et lorsque quelqu'un viendra de Paris, il me l'apportera. J'ai ici de grandes bibliothèques créées pour renfermer les in-folio comme dans des châsses et, ici, j'aurai plus de temps pour lire et relire ces recueils savants de correspondances authentiques. Ce sera une pierre précieuse de plus ajoutée à notre écrin de mémoires et peut-elle manquer d'être habilement enchâssée par vous? Que je trouve heureux la continuation de ces travaux! A combien d'opinions fausses votre livre servira de miroir! Que de paradoxes s'évanouiront en sa présence! Je vous lirai comme je vous écris dans le silence de ma tour; n'entendant que le bruit des frênes et des trembles, des chênes et des peupliers qui frémissent et le cri paisible de nos laboureurs sur les collines.

Tenez, décidément, à mesure que j'en parle, je me sens pressé de l'avoir ce grand livre. Envoyez-le-moi tout simplement bien empaqueté, par les Messageries

1. Dans un *Rapport au Roi sur l'état des travaux exécutés de 1835 à 1847 pour le Recueil des Documents inédits relatifs à l'Histoire de France*, Salvandy annonçait, le 15 avril 1847, que la publication des lettres de Catherine de Médicis avait été « confiée aux soins de M. Busoni ». Par suite d'un « fâcheux concours de circonstances », selon l'expression de M. Xavier Charmes, « le bon vouloir de l'Administration » ayant été longtemps paralysé, Vigny ne reçut jamais le travail de son ami. C'est seulement en vertu d'un décret du 2 août 1875 que, le projet ayant été repris, les *Lettres de Catherine de Médicis* (1533-1585) ont été recueillies et publiées, de 1880 à 1901, en huit volumes in-4°, par les soins de M. le comte Hector de La Ferrière et, depuis sa mort, par ceux de M. le comte Baguenault de Puchesse.

nationales de la rue Notre-Dame-des-Victoires. On y sait si bien mon adresse que les livres viennent tout seuls, et chaque jour j'en reçois plusieurs. Avant-hier j'ai reçu cinq volumes de Genève ; hier, trois de Paris.

Si quelqu'un veut bien parler encore de reprendre mes pièces de théâtre, cher ami, dites que je souhaite vivement que ce ne soit qu'à mon arrivée cet hiver. Je vous l'ai dit, j'aurai des acteurs à initier à beaucoup de choses qui ne sont pas dans la nature de leur talent.

Avez-vous eu le temps de lire l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine ? En avez-vous parlé quelque part ? Dans quel journal, dans quelle revue, écrivez-vous le plus, outre *l'Illustration ?* N'aurez-vous jamais un article de votre main à mettre à la poste pour moi ? Quand me parlerez-vous de vos trésors, vos enfants et leur gracieuse mère ? A votre place, je ferais faire tous les ans le portrait de votre belle Romaine, mais non par le peintre qui la fait blonde.

Ma chère Lydia vient encore d'être bien souffrante et au lit, mais enfin la voilà guérie. Vous ne vous trompiez pas, hélas !

ALFRED DE VIGNY.

CXX

A MADAME LOUISE LACHAUD

Septembre 1851.

Avez-vous lu quelque chose des *Mémoires d'Outre-tombe* de M. de Chateaubriand ? Combien de blessures

en reçoit votre cœur? Pour moi, j'ai été pendant cette lecture bien souvent révolté de tant d'absence de respect et de tendresse pour sa famille, ses amis, ses bienfaiteurs, ses hôtes, ses maîtresses même. J'ai cependant considéré les douleurs et les misères de sa vie et je lui ai dit intérieurement : *Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi.* Ceux que les chagrins rendent méchants je ne les comprends guère, mais je crois qu'il faut les excuser, comme les malades dans un accès de fièvre à l'hôpital.

CXXI

A MADAME LOUISE LACHAUD

Septembre 1851.

Il me semble que j'assiste à vos lectures de famille. Hélas ! vous devez être bien souvent forcée de passer des pages *d'Outre-tombe*, que vos enfants ne sauraient comprendre encore, et pourtant la comparaison de cette sombre enfance avec la leur doit déjà les toucher. Ils ont pu mieux sentir le bonheur qu'ils puisent dans vos inaltérables tendresses, en lisant le récit de ces froideurs cérémonieuses et repoussantes, qui sevraient le pauvre René de tous les épanchements naturels et ne lui laissaient aucun accès dans ces cœurs murés par une ridicule

et dure étiquette. Les lourds ennuis qui le portèrent à deux doigts du suicide, ils ne les connaîtront pas, vos enfants bien-aimés ; mais vous allez arriver à des volumes qui vous forceront de lire tout bas cet ouvrage qui est, à mes yeux, comme une vengeance posthume ; et on peut s'en fier à votre esprit pour préserver le leur des flétrissantes peintures d'un cœur rempli d'un fiel qui se répand sur toute chose.

CXXII

A L'ÉDITEUR CHARPENTIER

Mardi, 4 novembre 1851.

Je ne tarderai point autant que vous à répondre à votre dernière lettre, Monsieur, je vous renvoie le projet que vous m'avez fait préparer.

Je n'ai à faire à présent que deux observations :

La première est qu'il ne faut pas trop douter de la fortune de la France. Par la loi du flux et du reflux, il est permis de croire qu'après une baisse subite, à laquelle vous croyez être obligé d'obéir et que j'ai acceptée, il peut venir une hausse aussi importante et qu'il ne faut pas vous lier les mains par la condition perpétuelle de quarante centimes. Qui vous dit que vous n'éprouverez pas un vif désir de remonter au prix de cinquante-cinq centimes, comme vous venez de descendre pour arriver à quarante. Qu'après une révolution,

ne viendra pas quelque contre-révolution ? Que vous ne serez pas le premier, alors, à reprendre dans son intégrité notre petit traité diplomatique de 1841 ? Votre conscience vous tourmentera peut-être alors par tant de remords que vous regretterez mortellement d'être forcé par votre signature de ne donner jamais que quarante centimes par exemplaire ?

Je vous propose donc sur cette première question de substituer à l'article commençant par *aujourd'hui* et finissant par ces mots *à l'avenir*, l'article suivant :

Aujourd'hui d'un commun accord, le prix de cinquante-cinq centimes a été réduit à *quarante* centimes, pour cette édition nouvelle dont il s'agit en ce présent traité et dont M. Charpentier sera en possession pendant *trois* années (ou quatre, s'il vous plaît) à dater du jour de la signature du présent traité.

La seconde question est plus simple :

Le dois vous dire comme un prédicateur disait à Louis XIV : *Nous sommes tous mortels*, c'est-à-dire *presque tous*.

Cet accident désagréable peut arriver à moi ou à vous un de ces matins. Si c'était sans que l'on eût déterminé ou à peu près l'époque où cette édition devra être imprimée, mes héritiers (et l'on n'en manque jamais) seraient fort embarrassés. Ils se trouveraient dans la situation où je suis vis-à-vis d'un certain traité entre l'excellent et courageux M. Delloye et moi, pour une édition de luxe *in-octavo* ; traité fait en 1841 et non exécuté.

Nous sommes sûrs l'un de l'autre, mais non de nos successeurs. Je vous proposerai donc, par égard pour

eux, d'ajouter à ce nouveau traité, ainsi que vous l'aviez fait dans notre traité du 19 septembre 1841 :

M. Charpentier s'oblige à publier les volumes dont il s'agit, dans le courant du mois de... etc., etc.

Vous indiquerez vous-même le mois et l'année.

L'insouciance des bourgeois de Paris, dont vous me parlez, ne me surprend point. Je la connais depuis longtemps. Les orages dont vous parlez leur semblent un spectacle qu'ils peuvent regarder par la fenêtre ou devant *Tortoni* en fumant leurs pipes et quand ils sont mouillés ou grillés, rien n'égale leur stupeur, si ce n'est leur stupidité.

Mais nous attendrions [vainement (?)] le *beau fixe* qui est assez rare dans l'histoire de France depuis cent ans.

Vous êtes heureux d'avoir vu et habité le Bocage. Mais je crois que ses héroïques chaumières ont changé d'esprit. Dites-moi, dans votre première lettre, après que nous en aurons fini avec les chiffres, s'il y a en France un livre qui peigne ce pays avec vérité, tel qu'il est aujourd'hui. J'en doute fort. On vit sur toutes les histoires de la Vendée qui se répètent et se copient.

Ne tardez pas à me répondre, Monsieur, car notre traité ressemblerait à la partie d'échecs des Indes en Espagne.

J'aurai quelques scènes en vers à ajouter au *More de Venise*. Elles sont prêtes à imprimer et rendront cette traduction complète. Les théâtres les joueront s'ils veulent ou s'ils peuvent.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

CXXIII

A PHILIPPE BUSONI

Mercredi, 12 novembre 1851.

J'ai été assez sérieusement malade, mon ami, pour qu'il me fût d'abord impossible et puis tout à fait défendu d'écrire. Je suis guéri et je vous épargne à vous le récit d'une maladie, à moi l'ennui de m'en souvenir. Je n'en ai rien écrit à personne à Paris, car à quoi bon inquiéter et affliger ses amis? mais en relisant votre dernière lettre, sa date du 17 novembre m'apparaît comme un reproche et j'aime mieux vous dire la vraie cause de mon silence que de vous laisser penser que j'aurais pu demeurer si longtemps sans répondre à vos constantes attentions.

Je ne vous parlerai peut-être pas longtemps de suite aujourd'hui, il me reste encore trop de lassitude, mais je vous dirai combien je pense souvent à vous, à votre courage, à votre amour de père si infatigable et si tendre, et à la mélancolie de vos prévoyances pour la jeune beauté qui va avoir dix-huit ans. — Oui, vous avez raison, il serait triste de voir toutes ces fleurs de l'adolescence s'élever et s'épanouir dans une ombre éternelle pour y pâlir et s'y flétrir. Mais avez-vous à craindre un tel oubli pour elle? Laissez faire sa présence quand

reviendra le calme public, les projets de bonheur renaîtront et dans tous les projets des hommes il y a une figure comme la sienne qui passe à l'horizon avec une belle étoile sur la tête. A présent cachez-la, gardez-la pour vous et sa mère et votre maison et pour le charme de votre foyer. Songez donc que c'est votre plus beau temps de père. Jouissez-en bien. Un peu plus tard ce sera une petite *madame* qui vous fera des visites de cérémonie avec son mari et qui sera toute absorbée par les dents de ses petits enfants.

Je ne lirai donc votre Grande Catherine qu'à Paris? Il est bien vrai que l'on ne touche jamais du doigt ce mirage trompeur de l'histoire qui ne cesse de fuir devant nous. Savons-nous seulement l'histoire du soir et du matin que nous faisons aujourd'hui ? Voilà les deux locomotives lancées l'une contre l'autre ; celle qui a la force de sept cents chevaux sera-t-elle plus faible que celle qui eut un jour la force de six millions de chevaux? Que le pouvoir exécutif s'appelle : le Président, le Roi ou l'Empereur, tant qu'il n'y aura qu'une Assemblée elle criera : *au 18 Brumaire* à chaque mouvement du chef de l'État, et lui, à chaque geste de l'Assemblée, criera : *A la Convention.* On l'a dit, on l'a écrit *d'Amérique* à l'Assemblée constituante qui n'y a pas pris garde, tant elle avait hâte de constituer et d'en finir (en 1848).

Tous les éditeurs sont aux eaux, à ce qu'il paraît, c'est fort élégant. Notre Charpentier était à Baden-Baden lorsqu'il a reçu mes observations sur ses chers *clichés.* Il y renonce et va m'envoyer à signer son traité défini-

tif. Je n'ai point reçu la lettre de M. Lecou que vous m'aviez annoncée. Peut-être est-il encore à Dieppe. S'il est revenu, si vous le voyez, rappelez-lui, je vous prie, mon ami, que, quand même j'acheverais de conclure avec Charpentier pour cette édition dans son format, je resterais toujours libre de traiter avec un autre éditeur pour une édition de luxe et que s'il persévère dans son intention *in-octavo* je serai charmé d'entrer enfin en négociation avec lui quand il le voudra faire.

Franchement et entre vous et moi, je suis toujours surpris de cette vente régulière et rapide de mes ouvrages, sans annonces, sans articles dans les journaux, sans affiches, sans que ce paisible et insouciant Charpentier se soit jamais donné la peine d'avertir même le public de chacune des dix éditions. Il m'en témoigne toujours sa surprise dont l'aveu naïf me divertit beaucoup. Il m'écrivait il y a quelque temps qu'à Londres, où il était au mois de mai, tous ses correspondants lui demandaient *Cinq-Mars*, *Stello*, etc., et l'assuraient qu'il n'y en avait pas un exemplaire dans Londres. — « Vos ouvrages, m'écrit-il, sont adoptés comme classiques (j'espère que voilà un beau nom !) et *Cinq-Mars* est, je crois, le seul ouvrage moderne qui ait cet honneur. Par la seule pureté du style et etc., etc. (je passe ses éloges), il est adopté à l'étranger pour le perfectionnement dans notre langue. C'est un honneur qu'il partage avec une demi-douzaine de nos classiques du XVIIe siècle. » Puis il s'écrie dans sa surprise : « Il y a quelque vingt ans, qui nous eût dit, à nous autres romantiques ardents, que l'ouvrage de l'un des chefs de l'École serait placé par

des juges plus froids à côté de Racine et de Boileau, nous eussions jeté de beaux cris ! »

Et là-dessus, il se croise les bras, allonge les jambes et se contente de dire aux employés de ses bureaux qu'il leur permet d'envoyer mille exemplaires à chaque université allemande ou anglaise qui lui en fait demander. Il ne se soucie ni des annonces, ni des journaux, ni des libraires qui gémissent de ses rigueurs, et il me considère comme une sorte de fleuve qui va tout seul sans qu'on s'en mêle. Et moi je ne sais si je dois en rire ou en être fâché, parce qu'en moi, *Monsieur l'Auteur* doit peut-être se trouver très flatté. Cependant je me permets de penser qu'un peu plus de mouvement ne gâterait rien à l'affaire. Qu'en pensez-vous?

Je savais depuis longtemps Brizeux à Paris, mais je le savais par ma chère madame Holmes et non par lui qui est si ravi de retrouver ses ruisseaux de Paris au lieu de l'Arno et du ciel de Florence, qu'il ne s'est avisé de m'écrire que le mois dernier.

Il a bien tort de vous bouder, car vous le posiez magnifiquement comme Torquato Tasso[1], à la folie près, et je ne puis croire qu'il ne comprenne pas que du jour où l'on a signé une chose imprimée, où l'on a prononcé

1. Busoni, dans le *Courrier de Paris* de *l'Illustration*, avait dit, le 8 février 1851 :

« Un poète jeune encore, l'un des rares talents de notre époque et des plus exquis, vient de dire adieu au monde... L'auteur de *Marie* et des *Bretons*, Brizeux s'est fait moine, comme Tasse, avec cette différence qu'il a conservé la plénitude de sa raison et qu'il n'a rien perdu de son talent ».

En apprenant cette nouvelle, Brizeux protesta par une note

un discours très long, où l'on a donné un ordre du jour très court, on prend rang parmi les acteurs ; que ce qui peut arriver de plus fâcheux à un acteur c'est d'être sans rôle, et que vous lui faisiez jouer là une scène intéressante, mélancolique, qui pouvait causer un redoublement de *Maries* aux Bretons et rendre Bretonnes les Parisiennes. J'avais bien lu votre anecdote répétée par les journaux, je n'avais pas cru à son froc, mais j'avais vu sous ce capuchon votre amitié pour lui. Mais il faut excuser les voyageurs qui viennent d'un pays si naïf, si candide que Florence, où sans doute on ne devine rien et où toute finesse est absolument inconnue.

Avec quel plaisir j'ai lu votre excellent écrit sur certaines biographies. Vous avez cru être sévère, je vous trouve encore trop indulgent pour des actes qui ne sont pas permis à la critique.

Adieu, mon cher ami, je m'arrête brusquement, forcé de m'apercevoir que mes yeux sont brûlants et que je n'en peux plus. J'avais cru que je serais plus court dans mes inutiles conversations écrites.

Tout à vous de cœur, c'est-à-dire d'un cœur convalescent que la fièvre a failli tuer.

ALFRED DE VIGNY.

destinée aux journaux et envoyée à Lacaussade : «... Cette belle aspiration pour la vie religieuse lui a été prêtée par une imagination délicate qui sans doute a senti par elle-même que, de nos jours, la poésie n'avait guère qu'à chercher la solitude et à se voiler... ».

Le 22 février, *l'Illustration* constatait « que M. Brizeux ne s'est pas fait moine, contrairement à l'information » qui lui avait été transmise.

CXXIV

A PHILIPPE BUSONI

[1851?]

Si donc M. Lecou [1] veut traiter avec moi de nouveau, priez-le de vous écrire sur une feuille volante un projet de traité, je vous transmettrai mes observations si j'en ai à faire, puis il fera transcrire le *traité* sur papier timbré et me l'enverra à signer.

La situation de mes ouvrages est bien simple à présent, car tout est épuisé dans tous les formats et on les demande beaucoup chez les éditeurs.

Dans quel mois donc m'écrirez-vous : *J'arrive dans quinze jours?*

Les charmes de Paris me paraissent peu séduisants dans ce moment-ci. Ce que vous m'avez dit de l'Ambigu fait que j'ai gardé jusqu'ici un silence farouche avec lui. Quand je serai de retour, nous verrons ce qu'il y aura de sérieux dans les projets de M. Hostein et de beau dans la composition de sa troupe.

Aujourd'hui, répondez-moi sur cette réimpression, car je tiens M. Charpentier en suspens jusqu'à votre réponse.

Tout à vous, mon ami.

ALFRED DE VIGNY.

1. Les œuvres d'A. de Vigny avaient été publiées de 1837 à 1839, chez Delloye et Lecou, en 7 vol. in-8°. Voir, ci-dessus, la lettre du 10 décembre 1838.

CXXV

A L'ÉDITEUR CHARPENTIER

5 janvier 1852.

Vous voyez, Monsieur, par vous-même, ce que fait une lueur de sécurité dans nos ténèbres. Les affaires ne vivent que de l'assurance d'un lendemain. Je vous disais, je crois, dans ma lettre du 4 novembre : « Il ne faut pas trop se défier de la fortune de la France ; qui vous dit qu'après une révolution ne viendra pas une contre-révolution ? »

La voilà venue entre ma lettre et la réponse.

Vous me proposez de doubler le nombre des exemplaires et d'imprimer tout de suite la dixième édition réelle de *Cinq-Mars* et des trois autres volumes de mes œuvres qui sont épuisés. J'accepte comme j'ai accepté la réduction de vos centimes.

Envoyez-moi donc le nouveau projet de traité tel que vous le concevez. Je n'ai qu'une remarque à vous faire.

Vous m'écriviez le 2 novembre 1851 : « Je me propose de faire les choses telles qu'elles sont établies par nos conventions du 19 septembre 1841. »

Or, si vous relisez ce traité, vous y verrez au septième alinéa : « Pendant deux ans, M. Alfred de Vigny s'interdit de réimprimer ses ouvrages, etc., etc. ; après cette époque il rentrera dans la plénitude de sa propriété ».

Vous disiez réimprimer alors *quinze mille* volumes et vous aviez fixé vous-même à deux ans seulement votre possession.

Aujourd'hui, pour la vente des dix mille exemplaires que vous allez réimprimer, prenez la durée qui vous conviendra, je vous en laisse le choix, mais prenez-en une. Jamais on ne m'a proposé un traité quelconque jusqu'ici, sans cette base.

Si le communisme que *sept millions* de votes viennent de frapper d'un coup de massue avait régné trois jours, auriez-vous pu craindre que le moindre tort fût fait à vous ou à vos héritiers, soit par le plus farouche des miens, soit par moi-même ? Est-ce que la propriété littéraire n'eût pas été rasée, comme celle de notre toit, de notre champ, de notre pain ? Ne vous souvient-il pas de ce monsieur qui, dès le lendemain de la révolution de 1848, vous vint dire :

« Il est bien vrai que je n'ai aucun droit d'imprimer les livres de M de Vigny, mais comment pourrez-vous m'en empêcher ? »

Où il n'y a plus de lois, chacun perd ses droits : voilà le proverbe que la *sagesse des nations* devait refaire. Est-ce sur le chaos que l'on peut calculer ?

J'attends donc de vous ce nouveau projet et vous le renverrai courrier par courrier. Puis vous m'adresserez ici un certain nombre de feuilles à relire du volume que vous jugerez à propos de réimprimer le premier ; mais après qu'elles auront déjà passé sous les yeux des protes les plus habiles, car votre format, je l'avoue, fatigue beaucoup mes yeux, et ils ne sont pas les seuls qui en

souffrent. Si vous pouviez, soit dit en passant, choisir des caractères plus gros, vous feriez bien des heureux.

Je suis loin de me plaindre de ce que vous ajoutez à votre lettre vos impressions de voyage dans le Paris de décembre. Quoique je sache tout ce qui s'y est passé jour par jour, par plusieurs journaux et par bien des lettres, rien ne peut être plus agréable à une sorte de bénédictin qui, de sa cellule, n'entend pas par lui-même les bruits du monde.

Seulement je regrette les imprudences des *curieux* dont vous parlez, et je les regarde en temps de guerres civiles comme très blâmables.

Quand il y a insurrection décidée dans une grande ville et que l'armée et les magistrats ne cessent de donner le conseil et l'ordre de s'enfermer, il faut bien que les bataillons passent par-dessus les curieux qui ne veulent pas se ranger et qu'ils perdent des hommes et du temps. Vous avez bien raison de ne penser qu'au travail et je vais vous y aider aujourd'hui.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

CXXVI

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, le 11 mars 1852.

Les malles étaient faites, nous partions pour Paris, lorsque votre pauvre cousine est encore devenue malade,

et moi inquiet, tourmenté de cette fièvre qui revient encore sans motif, sans raison, sans prétexte, on ne sait pourquoi. Elle va et vient comme le vent, s'en retourne et reparaît. Les saignées affaiblissent et n'y font rien. Les médecins changent les noms de la maladie et vont du grec au latin sans plus de motifs aussi, je crois. Moi, je multiplie les consolations, les distractions, les lectures, les soins; et, quand tout a réussi, mon château de cartes s'écroule tout d'un coup. C'est le rocher de Sisyphe que l'on roule et qui ne cesse de retomber. Je donne de la vie et du courage à tout ce qui m'entoure, j'y dépense tout ce qu'il y a de joie naturelle et primitive dans mon caractère ; mais ensuite, quand je suis seul comme en ce moment à minuit, écrivant sous ma lampe dont la roue et les ressorts sont le seul bruit de ma solitude, la tristesse remonte à mon cœur et le serre plus fort qu'il ne faudrait. — Heureusement il y a en moi beaucoup de force, mais il ne faut pas que tout le monde m'en demande ; et c'est ce qui arrive. J'écris à Paris des consolations pour des peines de natures bien différentes, et causées par des événements bien divers. Il me semble quelquefois que j'aurais par ma présence empêché la mort des amis que je viens de perdre, et quelle puérilité à moi ! Qu'y aurais-je fait ?

. . . . . .

Je vous en prie, ne me faites pas les questions de tout le monde ; je me sens bien le courage de supporter ce qu'il y a de pénible dans ma vie, mais non de le raconter. Dites à une garde-malade de vous écrire sa vie d'une année, je la défie de ne pas succomber à cette tâche. —

Dans les intervalles de mes angoisses, j'écris, et j'ai ici dans mon ermitage bien des volumes à imprimer quand la pauvre folle de France pourra se remettre à lire et à écouter. Je ne suis point pressé de publier, et j'écris toujours ; mais le public n'a pas besoin qu'on lui donne régulièrement des morceaux de papier imprimés, et je n'aime pas les écrivains qui se mettent en coupe réglée comme un bois de chêne. — On m'envoie en ce moment les *épreuves* (vous savez ce que c'est que cela ?) de la dixième édition de *Cinq-Mars* et de *Stello* et des autres volumes qu'on réimprime et qui étaient épuisés totalement ; cela me dérange un peu des choses nouvelles que j'écris et prépare quand je puis penser à mes idées et regarder un peu dans ma tête pour savoir ce qui s'y passe.

. . . . . .

Je vous ai quittée un moment pour aller voir Lydia, dont la fièvre ne diminue pas. Je vais rester auprès d'elle une partie de la nuit, puis la garde-malade, puis sa femme de chambre jusqu'au jour.

Bonsoir. Priez un peu pour nous.

CXXVII

A PHILIPPE BUSONI

Dimanche, 28 mars 1852.

Vous voilà donc retrouvé, mon ami, au moins pour moi qui vous croyais encore dans le Nord. Vous étiez

parti en m'annonçant par quelques lignes d'autres lettres que je n'ai pas reçues. Je les attendais avec inquiétude et j'étais sur le point d'écrire chez vous pour savoir si vous n'étiez pas malade. Il n'en est donc rien et j'en suis heureux. Il me semble que vous ne faites que revenir à Paris et qu'en arrivant vous me cherchez, ne me trouvez pas et vous mettez à m'écrire. Si cela n'est pas ainsi tout à fait, laissez-le-moi croire, mon amitié s'en trouvera mieux.

Ne me faites plus de reproches de mon séjour ici et de ma persévérance à y rester. Laissez parler ainsi ceux qui ne me connaissent pas.

Ceux qui m'aiment, celles aussi qui ne me haïssent pas, s'attachent à me consoler dans leurs lettres de ne pas les voir et devinent que c'est un sacrifice qu'une vie si grave et si complètement retirée, si différente de celle qu'on m'a vu toujours mener à Paris.

J'ai souvent entendu parler de Liberté, mais c'est une personne que je n'ai jamais vue qu'en effigie. On n'est jamais libre quand on a du cœur. Qui pourrait être assez égoïste pour se rendre libre de laisser seule avec des domestiques et des médecins une malade aussi chère, pour aller chercher quelques distractions ? pour rendre plus graves et peut-être mortelles des douleurs si subites, si violentes, si imprévues que vous les savez ? Cette malfaisante liberté, je n'ai pas voulu la prendre, et je n'ai point fait d'apparition à Paris.

Il y en a pourtant qui m'eussent été bien chères, mais j'attendrai pour revenir que je puisse ramener la maîtresse de la maison avec moi.

C'est votre plume assurément qui a écrit malgré vous *que peut-être je vous oublie.* La lettre courte et inquiète que je vous écrivis après la dernière éruption de notre tremblement de terre continuel est la preuve la meilleure que vous puissiez avoir du contraire.

Je ne me trompais pas sur les dangers du quartier que vous habitez et je n'ai pas été assez rassuré par votre réponse. Nous n'avons cessé depuis de nous demander si vous ne vous étiez point ressenti de ces commotions imprévues.

Auguste Barbier est fort aimable de vous charger de mille amitiés pour moi ; je répondrais volontiers : Mille ! on le dit, c'est beaucoup pour un sage ; je n'en veux qu'une et c'est assez pour moi, qui n'ai l'honneur d'être sage, ni roi.

J'en veux *une* de lui qui écrive des lettres, *une amitié* qui ait besoin de savoir, de loin en loin, si ses amis sont vivants et de leur parler pendant le temps qu'on met à écrire une lettre, mais il ne s'en aviserait pas à lui tout seul.

Je voudrais bien savoir si l'on a réimprimé sa satire de *Pot-de-vin* pour la joindre à ses autres satires et à son *Jules César* dont je vous ai longuement écrit. Un nouveau volume[1] de lui sera pour moi une fête qui viendra avec celle du printemps, des lilas et des rossignols qui déjà commencent à se montrer et sortir leurs têtes.

Vous me parlez de distractions ?

1. *Satires et chants*, par Auguste Barbier, auteur des *Iambes. Erostrate, Pot-de-vin, Chants civils et religieux, Rimes héroïques*, Paris, Paul Masgana, 1853, in-18.

Je n'en ai pas, et quand je rencontre ce qu'on nomme de ce nom, j'avoue que mon âme absorbée ne les voit et ne les entend qu'à peine. Plus mon absence se prolonge et plus les lettres que je reçois se multiplient. Quelquefois le temps me manque pour y répondre. Je travaille à des choses nouvelles et en même temps je reçois et renvoie les épreuves de la dixième édition de *Cinq-Mars*, que fait notre Charpentier, et de mes autres livres[1].

Je m'étonne en vérité qu'un livre puisse avoir encore le sens commun quand l'auteur est mort, à voir l'énormité des fautes d'impression qui s'y glissent à chaque édition[2].

Je croyais vous avoir écrit le 12 novembre dernier que M. Charpentier était d'accord avec moi et qu'il allait m'envoyer son traité à signer. C'est ce qu'il a fait, et depuis le 2 décembre il a vu sans doute dans les événe-

1. Sixièmes éditions de : *Consultations du Docteur noir*. — *Servitude et grandeur militaires*. — *Poésies complètes*.

2. A ce propos voici un fragment d'une lettre à Charpentier (mars 1852) qui nous a paru assez curieux pour être donné en note :

« Les imprimeurs ne savent plus ce qu'ils font... en vérité, je ne sais comment il se fait qu'un livre qui a seulement cent ans d'existence puisse encore avoir le sens commun quand il a passé par une cinquantaine d'éditions. En voici un (*Cinq-Mars*) qui n'a encore que dix éditions et où je trouve des fautes prodigieuses, comme des lignes omises et des substitutions de mots tout à fait plaisantes, telles que *développement* au lieu de *dénouement*...

Il y a une chose à laquelle je ne puis me résigner : c'est la coutume que prennent les imprimeurs de retrancher des mots ou d'en ajouter de leur façon ; cela fait un style tout particulier. Je m'oppose à ce qu'il passe pour le mien... ».

ments un avenir plus assuré, car il a doublé le nombre des exemplaires de cette édition.

Il a confiance, comme vous voyez, dans la renaissance de la librairie, et le *lendemain* lui semble plus certain qu'à celui qui vous avait fait des propositions pour moi.

S'il existe encore des journaux où vous écriviez, dites-moi donc quel est celui qui porte le plus fréquemment vos écrits.

Je sais bien que votre famille chère et charmante ne m'oublie point et m'aime bien. Comment puis-je douter de votre amitié et craindre un jour d'oubli dans des cœurs qui tiennent de si près au vôtre ?

Je m'arrête dans la plus douce de mes distractions, qui est de passer du grand papier où demeure le *Travail* au petit papier où logent tous les sentiments affectueux.

Que le cabinet où mon esprit passe de l'un à l'autre soit situé dans les bois ou à Paris, la différence n'est pas grande. Lorsque je passerai dans celui de Paris (qui m'attend toujours de par la loi d'un bail de dix-huit ans), j'irai voir mes amis souvent et ils ne seront pas chez eux, je leur consacrerai un mercredi par semaine, je les attendrai ce jour-là et il ne viendra que des inconnus.

Je les prierai de désigner un soir pour se réunir à ceux qu'ils désirent revoir chez moi, et ils viendront un soir où je serai dans le monde ou au spectacle. Ici, du moins, j'ai vos lettres et cela vaut mieux que rien.

J'ai reçu ici les œuvres de M. Bungener, ministre protestant de Genève, homme de talent dont la presse

française a trop peu parlé. Ne connaissiez-vous pas ses écrits ?

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CXXVIII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, lundi[1], 15 juin 1852.

Gaëtan rêve, Gaëtan est très assurément somnambule, et je vous charge de lui dire que c'est sa léthargie qui le fait parler ainsi. Je ne le savais pas si malade, vraiment, et cela m'afflige. Je voudrais bien qu'il me dît de quelles cartes de visite on lui a parlé, et qui les a reçues à Paris pendant que je suis ici ? C'est moi, ma chère Alexandrine, qui reçois à la campagne, dans des boîtes régulièrement envoyées, les livres, les lettres et jusqu'aux cartes de visite qu'on laisse à ma porte parisienne. Parmi elles se trouvent celles des candidats, comme Berryer, Montalembert et Musset, que Notre-Dame l'Académie vient d'élire, ainsi que je le désirais fort. Avant de partir de Paris j'avais fait manquer une élection parce que je n'avais pas voulu donner ma voix à d'autres qu'à Musset. Nous étions quatre immuables dans cette idée qui depuis a fait des prosélytes, comme vous voyez.

1. Le 15 juin 1852 était un mardi.

Non, mon amie, je n'ai point quitté mon ermitage et ma cellule. Si je soulève mon capuchon en ce moment, c'est seulement pour vous dire sur-le-champ que malheureusement ceux qui ont dit que j'ai passé à Paris en ont menti par la gorge, comme disaient nos pères. Avant mon départ, à notre passage, à mon retour, vous l'auriez su la première. Peu s'en faut que je ne cède à la tentation de vous envoyer les lettres de regrets et même de reproches dont on me poursuit de Paris tous les jours, et ce matin encore. Je vous assure qu'on ne s'y contenterait pas de mes cartes de visite, et pourtant on n'y reçoit pas même cela.

J'allais vous écrire mon étonnement de ce que vous m'avez appris sur cette intéressante et courageuse Mademoiselle Sedaine. Est-ce possible? En êtes-vous bien sûre? Quelques jours après la publication de cet écrit sur la propriété littéraire où j'avais parlé d'elle et raconté les travaux de son père, dont elle avait perdu le fruit, le Ministre de l'Intérieur et le Ministre de l'Instruction publique de ce quart d'heure politique vinrent ensemble me chercher, dans leur empressement de restituer à Mademoiselle Sedaine la pension que l'Empereur lui avait faite en dédommagement de ce que lui arrachait la loi qui dépouille, après dix ans, les héritiers d'un grand écrivain de ses droits d'auteur. Ces deux ministres avaient si vivement senti le reproche que je leur faisais publiquement, et leurs yeux s'étaient si miraculeusement ouverts, qu'ils se disputèrent le droit de rendre à Mademoiselle Sedaine sa pauvre petite pension impériale et royale. Mademoiselle Sedaine

m'écrivit qu'elle lui était rendue, en me remerciant ; et un de ses amis, dont je crois encore avoir les lettres à Paris, me confirma cette bonne nouvelle. Sur cette assurance je louai cette restitution dans un post-scriptum ajouté à ma lettre aux députés, que vous pouvez lire encore à la suite de *Stello*, et que l'on vient de réimprimer il y a peu de jours avec une nouvelle édition de tous mes ouvrages. L'avait-on trompée, lui a-t-on encore manqué de parole ? Je rayerai mes éloges et reprendrai mes deux lignes d'approbation. Faites-moi savoir la vérité, et soyez sûre que je ferai ce qu'il faudra pour que cette injustice soit réparée avant que son malheur et ses douleurs ne s'aggravent. Mais comment puis-je croire à une mauvaise foi si cruelle ? Si donc vous voulez du bien à cette excellente personne, achevez votre œuvre en la voyant à votre passage à Tours, et qu'elle vous dise les faits. Je voudrais, chère et gracieuse amie, que votre belle main fût le ministre des grâces et justices. Allez donc parler en passant à cette affligée, que je croyais sinon heureuse, du moins tranquille depuis onze ans.

Aurez-vous à Blois un état-major convenablement composé des danseurs de l'hiver, des nageurs de l'été, des féroces chasseurs de l'automne, et des causeurs de toutes les saisons ? Je vous souhaite autant de rossignols, de lys, et de roses, qu'il y en a autour de la chambre à coucher de Lydia, qui est au lit, hélas ! Mais je ne vous souhaite pas les tristesses et les inquiétudes qui m'assiègent souvent, et qui vous seront, j'espère, toujours inconnues.

CXXIX

A PHILIPPE BUSONI

Mardi, 13 juillet 1852.

Ne soyez pas inquiet, mon cher ami. J'ai lieu de m'applaudir de toute manière de ma solitude. Souvent elle m'a serré le cœur un peu fort, il est vrai, depuis deux ans, mais en beaucoup de choses j'ai pris pour devise la maxime d'Épictète : *Souffre et abstiens-toi.* J'en suis consolé par le bonheur que j'ai eu de voir Lydia revenir à un état de santé moins inquiétant. — Nous avons fait quelques excursions dans les environs, ma réponse en a été retardée. Je me suis senti presque en colère avant-hier, à cause de vous. Vous m'aviez dit un jour que vous prépariez un ouvrage intitulé : *l'Histoire de la Bourgeoisie.* Un autre vient de le faire. Connaissez-vous M. Francis Lacombe[1] ? Qu'est-ce que cet ouvrage ? L'avez-vous lu ? Parlez-m'en un peu. Vous aviez été dégoûté de l'écrire, il est vrai, à mesure que vous vous enfermiez dans l'étude de ce travail souterrain de la bourgeoisie, creusant des mines et des contre-mines pour sortir de terre. Vous voyez si j'oublie rien, non

1. *Histoire de la Bourgeoisie de Paris depuis son origine jusqu'à nos jours.* Paris, Amyot, 1851, 3 vol. in-8°. Ouvrage complété, en 1852, par un nouveau volume : *Les Bourgeois célèbres de Paris.*

seulement de ce qui vous touche, de ce que vous faites, mais encore de ce que vous rêvez.

Vous m'inquiétez à votre tour pour votre chère Clotilde. Je n'aime pas les fièvres nerveuses. J'en ai eu plusieurs, je sais ce qu'on y souffre. Est-ce bien la mer qu'il faut à votre nerveuse beauté? La mer est un remède bien irritant à un âge bien ému et comme la voilà :

... de ses dix-sept ans doucement tourmentée.

Mais qu'avons-nous à dire, nous autres, simples mortels? Sa mère est avec elle; une mère sait tout, et nous ne savons rien.

J'ai écrit à mon fidèle éditeur Charpentier de vous réserver chez lui un exemplaire des quatre volumes de ma nouvelle édition que j'ai achevé de revoir et de corriger. Elle est, je crois, la plus parfaite à cette dixième réimpression. J'y ai trouvé d'incroyables fautes qui s'étaient glissées entre les doigts des imprimeurs et les miens. J'ai recommandé d'ajouter à ces quatre volumes renouvelés un exemplaire du théâtre dont la dernière édition est plus récente que le reste et n'est pas encore entièrement épuisée. S'il vous convient de l'avoir, on vous le donnera à l'heure du jour où il vous plaira de l'envoyer ou de l'aller prendre en passant (19, rue de Seine).

Tout le monde peut en parler, excepté moi, qui ne pourrais naviguer qu'entre deux écueils : la fausse modestie et l'orgueil. Si vous avez encore le temps et le pouvoir d'en écrire quelque part, ainsi que vous vous le

proposiez, comment n'en serais-je pas touché, puisque ce me sera une preuve nouvelle de votre constante amitié !

J'y ai beaucoup ajouté ici. J'ai des caisses pleines de manuscrits ; tout cela reviendra à Paris avec moi. J'ai reçu ici la *Revue contemporaine*[1]. Elle n'a pas encore d'aplomb. Pour qu'il y ait quelque unité dans la voie que voudront suivre ses écrivains, il faudra qu'ils *déraillent* terriblement de leurs lignes accoutumées. Mais toute sorte de coalition est une excellente école de concessions.

Je ne vois pas que Rachel ait été plus fidèle à Mademoiselle de Lignerolles[2] qu'à ses amants. Vous dites qu'elle baisse ? Quoi ! déjà ! et c'est la fatigue ; vous ne voulez pas vous expliquer ? vous êtes bien bon. Si c'est par pudeur, vous avez tort, car je lis vos lettres tout seul pour la première lecture, à leur arrivée, et vous pouvez vous expliquer en garçon sur ces mystères de coulisse qui nous font sourire à Paris. Sa fatigue ne peut être qu'une suite des *mille et une nuits*. C'est une maladie très connue.

1. Le premier numéro de la *Revue contemporaine*, fondée par le comte L.-C. de Belleval, avait paru en avril. Dans l'introduction, signée : Alfred Nettement, il était dit : « Il y a dans la Presse deux domaines bien distincts... les idées et les faits... Cette Revue a fait son choix : elle restera dans le domaine des idées et s'interdira le domaine des faits ».

2. *Louise de Lignerolles*, drame en cinq actes, en prose, par Dinaux et E. Legouvé, représenté pour la première fois, à la Comédie-Française, le 6 juin 1838, et repris le 6 mai 1852, avec Rachel qui ne le joua que cinq fois en 1852 et huit fois en 1853.

Avez-vous écrit quelque chose quelque part sur le Théâtre-Français, et êtes-vous ravi de *Diane*[1] ou d'*Ulysse*[2] ?

Il me semble qu'on a été injuste si l'on ne s'est pas souvenu de la traduction d'*Antigone*[3] du jeune Vacquerie. Ce fut la première tentative de chœurs, avec la strophe, l'antistrophe et l'épode. L'émotion fut profonde de cet hymne au culte des morts, de cette grande délibération sur l'équité, et de cette courageuse et adorable piété d'Antigone. J'en ressens encore le frisson au seul souvenir. Bocage y fut très homérique, vous en souvenez-vous ?

Et votre Catherine, me sera-t-elle envoyée ou apportée ? Je ne vois pas que vous y pensiez beaucoup, et c'est là ce que vous vouliez faire. Mais comment l'espérer ? Vous n'irez pas chez votre parent d'Angoulême, car il faut que vous soyez lié par une triple chaîne pour n'avoir pas accompagné vos deux anges gardiens au bord de la mer. Où sont-elles ? Est-ce au Havre ou à Dieppe ? Ce sont les ports de mer parisiens. Dites-moi si les sombres marées ont fait du bien à votre jolie convalescente.

1. Drame en cinq actes, en vers, par Émile Augier, représenté pour la première fois, à la Comédie-Française, le 19 février 1852.

2. Tragédie en trois actes, en vers, avec prologue et épilogue, par F. Ponsard, musique de Gounod, représentée pour la première fois, à la Comédie-Française, le 18 juin 1852.

3. Tragédie de Sophocle, en trois parties, en vers, traduite par Paul Meurice et Auguste Vacquerie, et représentée, avec la musique de Mendelssohn, pour la première fois, à l'Odéon, le 21 mai 1844. Bocage tenait le rôle de Créon.

Pour moi, je crois vous avoir dit que j'ai environ soixante cousines germaines ou issues de germaines qui habitent des terres échelonnées depuis Orléans jusqu'à Bordeaux. Nous allons partir bientôt pour une visite que nous rendrons à l'une des plus agréables d'entre elles, en Poitou. De là nous irons à Paris très probablement. Mais en cela, comme en d'autres projets, quelque chose qui arrive, je dis :

Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.

Sur ce collier est écrit : J'appartiens, j'appartiens à une santé bien blessée et qui n'est pas la mienne.

Félicitez-moi cependant, je vous prie, de la victoire que j'ai remportée contre les maladies, à force de soins et de patience, afin de m'aider à me monter la tête pour me trouver parfaitement tranquille sur ma pauvre chère malade.

Je vous quitte, mon cher ami, pour aller voir travailler nos menuisiers, qui font des boiseries de tous côtés, dans des chambres très grandes et sonores comme des églises. Cette restauration du vieux manoir m'intéresse plus que je ne l'aurais cru d'abord.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CXXX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, mardi, 3 août 1852.

J'ai résolu, chère Alexandrine, de vous consulter sur tout ce qui touche notre famille. Voici quelqu'un qui m'écrit pour m'attester une découverte qu'il vient de faire à Limoges, pays assez anciennement connu, et qui était l'antique Lémovice des Gallo-Romains. Est-ce parmi les médailles qu'il se trouve que j'ai là une cousine germaine, m'écrit-on, issue des Vigny, et qui a épousé M. Gondinet, ancien sous-préfet, et l'un des propriétaires les plus considérables du pays? Je n'avais été informé en aucune façon ni du voisinage, ni de la parenté, et si vous pouvez et voulez m'en parler, vous me ferez plaisir. J'espère que ma cousine n'est pas du temps des Gallo-Romains.

Vous m'avez fort diverti par votre étonnement des pétitions des campagnes des deux Charentes. Elles ressemblent fort aux adresses tourangelles que vous m'aviez envoyées, touchant Alexandre le Grand et son entrée à Babylone. Celles de ce pays sont écrites tous les matins par des gens qui ne savent pas écrire et font une croix pour signer. Soyez tranquille, ces bonnes gens n'ont pas le même genre de littérature que moi, et il est peu probable que nous écrivions ensemble. Mais

je me demande comment quelque chose peut surprendre dans une nation tombée dans l'anarchie. Après la corruption, la dissolution, voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

Ce qu'il faut souhaiter à tout homme qui, à tort ou à raison, s'est créé un nom célèbre, c'est de tirer son nom du sac où se ballottent et se roulent les intrigues politiques, qui cherchent à souiller tous les noms.

Horace Walpole disait : *Dirty Politic!* (Donnez cela à traduire à votre petit Hector.) C'est dans des temps comme le nôtre que la solitude est sainte. Quand par hasard vous vous occuperez de votre cousin, en famille, vous ferez bien de vous informer, car je crois que vous ignorez ce qu'il a fait. On vous dira : *pendant dix-huit ans* il a résisté à toutes les séductions, comme grâces, marques d'estime et même d'attention, de la famille d'Orléans. Il n'y a rien qui ne lui ait été offert sous ce règne. On lui offrit la pairie, il la refusa ; quelques jours avant sa réception publique à l'Académie Française, quand on vint chez lui le prier de faire dans son discours l'éloge de Louis-Philippe et quêter une louange en usage jusqu'à lui, il refusa et dit que *son siège était fait,* qu'il n'avait rien à changer à son discours. De là vint la *vendetta* de quelques courtisans. Leur intrigue prit pour organe M. Molé, qui se faisait un mérite de sa complaisance pour rentrer au ministère, ce qui ne lui réussit même pas. Il ne lui en resta qu'une honte de plus. Les princes, qu'il flattait en ayant l'air de les venger contre moi, furent les premiers à traiter sa conduite avec mépris. Nous pouvons leur rendre

cette justice, à présent qu'ils ne règnent pas, et Madame Adélaïde dit à un de ses parents, qui ne me l'a répété qu'il y a deux ans, à Paris : « Monsieur de Vigny ne vient jamais aux Tuileries où nous l'invitons toujours, mais nous ne lui en voulons pas, nous savons son respect superstitieux pour la branche aînée... ». C'était bien agir de part et d'autre, je crois. Qu'en pensez-vous ?

J'ai voulu vous conter cela ce soir, pour que quelqu'un de ma famille le sût bien.

Vous avez remarqué un jour que je ne parlais jamais de moi. Mes amis me le reprochent souvent; hier encore l'un d'eux, en m'écrivant. Mais je viens de penser qu'il était permis au moins de raconter à sa famille des choses que tout le monde ne sait pas. Il faut se souvenir quelquefois que personne n'a dans sa vie une grande quantité de périodes de *dix-huit ans*. J'en ai sacrifié une tout entière, je n'en ai point de regret, et le ferais encore.

Voilà une page d'histoire de notre famille que vous pourrez léguer à vos héritiers, ma chère belle petite Alexandrine; mais je mets un signet ici parce que je la trouve beaucoup trop longue, parce que je vous écris avec des plumes de fer trop fines qui déchirent le papier, et parce qu'une heure sonne après minuit.

Bonsoir.

CXXXI

A FÉLIX BUNGENER

Mardi, 10 août 1852.

J'ai voulu attendre pour vous remercier, Monsieur, le moment où il me serait permis d'oublier en vous relisant et en causant avec vous, les inquiétudes que me donne sans cesse une santé qui m'est chère avant toute chose et qu'enfin j'ai réussi à rendre moins fragile par un bien long séjour à la campagne. — Je ne sais rien de plus aimable que la bonté que vous avez eue de répondre par l'envoi de vos œuvres à une question que je faisais à notre spirituelle et excellente amie [1].

J'ai lu vos livres dans l'ordre de leur publication qui se trouve être celui du temps, et j'ai commencé par écouter le *Sermon sous Louis XIV*. Après m'être promené avec lui dans le silence de mes bois, j'ai passé de Bourdaloue et Claude au règne de Louis XV, au Père Bridaine et à Rabaud, avant de m'enfermer avec votre Voltaire, ce que j'ai fait depuis. — Je m'applaudis d'avoir pu vous lire dans la solitude, sans être influencé par un seul écho des bruits du succès ou de la critique, sans avoir jamais connu vos partisans ou vos adver-

1. Camilla Maunoir, à qui il demandait, le 24 mars 1851, « le nom du libraire de Paris » chez qui il pourrait faire acheter *Un sermon sous Louis XIV* et les *Trois sermons sous Louis XV*.

saires, sans même vous connaître encore. Comme l'un de vos orateurs, vous étiez pour moi seul dans la chaire et moi seul dans l'église, sans les frémissements approbateurs ou les murmures de la multitude, sans rien de ce qui peut prévenir, entraîner ou troubler.

Je pourrai donc vous dire, Monsieur, mes impressions et mes réflexions sans aucun alliage, sans autre chose que ma pensée répondant à la vôtre. Je vous ai cherché vous-même dans vos livres, et il me semble que je vous ai vu tout entier aujourd'hui en achevant votre troisième ouvrage : *Voltaire et son temps*. A travers le voile des deux *Romans historiques* (car ne doivent-ils pas porter ce nom?) je vous avais entrevu déjà. Ce dernier livre vous découvre et vous ne pouvez qu'y gagner. — Je suis content d'avoir résisté au premier mouvement qui me portait à vous parler des œuvres d'art avant d'avoir écouté l'œuvre du critique philosophique. — Je vois que vous savez plus que personne mettre au rang qui leur convient les éloges uniquement littéraires et tout le matériel de la forme que vous pouvez cependant créer et modeler avec une rare habileté.

La pensée seule vous importe, l'excellence de sa direction, la beauté de son but et la grandeur de ses enseignements.

Malgré cela, je ne puis m'empêcher de vous parler d'abord de la forme et des séductions de vos portraits, du plaisir que j'ai goûté à me promener avec votre *Concile* dans l'allée des philosophes, à entendre discuter nos hommes de l'Église de France, sur l'improvisation réelle

et celle qui montre les *soufflets de l'orgue*; à voir commencer, entre l'abbé de Fénelon qui est déjà le *doux homme d'opposition* et Bossuet lui-même, une discussion, prélude des controverses futures. Bourdaloue, admiré déjà par M. de Condom, ce Bourdaloue qui *croît* encore, tandis que Massillon *décroît*, vous lui avez donné, Monsieur, un bien dangereux adversaire dans Claude de Charenton et vous en avez fait son maître, son guide sévère, vous l'avez placé devant lui comme l'ange à l'épée flamboyante. Il l'avertit sévèrement par sa lettre, il en répète devant Bossuet les leçons redoutables pour le roi, il impose, il dicte une péroraison courageuse, et comme Bourdaloue hésitait à déplaire, Claude lui apparaît, le foudroie d'un regard; au moment où il allait être infidèle à la leçon qu'il devait donner et qu'il avait reçue, l'orateur catholique est relevé par l'esprit protestant et ne triomphe que soutenu par lui.

Pour ne point sortir des mérites de la forme, je veux dire encore le gré que je vous sais d'avoir encadré la composition entre la lecture du cantique XIV d'Isaïe et sa paraphrase. Tout ce livre est bien composé, et si le fait est rigoureusement vrai, Genève a dû s'enorgueillir et applaudir au sacrifice d'une victime telle que Bourdaloue sur l'autel de Calvin.

Vous ne vous êtes pas contenté, Monsieur, de la mettre aux pieds de Luther, vous avez écrit un autre livre que vous auriez pu intituler : *les Martyrs protestants*, et nous, Français, nous ne savons que trop combien celui-là est cruellement historique dans vos plus sanglantes pages. Ici, en vous embarquant sur les eaux

plus empoisonnées du siècle de Louis XV, vous avez vu, en les sondant, que vous auriez à combattre d'un côté, le grand navire catholique, et de l'autre, les corsaires encyclopédiques. Aussi, vous avez fait feu de tribord et de bâbord, et cette fois vos pièces sont chargées à mitraille. Il me semble que vous vous êtes irrité en marchant.

La Société de Jésus n'est pas seulement attaquée, tous les dogmes du catholicisme sont frappés de vos traits redoublés. La confession, la direction des consciences, le célibat des prêtres, les légendes, la transsubstantiation et la présence réelle, la communion, les couvents, les sacrements, les frais du culte, la messe, les soins alors mal donnés aux malades, vous attaquez tout ce qui est vulnérable dans l'Église romaine. Le martyre des ministres Rochette et Grenier ajoute à l'horreur du supplice de Calas. Vous n'avez rien omis de ce qui pouvait flétrir le catholicisme et indigner contre ses dogmes et ses actes. La grâce des dialogues et des scènes de la Cour ne m'a point empêché de suivre partout votre sentiment inexorable. Vous poursuivez votre ennemi avec un talent plein de souplesse. Le Père Bridaine et Rabaud sont les deux lutteurs, et les figures du XVIIIe siècle tournent autour d'eux. Vous connaissez le temps de Louis XV comme le *Chapelain de Frédéric II*, mais, permettez que je vous le dise, je vois avec tristesse le soin que vous prenez de réveiller les souvenirs presque éteints de ces persécutions qui durèrent, hélas ! jusqu'à Louis XVI. La France est depuis près d'un siècle le pays de la tolérance la plus complète, il me semble. Tout est ouvert à tous les cultes. Des hommes politiques de l'Église protestante

ont assez longtemps gouverné la France actuelle pour qu'elle soit à l'abri de tout soupçon de partialité. Elle a bien plutôt mérité le reproche *d'indifférence en matière de religion* qui lui fut fait avec éloquence[1]. Si l'on évoquait trop souvent les ombres des victimes, si Montluc renvoyait à *Des Adrets* ses fantômes, si le protestantisme et le catholicisme recommençaient cette lutte des morts, ce serait, je le crois, le christianisme qui en souffrirait. Dans un temps où, près de vous, Strauss a enseigné et prêché en Suisse, où nous avons vu à Paris le pouvoir à demi saisi par ceux qui disaient : *La propriété, c'est le vol,* et *L'idée de l'existence de Dieu est cause de tous les maux de l'humanité,* à présent qu'il ne suffit plus de dire, comme un poète de nos jours qui m'est cher :

O Christ, il est donc vrai, ton éclipse est bien sombre[2] !

à présent que la *Divinité* même est menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, n'est-il pas permis d'espérer que les ministres chrétiens emploieront l'autorité de leur parole à resserrer, s'il se peut, et rapprocher les barrières de tous les cultes? Ce n'est pas trop de toute l'armée du Christ pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie de ses ténèbres.

Mais vous avez voulu faire *la guerre au mal* dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, et vous l'avez faite avec une telle indépendance, que vous l'avez combattue même

1. Par Lamennais.

2. Lamartine : *Hymne au Christ.*

dans le Genevois J.-J. Rousseau, votre compatriote. Vous le poursuivez encore, le mal, dans notre époque tourmentée. Hélas! Monsieur, notre pauvre France nous a donné d'étranges spectacles. Nous sommes encore *l'arme au bras*, et depuis le peu de temps où vos livres furent publiés, vos idées ont déjà pu se modifier sur bien des points.

Je compte sur l'amitié et la belle et sage intelligence de Mademoiselle Camilla Maunoir[1] pour m'avertir dès que de nouveaux écrits auront suivi ceux dont vous m'avez fait possesseur. Peut-être prendrez-vous encore la forme du *Roman historique*. Je m'en féliciterais, car vous avez prouvé qu'il n'y a point de question, si grave qu'elle soit, et pas de vues si hautes qui ne puissent s'y déployer dans un langage pur et dans une composition aussi chaste que la pensée qui inspire et soutient votre religieux ministère.

Vous voyez, Monsieur, par la longueur de cette lettre, expression bien incomplète encore du plaisir que je vous dois, combien il me sera précieux de voir l'auteur après avoir vécu ici avec ses ouvrages. Je serai peut-être un jour assez heureux pour vous rencontrer dans votre beau pays et pour vous prier, dans des entretiens pareils à ceux de votre grave *Concile*, de ne regarder mes remarques et mes regrets sur l'ardeur militante du protestantisme que comme une preuve de plus de l'impres-

1. Amie de Vigny qui traduisit en vers anglais quelques-uns de ses poèmes, notamment *Paris*. Il s'établit entre eux une correspondance que nous espérons pouvoir joindre au volume qui suivra le présent recueil.

sion sérieuse que produisent sur moi vos écrits, et de la haute estime qu'ils m'ont inspirée pour votre personne.

ALFRED DE VIGNY.

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

CXXXII

A M.***

Mercredi, 20 octobre 1852.

Je vous ai promis, Monsieur, de vous dire ce que j'apprendrais dans mon ermitage sur cette inconnue charmante de qui vous conservez un billet doux.

Sachez donc d'abord que je me sens fort épris de cette personne qui n'a que le défaut d'être morte comme la belle cavale du *Roland furieux*. De quelque endroit du purgatoire ou du paradis qu'elle m'écoute parler d'elle, je pense qu'elle doit sourire derrière le masque de velours des belles dames de son temps, en nous voyant chercher partout son nom.

Encore si nous connaissions quelque chose de la vie et des passions de M. le comte de Raymond, gouverneur de notre Angoumois, nous saurions bien qui elle fut, car je le soupçonne fort d'avoir été notre rival, si nous sommes vous et moi amoureux d'elle comme cela me semble avéré. — Mais il faut nous contenter de ce que disent les gros livres et j'y trouve seulement ce qu'elle

ne fut pas. Ainsi il est bien certain que Madame de Sévigné n'a pas écrit ce billet en 1739, par la raison qu'elle quitta ce monde en 1696. Ensuite les armoiries que j'ai ici de la mère de madame de Grignan sont une sorte de double losange noir et blanc qui ne ressemble point à un cachet brisé que porte votre lettre. Puis notre grande préoccupation, la bataille de Rosbach, se donna en 1757 et la dame de nos pensées dit : c'est un second Rosbach. Or, comme elle n'avait pu deviner cette bataille en 1739, il faut bien lire 1759 dans la date de son petit billet et y voir un 5 fort mal griffonné comme une *s*. Voilà où j'en suis sur cette charmante personne qui ne peut manquer ce me semble, d'avoir été belle, aimable, brave et bonne, tenant son salon en grande dame et son éventail à la main comme un sceptre. Vous peignez si bien que vous ferez son portrait quand vous voudrez de souvenir, car je présume qu'elle revient à minuit dans votre beau château. Elle n'est point rêveuse et je ne pense pas qu'elle promène au clair de lune dans vos bois majestueux, mais je suis sûr que vous la trouvez souvent assise au coin du feu avec une levrette à ses pieds et descendant de cheval. Il ne faut pas trop peut-être vous occuper d'elle de peur de ce M. de Raymond qui reviendra par jalousie vous tirer les pieds.

Vous voyez, Monsieur, que rien de ce qui nous a occupés chez vous ne saurait me rester indifférent. Croyez que vous avez en moi un voisin qui vous prie d'offrir ses respects à la maîtresse de la maison.

ALFRED DE VIGNY.

Au Maine-Giraud.

CXXXIII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, samedi, 27 novembre 1852.

Puisque vous voilà retournée dans votre manoir, lisez donc, pendant que je la lis aussi dans mes bois, l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine. J'en achève le septième volume ; vous y verrez une sorte de reproche qu'il me fait de ma solitude, et vous me direz l'impression que vous aurez reçue de ses jugements. Il y a de beaux tableaux, et des portraits ressemblants, dont vous serez frappée et quelquefois émue. Vous pourriez déjà, s'il a l'esprit assez attentif pour suivre un récit, faire lire à votre Hector des fragments que l'on peut détacher, tels que la bataille de Waterloo, la chute de Napoléon, la mort de Murat, la guerre d'Espagne, et les luttes habiles de Louis XVIII, qui a la gloire d'être mort sur le trône de France, seul souverain couché à Saint-Denis depuis Louis XV.

Un soir, seule avec votre enfant, vous choisirez (voilà mon ordonnance de Docteur Noir), vous lirez vous-même un de ces tableaux, il dormira par là-dessus, s'en souviendra malgré lui dans son sommeil, et vous en parlera le lendemain tout le jour ; et il aura reçu ainsi pour sa vie entière une impression vive, profonde, colorée, de l'histoire de France la plus récente, dont nous avons vu les personnages.

Vous m'avez là dans un ermitage, encore sous mon capuchon, et vous n'en profitez pas pour causer avec un peu de réflexion, de calme, et d'abandon. — Vous avez tort, Alexandrine ; une fois à Paris, je n'en aurai plus le temps. Je cherche à deviner ce qui plaît à votre âme et à quoi elle s'attache dans ses réflexions. Vous ne me le dites pas assez. Puis-je penser que dans les longues et silencieuses journées de la campagne vous n'ayez pas une heure de retraite et de rêverie pour me parler comme vous avez fait quelquefois de vos lectures, de vos occupations, de votre famille ?

CXXXIV

A PHILIPPE BUSONI

Jeudi, 24 décembre 1852[1].

Depuis le mois de juillet, j'attendais votre réponse, mon ami. Nous avons fait, comme je vous l'ai dit, quelques excursions et des visites chez des parents, puis nous sommes revenus ici dans ce cher asile. Nous allions partir la semaine dernière pour Paris, les malles étaient faites et il ne s'agissait que de monter en voiture, quand Lydia est tombée malade. J'ai repris mon collier ou plutôt on l'a rattaché à la chaîne de la campagne, car pour le collier je ne le quitte jamais. Ne me demandez pas ce qu'elle souffre et comment elle est ma-

1. Le 24 décembre 1852 était un vendredi.

lade, je vous l'ai dit si souvent. Comment le répéter et à quoi bon ? Tout est mystère dans la santé des femmes, Madame Busoni vous le dira, et il est aussi douloureux d'en parler que de les voir souffrir. Deux médecins m'ont déclaré qu'ils craignaient certains accidents subits, et qu'en ce moment Madame de Vigny ne pouvait, sans danger, voyager dans aucune sorte de voiture.

Peut-être bientôt en sera-t-il autrement, je ne le sais pas et je l'espère, je n'épargne aucun soin pour rendre heureuse une personne aussi parfaitement bonne, et j'attendrai le retour de sa santé dans mon cabinet des champs jusqu'à ce que je puisse faire retourner mon portefeuille dans mon cabinet de Paris, car la différence n'est pas grande de ma vie de citadin à ma vie d'ermite, c'est toujours à peu près, dans quelque maison que ce soit, la vie d'un frère hospitalier.

Je ne puis donc rien dire sur mon retour. Peut-être bien irai-je seul à Paris, pour peu de jours, dans un moment où je ne croirai pas comme aujourd'hui ma présence nécessaire. Vous auriez bien dû m'envoyer le numéro de *l'Illustration* qui renferme cette *poignée de main* que vous m'avez donnée[1].

1. Dans son *Courrier de Paris* du 31 juillet, Busoni avait annoncé la « huitième (*sic*) édition des œuvres complètes » de l'auteur de *Cinq-Mars*, « revues avec un soin de la forme et un respect du public devenus bien rares aujourd'hui ». Il ajoutait : « Peut-être voudra-t-il enfin accorder à l'admiration du public ce qu'il a refusé jusqu'à présent aux supplications de ses amis. Le philosophe Epictète pouvait se dire : « Abstiens-toi » ; le poète Virgile n'en avait pas le droit : est-ce que les inspirations du génie n'appartiennent pas à son époque avant de devenir le patrimoine de tous les temps ? »

Elle aurait tenu lieu des lettres, car la dernière que j'ai reçue de vous était (le croiriez-vous ?) du 29 juin 1852. C'est le 13 juillet que je vous ai répondu, et depuis rien de vous ne m'est venu. Faites donc que je sache ce que *l'Illustration* a dit sous votre plume. Je ne savais même pas si vous aviez mes nouveaux volumes, vous ne m'en avez rien dit.

Ce qui m'importe à présent, c'est de connaître votre sentiment tel que vous l'avez exprimé. Je vous avais prié de ne rien me laisser ignorer de ce que vous publiez. Si dans quelque autre journal, un feuilleton vous laisse plus de place que *l'Illustration* où les lignes que vous écrivez ont tant de peine à circuler à travers les pieds et les roues des gravures, pourquoi ne pas jeter à la poste pour moi un de ces feuilletons que l'on imprime au delà du nombre voulu ?

Je reçois tous les jours des lettres de mes amis, aucun ne m'a dit un mot de votre souvenir imprimé. De quel mois, de quel jour ? Je l'ignore. Vous me demandez si je l'ai lu, comme si quelqu'un dans ce pays recevait *l'Illustration*.

Celle de Londres m'est envoyée souvent, celle de Paris, jamais, et quant à nos amis, aucun d'eux ne s'est avisé de m'en instruire. Vous attendiez peut-être cela d'eux et vous aviez raison de les laisser faire. A leur place j'aurais aimé écrire : Voici quelque chose que notre cher Busoni a dit de vous ; mais cette prévenance attentive est bien rare et ne se rencontre que dans les âmes qui trouvent du bonheur à rechercher ce qui peut plaire à l'esprit et au cœur de ceux qui leur sont chers.

Je vois avec peine que chacun de mes amis se plaint à moi de ne plus voir les autres. Qu'y faire ? C'est la vie de Paris. Les hommes mariés sont envahis par leur famille ; les garçons, toujours hors de chez eux, se disent de leurs amis les plus intimes : Il est là, à ma porte, j'irai demain et ce demain recule toujours. Auguste Barbier a perdu son père qu'il n'a pas quitté et qui était presque aveugle et en enfance. C'est un devoir bien douloureux qu'il a courageusement rempli et dont la délivrance lui aura cependant coûté bien des larmes. Je n'ai pu me résoudre encore à lui écrire ces banalités que l'on dit tous les jours en face de la mort.

Un docteur Blanche[1] vient de mourir aussi ; j'espère que ce n'est pas celui d'Antoni, mais je voudrais le savoir de vous. Cela m'inquiète pour cet homme de mérite, si courageux et si bienfaisant. Une chose me rassure, c'est que le journal disait : le docteur Blanche père. Ce n'est peut-être pas le même, le nôtre, qui fut refuge de tant d'hommes de lettres et en rendit plusieurs à la raison. Ce fut lui qui guérit Madame de Lavalette, folle des terreurs de cette nuit où elle sauva son mari. Le pauvre Antoni perdrait un père plus que Barbier n'a fait ; un guide, un soutien, une boussole qui remplace sa volonté écrasée par la maladie.

Avant le printemps qui vous doit amener et auquel

1. Le docteur Esprit Blanche était mort le 5 novembre 1852, dans la maison qu'il avait fondée à Passy et qui était depuis quelques années dirigée par son fils, le docteur Émile Blanche. Sur sa tombe, Antoni Deschamps et le docteur Jules Béclard prirent la parole.

je crois peu, je serai ravi de voir arriver la reine Catherine. Je vous ai dit sur quelles messageries il la faut embarquer (aux soins de M. Sazerac, à Angoulême, par les voitures de la rue Notre-Dame-des-Victoires), elle m'arrivera tout droit chez moi et y sera reçue avec un grand respect par un ermite fort studieux, pour qui aucune de ses lettres ne sera indifférente, mais qui lui demandera la permission de lire surtout ce que vous avez écrit.

Les belles-lettres auront-elles jamais plus belle occasion de reprendre la parole qu'étouffait la tribune avec ses cris et ses hurlements ? C'est l'heure du silence que choisissent les rossignols. Chantez encore ce Dieu

Que Pascal éperdu cherche en vain dans son cœur.

Et dans ce bon et sensible cœur que vous avez, mettez après l'image de votre belle Romaine, de sa mère et de votre fils, celle d'un ami véritablement dévoué qui s'appelle :

ALFRED DE VIGNY.

Madame de Vigny me charge de vous dire combien elle est touchée de l'intérêt que vous prenez à sa désolante santé.

Donnez-moi un renseignement qui me manque, la première fois que vous irez comme moi rôder dans les bibliothèques publiques.

Existe-t-il quelque part un vocabulaire du dialecte ou plutôt du patois angoumoisin des Charentes et de la Saintonge des anciens *Ecolimiens* et des *Santons ?* Vous

me ferez plaisir vraiment si vous n'oubliez pas cela entièrement.

Adieu, mon cher ami, adieu aussi l'année 1852.

Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours.

Où est la femme aux grands yeux bleus qui disait ces vers-là un soir, assise entre Lamartine et moi ?

Elle est, je crois, en Orient, près de la terre de Sapho.

ALFRED DE VIGNY.

CXXXV

AU DOCTEUR MONTALEMBERT

Mardi, 28 décembre 1852.

J'ai à vous parler, mon cher et aimable Docteur, d'un pauvre garçon qui à force d'être épileptique est devenu fou et idiot tout à la fois. S'il revient jamais à Blanzac, on m'écrit qu'il assommera infailliblement sa femme et son père. Il serait bon de leur éviter ce désagrément. Car il me semble qu'il existe des maisons où il peut être placé pour tous convenablement. Vous ferez une bonne action si vous l'allez voir à l'hôpital d'Angoulême où il est en ce moment. Vous le connaissez, il se nomme L..., est maçon quand il peut l'être et imbécile en toute saison. Comme ses bras et ses jambes ont travaillé chez moi assez longtemps, je m'intéresse à lui et le vou-

drais voir soigné et gardé avec les malheureux idiots ses pareils.

S'il est bon que je fasse pour lui quelques démarches, dites-moi près de qui. Voici une autre mission plus riante. Il existe dans Angoulême une rue des Ravins (ou Rampe peut-être) où demeure un mouleur de plâtre, de statues, bas-reliefs.

Je voudrais savoir s'il a des statuettes de la Vierge. Il m'en faut une de la hauteur de cinquante-cinq centimètres.

En vous promenant, la canne à la main, voulez-vous voir et m'écrire un mot. — Nous allions partir et tout était prêt, une voiture allait m'être envoyée de Tours à Poitiers au-devant de nous, quand Madame de Vigny est retombée malade et M. Delafond dit qu'en ce moment toute voiture lui serait dangereuse. Vous en savez comme moi les tristes raisons.

Pour moi, je suis soutenu par la devise d'Épictète dans toutes sortes de résignations : *Souffre et abstiens-toi.*

Adieu, cher Docteur.

ALFRED DE VIGNY.

CXXXVI

A EUSÈBE CASTAIGNE

Mardi, 28 décembre 1852.

Je voudrais bien savoir de vous, Monsieur, s'il y a au monde un vocabulaire du dialecte ou patois de la Cha-

rente ou de l'ancien Angoumois. On l'a cherché pour moi à Paris, peut-être assez mal, mais enfin très inutilement.

Ayez la bonté de m'écrire un mot qui m'apprenne qu'elle est la meilleure et la plus nouvelle traduction des *Commentaires de César*, et si vous avez le texte en regard.

Voilà pour aujourd'hui mes deux seules questions. Selon votre réponse, Monsieur, et si vous pouvez me prêter l'un ou l'autre de ces deux livres, je les enverrai chercher à la bibliothèque que vous mettez de si bonne grâce à ma disposition, mais je vous les demanderai seulement l'un après l'autre, pour ne pas abuser de votre complaisance.

Mille compliments empressés.

CXXXVII

A MADAME LOUISE LACHAUD

Janvier 1853.

Si Georges était venu dans la Charente, il aurait trouvé une population tout à fait d'accord avec lui. Nos paysans qui, depuis 1848, n'ont jamais considéré le Président que comme leur Empereur, ont été surpris qu'il eût tardé quatre ans à régner. L'année dernière, vers le mois de novembre, quand ils l'ont vu menacé par une partie de l'Assemblée nationale, ils ont formé des corps

francs pour aller le délivrer à Paris. Sans le 2 décembre, ils allaient partir. Il y a je crois quatre ans que j'écrivais à votre bonne et spirituelle mère que la Charente n'est autre chose qu'une *Vendée bonapartiste*. En effet, à chacune des élections, les *cent quatre-vingt-quinze* communes qui m'environnent ont voté : oui, à *l'unanimité*, et le prince Louis-Napoléon était encore à Londres, quand ici on le voulait élire représentant. La Charente, lui disais-je, boit son eau-de-vie dans le verre de la grand'mère de Béranger.

Qui vous a dit, chère Louise, que j'avais eu une entrevue avec lui dans son voyage vous a dit une vérité très simple, très officielle, très naturelle aussi, car je le connais depuis quatorze ans.

Pendant son séjour à Bordeaux, il a appris que j'étais encore chez moi à la campagne, en a témoigné un vif plaisir et, en arrivant à Angoulême, m'a envoyé une lettre qui m'invitait à dîner chez lui avec l'évêque d'Angoulême, les ministres qui l'accompagnaient et quelques personnes notables de ce pays et à venir au bal de l'hôtel de ville avec lui. C'était le 10 octobre et tout cela s'est fait comme il l'avait dit. Je l'ai retrouvé pour moi ce qu'il était à Londres, aussi simple, affectueux, amical dans ses entretiens réitérés et prolongés toute la soirée, aussi calme que s'il n'eût pas entendu le bruit du riomphe qui l'entourait, cherchant le vrai de toute chose et le jugeant avec impartialité, le même enfin que je l'avais connu dans l'exil, seulement un peu plus mélancolique et sachant déjà ce que pèse le pouvoir suprême.

Pour moi, je suis revenu le lendemain rêver dans ma cellule, où j'ai repris mon froc et mon capuchon : je n'ai rien dit ni rien écrit à personne de ce long et sérieux entretien. On ne saura de ce que m'a dit le Président que ce que l'Empereur en racontera lui-même.

CXXXVIII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, le 25 janvier 1853.

Voici un abus de pouvoir abominable que vous commettez, ma belle cousine. Vous êtes la plus injuste des nièces en accusant votre oncle d'être bavard. J'avais, au contraire, espéré qu'il serait indiscret, et je lui trouve l'innocence d'une colombe. Je lui avais écrit toute une petite gazette du soir pour répondre à ses questions, afin que ce fût une sorte de circulaire pour nos parents, amis, alliés et connaissances ; et je pensais que sa première action serait de vous la lire. Il semblait même me le dire en me parlant de votre absence pour quelques jours au château de Champ-Ch... où il vous écrivait.

Ce fut le 23 octobre de l'an de grâce 1852 (autrefois, il y a un siècle, comme vous savez) que mon cousin, votre oncle en un mot, m'écrivit pour me demander si ma *présentation*, annoncée dans un journal, avait eu

lieu le 10 octobre, et *quelles étaient les paroles échangées de part et d'autre.*

Je lui répondis jadis, le 30 octobre de la même année, que, comme je connaissais le prince Louis-Napoléon depuis quatorze ans, je ne lui avais pas été présenté du tout; mais qu'apprenant à Bordeaux que j'étais encore dans mon ermitage, il avait bien voulu en témoigner un plaisir assez vif, et que j'avais reçu de lui l'invitation de dîner chez lui à Angoulême; que je m'y étais rendu le 10, et qu'après la soirée je l'avais accompagné au bal de la ville. Quant aux paroles *échangées de part et d'autre*, comme elles ont été fort nombreuses et que j'ai, par caractère, une longue habitude de silence et de réserve sur toute chose tant soit peu particulière à quelqu'un; comme cette disposition native n'a fait que s'accroître pendant seize ans de vie à l'armée, où le silence est une consigne; comme cette coutume s'est accrue encore par un long séjour en Angleterre et mes rapports avec les Anglais dans leur pays et le nôtre, il en résulte qu'il y a sur mon caractère une double enveloppe de taciturnité qui fait que j'aime à parler des idées et des sentiments, jamais des personnes. Étant donc orné de ce triple défaut, il m'a été absolument impossible de me livrer aux plaisirs de l'anecdote comme tel journaliste de ma connaissance qui l'aurait multipliée par vingt mille exemplaires et embellie de quelques agréments.

Ayez donc la bonté, chère Alexandrine, de me dire d'abord si vous avez lu la lettre que j'écrivais à votre *oncle mon cousin.* Ensuite, quand je serai sûr de ne pas

me répéter, chose que je considère comme une grande infortune, je chercherai si j'ai dans la mémoire quelque chose à ajouter à cette gazette des temps passés. Vous ne m'avez écrit que le 5 décembre pour me demander les mêmes choses; j'ai, en vérité, pensé que mon *cousin, votre oncle* bien-aimé, vous devait tout dire et qu'il se chargerait de la réponse, que je n'avais qu'à le laisser faire. Mais voyez donc, dans quel siècle d'airain vivons-nous? on ne peut compter sur les faiblesses de personne, pas même sur le bavardage!

. . . . . .

Le temps présent, s'il vous intéresse, n'a qu'une chose à vous faire connaître de moi : c'est mon immobilité. Après cette interruption de cloches et de canons, mon couvent a refermé sur moi ses gonds de fer et je suis revenu m'asseoir près d'un lit de malade; lit dont la bonne et patiente habitante ne peut encore être transportée même dans la plus douce voiture. Tout est prêt pour le voyage dès qu'il se pourra faire; et vous savez que la plus douce station pour nous sera celle de mon air natal, que vous respirez et que je vous envie.

Je n'écrirai pas plus longtemps, je suis fatigué. Hier, plus inquiet que de coutume, j'ai passé la nuit debout; et, ce matin, j'ai vu le lever de l'abominable aurore que je hais, parce que je l'ai vue trop souvent venir s'asseoir au chevet des malades, à côté de moi.

Conservez-moi, malgré mes désordres de conduite dans cette existence que je vous raconte, un peu de bonne amitié; et pour vous bonne année!

CXXXIX

A PHILIPPE BUSONI

Mercredi, 10 août 1853.

Et vous aussi, mon ami, vous êtes à la campagne. — Je vous en félicite. La poussière des maisons abattues et de celles que l'on élève à leur place a peu de charmes je pense pour votre chère enfant dont vous voulez toujours être inquiet malgré sa force, sa jeunesse, sa beauté qui s'unissent pour vous rassurer. Mais votre cœur a trop d'imagination. Il faut bien que vous en souffriez. S'il y a des arbres, des prairies et des sources où vous êtes et un air pur et frais comme celui qui règne ici autour de mes fontaines, vous lui donnerez, j'espère, tout ce que vous croyez devoir ajouter encore à cette santé précieuse qui ne cesse d'occuper vos regards et vos pensées. Vous avez bien raison de vous livrer à vos tendres préoccupations paternelles et à tout ce qu'elles apportent de consolation et d'espoir. Pour moi, mon ami, je viens de passer deux mois bien cruels; car Madame de Vigny a été atteinte tout à coup d'une maladie des yeux qui est devenue en peu de jours si violente que j'ai craint qu'elle ne perdît la vue. A présent encore, elle ne peut lire ni écrire et son œil gauche n'est pas guéri. Cette nouvelle et désolante souffrance a été bien combattue, suivie et soignée. J'ai à me louer des médecins, mais

elle a eu beaucoup à souffrir de la rigueur des remèdes qu'il a fallu faire. Elle a passé dix nuits sans sommeil qui lui ont donné de violentes attaques de nerfs et font porter à la tête et au cœur ce sang indien dont on ne peut calmer les accidents et qui se jette sur les yeux. C'est une grande affliction dont j'essaie de la distraire et qui redouble l'assujétissement où je suis dans mon exil volontaire.

Votre reproche est fort injuste et vos calculs sont inexacts, mon cher ami, je vous ai écrit le 24 décembre fort longuement. Vous m'avez répondu le 5 janvier dernier très brièvement et *une seule fois* (et non *deux fois* comme vous le croyez) que le docteur Blanche dont on annonçait la mort était bien celui d'Antoni. J'en ai gémi pour cet ami toujours errant, pour cette âme toujours en peine. Vous m'annonciez votre reine Catherine.

Je vous avais dit le chemin qu'elle devait suivre pour venir ici et je l'attends encore, quoique vous m'ayez dit, il y a sept mois, qu'elle était toute prête à partir. Qui la retient donc, cette belle dame? Ne trouve-t-elle pas le chemin de fer digne d'elle? Nous lui ferons faire un coche de son temps, si vous voulez. Il me servira pour ramener à Paris ma pauvre malade et les deux femmes qui ne la quittent jamais : sa femme de chambre Esther et sa fille, qui depuis trois ans est ici pour la seconder, au sortir du couvent, où on l'a fort bien élevée. Elle m'aide à faire de longues lectures à la maîtresse de la maison, et, quand elle prend ma place, je me retire dans ma cellule et je fais de longues écritures pour moi seul.

On me racontait un jour un mot curieux d'un procureur général à qui l'on faisait remarquer qu'un *prévenu* politique avait été *oublié onze mois* en prison. Il compte sur ses doigts depuis un jusqu'à onze et s'écrie : « C'est ma foi, vrai ! Dieu ! comme le temps passe ! » Il ne croyait pas qu'il y eût trois semaines.

Vous le justifiez parfaitement à mes yeux. C'est la vie de Paris qui cause ces distractions. Il n'était pas si coupable, puisque vous m'avez assuré le 5 janvier qu'un de vos amis allait vous apporter le *dictionnaire* du patois charentais que j'attends. Vous allez dire aussi : *comme le temps passe !* n'est-ce pas ?

Auguste Barbier aussi m'a écrit qu'il allait m'envoyer une nouvelle édition de ses satires et des *chansons*. Je ne me figure pas trop ce qu'elles peuvent être, mais toujours est-il que la poésie n'y peut manquer, venant de lui.

J'ai reçu beaucoup de livres ici. Je les lis mieux, et d'un esprit plus calme que je ne l'eusse fait à Paris, et j'écris en silence dans les intervalles de mes inquiétudes nouvelles. Je crains les médecins et je ne cesse de me tourmenter des erreurs qu'ils peuvent commettre, comme je vous l'ai dit. Lorsque je crois qu'ils se sont trompés en quelque chose, je me reproche leurs oublis ou leurs fautes, et j'ai des remords pour eux, qui n'en ont jamais et qui ont à peine des regrets. Rien n'est plus cruel que d'avoir le sentiment de notre ignorance en présence de la maladie de ceux qui nous sont chers. Est-ce donc un mystère impénétrable que la médecine, et ne devrait-on pas nous l'enseigner dès l'enfance dans les classes, et

exiger un cours de médecine avant celui du droit? Quelqu'un de mes amis s'est trouvé sur un vaisseau dont les deux médecins périrent en un jour; cinq cents hommes se trouvèrent sans secours, ayant une épidémie à bord. A l'armée, en voyage, ne sommes-nous pas dans la même situation? L'éducation devrait armer l'homme contre les coups du destin, et ceux-là sont bien à craindre près d'une femme.

CXL

A PHILIPPE BUSONI

Jeudi, 26 janvier 1854.

J'ai attendu pour vous répondre que ma chère Lydia fût debout; vous ne sauriez croire ce que c'est que cet état capricieux. Vous vous êtes imaginé l'autre soir qu'elle était guérie? Le lendemain, elle a été gardée au lit pour dix jours, avec des souffrances qu'elle nous cachait avec soin dans la soirée. Je ne sais quel jour vous donner qui ne vous gêne pas, mais choisissez-le vous-même, et je ne sortirai pas ce soir-là. Voulez-vous *lundi* soir (30) ou *mardi* ou *mercredi* (1er fév[rier] ou 2 fév[rier] [1])? Choisissez, mon cher ami, mais écrivez-le-moi tout de suite. Je n'inviterai personne, pour que nous puissions causer librement et longtemps autour du

1. Il faut lire : 31 janvier ou 1er février.

thé. — Je ne vois pas ce que je vous écris, et vous serez bien habile si vous le lisez, car je ne pourrais pas m'en tirer, moi. J'écris *entre chien et loup*, dans l'ombre, en revenant de l'Académie Française. J'ai à présider bien des commissions comme chancelier, et les choses qu'on nous envoie à juger ne sont pas bien faciles à classer. Il y a beaucoup d'ivraie et peu de bon grain. Croiriez-vous que j'ai passé trois soirées de suite, seul sous ma lampe, jusqu'à deux heures du matin, à chercher la poésie au milieu d'un déluge de *vers* et la pensée au milieu d'un océan de *lignes* plates et innombrables, sans rien trouver qui fasse espérer le moindre talent? Moi, qui ne désire rien tant que de rencontrer des merveilles à faire couronner, je suis tout consterné de n'avoir à remuer que des cendres, sans une étincelle au fond.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CXLI

A MADAME LOUISE LACHAUD.

Septembre 1854.

Mais comment donc en avez-vous su quelque chose? Écrivez-moi, je vous prie, ce qu'on vous a dit, que je voie comme on écrit l'histoire. Vous apprendrez par moi si la chronique a été fidèle. Jusque-là, vous n'aurez plus de mes nouvelles et vous saurez, chère et jeune mère,

chère angélique enfant, ce que je vais raconter à votre mère, à qui vous remettrez ce petit billet dont elle vous lira ce qu'il lui conviendra de lire.

A MADAME ANCELOT

Il y a près de mon ermitage des couvents de jeunes personnes qui me viennent demander des pièces à lire et à jouer pour des distributions et dans des soirées; mais, il faut qu'elles soient *sans amour et sans hommes*. Sans hommes, me voilà un peu en peine, cependant nous cherchons tous ; une jeune personne était là avec ses quinze ans et sa mère. On était ravi d'abord de toutes les jolies figures de femmes dont on allait savoir les aventures, de toute cette galerie de portraits imaginaires. Où pourrait-on, disais-je, trouver un cours de morale plus sérieux et plus charmant à la fois et qui enseigne mieux la résignation et le sacrifice dans les trois grandes époques de la vie? — On lisait *Marie*[1]. — C'était bien difficile à jouer, un rôle de Mademoiselle Mars! qui oserait! On passe, on me demande si l'on peut jouer, si l'on peut lire une autre pièce intitulée : *Deux jours*[2]. J'étais loin de la table, et je déclare, de l'embrasure d'une fenêtre et tout en prenant du thé

1. *Marie, ou les trois époques*, comédie en trois actes, en prose, par madame Ancelot, représentée pour la première fois, à la Comédie-Française, le 11 octobre 1836.

2. *Deux jours, ou la nouvelle mariée*, comédie en trois actes, mêlée de couplets, par madame Ancelot, représentée pour la première fois au Vaudeville, le 28 novembre 1831.

qu'on peut la lire sur-le-champ et la petite personne commence. Me voilà pris et les femmes mariées me regardent un peu de côté et personne n'osant interrompre ni souffler de peur de faire comprendre qu'il y avait là quelque chose qu'il ne fallait pas comprendre.

Et moi qui, à mesure que cette petite voix de pensionnaire avançait, me souvenais ou croyais me souvenir qu'il y avait une certaine petite explication entre une vierge mariée et sa tante! Quand elles se sont trouvées seules, j'ai frémi comme un criminel, j'ai cru voir arriver un mot que j'ai retenu et que disait avec un tact exquis, Mademoiselle Brohan, la reine-mère, la fondatrice de la dynastie des Brohan.

Hélas! si vous saviez comme ma chasteté était alarmée, chère amie! Je me disais: on va me prendre pour un tentateur et il va arriver un événement, la mère de la lectrice va me foudroyer si elle arrive à ce mot qui la fera tomber morte.

Enfin, ma chère, êtes-vous femme! Je toussais, je regardais l'heure et pas de visites à espérer. Ce qu'il y avait de pis, c'est que l'intérêt avait pris tout le monde, et quoi qu'on en eût et, comme on ne savait pas si bien que moi le grand mot, la petite novice allait de confiance en avant. Je m'attendais à une catastrophe. Et pas du tout, j'ai été sauvé. Le mot n'y est plus. On a passé le fleuve sans se noyer, sans m'y noyer aussi, sans même se mouiller, si ce n'est un peu aux paupières vers la fin. Dieu soit loué et l'imprimeur qui a volé à Madame Mongrolle son petit mot si vrai et si sérieusement féminin.

Mais voilà bien autre chose. O perversité humaine ! Le danger passé, je le regrette ce mot et je le redemande, et je vous dénonce l'imprimeur ; car enfin je ne l'ai pas rêvé, il y était, et je vois encore l'éventail et le geste qui l'accompagnait, ce mot dit d'un air magistral... Je ne crois pas cependant qu'il soit, dans une autre pièce du même auteur, une autre situation pareille. Si vous connaissez cette femme charmante qui a écrit ces comédies, et qui n'en parle jamais à personne, même le jour où elles sont applaudies par tout le monde, demandez-lui de ma part des renseignements sur ce mot qui m'a fait courir tant de dangers et que je cherche encore. Par exemple, quand je l'aurai retrouvé, je ne le donnerai pas à comprendre à des petites filles.

CXLII

A PHILIPPE BUSONI

18 décembre 1854.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir fait cette visite. J'aurais voulu vous voir mardi et je vous ai attendu tout le jour. Puisque M. Montigny[1] a de si bonnes intentions, voulez-vous bien lui dire que tous les jours il me trouvera chez moi à deux heures après-midi ; mais que, pour être sûr d'être seul avec moi et de pouvoir causer sans

1. Directeur du Gymnase.

interruption, il serait bon qu'il m'écrivît le jour de sa visite et qu'il vînt ce jour-là à deux heures. Je fermerais ma porte et nous ne serions pas dérangés dans nos méditations dramatiques.

Je vois clairement qu'il y a bien plus loin de votre rue d'Angoulême à la mienne, que de chez moi chez vous, car vous manquez à vos rendez-vous, et moi je tombe chez vous à l'instant comme une bombe. Cela m'arrivera un de ces jours à quatre ou cinq heures après-midi. N'oubliez pas de donner ces renseignements à l'autocrate du Gymnase et portez-vous bien mieux que toute ma maison maladive.

Tout à vous, mon ami.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — Mercredi 20 et jeudi 21 je n'y serai pas à cause de l'Institut.

CXLIII

A FÉLIX BUNGENER

21 février 1855.

Je vous cherchais partout, Monsieur, votre carte ne portait point d'adresse, et Mademoiselle Camilla Maunoir ne m'avait indiqué que la rue *Pavée*, sans savoir qu'il y en a trois à Paris et j'ai cru devoir vous trouver

dans celle de la rue Saint-André-des-Arts [1] qui n'est pas la vôtre.

Je vous remercie de m'avoir éclairé sur votre demeure. Permettez-moi de vous indiquer la manière que mes amis emploient ici pour se retrouver, et qui est la plus simple du monde et le seul recours aux déceptions causées par les distances, c'est de prendre un rendez-vous. J'ai le projet d'aller chez vous, Monsieur, lundi prochain, 26 février, à trois heures après-midi. Si vous pouvez m'attendre, ne vous donnez point la peine de me répondre : *oui.*

Sinon, indiquez-moi un autre jour, pourvu que ce ne soit pas *jeudi.* J'y serai fort exact, ayant un très grand désir de vous voir, après avoir lu les excellents écrits que j'ai reçus de vous.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de haute considération.

ALFRED DE VIGNY.

CXLIV

A JULES DE SAINT-MAUR

Samedi, 8 septembre 1855.

Assurément, mon cher Jules, j'accepte avec plaisir cette sainte magistrature que vous m'offrez et ce grave

1. Aujourd'hui rue Séguier ; les deux autres étaient la rue Pavée au Marais (rue Pavée actuelle), et la rue Pavée-Saint-Sauveur comprise actuellement dans la rue Tiquetonne.

rôle de parrain[1] que j'exerce déjà de plusieurs côtés avec beaucoup de succès dans Paris, Versailles et les provinces et presque toujours dans notre nombreuse famille.

Rien de plus gai que l'assurance avec laquelle vous m'affirmez que ce sera un Africain. Moi je dis : une Africaine et je vous trouve bien hardi de trancher une si grande question, quand Madame de Saint-Maur elle-même n'en sait rien ou ne veut pas vous le dire.

Vous mériteriez bien que ce fût une Sultane au lieu d'un Calife, parce que vous ne faites jamais part à personne de la naissance des filles.

Vous êtes bien le digne petit-fils de mon oncle de Chinon. Car l'abbé Hue, le bon missionnaire pour qui j'ai présidé à l'Académie et à qui nous venons de donner une couronne d'or plus douce que celle du martyre qu'il a cherché quatorze ans en Chine, m'a dit que les Chinois avaient recours à tous les sortilèges du monde pour ne pas avoir de filles et les exposent comme Œdipe, ou les jettent à l'eau dans un sac comme de petites chattes.

J'espère que vous voudrez bien ne pas agir ainsi avec la petite Arabe aux yeux de gazelle qui veut peut-être venir au monde. Mais au contraire, vous direz : Dieu est Dieu, et vous répéterez trois fois : C'était écrit, et vous la nommerez Sarah ou Fathmah. — A présent que tout est prévu, il ne s'agit plus pour cet enfant que de

1. Il s'agit du cinquième enfant de M. et Madame Jules du Pré de Saint-Maur, Augustin, né en 1855, au château de Bernadets, en Béarn, chez son grand-père, le baron de Laussat *(Note de M. Paul Lafond).*

se donner la peine de naître et je compte sur vous pour me dire comment il aura rempli ce premier devoir assez difficile. Comme je ne pense pas que vous l'emportiez tout chaud en Afrique, j'espère bien, mon ami, que je saurai par mes yeux, à Paris, que la mère et l'enfant se portent bien ; dites à ma cousine que je serai heureux de saluer ainsi sa cinquième maternité et que je lui suis tout dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

CXLV

A L'ÉDITEUR CHARPENTIER

Mardi, 9 octobre 1855.

Il me semble, Monsieur, que vous vous alarmez beaucoup trop. Si *Cinq-Mars* était déjà réimprimé dans le format in-octavo, il est probable que j'en serais instruit, car vous connaissez ma coutume constante de revoir les épreuves de chaque édition.

Il n'est pas encore réimprimé dans ce format, mais il le sera.

J'ai quelque peine à comprendre l'étonnement que vous dites éprouver à cette nouvelle.

Vous avez oublié, je crois, bien des choses qu'il importe de vous rappeler.

D'abord, le peu de penchant que j'ai toujours eu pour le format in-dix-huit, et la peine que vous eûtes à me

décider à l'adopter, en 1842 ; le désir que je vous ai toujours témoigné de revenir aux grands formats, et dont je vous ai parlé l'année dernière encore.

Il ne vous convient pas de réimprimer ainsi mes œuvres. D'autres éditeurs me l'ont plusieurs fois proposé. Ceux de la Librairie Nouvelle ont traité avec moi[1].

Vous ne m'avez jamais paru considérer aucune publication dans ce format in-octavo comme vous faisant le moindre tort, et vous avez, *de votre main*, écrit sur chacun de vos traités que le droit m'était toujours réservé de faire réimprimer mes œuvres *dans tout autre format* que le vôtre in-dix-huit.

Vous saviez qu'en 1841 M. Delloye avait fait avec moi un traité pour une édition in-octavo ; vous en avez fait mention dans notre premier traité. Cette édition, que les désastres et la mort de cet homme honorable ont seuls empêchée, ne vous semblait nullement pouvoir nuire à la vôtre, apparemment.

J'ai toujours trouvé cette même opinion établie parmi tous les éditeurs, que les deux formats : in-octavo et in-dix-huit, répondaient au choix de deux publics différents. Quelques-uns m'ont dit même qu'ils ne doutaient pas qu'il ne leur fût aisé, s'il le fallait, de les mener de front, et de vendre autant l'un que l'autre.

J'ai donc toujours été parfaitement libre de consentir à cette réimpression qui me plaît, sans avoir le moindre sujet de craindre de vous nuire, et assuré contre mes

1. Le premier volume de cette édition in-8° : *Les Consultations du docteur Noir (Première consultation). Stello*, fut publié en 1856 ; *Cinq-Mars* (douzième édition) ne parut qu'en 1858.

propres scrupules par la condition expresse du droit que *je me suis toujours réservé,* et je le relis dans tous vos traités, et dans celui du 24 octobre 1854 comme dans les autres.

Il n'y a pas de *convention particulière* plus positive que la nôtre. C'est une réserve sans laquelle, vous le savez, je n'aurais jamais traité pour le format in-dix-huit.

Vous savez, Monsieur, que dans chaque réimpression de mes œuvres, je vous ai laissé fixer comme il vous a plu le terme de votre propriété, pour l'édition dont il s'agissait dans votre format in-dix-huit. Par exemple, dans votre traité du 19 septembre 1842, en imprimant *quinze mille* exemplaires, je relis que vous aviez pris le terme de *deux ans et demi.* De même pour tous les autres, jusqu'en 1852, où je vois : *trois ans et demi.*

En octobre 1854, pour la onzième édition de *Cinq-Mars* (seul), *trois ans et demi* est aussi *pour terme* de cette édition in-dix-huit, et en ajoutant toujours cette condition *sine quâ non :* « Monsieur de Vigny pourra le faire réimprimer, mais dans *tout autre format* que celui de la Bibliothèque Charpentier ».

C'est aussi, Monsieur, ce qui va se faire.

Je crois bien que cet arrangement ne vous était guère plus inconnu que tout ce que je viens de vous remettre en mémoire. Mais j'ai voulu vous le redire très franchement, pour répondre au désir que votre lettre me témoigne.

Mon traité avec la Librairie Nouvelle n'est déjà plus très récent, et vous avez eu un an pour répandre la onzième édition de *Cinq-Mars* sans la moindre concurrence. Quoique ce grand format in-octavo s'adresse,

comme je pense, à un autre public et aux grandes bibliothèques, j'ai témoigné à Messieurs les éditeurs, en traitant avec eux, le désir que *Cinq-Mars* ne fût pas imprimé de quelque temps. Quoiqu'ils soient libres de commencer par le volume qui leur plaira, j'ai insisté, dans votre intérêt, pour que *Cinq-Mars* ne fût pas le premier, et j'ai lieu de croire que ceci s'accomplira.

Vous voyez, Monsieur, que vous aviez parfaitement raison de ne pas ajouter foi à la nouvelle qui vous inquiétait. Ce volume de *Cinq-Mars* in-octavo, tout imprimé et publié, est un fantôme qui n'a pu apparaître aux yeux de personne, et surtout aux miens, qui s'en seraient étonnés plus que vous-même.

Voilà, Monsieur, la simple histoire de cette réimpression, où l'on a conservé vis-à-vis de vous tous les ménagements possibles.

Croyez, Monsieur, à tous mes sentiments de considération.

ALFRED DE VIGNY.

CXLVI

A AMÉDÉE LEFÈVRE-PONTALIS [1]

Dimanche, 25 novembre 1855.

Oui, Monsieur, vendredi prochain à deux heures, vous

1. Député d'Eure-et-Loire en 1871; il avait obtenu, au mois d'août, le prix d'éloquence à l'Académie pour un discours sur Saint-Simon.

me retrouverez dans cet ermitage de Paris, où vous m'avez vu.

Je serai charmé de vous y recevoir de nouveau et de vous parler de Saint-Simon et de la *Femme mariée* [1].

Personne assurément ne saura mieux que vous aborder le mariage ; vous y voilà tout préparé et armé de pied en cap. — J'espère que le *petit-sexe* comme le nommait très irrévérencieusement Balzac (las de dire : *beau sexe*) vous tiendra toujours compte de la générosité de vos procédés envers lui.

C'est de quoi nous parlerons. La lutte des deux sexes est ce qu'un tableau anglais intitulait dernièrement : *An old, old Story*.

La femme, mariée ou non, sait bien que tous les Alcestes du monde finissent par dire :

Sa grâce est la plus forte.

C'est cette grâce, je crois, qui vous a gagné le cœur et de là vient que votre raison plaide si bien sa cause.

Adieu, Monsieur, le reste à vendredi.

ALFRED DE VIGNY.

1. Vigny fait ici une confusion, la *Femme mariée* était la thèse de droit du frère de M. Amédée Lefèvre-Pontalis.

CXLVII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, le 5 avril 1856.

Eh bien, chère Alexandrine, et le mot de l'énigme, où est-il? Me le donnerez-vous? Je l'attends toujours. Avez-vous découvert une Australie ou une Californie? Connaissez-vous un Eldorado et un Candide qui parte pour chercher des moutons rouges ferrés en or? Pour moi, je n'ai rien compris à tout votre dernier petit billet. Est-ce une charade ou un logogriphe? dites-le franchement, chère amie. O mystérieuse étourdie que vous êtes! Quand donc vous arrivera-t-il de me comprendre? Que vous faut-il donc encore pour me connaître? Avez-vous pu croire que, si je ne pouvais pas aller vous voir pour vous voir, il y avait au monde un intérêt, un but qui pût me faire partir? Vous aimez, dites-vous, l'indépendance et un peu enfin la fierté avec lesquelles j'agis dans les choses publiques? Ne comprenez-vous pas la dépendance où m'enchaîne le seul devoir que je me reconnaisse?

Que vouliez-vous dire? Ce que vous m'avez écrit en dernier lieu avait quelque chose de déterminé qui me revient à la mémoire et je n'ai pu m'empêcher de croire que, de vous-même, vous m'en donneriez l'explication, si elle peut se donner par écrit; ou, sinon, que vous

chargeriez quelqu'un de venir me la donner s'il s'agissait d'une simple affaire.

Allons, mon amie, ma belle cousine, un peu de courage, prenez une plume, et traduisez pour moi ce que vous m'avez écrit dans le plus gracieux, mais le plus vague langage du monde !

Adoucissez ainsi la tristesse des éternelles absences, des souvenirs et des regrets !

CXLVIII

A UNE DAME

10 mai 1856.

Conte Arabe

Il y avait une fois, dans l'Orient du côté de la Mecque, un palais de marbre rose où personne n'osait pénétrer parce qu'il était habité par des génies, à ce que disent les contes arabes que j'ai lus autrefois. Toutes les nuits on voyait des lumières éblouissantes qui illuminaient tout l'intérieur de ce grand palais, et les hautes colonnes, les trèfles, les fenêtres longues, les spirales transparentes des escaliers, les cent petits dômes et leurs toits à clochettes, et les pointes des petites tourelles de porcelaine se détachaient en noir sur la lueur égale qui éclairait le

palais tout entier. Cependant on n'y voyait jamais l'ombre de personne. Homme ni femme n'y paraissait, et les lueurs qui s'allumaient tout d'un coup au coucher du soleil s'éteignaient toutes ensemble à son lever.

Quoique toutes les portes fussent ouvertes, il ne s'était trouvé personne, depuis cent ans, qui eût osé les passer, lorsqu'un fidèle croyant qui venait de faire ses dévotions à la Mecque s'aventura jusqu'à une longue avenue de palmiers qui le conduisit aux grandes portes de cèdre sculpté du palais enchanté. Il portait en bandoulière sa petite giberne du Coran sur laquelle il posa sa main gauche, et, tenant son chapelet dans les doigts de sa main droite appuyée sur la garde de son yatagan, il entra d'un pas paisible, en laissant ses babouches rouges sur le sol de la porte, par respect pour les génies, et ne gardant que ses chaussures de maroquin jaune, il marcha avec confiance sur les tapis très moelleux, dans de longues galeries, entre deux haies de paravents d'ivoire transparent dentelé et sculpté, qui représentaient les aventures divines de Brahma, et les transformations de tous les génies de l'Orient.

On n'entendait pas le moindre bruit, et le jeune Musulman avait déjà passé à travers quarante-neuf grandes salles désertes, magnifiques, et illuminées, lorsqu'il entendit un léger soupir, et il vit au milieu de la cinquantième salle dorée un trône de marbre noir sur lequel était assise une jeune femme d'une grande beauté.

Après s'être agenouillé devant elle, il fut très surpris de voir qu'elle lui tendait la main, l'attirait à elle et lui

donnait un baiser sur le front : « C'était vous que j'attendais depuis cent ans, dit cette jeune femme, et je vous dois le récit de ma vie ». Elle le fit asseoir auprès d'elle, et après lui avoir raconté avec un esprit incomparable de grâce et d'éclat, pourquoi les génies l'avaient ainsi condamnée à demeurer seule durant tant d'années, elle l'assura que malgré la magnificence de son beau palais elle commençait à trouver son séjour un peu long, et ne serait pas fâchée d'aller ailleurs.

— Eh bien ! que ne venez-vous donc avec moi ? lui dit le Mahométan. Puisqu'il était écrit sur le collier d'or invisible que je porte au col, comme tous les vrais croyants, que je devais entrer ici et vous faire voir celui que vous attendiez, il doit être écrit aussi que je vous emmènerai vivre et mourir avec moi.

— Je ne demanderais pas mieux que de partir sur-le-champ avec vous, dit-elle, parce que vous m'avez écoutée toute la nuit sans m'interrompre et sans montrer d'impatience, et parce que j'ai vu dans vos yeux des rayons et une larme... mais voici quelque chose qui m'empêche de partir.

En disant cela, elle ouvrit sa robe de gaze brodée d'or et il vit clairement qu'elle avait les deux jambes et les deux pieds changés en marbre blanc.

J'ai pensé souvent depuis cinquante-neuf jours que ce serait un grand bonheur pour moi, Madame, que d'aller vous revoir et vous remercier de la bonne grâce que vous avez mise à vous informer si souvent de ma blessure ; mais j'ai aussi pensé bien souvent que j'avais les mêmes raisons d'immobilité que cette femme en-

chantée, et j'éprouve, comme elle, le poids d'un pied de marbre que l'on ne peut même pas traîner comme un boulet. Je vous prie donc, Madame, de dire un peu pour moi votre chapelet, et de croire qu'à cette condition je serai bientôt guéri, et en état de vous allez dire comment je vous suis parfaitement dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

CXLIX

A PHILIPPE BUSONI

Mardi, 27 mai 1856.

J'ai reçu votre billet, mon ami; je vous ai attendu, et vous n'êtes pas venu. Je sors depuis quelques jours et suis parfaitement guéri.

Il faut bien que je laisse à la Providence le soin de décider si vous viendrez pour ne me pas voir ou pour me voir.

Presque toujours je suis chez moi à une heure après midi, mais je ne puis affirmer que ce soit pour tous les jours de l'année. Vous me feriez plaisir si vous pensiez à déterminer un jour qui ne soit ni *mardi* ni *jeudi*.

Madame de Vigny vient d'être fort malade encore, et je passe de l'état de *gardé* à celui de *garde*.

Connaissiez-vous Augustin Thierry? Je ne l'avais jamais vu, mais j'ai assisté à ses funérailles en grand

uniforme de l'Institut, pour honorer, autant qu'il était en moi, la sagesse de sa vie et la sagesse de ses œuvres, et pour témoigner au moins à sa tombe le respect que nous devons tous aux martyrs du travail, dont il fut le plus courageux, cet *aveugle paralysé* qui, pendant trente ans, dicte ses livres et, malgré l'impuissance de tout son corps, exerce sur lui-même la puissance de son âme et met en ordre dans sa mémoire des pages qu'il ne pourra jamais relire et qu'il nous laisse en tombant.

J'ai trop à vous dire pour continuer de causer ainsi, et je pars tout à l'heure pour l'Académie Française où je fais partie d'une commission.

Venez me raconter les félicités de votre vie pastorale, et dites à votre gracieuse famille que je lui recommande de m'aimer toujours un peu.

ALFRED DE VIGNY.

CL

A UNE JEUNE FILLE[1]

Dimanche, 10 août 1856.

Êtes-vous en Amérique ? Avez-vous rencontré Candide dans l'Eldorado ? Nous rapporterez-vous des moutons rouges dont la laine laisse pleuvoir des perles, des

1. La lettre du 27 juin 1858, publiée ci-après, est adressée à la même personne.

diamants et des paillettes d'or? Vous êtes toutes les deux pleines de raison et l'idée de votre voyage ensemble me plaît infiniment. Vous avez l'air de Clorinde et d'Herminie, et d'ici je vous vois chevauchant. L'une plus accoutumée à l'escrime que l'autre qui trouve le casque et la cuirasse un peu lourds. — Je saurai vos aventures, prenez garde à moi. Je saurai tout ou presque tout. Vous avez été la plus charmante, la plus aimable, la plus spirituelle interprète du monde, je sais déjà cela et j'aurai bien d'autres histoires encore. Petit *Drogman* français, voyez comme la Providence arrange tout pour le mieux! Elle a décidé, dès le jour de la création, que vous seriez l'amie de notre amie, Augusta, puis l'amie d'une autre amie Poète, Poète vous-même, et toutes deux jetées dans une île déserte où vous avez été d'un si grand secours à la belle voyageuse qui vous aime beaucoup et ne peut se passer de votre présence. Je vois que comme elle avait surtout affaire à l'île de Wight, elle a commencé par passer un mois à Londres. — Je ne sais pas encore si elle a découvert Lady Gordon. Votre sœur, Mademoiselle Louisa, s'attend à voir revenir Madame Louise mariée avec un amiral anglais. Je n'en doute pas non plus un moment. Pour vous, Mademoiselle, il est bien temps que vous reveniez voir notre pauvre petite France où l'on brûle comme au tropique et qui demande une goutte d'eau à grands cris comme les damnés font à côté d'Eloa qui leur donne une larme de temps en temps, je pense. Voilà ce qu'elle fait, vous me l'avez demandé un jour. Et vous, que faites-vous? — C'est

peut-être Lucifer déguisé en belle Muse que je vous ai envoyé. Prenez garde de vous brûler à sa main blanche.

J'ai passé quelques heures à Versailles avec Monsieur votre frère qui va vous porter ce billet, et qui vous dira, Mademoiselle, en quel bon état il nous laisse tous. Je me figure qu'il va vous ramener puisqu'il revient avant ses grandes courses dignes de *Sindbad le Marin*. — Je le souhaite bientôt, ici, avec vous pour qui je le charge de mille sincères et vives amitiés.

ALFRED DE VIGNY.

CLI

A MADAME LOUISE LACHAUD

Septembre 1856.

Si j'écrivais à une autre personne que vous je dirais : C'est bien fait ; vous nous quittez pour aller à la campagne, vous y trouvez la pluie et le froid, tandis qu'à Paris on n'a pas fait encore de feu et l'on étouffe. Mais je pense que ce séjour vous fait mal et je deviens sérieux. — Le grand air qui vous environne est un vent humide et perpétuel qui tourbillonne dans les oreilles et pénètre dans la gorge de Louise qui sera toujours délicate et vulnérable si l'on n'en prend un soin continuel. Mais c'est un soin bien inutile que de lui recommander sa personne qu'elle traite avec une indifférence

dédaigneuse. — Si un de ses enfants a quelque caprice, elle n'hésitera pas à sortir, quitte à se mettre au lit à son retour. Je voudrais vous rendre quelque peu égoïste et inquiète de vous, mais je ne sais point de paroles assez puissantes... J'y renonce, je vous abandonne à tous les défauts qui viennent de votre bonté, je vous livre à tous les excès de votre cœur maternel, vous êtes capable de tout en ce genre de fautes, et je veux consulter des théologiens pour voir si je ne pourrai pas y trouver un péché. Quand je l'aurai découvert, je vous l'écrirai bien vite et vous arrêterez enfin ces imprudences constantes de votre vie. Que vous ont fait vos enfants pour leur donner cette cause de regrets futurs d'avoir attristé et altéré la santé de leur mère? Ils vous diront : « Nous n'avions pas l'âge de raison, pourquoi ne nous avez-vous pas grondés et comment ne nous avoir pas empêchés de vous faire du mal ! »

Je dis cela de loin, mais non au hasard, trop certain que je suis de tomber juste. Voilà le froid qui se fait sentir aujourd'hui pour la première fois et je pense à vous qui devez en souffrir sans parler; je sais le mal qu'il vous fait... J'ai, comme vous, éprouvé la pesanteur des conversations vulgaires de la province et de ses interminables visites qui préludent par des récits plats ou grotesques dont la conclusion ne se découvre qu'après une traversée pénible et dont le but est toujours une question ou une demande, un piège quelquefois. Ce ne fut pas le moindre sacrifice de ma vie que de les écouter trois ans de suite. Cependant on finit par en faire une sorte d'étude d'une race parti-

culière dont la vie est condamnée à tourner dans un cercle de boue, qui pour moi serait un des cercles de Dante en Enfer. Ils ont la vue courte et ne vivent ni au delà, ni plus haut que la circonférence de leur destinée, et j'ai quelquefois été presque attendri de la candeur de leur ignorance universelle quand il ne s'y mêlait pas de méchanceté.

Quelquefois, je ne sais trop pourquoi, je crains pour vous tout d'un coup mille choses et je vais à vous comme une mère qui se lève sans raison et qui va regarder dans un berceau...

Puisse la nature qu'on encense lui faire du bien et ne pas vous faire de mal ! Je souhaite beaucoup qu'elle mérite tous les compliments fades que la poésie lui fait depuis que le monde existe. On a assaini Paris, il faudrait pouvoir assainir les campagnes... De tous côtés je reçois des confidences de voyageuses gelées par cet été qui brûlait les pavés de Paris au mois de septembre. L'une m'écrit : « Je n'avais jamais eu mal aux dents et les bois et les belles fontaines m'en ont envoyé plusieurs accès à jeter les hauts cris. » — « Nous faisons de grands feux, dit une autre, et je mets des fourrures pour me sauver des brouillards dont on fait de si vaporeuses gravures sur les albums. » — « J'étais venue chercher des rayons et je trouve des frissons », me dit une troisième personne trompée par les voyages et victime de leurs enchantements.

CLII

A UNE AMIE

7 septembre 1856.

Heureuses les personnes qui font avec vous ce beau voyage que vous décrivez! Tous mes voyages à moi se font dans l'intérieur de mon front. En fermant les yeux, je regarde dans ma mémoire les images les plus chères du passé, et j'y retrouve une jeune sœur aux yeux bleus et aux cheveux noirs, sortant du couvent pour se marier, et qui, aujourd'hui, n'a rien oublié de ce frère qui n'oublie rien, excepté lui-même, chose dont il se soucie peu...

Je n'ai pas pu voir la nature, que j'aurais aimé à contempler, et, pour ne pas en avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie, chère petite sœur bien aimée. Je me suis persuadé, en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je la détestais, que je ne croyais plus ni à l'air, ni à la lumière, ni aux grands horizons, et que tout cela n'est, après tout, qu'une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie, et près de qui tout doit n'être rien.

Ai-je tort? ai-je raison? Je ne sais; mais il m'est nécessaire de croire toujours cela, pour que les révoltes secrètes de l'homme soient un peu étouffées en moi,

pour que je ne crie pas contre le ciel. Je vous prie, amie, ne me décrivez pas votre voyage quand vous reviendrez. Ce serait à moi de vous dire :

— D'un aveugle affligé vous déchireriez l'âme,
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour.

Oui, dites-moi que le Rhin n'était pas beau, que ses îles n'avaient pas de verdure, que ses vagues n'avaient plus de mugissements, que ses châteaux étaient sans majesté dans leurs antiques ruines ; vous me direz cela, vous mentirez par amitié et vous me ferez du bien. Je reviendrai auprès de ma lampe, et je continuerai à écrire comme j'ai fait hier jusqu'à deux heures et demie après minuit pour tout oublier.

Mais, hélas! on n'oublie que dans le moment même où l'on écrit, mon amie. C'est un rêve forcé auquel on se condamne. Puis, lorsque l'on va sous les rideaux chercher le sommeil, le bienfaisant sommeil, l'innocent sommeil, on trouve la mémoire avec tous ses tableaux et tous ses regrets, mais aussi avec ses charmes et ses grâces; on peut choisir dans ses belles images, et je m'y attache avec une secrète passion...

Quand votre jolie lettre est venue, elle m'a trouvé me demandant pourquoi vous teniez si mal vos promesses. Voyez, mon amie, comme l'on est souvent injuste envers ceux que l'on aime. J'ai péché contre vous, par pensée, pendant un moment de reproches intérieurs que je vous faisais. Et pendant ce temps-là votre gracieuse lettre était en chemin et venait me parler de ces bonnes amitiés de toute la vie, qui sont toujours *sans peur et*

sans reproches, sans nuages, sans gronderies, sans colère, sans réprimandes; comprenant toutes les privations de la vie, tous les goûts, tous les caprices rieurs qui nous aident à combattre l'éternel ennemi des vivants qui est l'*ennui*; voyant toute chose avec une indulgence sans bornes et ne s'attristant que des maladies qui menacent et qu'on doit s'efforcer de faire oublier par tous les moyens possibles, jusqu'à ce qu'on les exorcise ainsi comme des démons et qu'elles s'envolent par la fenêtre.

CLIII

A MADAME LOUISE LACHAUD

Septembre 1857.

Vous avez raison de ne pas laisser Georges en pension entière et complète. Il est bon que les enfants reviennent le soir entendre le langage de leur famille, ce port d'où ils partent et où ils doivent toujours revenir. Ceux qui n'entendent jamais que les propos du collège ne sont plus en harmonie avec leur maison quand ils y rentrent, ils n'ont sur la vie que les idées que les autres leur ont données et des ambitions fausses, étrangères aux désirs justes et réfléchis de leurs parents, hostiles quelquefois. Les jeunes enfants qui reviennent le soir auprès de leur mère y respirent l'air pur et sain de leur berceau; sa conversation leur donne des idées justes de

toute chose et les repose des enseignements factices de l'école. Ils peuvent se dire :

Et je vais avec l'ambroisie m'en débarbouiller tout à fait[1].

La vôtre les lavera de tout et développera en eux ce qu'on oublie dans l'enseignement public : le cœur. Il y a des gens qui trouvent que le cœur est un organe gênant et ne s'occupent guère de le développer. Il s'épanouit tard et il est plus rare qu'on ne le croit.

CLIV

A THALÈS-BERNARD

21 septembre 1857.

Pardonnez-moi, Monsieur, de ne pas être à mon poste chez moi, dans mon ermitage.

Je souffrais dans mon lit, je ne souffrirai guère plus à l'église, en suivant ce qui reste de Gustave Planche qui, je crois, fut toujours malheureux en tout.

J'y serai un peu comme le chien noir derrière le convoi du pauvre. Car à Paris, le matin à huit heures, on ne se dérange pas pour la mort d'un autre ni même pour la donner à ses amis.

1. Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout à fait.
(*Amphitryon*, III, IX.)

Souvenez-vous du cardinal de Retz qui disait : « Au moment des repas on ne prend jamais les armes ; *les Parisiens ne se désheurent jamais* ».

Donnez-moi une heure mercredi (à deux heures), Monsieur, et croyez-moi

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CLV

A PHILIPPE BUSONI

Samedi, 26 septembre 1857.

Eh ! pourquoi donc n'êtes-vous pas venu aux Italiens avec moi ? Mon chapeau a passé ces deux soirées à côté de moi, à votre place, mon ami. Je me retournais à chaque instant pour vous voir arriver. Malgré cela, je vous remercie. *J'ai voulu voir, j'ai vu* [1].

J'aurai beaucoup à dire à mes acteurs français lorsqu'ils répéteront *le More de Venise*. Un *More* n'est pas un nègre aux cheveux courts et crépus. Salvini s'est trompé de race sur l'exemple de Kean, qui le jouait en Abyssinien. Un modèle parfait pour Othello, c'est le visage et le teint d'Abd-el-Kader. Il est trop jeune pour ce rôle et pleure trop en jeune homme. Il oublie :

Je commence à pencher vers le déclin des ans,

1 *Athalie*, II, VII.

mais il a d'admirables choses de sentiments emportés et de rugissements sombres.

Ces deux représentations vont m'être très utiles par les souvenirs qu'elles me laissent. Je suis bien aise aussi d'avoir vu ce tragédien véritable, tel qu'il est venu au monde, dans l'*Oreste* d'Alfieri. Je crois qu'il a voulu montrer aux femmes qu'il n'est pas toujours noir, car il était presque aussi nu que l'Antinoüs, sans qu'Oreste y soit obligé pour courir tout seul après l'*Ægiste* d'Alfieri, qui court aussi après lui, l'épée à la main, au milieu des *pylônes égyptiens* du *palais grec* et dans un temple immense où il n'y a que quatre personnes qui semblent avoir survécu à une nation détruite par la peste. — J'espère que c'est là le classique réduit à la plus simple expression.

Il y aura plus de monde que cela au mariage de la belle Clotilde, n'est-ce pas ? Ne sera-ce pas bientôt ? Est-elle à Paris ? Y êtes-vous enfin vous-même ? Vos amis en sont à dire de vous : *Il a passé par ici*, comme du furet des enfants.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CLVI

A LOUIS RATISBONNE

Samedi, 2 janvier 1858.

Dante vous a donc permis de le quitter un moment

dans le paradis que vous habitez, pour y écrire et en laisser tomber ces vers charmants dont j'ai été si touché ? [1] J'y pensais avant-hier encore et je les relisais au théâtre, en voyant *d'un petit coin sombre* comme celui d'Alceste ces figures innombrables, pressées, sérieuses, recueillies et jeunes comme la vôtre, mais toutes inconnues de moi et qui venaient, comme une nouvelle armée sortie de terre, pour m'écouter et me serrer la main, en disant : Il a raison. Votre amitié pour moi vous persuade que le mérite de l'ouvrage est cause de ce renouvellement de sympathie que j'ai trouvé cent fois dans les générations renouvelées de 1835, de 1840 et de 1857. Moi je pense qu'il vient seulement de ce que la vérité est éternelle et impérissable, et j'ai eu quelquefois le bonheur de voir clairement la vérité et le courage de la dire.

1. A propos de la reprise de *Chatterton* qui venait d'avoir lieu le 7 décembre 1857, Louis Ratisbonne avait envoyé au poète le sonnet suivant :

Après plus de vingt ans, on la vit reparaître
Ton œuvre qui parut chef-d'œuvre au premier jour.
Tes deux touchants martys, on les a vu renaître,
Chatterton mort de faim, Kitty morte d'amour.

Et la source des pleurs s'est rouverte, ô doux maître !
Et l'œuvre a reparu chef-d'œuvre à son retour !
Ah ! c'est qu'au fond des cœurs ton stylet d'or pénètre ;
Ta voix est d'un poète et non d'un troubadour.

Ta chaste muse vole aux plus secrètes peines.
Un fleuve de tendresse a coulé dans tes veines
Pour la femme opprimée et le pauvre maudit,

Le poète honteux qui souffre et que l'on raille.
Le diamant, dit-on, a pour aimant la paille ;
Et sur les noirs chevets ta pitié resplendit !

Il y aura toujours, à présent et après nous, des hommes qui ne voudront pas reconnaître que les poètes ont, ici, le malheur de parler à une nation dont l'immense majorité n'aime pas sa langue poétique et ne sait pas même la lire.

Je ne crois pas facile de déterminer s'ils sont Gaulois ou Francs ceux qui ne peuvent pas jouir des beautés idéales et suprêmes de l'art et ceux qui chantent faux tout naturellement, sans s'en apercevoir ; mais toujours est-il qu'ils cherchent à nier et à faire dédaigner ce qu'ils ne peuvent atteindre et s'efforcent d'éteindre l'auréole des poètes.

Le cercle des rares amis de la poésie pourra-t-il s'étendre en France ? La confusion des idées jetée à dessein dans l'esprit du public incertain et indifférent, les vices de l'éducation littéraire rendront bien lents ces progrès qui sont à désirer pour notre pays. Cependant, je surprends dans la foule des mouvements et des transports que les méchants et les envieux n'ont pu arrêter, de même qu'ils n'ont pas réussi à empêcher d'accourir plus nombreux, chaque soir, ceux qui veulent entendre mon plaidoyer et juger la cause et qui sortent convertis.

Rien ne saurait nous ravir, à nous, le bonheur de chanter juste et d'écouter les beaux chants sans musique de notre langue et rien ne vous arrêtera, j'espère, dans l'accomplissement de votre grand ouvrage du Dante [1]. Je

1. *La Divine comédie de Dante: L'Enfer, Le Purgatoire, Le Paradis*, traduite en vers, tercet par tercet, par Louis Ratisbonne. Paris, Michel Lévy frères, 1856-1860, 6 vol. in-12.

compte pour cela sur votre retraite et sur votre bonheur intérieur.

Faites surtout comme moi, ne lisez jamais les écrits décourageants qui ne vivent qu'une heure, pendant laquelle ils vous jetteraient une goutte de poison dans le cœur, comme les insectes venimeux et imperceptibles des campagnes qui nous touchent la main et y jettent *le charbon*.

Vous conserverez alors le calme de l'âme et la sérénité nécessaire à votre difficile travail.

Dès qu'on m'en laissera le temps, j'irai à Passy vous voir, vous remercier encore et entendre vos chants nouveaux.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CLVII

A PHILIPPE BUSONI

Mercredi, 10 février 1858.

Je vous prie, mon cher ami, de ne pas permettre à *L'Illustration*, toujours si gracieuse pour moi, de dire, après notre élection, que j'ai voté pour tel ou tel candidat[1]. Je ne sais pas moi-même encore pour qui je

1. L'Académie devait procéder à l'élection de deux nouveaux membres, en remplacement d'A. de Musset et de Brifault.

C'est Victor de Laprade qui succéda à Musset et J. Sandeau à Brifault.

voterai. Demain, à deux heures et demie, on nous lira les noms des candidats, que je connais à peine.

Alors il descendra du plafond quarante *langues de feu* qui nous donneront l'inspiration, et j'écrirai ce que la mienne aura la bonté de me dicter.

Ensuite je boirai un verre de l'eau du Léthé, et je ne me souviendrai plus du nom que j'aurai écrit.

Voilà comme cela se passe, et l'on se compromettrait beaucoup comme historien, en racontant une chose aussi vague.

L'Illustration me semble votre seconde fille ; malgré ses mérites j'aime mieux l'aînée, Clotilde, à qui je vous prie de donner un baiser sur le front de ma part.

Je ne sais trop ce que j'écris, car me voilà un peu fatigué d'une cruelle nuit que vient de passer encore ma chère malade et moi debout près d'elle avec garde et médecin. — Ce matin, elle est plus calme et j'espère qu'elle aura un peu de repos pendant plusieurs jours.

Si vous pouvez lire cette encre verte, qui dit-on deviendra noire et que je déteste, voyez-y que je vous aime toujours avec la même constance.

ALFRED DE VIGNY.

CLVIII

A UNE JEUNE FILLE

Dimanche, 27 juin 1858.

(Ceci est le commencement, mon papier s'étant placé à l'envers par méchanceté [1].)

Je vous en prie, n'allez pas si loin dans la mer, et ne vous fiez pas trop à elle : *Perfide comme l'onde!* n'oubliez pas cette grande vérité et surtout n'imitez jamais l'onde. (Je connais des femmes qui ont toutes les beautés, toutes les grâces de l'esprit et du corps, toutes les qualités, toutes les perfections, toutes les vertus excepté une : *la Fidélité*.

J'ai cru longtemps qu'on devait les considérer comme des *monstres* et c'est l'opinion vulgaire, surtout parmi les êtres du sexe qui n'est pas beau. Mais, en réfléchissant plus mûrement, je me suis demandé s'il était très commun parmi nous autres mâles, rois de la création, de trouver un être qui eût toutes les vertus, *excepté une*, et j'ai beaucoup pardonné à celles qui avaient beaucoup aimé.) Mais ceci n'est qu'une parenthèse, j'y suis sujet, je vous disais de ne pas vous fier à la mer et je poursuis. Ce n'est pas que je pense qu'il s'y

1. Cette lettre de huit pages, non signée, commence à la quatrième et continue à la première.

trouve des *crocodiles,* comme dans la Seine en ce moment sous le *Pont-Neuf*, mais partout où nagent les *naïades,* il se trouve des *tritons,* c'est un fait d'histoire naturelle incontesté. Et la preuve c'est que dans cet honnête village maritime de *Blankenberghe* vous en avez aperçu un qui vous a épouvanté et qui se promenait *devant* la mer avec *l'intention* de s'y jeter.

Imprudente que vous êtes ! Quoi ! vous avez détourné les yeux et regardé les fleurs jaunes de votre chambre quand vous aviez (ô poète !) une si belle occasion d'observer un animal fabuleux d'une chambre où vous étiez parfaitement en sûreté. Avait-il des jambes de poisson? comment cela marche-t-il ? et j'ajouterai comme notre aimable amie disait en parlant de *Azy-Mullah-Khan*, serviteur de Dieu : Qu'est-ce que cela mange ? — Jetez-lui du mil et de l'avoine ou quelques roseaux, nourrissez-le comme l'hippopotame et surtout décrivez-le pour moi.

Mais n'allez pas encore trop loin dans la mer

De peur d'être Déesse.....

vous savez ?

et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère[1].

A votre place, j'aimerais encore mieux les chemins de fer. Quand même ce serait celui de Versailles à Paris où l'on cause si bien à demi penché, *relativement à la*

1. André Chénier : *Néère et Chromis.*

Poésie, bien entendu ; c'est un exercice moins humide que je préférerais à votre place, mais la nuit, en ces jours de flamme, de *simoun arabe*, de vent du désert qui font que nous sommes *ards* comme Joinville en Syrie.

Relativement à l'Angleterre, je crois à votre ennui, mais *relativement* à votre tristesse, j'y crois peu. La nature a bien voulu créer en vous un esprit gai et charmant, tout à fait d'accord avec votre sourire que, par un bonheur particulier, ne dérangerait pas aisément la moue de la mélancolie.— Que le sort en soit loué ; dans sa folle loterie il vaut mieux rire en mettant sa main dans l'urne et se moquer du numéro qu'on a tiré que de frémir avant et se lamenter après. — En plongeant dans la mer, vous allez tirer, j'en suis sûr, une perle qui sera un mari parfait.— Profitez du temps qui vous reste pour nager. Songez que la condition de Sirène ne dure pas longtemps et l'Hymen les déteste et leur est très contraire. De cet état charmant et aquatique vous ne garderez que les chants et la mélodie, des *larmes et des sourires*, plutôt les seconds que les autres, j'espère. Moi qui ne connais que vos sourires et qui en fais très grand cas, je prie pour leur durée. Quand nous les rapporterez-vous à Paris, derrière une petite grille de bois peint en vert et qui ressemble au parloir d'un tout petit couvent habité par six nonnes ? J'aime infiniment cette grille, je ne sais pourquoi, et j'y place des petites scènes de roman modernes bien gentilles. Cependant je ne veux pas les écrire, ni les dire non plus, ainsi vous ne les saurez pas. Je les garde en moi-même, je les regarde dans le

miroir de mon imagination, je les y contemple, je leur souris et puis je ferme les yeux et je me tais. — Quoi, il est vrai que vous vous couchez si tôt? Et comment donc faites-vous pour trouver le sommeil couché là, à côté de vous sur l'oreiller? A l'heure que vous lui donnez, il vient! Heureuse enfant que vous êtes! Vous êtes sûre de reprendre le lendemain vos combats contre les vagues qui vous enchantent et vous font oublier les cités humaines où nous sommes ensevelis. — Lorsque les eaux vous bercent, pensez-vous aux deux enfants endormis dont nous parlions sur la route en regardant, à la gare, les arbres qui nous entouraient? — Moi, je crois très fermement aux *deux* choses que vous me disiez et dont vous ne pouvez pas vous souvenir plus que moi, je les crois vraies, je crois à l'infaillibilité de vos paroles, de vos résolutions, de vos promesses *même* et par-dessus tout au charme de toute votre jolie personne.

CLIX

A PHILIPPE BUSONI

Paris, dimanche, 7 novembre 1858.

Voilà qui est un peu fort par exemple! — Quoi! je suis à Compiègne? — En vérité? — J'ai grand plaisir à apprendre de vous cette nouvelle. — Je ne m'en doutais point et depuis 1856 je n'ai pas vu ce pays-là. — On a vraiment bien de la bonté de m'inventer ainsi

des voyages fort agréables à moi qui ne quitte point ma maison. — Ces chasses ne me donnent assurément aucune fatigue, car de ces invitations et de ces faveurs que l'on me suppose tous les ans, il n'y a pas un mot de vrai et c'est là, tout près, à quelques lieues de Paris, et c'est hier et aujourd'hui, moi vivant, que tout cela se dit, s'affirme ; on écrit peut-être que l'on m'a vu ? — Comment en douter ? —Un historien y serait pris, si cela en valait la peine.

Fort heureusement j'étais *jeudi* à l'Académie Française, *vendredi* à l'Institut, j'y serai *mardi* et *jeudi* encore, comme à l'ordinaire, et, ce soir, au lieu de vous recevoir, je suis chez moi, près de Lydia, lui faisant la lecture d'abord d'un livre, puis de votre lettre et puis je vous écris ceci et vais chez moi, à minuit, écrire plus longuement une sorte de livre.

A présent repentez-vous d'avoir cru les journaux. Quel est-il donc celui qui s'est donné cet innocent divertissement ? Découvrez-moi son existence, je vous prie, et gardez-le-moi si vous l'avez.

Ne craignez jamais que votre charmante enfant puisse nous causer le moindre embarras, elle ne peut apporter autre chose avec elle qu'une heureuse soirée. — Elle nous aurait trouvés ce soir ravis de son arrivée et, comme ma maison n'est que trop bien préparée à secourir toutes les souffrances féminines, elle pourrait même avoir ici sans danger un de ces doux et rapides évanouissements, comme en ont les belles Indiennes de *Sacountala*, que votre tendresse paternelle craint sans cesse, mais auxquels je ne crois pas depuis que je l'ai vue si

bien revenue à toutes ses grâces. — Nous vous prions de choisir un jeudi ou vendredi soir et de me l'écrire.

Tout à vous cent fois.

ALFRED DE VIGNY.

CLX

A PHILIPPE BUSONI

Mardi, 3 février 1859[1].

J'ai été malade, et même au lit, mon cher ami, depuis le 14 janvier. Je suis encore assez souffrant, et la nuit dernière, j'avais la fièvre. Je ne peux pas sortir. Si vous avez le temps de venir me voir, ce me sera une grande consolation, car je suis seul, je souffre, et je ne puis m'empêcher de me fatiguer, en travaillant jusqu'à deux heures après minuit, comme hier. — Je sens que je me fais mal, mais c'est une habitude que je ne puis vaincre, malgré la défense des médecins. Votre conversation sera plus puissante que leurs ordonnances, et, après vo tred épart, je me résignerai à essayer de dormir.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Vous aimez à venir de bonne heure, dès huit heures du soir je vous attendrai.

1. Le 3 février 1859 étant un jeudi, cette lettre est probablement du mardi 8 février.

Madame de Vigny est toujours au lit. On a craint pour elle une fluxion de poitrine, mais elle est rétablie. Cependant elle ne se lève pas encore.

Vous voyez : malade et garde-malade à la fois.

CLXI

AU DOCTEUR BRIERRE DE BOISMONT

Jeudi, 1er décembre 1859.

Infidèle ami qui ne venez jamais me voir, il faut que je vous dise que notre petite Anglaise pâle dont vous avez si bien gardé le souvenir n'a pas été somnambule, elle avait de fréquentes attaques de nerfs et s'étant aperçue que ses tremblements prolongés faisaient peur à la jeune religieuse que j'avais placée près de ma pauvre mère, Cécilia s'amusa deux ou trois fois à se promener dans la nuit et à lui prédire qu'elle serait punie par tous les saints, si elle lui reprochait encore d'être huguenote. Les terreurs de la bonne petite sœur l'amusaient et ce ne fut là qu'un jeu d'enfant. — Ce qui était fort sincère et trop réel c'était une maladie hystérique dont elle a été parfaitement guérie par la naissance de quatre beaux enfants dont elle m'envoie exactement les noms et prénoms et les portraits écrits de sa main qui se plaît à les décrire en français, tel que je le lui ai fait apprendre chez moi. Son mari, Anglais qu'elle rend fort heureux, vient nous voir quelquefois.

Vous voyez, mon savant ami, qu'il n'y a rien là qui puisse vous être un sujet sérieux d'observation, ni offrir une preuve à la démonstration d'un somnambulisme naturel dont il y a d'ailleurs tant d'exemples tous les jours [1].

Je pense souvent à vous aller voir parce que je ne cesse d'être votre ami et de regretter nos bonnes conversations. — Ne venez-vous jamais dans nos parages des Champs-Élysées ? — Je crains, en vous allant voir, de vous troubler dans vos devoirs douloureux. — Si je savais à quelle heure on est le moins importun, j'irais un jour vous dérober une de ces matinées de délibération philosophique qui me sont chères avec des hommes tels que vous. — J'aurais voulu vous appeler cette nuit à deux heures après minuit, pour vous faire

1. Le docteur Brierre de Boismont préparait la troisième édition de son livre *Des Hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme* et aurait voulu joindre l'observation dont il est question ici à celles qu'il rapporte dans le chapitre consacré aux hallucinations dans le somnambulisme naturel. On trouve, à la page 22 de cette édition, un fragment d'une autre lettre de Vigny : « Il y a deux sortes de rêveries, celle des faibles et celle des penseurs. Oui, la rêverie mène au vague des idées les pauvres âmes qui ont le désir de la pensée et qui sont amoureuses d'elle, sans pouvoir l'atteindre et lui trouver une force solide et complète. Certes, son labyrinthe est dangereux à ceux qui n'ont pas l'œil assez sûr et le pied assez ferme pour trouver leur chemin. Mais la rêverie est le prélude des grandes créations pour les âmes qui portent la retraite, comme saint Jérôme, plus fort au sortir du désert qu'il n'y était entré et reparaissant tout armé et cuirassé de ses grands livres chrétiens. Pour lui, pour saint Jean Chrysostome, pour Descartes, pour Malebranche, pour Dante, pour Milton, pour Spinosa, la rêverie est force, puissance, santé et même assez souvent longévité. Pour eux la solitude est sainte. »

lire, dans un ouvrage sanscrit qui m'occupe, l'idée singulière que se faisaient les Brahmes de la création et de la reproduction des êtres, quatre cents ans avant l'expédition d'Alexandre le Grand.

Écrivez-moi donc un jour : J'irai vous voir après-demain, à deux heures après midi. — Ce sera une petite fête pour moi.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — Madame de Vigny, à qui je viens de lire ceci, veut que j'y ajoute que le grand divertissement de notre petite Cécilia était de tirer la religieuse par les pieds, pendant qu'elle dormait et de se poser devant elle, la lampe à la main comme lady Macbeth. Vous voyez, mon ami, que je suis un historien exact.

Lydia se porte bien et vous fait mille amitiés.

CLXII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, mercredi, 28 février 1860 [1].

Vous nous surveillez très bien, je le vois, et il n'y a pas si petite historiette d'un petit journal qui ne vous arrive. L'anecdote du Père Lacordaire pris par un

1. Le 28 février 1860 étant un mardi, la lettre doit être du mercredi 29.

domestique pour un Arabe, ou pour un chanteur de l'Opéra, est aussi fausse que toutes les autres petites sottises qu'écrivent, en riant aux éclats, quelques joyeux garçons à leur estaminet. Étant obligés de parler toujours et ne sachant que dire, ils trouvent bien juste de conter ces sornettes. Le Père Lacordaire, que je connais depuis bien des années, — et depuis le temps où les hommes politiques qui votent pour lui aujourd'hui le nommaient *l'abbé romantique* et *l'abbé démagogue,* — m'a envoyé ses œuvres et m'est venu voir dans ce même salon où il avait des conférences avec moi et des poètes qui se nommaient Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset. Il s'était fait précéder de ses livres et je l'attendais. On m'a très sérieusement et respectueusement annoncé : M. l'abbé Lacordaire; et, au lieu de ce jeune homme pâle qui semblait exténué par les veilles, les macérations et les souffrances de la pensée, j'ai vu sous la robe du dominicain un de ces visages roses et blancs que l'on devait voir, au temps du Petit Jehan de Saintré, à ce *damp Abbé* que la dame des Belles-Cousines ne dédaigna pas assez. — S'il s'était présenté à notre élection vers 1840, il n'eût pas vu *quatorze voix* s'opposer à lui[1]. Toute l'Académie l'eût nommé; excepté ceux qui gouvernaient alors et qui viennent de former pour l'élire une petite coalition comme ils faisaient les uns contre les autres. Rien ne réunit les hommes comme une haine commune.

1. Lacordaire venait d'être élu, le 2 février, en remplacement d'Alexis de Tocqueville, par 21 voix contre 7 à Mazères, 3 à Camille Doucet, 3 à Léon Halévy et 1 à Henri Martin.

L'élection du Père Lacordaire eût été plus pure sans cet alliage grossier et vulgaire qui reste encore au fond des eaux après la tempête, comme la vase du gouvernement à demi parlementaire de juillet 1830. Lacordaire était digne de n'être élu que pour son éloquence. Dans la situation actuelle, il est élu, c'est-à-dire qu'il est dans la situation d'un enfant *ondoyé,* et ne sera *baptisé* académicien que le jour où il aura prononcé son discours en séance publique. Ce jour-là est loin d'être déterminé; il y faut bien des conditions. D'abord : que son discours soit écrit, puis qu'il le communique au directeur qui lui répondra (M. Guizot); puis, que ce second discours soit écrit et communiqué à une commission d'académiciens tirée au sort et préposée à l'examen, et qui doit, au sortir de la lecture, attester à l'Académie Française que les deux discours ne renferment rien qui soit contraire à la morale ou hostile au Gouvernement. Tout cela prend quelquefois, comme ce fut pour moi, *neuf mois* : ce fut le terme de la *gestation* du discours de Molé, qu'un écolier de quatrième aurait mieux écrit en une matinée. Cette coutume d'empêcher de siéger jusqu'à la vaine cérémonie publique est particulière à l'Académie Française seule, dans les cinq académies de l'Institut. Un savant comme Cuvier ou Laplace est reçu, prend sa place et sa part aux travaux. Cela vaut mieux, car il est arrivé que dans cette année perdue un membre est mort avant d'avoir pu siéger.

Je ne sais donc pas quand cet innocent spectacle gratuit sera donné aux curieuses roses et blanches

comme vous, qui brûlent du désir de voir un moine blanc et noir [1].

Rien de curieux pour moi comme le contraste de ma vie et de l'idée que vous vous en faites. La niaiserie appelée carnaval n'existe pas pour moi. Je suis plus solitaire que bien des moines. Je ne sors que le moins possible dans le jour, et je passe mes soirées à faire des lectures à ma pauvre bonne Lydia dont la vue est sérieusement menacée et que je cherche à consoler de la privation des livres anglais qui lui étaient chers. Je refuse tous les dîners, que j'ai en horreur, et mes amis les plus intimes n'obtiendraient jamais de m'y traîner une seule fois. J'éprouve le sentiment craintif d'une mère qui serait priée de quitter le berceau de son enfant malade. Je donne des distractions et je n'en ai pas, ni n'en veux chercher, si ce n'est dans le travail de mes nuits, qui sont mes refuges et mes forteresses.

Je voudrais savoir quelle amie est en ce moment près de vous, chère Alexandrine, ou quelle parente vous rend quelque chose des soins que vous donnez à tout le monde autour de vous. Toujours est-il qu'il n'y a pas assurément d'*opération* à vous faire, comme à ce monsieur dont vous deviez accompagner la femme éplorée? Ce qu'il vous faut, ce me semble, c'est le grand air de Touraine, mon air natal, et, dit-on, l'usage de la limonade et des citrons. On l'employa près de moi à Londres, un jour d'hiver où le charbon de terre d'un de mes amis m'avait asphyxié près de sa che-

1. Lacordaire ne fut reçu à l'Académie que le 24 janvier 1861.

minée. J'entendais parler autour de moi et ne pouvais ni faire un signe, ni ouvrir les yeux. — N'est-ce pas cela ? — N'avez-vous pas senti combien on s'indigne dans son cœur de cette immobilité qui nous enchaîne ?

Je suis désolé de penser que vous avez aussi éprouvé cette souffrance, mais je vois tant de calme, tant d'ordre, de régularité dans votre gracieux billet et dans votre écriture, qu'il me semble que rien de douloureux ne vous attriste à présent. Je voudrais bien qu'il vous plût, chère amie, d'écrire à côté de la date de vos lettres votre séjour du moment. Je vais probablement vous écrire à Dolbeau pendant que vous serez à Tours. Vous ne me parlez jamais de votre mère, de votre père, de mon cousin, votre mari, de votre fils. Je ne sais où il est élevé, ni par qui, si votre mère est guérie, si personne n'est souffrant parmi vos proches. J'aimerais à me représenter votre vie intérieure. Aucun de nous n'est isolé et comme posé sur la pointe d'une aiguille; notre vie est toujours appuyée sur quelqu'un, et resserrée par le voisinage des relations de famille, comme un arbre par les branches d'une forêt qui l'entoure, et quelquefois l'étouffe. — J'aimerais à connaître les frênes et les chênes qui vous pressent. — Parlez-moi d'eux, si ma bien véritable affection vous est toujours aussi chère qu'à votre dernier voyage (ou passage), si ancien déjà !

CLXIII

A PHILIPPE BUSONI

Jeudi, 21 juin 1860.

Un nouvel accident vient de m'affliger. Madame de Vigny vient de faire une chute que personne ne pouvait prévoir ni prévenir, en descendant de voiture près de moi. Elle est blessée à la tête et je viens de passer les nuits à son chevet avec les médecins. Il n'y aura rien de grave, j'en ai aujourd'hui l'assurance, mais des attaques de nerfs continuelles jettent tant de trouble dans ma maison, que ma présence y est très nécessaire. — Toujours garde-malade, vous le voyez, mon cher ami; c'était écrit dans ma destinée, sur un livre que nous lirons peut-être un jour là-haut, si le Bibliothécaire éternel veut bien le laisser ouvert sur un pupitre, comme l'Évangile à l'Église. — Vous me demandez des fragments de mes ouvrages : malheureusement, si j'en détachais une partie, elle ne serait pas comprise et, séparée du corps, n'aurait pas plus de sens que le *torse* sans tête et sans bras qui est au Louvre.

Je me demandais si vous étiez encore chez vous vers cinq heures de l'après-midi, je croyais que d'autres occupations que celles de ce nouveau journal vous feraient rester chez vous. — Dès que je pourrai sortir en tranquillité d'âme, j'irai vous parler de cette nou-

velle entreprise que vous faites et savoir de vous tout ce qui la forme et peut la rendre prospère, quels en seront les rédacteurs habituels et la direction[1]. Serez-vous libre entièrement de tout dire dans les questions de goût littéraire et dans vos jugements, c'est ce que je ne vois nulle part, et ce serait une originalité que de se soutenir libre, et impartial, et consacré seulement *aux Belles-Lettres*. Nous en délibérerons dans peu de jours, mon ami.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CLXIV

A M. JULES CLARETIE

Mercredi, 29 août 1860.

Vous voulez me voir, Monsieur ? Rien de plus facile. Ayez la bonté de venir chez moi le 31 août, vendredi, de une heure après-midi à deux heures ; je vous attendrai. Vous saurez en peu d'instants, comment vous devez, à mon avis, vous diriger sur cette mer orageuse des lettres. Je vous donnerai quelques conseils que vous n'aurez pas le courage de suivre, vraisemblablement ;

1. *Le Temps, Illustrateur universel.* Philippe Busoni était rédacteur en chef, et Gavarni directeur des dessins. Le premier numéro parut le 24 juin 1860.

mais qu'importe ? je vous aurai vu pour la première fois, et peut-être quelques signes certains me feront-ils deviner votre vocation. Vous me raconterez quelle a été votre première éducation et je vous dirai comment je comprends la seconde, la forte, la véritable éducation, celle que l'on se fait à soi-même.

Ne m'apportez pas un manuscrit, le temps me manquerait pour le lire. Je n'en ai pas assez pour mes propres travaux et je suis forcé de prendre sur les heures du sommeil :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Venez donc après-demain, Monsieur, et ne doutez pas de tout l'intérêt avec lequel je vous écouterai.

ALFRED DE VIGNY.

CLXV

A M. JULES CLARETIE

Vendredi, 31 août 1860.

Je vous conseille, Monsieur, de faire tous vos efforts pour vaincre votre excès de timidité. C'est à quoi peut-être l'éducation de l'armée est bonne aux jeunes gens de votre âge.

Elle enseigne à entrer plus fermement dans la vie. Se

présenter avec calme, consulter avec confiance, causer avec sincérité, quoi de plus simple et de plus digne d'estime ? Quand vous penserez que vous pouvez vous décider à cette entrevue avec moi, souvenez-vous alors que je serai prêt à vous être agréable. Je crois que vous n'y trouverez rien de terrible et que vous en sortirez rassuré pour toujours.

Écrivez-moi quelques jours d'avance, Monsieur, et je prendrai une heure de liberté pour vous la donner.

Il y a déjà quelque chose de la vie publique dans le projet que vous formez de concourir pour le prix de poésie [1] que nous devons donner à l'Académie Française. Si votre assiduité à des études de chaque jour vous avait permis la lecture des journaux, vous sauriez par le premier venu d'entre eux que les règles invariables de ce prix sont celles que je vais vous apprendre :

1° La limite de *trois cents vers* ne doit pas être dépassée par les concurrents ;

2° Le prix sera une médaille d'or de *deux mille* francs ;

3° Les ouvrages envoyés seront reçus jusqu'au 1er avril 1861 (terme de rigueur).

Vous voyez, Monsieur, que vous avez le temps d'y penser et de choisir dans vos réflexions celles qui vous sembleront les plus justes, les plus vraies, les plus vastes, les plus dignes de revêtir la forme de la poésie.

1. Le sujet proposé était *Le percement de l'Isthme de Suez*. Le prix fut décerné à Henri de Bornier qui, disait le Rapporteur, « sent avec âme cette grandeur morale qui se forme d'un esprit élevé de civilisation et d'un zèle ardent de foi religieuse ».

Que cette forme soit vôtre, qu'elle ne se ressente d'aucune imitation, mais représente comme un miroir ardent les émanations de votre âme.

Écoutez-la en silence, et ensuite écrivez et parlez.

ALFRED DE VIGNY.

CLXVI

A MADAME LOUISE LACHAUD

Septembre 1860.

Je désire que vous ayez suivi votre projet d'emporter avec vous le livre de l'abbé Gratry que vous avez vu sur ma table, *Les Sources*[1].

Ce livre est fait pour les jeunes gens de vingt ans qui, sortis des classes et regardant la vie en face, comme un voyageur regarde une longue plaine qu'il a à parcourir, sentent qu'il faut d'abord s'examiner, se connaître et se former par la seconde éducation que l'on se fait à soi-même. Le silence, l'étude, la science comparée, sont des chapitres excellents par-dessus tout le livre, ainsi que la morale. Ajournez-lui la lecture des

1. *Les Sources*, conseils pour la conduite de l'esprit, par A. Gratry prêtre de l'oratoire de l'Immaculée Conception. Paris. Ch. Douniol, 1861, in-18. Ce volume a été suivi d'une seconde partie : *Le premier et le dernier livre de la science du Devoir*. Paris, Ch. Douniol, 1862, in-18.

parties abstraites, comme les mathématiques, l'astronomie et la théologie qui l'effaroucheraient ; mais dans les trop longues soirées de la campagne, faites-lui lire le plus que vous pourrez à lui et à sa sœur, tout haut. Je suis étonné que personne aux collèges et lycées ne l'ait exercé à lire à haute voix. — Vous, chère Louise, qui avez écrit tant de petites observations sur son caractère, tâchez de le former et de deviner ce qu'il peut être, afin qu'il ne manque pas sa vie en entrant dans quelque carrière mal choisie qu'il lui faudrait quitter. Puis-je mieux vous montrer ma profonde affection, chère et douce amie, qu'en vous parlant de ce qui fait l'objet constant de vos soins ? — Il est heureux que Georges et Thérèse adolescents vous permettent enfin de sortir de la vie de bonne d'enfant et de redevenir vous-même. Il vous sera possible de laisser votre âme exprimer librement ce que la nature lui a imprimé de douce gravité, de sentiments réfléchis et de tendresses pieuses et méditatives.

Georges dit que vous aimez la retraite. C'est me dire que vous êtes heureuse dans ces mois de repos, de n'entendre ni les disputes politiques, ni les commérages littéraires, ni les doléances inutiles de tant de personnes à peine connues qu'il faut bien accueillir, ni les faux devoirs du monde. Tout, autour de vous, est sain, est discret, est vrai, part de votre cœur et y revient.

CLXVII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, lundi, 15 avril 1861.

La vie est bonne pendant trente ans, chère Alexandrine ; après cela on ne cesse, hélas ! de voir souffrir et s'éteindre ceux que l'on aime... Je ne puis que vous plaindre d'être arrivée à ce degré de peines où, dans l'ordre de la nature, nous conduit infailliblement la vie de famille. — En vous écrivant, je suis assis à la fenêtre, près du lit de ma chère Lydia, couchée encore depuis quelques jours et n'ayant que moi pour la distraire et la consoler. J'ai sous les yeux les fenêtres de la chambre même où j'ai gardé pendant *cinq ans*, avec l'aide de Lydia, ma mère paralysée et mourante. Plus heureuse que moi, vous avez un père, un fils, des parentes ; et vous pouvez laisser à votre mari, mon cousin, le soin d'ordonner tout ce qui touche les ennuyeuses et fatigantes opérations du changement de domicile dont vous parliez.

Pour moi, je n'irais pas jusqu'à Saint-Cloud sans jeter l'incertitude et l'effroi de toute chose dans l'âme de tous les habitants de ma maison, qui ne savent que décider en mon absence.

Mon oncle le trappiste n'était pas plus cloîtré que je ne le suis, croyez-le bien ; mais il avait, dans sa cellule

de la Val-Sainte, un renoncement à tous les attachements de ce monde et à toutes les créatures du Seigneur que je ne saurai jamais atteindre.

Enfin mon imperfection en ceci me permet de vous dire bien vite, et en même temps que je l'éprouve, que vous ne sauriez avoir une seule peine sans que mon âme en soit remuée profondément, et que je ne sente dans mes yeux une larme que vous n'y verrez pas.

CLXVIII

A LOUIS RATISBONNE

Mercredi, 18 septembre 1861.

Je sais votre inquiétude pour moi. Je sais votre empressement à venir dès le soir où la douleur m'a renversé enfin dans ce lit où je suis encore et d'où il m'est permis de vous écrire. Que je suis touché de vous voir ainsi écouter les premiers mouvements de votre cœur! Et moi aussi j'aurais voulu vous voir assis près de moi, et peut-être en parlant de poésie j'aurais oublié ce que tant de nuits sans sommeil viennent de me faire souffrir.

Mais il ne m'a pas été possible encore de voir un seul de mes amis. Dans ces quinze jours, tout a été privation, tout a été douleur. Le son de ma voix à lui seul en était une.

C'est dans la nuit du 4 septembre que j'ai été violemment déchiré et accablé par des souffrances qui m'étaient

inconnues. Le jour où nous allâmes voir la jeune mère de vos anges, je sentais déjà les premières atteintes, et le reste de ma promenade au Bois ne me laissa que des frissons.

Je suis étonné de n'être pas plus affaibli que me voilà, ayant été traité comme un naufragé de la Méduse affamé.

. . . . . .

J'en étais là, et vous voici. Je suis ravi. Venez me serrer la main.

ALFRED DE VIGNY.

CLXIX

A LOUIS RATISBONNE

Samedi, 21 septembre 1861.

Je voudrais bien vous voir demain dimanche ou mardi, vers trois heures après-midi. Ne venez pas lundi parce que plusieurs personnes voudraient entrer aussi et que je ne suis pas encore assez fort pour les voir, après dix-neuf jours passés sans manger. C'est un peu la vie d'Ugolin. Vous êtes libre, heureux, vous, d'avoir cinq jolies petites filles à croquer qui, je n'en doute pas, vous diraient : « Mange de nous ! » L'actualité des journaux vous gagne, prenez garde. Vous lisez des bagatelles comme celles que vous aviez sous le bras et

vous ne connaissez pas *Les Tragiques* de ce rude d'Aubigné. Je me réserve le bonheur de vous montrer ce que j'y ai souligné de digne d'admiration.

Tâchez de venir demain, mais bien sûr mardi, n'est-ce pas?

Tout à vous, mon aimable et excellent ami.

ALFRED DE VIGNY.

CLXX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, jeudi 10 octobre 1861.

Je reçois à l'instant votre douloureuse lettre, chère amie, et je ne perds pas un moment pour vous dire combien je prends part à cette affliction nouvelle, qui cependant n'était que trop prévue. — Vous avez au moins cette consolation, de n'avoir pas perdu un instant de sa vie sans la consoler, et comme je vous écrivais : *Ne vous ménagez pas,* aussi ne vous êtes-vous pas ménagée, et vous avez, je le crains, poussé trop loin le dévouement, puisque déjà vous commenciez à avoir la fièvre. Vous avez vu par ma dernière lettre qu'elle m'effrayait pour vous et que je vous parlais de chercher, dans cette triste maladie, un secours auquel bien des familles ont été forcées de recourir : le couvent des sœurs chrétiennes, aussi patientes qu'une fille peut l'être, mais insensibles par coutume, par lassitude de

voir toujours souffrir auprès d'elles, et (il faut le dire) insensibles par *piété,* à force de considérer uniquement la vie future et de mépriser celle où nous sommes. Les saintes femmes secourent et consolent, mais ne souffrent jamais des cris, des reproches, des plaintes qui nous tuent dans nos familles, et qui ont dû vous faire bien du mal.

Comme j'ai coutume d'épargner à ceux que j'aime toute espèce d'inquiétude inutile, et que je me serais reproché d'ajouter aux vôtres, je ne vous ai pas écrit que j'étais au lit depuis le 4 septembre, et c'est encore de ce lit que je vous écris en ce moment.

Lorsque vous êtes venue à Paris, je vous ai dit, je crois, que j'éprouvais déjà quelques douleurs nerveuses de l'estomac. On en accusait mon habitude de ne boire presque que de l'eau, de ne pas manger, d'oublier de dormir pour écrire, de dîner à sept heures du soir et déjeuner à trois heures après midi, et enfin ma tempérance, une *vertu!* Donc cette vertu m'a mis au lit, parce que les médecins m'ont donné des ordonnances sans nombre qui toutes m'ont été dangereuses, et ont produit ce résultat que des douleurs, des crampes d'estomac qui me saisissaient une fois dans six mois sont devenues périodiques et de chaque jour. On les traite à présent en me retenant au lit et dans la chambre, en m'affaiblissant par un régime tellement sévère que, pendant tout ce mois, je n'ai pris que du lait de chèvre froid et pas même du pain, qui serait un excès pour moi aujourd'hui encore. Et, comme en général les médecins ont la conscience parfaitement en repos pourvu qu'ils défi-

nissent bien le mal qu'ils ne guérissent pas, j'ajoute que les miens, car ils sont plusieurs et des plus illustres, nomment ma maladie : une *gastralgie*. Le nom étant grec, cela doit me suffire, puisqu'il signifie : douleur des nerfs de l'estomac.

Il a fallu le chagrin que vous m'annoncez pour que je vous aie parlé de moi, ce que je ne fais jamais. Je l'ai fait trop longuement et avec détail, mais c'est pour vous prouver qu'il ne faut pas moins qu'un obstacle pareil pour m'empêcher d'aller à Dolbeau.

Quand j'étais dans la Charente, d'où je vous écrivais souvent, ma chère Alexandrine, je fus atteint de la fièvre typhoïde, qui courait dans le pays et y détruisit tout un village. Je souffris et fus guéri, entre deux de nos lettres, sans vous le dire; et, Lydia n'écrivant pas, personne ne le sut à Paris. A peine dans les environs du Maine-Giraud, on crut que j'avais été un peu enrhumé. A quoi bon, disais-je, envoyer à ceux que l'on aime le poison d'une inquiétude qui serait d'autant plus grande qu'ils ne pourraient pas avoir d'assez promptes et continuelles nouvelles? N'ont-ils pas assez, pour les torturer, des ennuis de leur maison, et si j'enlevais le toit cette nuit, qu'y verrais-je? — Des larmes peut-être. — Pourquoi en faire couler d'autres?

Ce sont les mêmes sentiments qui m'ont ordonné le silence envers vous, chère amie; mais le voilà rompu, et je vous tiendrai plus au courant de ma maison à moi, mais par quelques mots seulement, car comment auriez-vous par moi cette fatigue de répondre, qu'en ce moment je ne veux point vous donner?

Longue à guérir, mais *sans danger,* tel est le caractère de cette maladie, selon tous les médecins, qu'il faut croire en cela. — Je veux vous le dire afin que vous sachiez bien que vous n'avez à me plaindre que de la vie de prisonnier qu'il me faut mener, vie tout à fait semblable à celle d'un naufragé de la Méduse, affamé et sortant du radeau, à qui l'on mesure goutte à goutte le bouillon et le lait de peur qu'il ne se tue en mangeant. Plaignez-moi donc, mais sans vous inquiéter dans votre cœur, que je connais si bon et si parfait pour moi. Plaignez-moi surtout d'une captivité qui fait que mon pauvre cœur à moi, je ne puis jamais suivre un de ses mouvements. Aujourd'hui ils m'auraient emporté près de vous, n'en doutez pas.

CLXXI

AU PÈRE GRATRY

Lundi, 21 octobre 1861.

Monsieur l'abbé,

J'ai su que vous avez bien voulu venir plusieurs fois vous informer d'une santé assez douloureusement atteinte. J'en suis très touché et j'avais besoin de vous remercier. J'ai été retenu au lit depuis le 4 septembre et il ne m'est permis de me lever que depuis peu de jours.

Si vous avez encore cette bonne pensée de venir me voir, permettez que je vous prie de choisir vous-même

le jour où il vous sera possible de passer chez moi quelques instants, à deux heures de l'après-midi. Les convalescents ne sont pas toujours seuls et j'aimerais à vous entretenir librement de vos ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

J'attends donc un mot de vous, Monsieur l'abbé, qui me fasse savoir votre jour et je vous prie de croire à mes sincères sentiments de considération.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXII

A PHILIPPE BUSONI

Mardi, 12 novembre 1861.

Je suis sûr, mon ami, que vous apprendrez avec peine que, depuis le 4 septembre, j'ai été retenu au lit, et assez gravement malade.

Depuis deux ans, j'ai averti les médecins les plus célèbres, je les ai consultés, j'ai obéi à leurs ordonnances. Leurs expériences sur moi m'ont été toutes douloureuses, et aucune salutaire.

Ils se sont enfin appliqués un peu sérieusement quand ils m'ont vu arrivé à une crise dangereuse de cette *gastralgie*.

Ils savent les noms dérivés du grec et décrivent assez bien les maladies, mais ne savent pas les prévenir et rarement les guérir.

J'ai passé vingt-neuf jours sans aucune autre nourriture que le lait de chèvre froid.

Aujourd'hui je suis très affaibli, mais je puis me lever et recevoir mes amis.

Le *lundi* dont vous m'écriviez que vous aviez *pris note* s'est effacé de votre *agenda*.

A présent vous pouvez y écrire tous les jours, et surtout tous les soirs, et quand vous serez libre, je vous verrai enfin, j'en suis assuré.

Ne venez pas avant midi, parce que mes nuits sont presque toutes encore sans sommeil, et je m'endors d'une pénible manière lorsque vient le jour.

Tout à vous. De mon lit, qui a été très douloureux.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXIII

A PHILIPPE BUSONI

Vendredi, 22 novembre 1861.

Je reçois à l'instant votre billet du 23 novembre, *demain*, et je vous félicite d'avoir ce don de devancer les horloges, mon cher ami.

Je souffre peu le matin, mais beaucoup le soir. L'absence du blond Phébus m'est apparemment préjudiciable. C'est tout ce que la science profonde des médecins peut conclure de ce qu'elle me voit supporter en silence.

Ne venez, je vous prie, ni le matin ni le soir sans m'avoir écrit, comme je ne cesse de vous le recom-

mander : *mardi* (ou un autre jour) *je serai chez vous à huit heures du soir*. Quoi que vous en disiez, rien n'est plus facile, mais une quantité d'hommes, sans s'en apercevoir, sans l'avouer et sans se l'avouer à eux-mêmes, sont engourdis et comme paralysés par l'habitude du coin du feu. Prenez garde de tomber dans cet état de momie égyptienne. C'est en quoi sont fatales les câlineries de famille. Deux de mes amis, qui (je crois) sont encore les vôtres, n'étaient pas venus me voir depuis trois ans plus d'une fois. Le bruit d'un danger les a un peu secoués, et ils sont arrivés, comme vous, un peu surpris de ce que moi, qui passe ma vie à garder des malades, je me sois permis de l'être à mon tour. Au fait, c'est audacieux.

J'ai pensé, durant mes vingt-neuf longs jours de lit et de jeûne absolu, que je ferais bien d'écrire de ma main mes billets de part pour mon convoi, signés et paraphés, en laissant la date en blanc. Et chacun écrirait le jour, et s'il fait beau, s'il fait très beau, ni pluie, ni vent, ni soleil, il viendrait à la suite de ce joli char que Michaud disait nous être prêté généreusement par la patrie reconnaissante.

Je viens d'écrire à un de mes amis que j'irais mercredi prochain, à quatre heures, causer avec lui. Il m'attendra, et à sept heures je serai de retour chez moi ; nous agissons toujours ainsi. S'il a une affaire, il m'écrira, non mercredi, mais jeudi, à quatre heures.

Il ne s'agit que d'avoir un crayon et un *agenda*, et il est difficile de croire que vous ignoriez ce perfectionnement de la civilisation. Si vous n'avez pas assez d'as-

surance d'un avenir de liberté pour trois heures et prévu trois jours d'avance, venez un lundi à une heure après midi, mais vous serez bientôt entouré d'inconnus et d'étrangers. — Voyez et jugez.

Pour moi, je ne sais rien de plus insupportable (après un auteur qui parle de ses livre et les cite) qu'un homme qui raconte sa maladie. — Ne comptez par sur mes bulletins autographiés. Il me revient à l'esprit que vous ne savez pas ce que dit un jour Michaud, l'auteur du *Printemps d'un proscrit*. — Combien touche un académicien par an? lui dit-on. — *Douze cents francs et le corbillard.*

N'admirez-vous pas la quantité d'idées riantes que donne cette maladie de nerfs ? — Lorsque vous en voudrez d'autres semblables, vous viendrez les chercher, je les tiens à votre disposition, mon ami, et vous verrez que, malgré votre système d'*absentéisme*, je suis tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXIV

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, lundi, 9 décembre 1861.

N'avez-vous donc pas eu près de vous assez de tableaux douloureux, et de détails comme les hospices en offrent aux sœurs de charité?

Vous me demandez le récit de ce que j'ai souffert, chère amie. Ce serait trop pour moi que de l'écrire, et de le lire trop ennuyeux pour vous. Ne vous l'ai-je pas écrit déjà? Depuis le 4 septembre jusqu'au 2 octobre, j'ai été condamné au régime d'Ugolin dans la tour de la Faim. Si j'avais eu quatre enfants pour me dire : *Mange de nous*, c'eût été un dédommagement, mais je n'ai porté à mes lèvres que deux tasses de lait de chèvre froid, chaque jour. Régime d'un berger de Virgile, qui donne peu de forces. On les a fait cependant revenir goutte à goutte, comme aux naufragés de la *Méduse*. A présent, je peux déjeuner; mais, je ne sais pourquoi (et le docteur Andral ne le sait pas non plus) je ne puis supporter le dîner. Le soir est sobre plus que la journée, et je ne peux prendre que des choses légères comme le tapioca. Rien de capricieux, à ce qu'il paraît, comme les nerfs qui tapissent l'estomac : je n'avais pas encore fait cette découverte. Tout cela s'appelle, comme je vous l'ai dit, du joli nom de *gastralgie*. C'est consolant. — A présent il m'est permis de sortir une heure en voiture de temps en temps, et voilà tout. Je ne souffre plus et n'ai besoin que de repos. — En conséquence, je travaille toujours.

Il est bien vrai que l'âme est plus libre lorsque la pesanteur des repas ne l'écrase pas de ses lourdes fumées intérieures. Il n'y a que Brahma et Bouddha qui l'aient compris. Les Indous regardent comme un crime de manger tout ce qui a eu la vie, et ils meurent de faim quand le riz leur manque, plutôt que de boire le sang des animaux, comme nous faisons en mangeant

leur chair. Aussi sont-ils récompensés de leur foi sincère et aveugle par des incarnations successives, qui leur font espérer à tous de revivre sous la forme bienheureuse d'un éléphant blanc.

Samedi 13 [*lisez* 14] décembre.

L'ennui de parler de moi m'a donné un nouvel accès de silence. Il faut me le pardonner. Songez un peu à rapprocher les dates et vous trouverez que, tandis que vous pleuriez auprès de votre bonne mère, on pleurait auprès de moi. Du 4 septembre au 3 octobre on me croyait en danger. Souvenez-vous que Lydia devient presque aveugle et que c'était pour moi une affreuse pensée que de ne pouvoir plus la distraire par des lectures ou des conversations enjouées sur des choses indifférentes et mondaines. Il m'était défendu de parler et de recevoir. Je ne peux penser à moi au point de faire la moindre absence de chez moi. — Il faut toujours que les meilleurs domestiques du monde, comme sont les miens, dont je suis content, soient sous l'œil du maître, qui est forcé de remplacer, hélas! les yeux de la maîtresse dont l'un est éteint et dont l'autre se ferme.

La seule consolation que j'aie reçue est dans mon invincible habitude de l'étude. Plus elle est abstraite et plus elle m'absorbe et me fait oublier mes chaînes. Ajoutez à cela que je n'aime et ne supporte guère en fait de nourriture que le pain et l'eau, et vous aurez un

prisonnier parfait. Je me serais parfaitement trouvé du régime du *Masque de fer*.

Vos huîtres m'ont fait mal, *six* étaient pour moi une orgie. Je ne tenterai plus ce régime. A présent je dis à tous mes savants docteurs de Paris : « Il n'y a rien de ce que vous m'avez ordonné qui ne m'ait fait mal. Bismuth, belladone, laurier-cerise, eaux de Vichy, eaux de Bussang, liqueur jaune (et infernale) de la Grande-Chartreuse, etc., tout m'a blessé et déchiré dans ce qui était intérieur, tout à l'extérieur a été inutile. Une seule chose qui ne me vient pas de vous me fut salutaire : l'honnête bouillon de poulet mêlé de bouillon de veau. » — O science ! ô graves délibérations ! ô clinique ! dissections et dissertations ! O Molière ! — *Dignus est intrare in nostro docto corpore!*

J'ai dit cela hier à un candidat qui veut le fauteuil de Scribe et, à son défaut, celui de Lacordaire[1]...

Je regrette profondément ce religieux éloquent. Il ne s'est assis qu'un jour à côté de moi, et je ne croyais pas lui avoir serré la main pour la dernière fois.

Je baise la vôtre, chère Alexandrine, avec tous les sentiments que je ne vous écris pas et que vous connaissez.

1. Charles Baudelaire. Voir, ci-après, la lettre du 27 janvier 1862.

CLXXV

AU PÈRE GRATRY

Samedi, 18 janvier 1862.

Nous ne nous connaissons pas, Monsieur l'abbé, et vous vous tromperiez chaque jour sur moi, si vous me supposiez ou fâché ou content d'une conversation sur les choses surnaturelles et mystiques. Nous n'avons fait encore que les effleurer en plaisantant. Un jour je vous en parlerai avec plus de suite et de gravité, mais ce ne sera pas à présent. La controverse est une escrime assez fatigante et il faut disposer de toutes ses forces pour que les armes soient égales.

Il ne convient pas d'ailleurs que nous confondions les deux questions de la destinée du ciel et des élus de l'Académie Française...

Vous pourrez un jour m'excommunier au coin du feu si vous voulez, mais à présent je suis à la fois garde-malade et encore souffrant. Le silence est un des moyens de guérison qui me sont prescrits et les médecins sont d'accord avec *Stello* qui dit : *La solitude est sainte.*

J'aurai plus de plaisir à vous rendre la parole que vous à la prendre assurément...

ALFRED DE VIGNY.

CLXXVI

A BAUDELAIRE

Lundi, 27 janvier 1862.

Depuis le 30 décembre, Monsieur, j'ai été très souffrant et presque toujours au lit.

Là je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs* sont pour moi des *Fleurs du bien* et me charment. Combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir imposé ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet. Si votre santé vous permet de venir voir comment je m'y prends pour cacher les blessures de la mienne, venez mercredi, 29, à quatre heures. Vous saurez, vous verrez, vous toucherez, comment je vous ai lu ; mais ce que vous ne saurez pas, c'est avec quel plaisir je lis à d'autres, à des poètes, les véritables beautés de vos vers encore trop peu appréciés et trop légèrement jugés. Vous m'aviez dit que votre lettre officiellement académique était envoyée ; c'était, à mes yeux, une faute, et je vous l'ai dit, mais elle était irréparable. Je me résignais à vous voir égaré dans le labyrinthe. A présent que vous m'écrivez que ce n'est qu'un projet, je vous conseille de ne pas écrire un mot qui ait pour but

de vous faire inscrire comme candidat à aucun des fauteuils vacants [1].

J'aurai le temps de vous en dire les raisons très sérieuses, et vous les comprendrez. On se méprend presque toujours sur soi. Sans vous connaître encore, il me semble qu'en beaucoup de choses, vous ne vous prenez pas assez au sérieux vous-même.

Ne jetez pas ainsi au hasard votre nom, votre rare talent, vos actions, vos lettres et vos propos; et surtout *venite ad me.*

ALFRED DE VIGNY.

CLXXVII

A GUILLAUME PAUTHIER

3 février 1862.

Vous avez laissé chez moi quelques lignes bien amicales et qui m'ont vivement touché, mon cher ami;

1. Par suite de la mort de Scribe et de Lacordaire deux fauteuils se trouvaient vacants en 1861. Baudelaire dans une tentative, qu'il se plaît à qualifier de « paradoxale », se porta candidat d'abord au fauteuil de Scribe, puis à celui de Lacordaire. Mais il devait retirer sa candidature sur les conseils de Sainte-Beuve et de Vigny qui lui avaient témoigné estime et sympathie. L'histoire de cet épisode académique se trouve raconté au long par E. Charavay dans son livre : *A. de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie Française.*

oui, assurément, j'accepte vos offres de dévouement, et elles ne m'étonnent pas, connaissant comme je le fais et depuis de longues années votre excellent cœur et votre ferme caractère. Je souffre beaucoup de cette *gastralgie* et des drogues surtout de nos seigneurs les médecins. L'empoisonnement me paraît assez à la mode. Mais, jusqu'ici, il n'a réussi ni à me tuer, ni à me guérir. Je crois que si j'étais à Pékin, je recevrais de meilleurs secours des mandarins.

Un jour, vers quatre heures après-midi (samedi prochain, 8 janvier [1], par exemple), venez, et venez seul me voir. Debout ou couché, je vous recevrai en ancien et sûr camarade, en compagnon d'armes, en fidèle ami surtout. Votre conversation me tirera du spleen qui commence à me gagner. Plus de *lundi*. Je n'en ai pas la force et ne peux rester debout.

Je ne serai pas à l'élection du 6 [2]. On saura bien faire un escamotage effronté que ma présence et ma voix n'empêcheraient pas. Je regrette moins ma réclusion par cette considération trop certaine et déplorable.

Votre jeune neveu [3] m'écrit en prose et en vers pour me prier de regarder comme erreurs d'imprimerie les fautes de son volume que je n'ai pas, qu'il ne m'a point

1. Il faut lire évidemment février.

2. Il s'agissait de nommer le successeur de Scribe; les concurrents étaient : Autran, Cuvillier-Fleury, Camille Doucet, Octave Feuillet, Géruzez et Mazères. Après quatre tours de scrutin, l'élection fut renvoyée à deux mois. Le 3 avril, Octave Feuillet était nommé par 21 voix sur 31 votants.

3. M. L.-X. de Ricard.

envoyé, dont je ne sais ni le titre, ni la couleur, ni la forme, ni la figure [1].

Faites-lui relire *L'Étourdi*, et il se convertira.

Tout à vous, mon cher ami.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXVIII

A LOUIS RATISBONNE

Dimanche, 16 février 1862.

Je veux tout de suite vous dire combien je suis sensible à ce souvenir de vous. On avait oublié mon plaidoyer, et l'on n'a pas jugé qu'il fût bon de m'entendre sur cette question. Mais si la cause est gagnée, qu'importe le nom de l'avocat? Que le drapeau de l'intelligence et des lettres s'élève de plus en plus dans notre France, c'est là l'important.

Que de temps on a perdu depuis le jour où la Convention y pensa, au milieu des tocsins et des canons! Que de familles sacrifiées! Dieu veuille que la fin se fasse et qu'elle soit bonne, et que cette propriété sacrée soit perpétuelle.

Le jour où l'on délibérait à la Chambre sur cette loi

1. « Le coupable, dit M. L.-X. de Ricard, qui a fait connaître cette lettre, était mon ami, Emmanuel des Essarts, qui venait de publier ses *Poésies Parisiennes* ».

qui avorta, je me sentis saisi par les coudes ; et, en me retournant vers celui qui m'arrêtait, je vis Balzac qui me dit : « Il n'y a que vous et moi ici des parias littéraires ! Voyez, on les a si bien découragés, et ils espèrent si peu, qu'ils ne viennent même pas écouter la discussion. » J'ai beaucoup souffert aujourd'hui, et je suis accablé des lassitudes de cette lutte contre le vautour que Prométhée m'a légué. Il me dévore avec une cruauté inouïe. Serrez-moi la main, ami bien bon et bien cher, cela me fera quelque douce et consolante minute de repos. Venez vers quatre heures dans le jour. Je suis un peu moins tourmenté qu'aux autres heures.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXIX

A UNE AMIE

23 février 1862.

Je suis très touché du soin que vous avez bien voulu prendre de venir vous-même plusieurs fois savoir de mes nouvelles, ma chère et gracieuse amie, et il me tardait de pouvoir vous en remercier. Depuis deux ans, je vous l'ai dit, je crois, chez vous, je sentais venir cette maladie cruelle qu'on nomme gastralgie, maladie des nerfs de l'estomac.

Les médecins les plus célèbres n'ont pas su prendre

contre elle les *mesures préventives* que la loi connaît quelquefois, mais qu'ils ignorent. A présent, depuis le mois de septembre dernier, ils ont essayé de tous les poisons connus pour la guérir et n'ont pu tuer encore ni elle ni moi.

A présent, toutes les drogues sont suspendues par d'autres docteurs, et je m'en trouve bien mieux.

Mais il m'est interdit de voir et recevoir personne jusqu'à nouvel ordre, et, depuis le 30 décembre, j'obéis. Aucun de mes amis n'est venu jusqu'à ma chambre à coucher, où je suis toujours au lit, très affaibli par le régime précédent. On est d'accord pour dire que ce qui a aggravé mes souffrances, c'est l'effort que je ne cessais de faire pour les cacher, jusqu'au moment où un tremblement de nerfs les décelait.

CLXXX

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Du vendredi saint au samedi saint,
19 avril 1862.

C'est assurément une action très vertueuse que de rassurer une amie; mais s'il s'agit de lui faire faire une sorte de voyage inutile, et si elle ne doit y trouver qu'une triste déception, il faut cesser de lui faire illusion par la gaieté du langage et par des anecdotes. Il faut dire la vérité.

Les médecins n'ont encore réussi ni à me tuer, ni à me guérir. Je souffre horriblement de ces crampes des nerfs de l'estomac. Ne pouvoir ni manger ni boire sans une douleur aiguë qui donne un tremblement violent et rejette ensuite sa victime dans une prostration accablante, voilà mon état. Une seule chose étonne tout le monde, c'est que j'y aie pu résister et être vivant encore.

Si donc votre amie vous implore, venez la voir et lui apporter le secours de votre gracieuse animation d'esprit; mais vous ne viendrez que pour elle.

Mais parlons d'autre chose que de moi, sujet que je déteste. — Savez-vous qu'il n'y a rien de plus beau que ce mariage de deux âmes pures que vous m'annoncez?

Vous n'avez qu'un raisonnement à employer et quelques lectures.

1° On mettra entre les mains de la fiancée un rosaire ou un scapulaire quelconque (je suppose le vôtre). Puis on lui donnera à lire, après la messe, *la Fleur des saints*. Là elle verra que, dans la primitive Église, le mariage fut considéré souvent comme impur, et que beaucoup de saints, mariés avant leur conversion à l'Église chrétienne, firent vœu de vivre dans le désert avec leur femme, mais de l'aimer comme une sœur. Leur sainteté leur fit ainsi une seconde virginité, infiniment plus belle et plus méritoire que la première, puisque la tentation était là, tout à côté des mariés. Ils y gagnèrent le ciel d'où ils nous bénissent, et l'honneur d'être inscrits sur notre calendrier;

2° On fera lire à la fiancée Platon et tous ses dialogues, afin qu'elle ait pour le corps périssable le juste mépris qu'il mérite ; et elle ira à l'autel sans toucher la main de ce guerrier, notre cousin, qui l'a déjà devancée, à ce qu'il paraît (d'après votre récit), dans ces pieuses résolutions. La nuit elle n'aura pas besoin de prendre de chloroforme, comme la jeune et prudente Anglaise que vous savez. Personne n'attentera à sa pudeur, et vous entonnerez avec les deux époux un cantique d'actions de grâces.

Félicitez donc Fulgence, que je vois très proche du Paradis en ce moment.

Saint Augustin dit que nous renaîtrons après Josaphat dans notre corps, mais à la condition de ne pas nous en servir. Il sait parfaitement que ce corps aura *trente-trois ans*, âge de la mort de Notre-Seigneur (ceci a fait murmurer les jeunes filles mortes à dix-huit ans, et que l'on vieillit). Il ajoute que notre corps aura la taille de cinq pieds trois pouces, qui était celle de Jésus-Christ. Enfin il n'y a point de mystères pour les saints, puisque tout est si bien expliqué par eux, et nous en aurons deux dans notre famille, où je n'en connaissais pas encore. Cela doit vous causer, ce me semble, une grande joie, chère belle amie ; et comme c'est aujourd'hui samedi saint, recommandez-moi à leurs prières, *quoique indigne* (selon la formule des capucins).

Bonsoir, chère belle amie, voilà cinq heures du matin, et peut-être le jour m'apportera-t-il ce qu'il ôte aux autres, quelques moments de sommeil ?

CLXXXI

A UNE AMIE

3 mai 1862.

J'espérais être plus tôt guéri et en état de vous aller voir, chère amie, mais je souffre beaucoup.

Les insomnies me tuent et la faiblesse où l'on me condamne par une diète prolongée est elle-même une aggravation de la maladie.

Les crampes nerveuses qui me saisissent l'estomac sont si douloureuses que je me suis trouvé mal, à peu près sans connaissance, avant-hier au soir...

CLXXXII

A CHARLES DE LA ROUNAT

3 mai 1862.

Une maladie grave et très douloureuse met son *veto* sur tous mes projets, Monsieur, et il en est ainsi des souffrances qui me retiennent au lit depuis cinq mois. Je ne puis ni sortir ni recevoir encore.

Permettez-moi même de m'étonner de ce que vous

n'ayez rien su de ce pénible état de ma santé dont les journaux n'ont que trop parlé, même en Angleterre.

J'ai appris avec peine que vous étiez inutilement venu me voir.

La proposition imprévue que vous me faites de reprendre à votre théâtre *Le More de Venise* est assurément un témoignage d'estime dont je ne puis être que très touché, mais il faut bien ajourner ce projet et la délibération entre vous et moi de la possibilité de son exécution.

Le temps de ma convalescence et de ma liberté est encore très éloigné, et il est nécessaire que je sois présent à tout, aux répétitions et aux études particulières des acteurs.

C'est mon usage d'avoir quelques entretiens particuliers avec ceux à qui je confie les grands rôles. C'est ainsi que j'ai pu transmettre à Mademoiselle Mars et à ceux qui ont créé les rôles du *More* au Français, mes idées, mes intentions et les traditions de Shakespeare conservées en Angleterre.

Je ne puis rien faire à présent de ces démarches indispensables. Jusqu'au moment que je ne puis prévoir d'un rétablissement encore incertain, il faut donc que vous comptiez sur d'autres ouvrages. Peut-être à l'entrée de l'hiver me sera-t-il possible d'y penser.

Aujourd'hui, je n'attends de vous qu'une chose, c'est que vous m'écriviez quels sont les acteurs tragiques dont vous êtes sûr et quelle pourrait être la distribution des rôles selon la connaissance que vous avez d'eux.

Presque tous les acteurs de votre théâtre me sont

inconnus, et il me semble qu'il y a une bien grande mobilité dans les changements qui se font autour de vous.

Quels sont ceux que l'on peut considérer comme engagés pour plusieurs années et qui paraissent comme prêts à l'Odéon pour un drame ou une comédie? Quelques mots de vous, Monsieur, peuvent me mettre au courant de ces choses qui me sont devenues presque étrangères.

J'aurai le temps d'y réfléchir, et plus tard je vous avertirai du moment où il me sera possible de prendre avec vous des mesures qui pourraient aider à l'accomplissement de vos intentions.

Je suis très sensible à votre démarche, Monsieur, et je ne puis mieux vous le témoigner qu'en vous évitant par ma prompte réponse des retards pour vos autres travaux.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus parfaite considération.

ALFRED DE VIGNY.

6, rue des Écuries-d'Artois.

CLXXXIII

A BARBEY D'AUREVILLY

Dimanche, 25 mai 1862.

Je ne veux pas attendre que je vous revoie pour vous remercier de cette visite que j'ai reçue, par vous, de ce vieux fat de Brummel que vous avez enterré dans son

Dandysme[1] qui lui sert de linceul. — Vous vous moquez de tous les deux avec un esprit charmant et vous faites leur éloge, à peu près comme Hamilton quand il louait *les Vertus* des filles d'honneur de la Reine d'Angleterre et surtout celles de mademoiselle Hyde, *Duchesse d'York,* immédiatement après la confession de ses jeux innocents par les jeunes Lords ses amis.

Vous connaissez l'Angleterre, ce me semble, aussi bien qu'Hamilton connaissait la France, et ni sa langue ni ses mœurs n'ont de mystères pour vous. — Vous venez de vous amuser à donner une sorte d'importance à cet homme qui, j'en suis sûr, ne fut guères, à vos yeux, qu'un laquais pour accompagner le violon du Prince de Galles avec le sien et l'aider à dessiner la forme de l'habit du lendemain et des grosses cravates du soir. Une sorte de poupée de cire, comme j'en ai vu beaucoup à Londres, se posant pour aller à Hyde Park (comme se pose le portrait d'Alfred d'Orsay, fait par lui-même), la canne sur le genou, et n'osant pas plus se déranger qu'un horse-guard, en vedette, ne dérange sa carabine et la direction de son regard; — du reste, muets dans le monde et dans l'intimité, faute d'idées et de sentiments.

En vérité, je crois que vous aimez encore mieux le maussade *cant,* qui du moins ressemble, d'un peu loin, à une idée religieuse et sérieuse; — haineuse, il est vrai, par-dessus tout, mais enfin pouvant animer un être

1 *Du Dandysme et de G. Brummel,* par J.-A. Barbey d'Aurevilly-Paris, Poulet-Malassis, 1861, petit in-12.

humain de quelque chose, et d'autre chose que de la froide manie de poser, en pivotant sur soi-même comme un *Curtius* de cire sous les glaces d'une boutique de coiffeur. — Cet éloge moqueur que vous faites du *Dandysme* est le plus heureux persiflage du monde contre cette froide vanité de l'attitude; ce rôle de princes dédaigneux et de millionnaires blasés joué par des sots qui n'ont ni naissance, ni richesse, ni talent, ni esprit, ni cœur.

Cette nuit j'aime à causer ainsi d'avance, un peu, avec vous.

Le vautour est parti ou endormi et n'a fait que m'éveiller à quatre heures par une morsure, comme à l'ordinaire.

Puisque vous ne cessez d'être bon et d'envoyer, à un ami connu de vous, ce que vous écrivez aux amis inconnus, voyez s'il ne vous est pas possible de venir le voir mardi (27 mai) à deux heures après midi.

Si je cache mal quelque crise que je ne peux prévoir, vous me pardonnerez pour l'*amour du grec* qui a produit ce joli nom de *gastralgie* et qui m'a fait bien du mal dans ces quinze jours et surtout quinze nuits, il faut que je l'avoue.

Je désigne mardi, afin que vous ayez le temps d'en choisir un autre, si celui-là vous est pris par quelque affaire ou quelque plaisir.

Avec les plus véritables sentiments de sympathie et d'amitié croyez-moi bien

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXXIV

A UNE AMIE

29 mai 1862.

Malheureusement, mon amie, lorsqu'une maladie est aussi douloureuse que la mienne, elle ne permet pas de longues conversations, et il ne m'a pas été possible de me lever et de me tenir debout...

Aujourd'hui, je suis moins souffrant et en aussi bon état que peut l'être un malade, qui n'a pas encore le droit de dormir, de boire et de manger un peu de pain.

Le lait est à peu près mon seul régime, et je le trouve un peu trop pastoral.

Mais dans cette douloureuse églogue qui me tient depuis six mois, il faut me soumettre et jeûner comme un martyr...

La solitude et le silence le plus absolu ont amené un commencement de convalescence.

Il faut la laisser s'accroître avec mes forces, sous peine de rechute qui ne serait pas sans danger...

CLXXXV

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, lundi 29 septembre 1862.

Tout souffrant que je suis, j'attendais minuit avec impatience pour vous écrire en paix. Tout le jour j'ai gardé Lydia pour m'efforcer de la distraire de ce qu'elle souffre. Sa vue s'affaiblit de plus en plus et ce n'est qu'après des douleurs de tête d'une grande violence que ses yeux se voilent et qu'une sorte d'ombre complète les couvre à tel point qu'elle est prête à tomber dans les appartements où il faut qu'on l'accompagne en la soutenant. Cela me remplit de tristesse et d'effroi; comment pourrais-je penser à moi-même au milieu de ces inquiétudes bien plus graves? Aussi je n'en veux plus parler, même à vous, chère amie. Après l'ennui de souffrir ces lentes affections nerveuses, le plus grand c'est de les décrire.

Dans les temps de médecins où nous vivons, il est bon de s'avertir. Je suis persuadé que Castaing serait acquitté aujourd'hui. Il n'aurait qu'à dire au tribunal : « Je suis homéopathe, j'ai donné du poison, c'est tout simple. Tout médicament est un poison. Si la dose était un peu trop forte, tant pis pour le malade, sa constitution n'a pas permis de le guérir ».

Et n'allez pas croire que ce soit une conjecture satirique, tout simplement : c'est l'histoire contemporaine.

Un certain docteur *homeopathe* me dit à moi, à moi-même, à moi seul, parlant à ma personne, ce qui suit, de l'air le plus radieux, le plus satisfait, confiant en lui-même et triomphant :

« — Monsieur, rien n'est si inoffensif assurément qu'un collier de corail, n'est-ce pas?

» — Assurément, Monsieur; j'en ai vu, dis-je, sur de très belles épaules qui ne s'en trouvaient pas blessées.

» — Et si on avalait un grain de corail on n'en éprouverait aucun mal.

» — Je suis ravi de le savoir, dis-je, car si, dans un transport d'amour, il en restait un dans la bouche de l'un de mes *cent soixante-trois* cousins, qui sont tous mes neveux adolescents, ce serait fort dangereux.

» — Eh bien! Monsieur, nous venons de découvrir que ce même grain de corail, pilé, en poudre, est le poison le plus subtil et le plus prompt qui existe ».

Ici il s'étala sur son fauteuil d'un air de triomphe et ajouta :

« — Monsieur, cette épreuve-là, cette heureuse découverte m'a coûté *quatre hommes!*

» — S'il vous plaît de ne pas me compter comme le *cinquième,* vous m'obligerez fort », lui dis-je.

Eh bien! chère Alexandrine, je vous dirai comme Manlius Capitolinus : « *Qu'en dis-tu?* N'est-ce pas que l'honorable docteur Castaing fut un saint, et qu'on doit le réhabiliter *avec statue* expiatoire? »

Toujours est-il que vous vous défierez du corail.

Hier *j'eus* la visite de mon *cousin* M. de la Rivière (Auguste). Et je fais ici la même faute de français si

chère à madame de Sévigné, qui recule tout jusqu'aux temps fabuleux, je ne sais pourquoi. Mon *cousin* ne m'a point conféré d'autre grade que celui-là, auquel je riposte toujours par le même nom, qui est parfaitement dû à l'un des fils d'Angélique de Vigny, qui aimait à me tenir sur ses genoux en donnant à manger à ses paons, desquels la roue aux cent yeux éblouit encore les miens, au souvenir seulement. — Ma mémoire m'amuse dans ces petites choses même. Jugez, je vous prie, des consolations qu'elle m'apporte dans mes insomnies quand je lui donne à revoir des tableaux moins anciens et plus séduisants encore, moins candides peut-être. Qui sait? Rêveries de prisonnier qui écrit dans son lit à la lampe.

Notre cousin ne m'a pas parlé de votre chute, et moi, par discrétion, je n'ai point fait de questions, selon ma coutume, sachant d'ailleurs qu'elle n'est plus pour vous un obstacle à rien, mais seulement une petite leçon de prudence sur les escaliers. — Suivez bien ce conseil un peu rude de la Providence, et demandez à votre père si un vrai jurisconsulte comme lui n'acquitterait pas Castaing. J'y tiens beaucoup.

CLXXXVI

A MADAME J. DE SAINT-MAUR

Paris, samedi, 4 octobre 1862.

J'ai bien tardé à vous répondre, n'est-ce pas ? Vous devez me trouver bien coupable et bien ingrat, mais il

faut pardonner quand on sait quelles sont les épreuves cruelles de la vie pour celui qui vous écrit. Ce n'est pas de lui qu'il faut s'occuper à présent, non ce n'est plus de moi que l'on peut être inquiet, mais de ma pauvre Lydia qui a été si profondément affectée de me voir si longtemps malade qu'elle-même l'est à présent plus que moi. Je vous assure que j'ai des remords d'avoir été malade comme si c'était une faute bien grave de ma part. Car j'ai été cause ainsi des souffrances de son excellent cœur toujours menacé, hélas ! et toujours blessé des moindres choses. Vous allez donc enfin revenir, vous m'aiderez à réparer le mal qu'on lui a fait avec de bonnes intentions sans doute, mais sans ménagements.

Je sais à présent, mais trop tard, quels effrois dangereux on lui a causés à mon occasion. Mes voisines, la fille et la mère elle-même, ne lui ménageaient pas leurs excessives prévoyances et elles avaient imaginé de se charger de mon salut. Il ne leur semblait pas facile de m'en parler, mais elles prenaient le chemin détourné et faisaient passer par elle leurs conseils les plus sinistres. Chaque fois qu'elle les avait vues, elle allait s'enfermer pour sangloter dans sa chambre et revenait sourire près de mon lit. Mais ses yeux déjà trop malades la trahissaient et se sont cruellement ressentis des tourments qu'on lui apportait ainsi. On ne se met pas assez à la place d'une personne dont la sensibilité est si vive que la sienne. Toute conversation sur les croyances religieuses lui semble un reproche fait à la sienne, et les entretiens mystérieux sur les confesseurs et l'accès qu'il serait bon de leur rendre possible lui apportaient une

épouvante inexprimable dont j'espère la préserver à l'avenir.

Dans la simplicité de ces honnêtes personnes il n'entre pas assez d'idées saines et véritablement graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques, théologiques* et *théosophiques*; qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans des conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions, comme par un acte de notaire.

En vérité, cela va presque encore jusque-là et, pour ne pas être trop longtemps si sérieux, il faut que je vous apprenne une anecdote presque de votre pays. L'un de mes amis m'a dit avoir vu et tenu dans ses mains, un parchemin signé de saint Dominique et que l'on conserve pieusement dans le Midi. C'est un acte par lequel il promet à un brave gentilhomme voisin des terres de son petit couvent, autant d'arpents de sol labourable en Paradis qu'il en cédera gratuitement aux Dominicains autour de leur maison. L'échange fut fait et enregistré.

Vos belles montagnes me sont toujours chères par le souvenir et, si vous avez par hasard certains livres, vous

pourrez y retrouver des vers qui seraient la preuve de cette fidélité de ma mémoire pour les belles choses et les belles natures :

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor, mélancolique et tendre [1]...

Vous avez bien le droit de respirer cet air pur et de contempler ces ravissants tableaux, vous qui avez souffert si courageusement du souffle des déserts et des rigoureuses sécheresses de l'Orient. Et cependant, ici, vous trouverez peut-être mieux encore, non pour la vue des regards, mais pour les belles clartés de l'esprit que vous savez si bien goûter et répandre même dans les intimes conversations.

J'ai bien souffert dans ce lit d'où je vous écris et mon martyre se prolonge cruellement. Le supporter et le décrire en même temps serait au-dessus de mes forces. Revenez pour que je ressente moins les aiguillons du chagrin et des souffrances du corps si présentes à l'âme.

Embrassez pour moi et pour nous (Lydia me prie de vous le dire) ces beaux enfants qui font votre bonheur et pardonnez-moi d'avoir tardé à vous écrire. Il fallait

1. *Poèmes antiques et modernes : Le Cor (Note de Vigny).*

attendre une heure de repos et elles sont rares pour moi. Vous savez qu'elle est pour vous ma profonde affection.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXXVII

A MADAME J. DE SAINT-MAUR

Mercredi, 8 octobre 1862.

J'ai un mot à joindre à ma lettre d'hier, un mot sur une sorte de commission que je vous ai donnée, ma chère cousine, et que votre Clémence a oubliée.

Il est temps encore de vous le rappeler avant de quitter ce pays d'Estelle et de Némorin et de Galatée ; informez-vous, je vous prie, auprès des parents de mon pauvre ami de Crouseilhes, de ce qu'il a fait des corespondances intimes de ses amis. Quelqu'un qu'il me fit voir et qui était son secrétaire, sorti je crois du Barreau, dont il faisait grand cas, et que je crois Béarnais, a dû faire sur ces choses l'usage qu'il lui aura prescrit : conserver ou brûler. J'aime à relire ses lettres que j'ai toutes et, sur certains points historiques, elles feraient, étant réunies aux miennes, un dialogue qui ne serait pas sans intérêt.

Bulletin des malades :

Lydia est moins souffrante. Je suis rassuré sur sa vue et sur l'œil qui était menacé. Mais elle a encore de vives

douleurs qui l'empêchent de sortir du lit où elle attend votre gracieuse visite.

Pour moi, j'envie les prisonniers que l'on condamne au pain et à l'eau, car je ne puis manger le pain quotidien de tout le monde, sans des douleurs incroyables.

Il résulte de mes observations que rien n'est si inutile pour vivre que de manger.

Au lait et à l'eau, on peut exister à ce qu'il paraît.

M. de Laussat doit avoir, ce me semble, quelques relations de famille avec les Crouseilhes qui vous aideront à mon innocente recherche. Les souvenirs d'une amitié d'enfance sont toujours chers et chaque lettre rappelle mille conversations et bien des événements et des impressions qui se renouvellent au fond du cœur.

Où donc sont nos deux voyageurs, Jules et Ernest ? Écrivez-leur qu'ils aillent voir, près de Grenade, les Taureaux de pierre que les Carthaginois y ont laissés, dit-on. Et vous, revenez devant le *rond-point* qui n'aura plus de fontaine. On a calculé qu'il passait autour du bassin *sept mille* voitures par heure et que la nécessité du détour causait de graves accidents[1].

Vos enfants verront autre chose et les soldats défileront dans une seule colonne, pour leur plaire. Ce billet va peut-être arriver chez vous pour se remettre en

1. La transformation du rond-point des Champs-Élysées avait commencé, au mois de septembre, par la démolition du grand bassin, avec jets d'eau, existant sur cet emplacement et qui était devenu un obstacle pour la circulation toujours croissante dans l'avenue.

voyage à votre suite. Nous verrons. J'aime à le risquer ; il me semble que nous causons encore près du feu.

Tout à vous, chère cousine Clémence ; revenez bien vite.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXXVIII

A ROGER DE BEAUVOIR

Mardi, 28 octobre 1862.

Comment c'est vous ! vous voilà parlant de courir, de faire jouer un drame ? Eh ! ce sera peut-être l'un des *meilleurs fruits de votre panier*[1] si bien rempli ; une grappe des raisins de la terre promise que vous nous rapportez ? Tant mieux, j'en suis ravi ; mais vous ne savez donc pas que je suis à peine convalescent d'une bien longue et douloureuse maladie qui se nomme *gastralgie ?* et que je n'ai pas encore l'honneur d'être au pain et à l'eau comme un prisonnier, mais au lait et à l'eau. Aussi, comme je ne puis quitter ma cellule, vous m'y trouverez seul, *jeudi*, à deux heures après midi, 30 octobre, jour de saint Lucain, puisque vous voulez me parler d'un

1. *Les meilleurs fruits de mon panier*, poésies, par Roger de Beauvoir. Paris, Michel Lévy frères, 1862, in-18.

Théâtre Historique que je ne connais guère que par son nom, dont il n'est pas très sûr, et où je n'ai pas encore vu une répétition du *More de Venise* que vous croyez déjà prêt à étouffer Desdémone et qui n'a pas encore allumé sa lampe[1]. — Peu s'en est fallu que je n'aie dessiné un plan de votre voyage en Espagne. Très aimable Parisien que vous êtes, vous aviez besoin, je le vois, d'un ami de Paris à chaque *Posada* pour vous faire oublier un peu la patrie de Don Quixote et de Gil Blas. Il vous fallait quelqu'un de nous pour maudire un peu avec lui, ces plaines desséchées et

Tout ce peuple indolent, pauvre et mangé du hâle[2].

Aussi vous aviez placé un factionnaire français debout près de votre lit pour chasser les muletiers. J'ai été tout étonné de voir mon ombre en sentinelle au *Val de l'Osaya*[3], évoquée avec la Touraine pour vous consoler de l'herbe poudreuse des Castilles. — Je vous suis fort obligé de m'avoir mis là pourvu que je n'y séjourne pas si ce n'est causant de poésie avec vous, comme nous ferons jeudi, s'il vous plaît.

O pieux élève des révérends pères jésuites de Saint-Acheul, croyez-moi bien

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

1. Voir la lettre suivante.

2. Vers de l'une des poésies de R. de Beauvoir : *La Posada de Somo-Sierra*, dédiée à Mallefille.

3. Poésie dédiée à Alfred de Vigny.

CLXXXIX

A LOUIS RATISBONNE

Mercredi, 29 octobre 1862.

Vous m'avez attendu, dit-on, très longtemps, cher et aimable ami. Il m'avait fallu quitter ma cellule pour faire *interdire* cette représentation furtive, subite et déloyale, par un *avoué*, un *huissier*, armés de tout ce que la justice et la bonne foi ont de force encore. On m'a trompé et l'on m'a caché les répétitions par crainte de *l'œil du maître*. Hier encore, le croiriez-vous ? on m'écrivait pour me demander de *recevoir chez moi* deux des personnages pour les écouter, et l'on savait pourquoi ils ne viendraient pas. C'était *ce soir*, 29, qu'on me priait de les attendre[1]. Ce matin un journal m'est apporté par un de mes amis.

Si vous viviez à Paris, c'est vous que je serais allé chercher. Mais il était tard. Il fallait frapper avant sept

1. Le mercredi 29 octobre 1862, le Théâtre Historique avait rouvert ses portes, sous la direction d'Édouard Brisebarre, pour une reprise du *More de Venise* avec Rouvière dans le rôle d'Othello. Albert Glatigny débutait par le rôle du Premier Sénateur. Théophile Gautier qui, à trente-trois ans d'intervalle, avait vu représenter le *More* par Joanny et par Rouvière, disait de ce dernier : Aucun acteur « ne jouera Shakespeare aussi bien, parce que personne n'aime Shakespeare comme il l'aime. Le spectateur le plus rebelle et le plus choqué de ses façons parfois étranges, ne lui résiste pas longtemps et finit par l'applaudir ».

heures un coup que je sais inutile pour ce soir, mais non pour la suite des soirs.

Vous veniez pendant ce temps-là comme l'ami du Monomotapa, me dire :

Vous m'êtes cette nuit un peu triste apparu...

Eh ! dans quelle nuit ne le suis-je pas ? Quel monde est celui où il faut toujours se repentir de n'avoir pas été assez défiant et regretter d'avoir cédé à un mouvement de bienveillance ! Je vais m'enfermer avec vos nouveaux petits-enfants[1]. Voilà des comédiens qui ne trompent personne et parlent naturellement.

ALFRED DE VIGNY.

CXC

A EUGÈNE CRÉPET

8 novembre 1862.

Si je n'avais été très douloureusement retenu au lit, Monsieur, je n'aurais pas tardé à déterminer le jour où il me serait possible de vous voir et de vous remercier de cet excellent livre[2] que vous voulez bien m'envoyer.

1. *Dernières scènes de la Comédie enfantine.* Paris, Hetzel, 1862, in-8°.

2. *Les poètes français. Recueil des chefs-d'œuvre de la Poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours...*, publié sous la direction de M. Eugène Crépet, Paris, Gide, puis Hachette, 1861-1862, 4 volumes in-8°.

Ces quatre volumes feront à mes yeux une véritable *pierre de touche* sur laquelle nous éprouverons le goût poétique du temps où nous vivons.

L'immense majorité des hommes du monde, les mieux élevés que l'on a pu (plus encore que celle des femmes), a ombrage et quelquefois horreur de notre langue poétique, croyez-moi, par la simple raison qu'ils ne savent ni l'écrire (bien entendu) ni la lire, chose qu'ils devraient savoir à seize ans, mais qu'on ne sait pas leur enseigner dans les collèges.

Quand même votre *Anthologie*, que j'aurais voulue intitulée ainsi, ne produirait qu'un poète qui peut-être la découvre ce soir et s'y forme, ce serait de quoi vous récompenser de vos très nobles efforts. Pour ma part, je crois que l'on ne saurait trop vous en savoir gré.

Voulez-vous venir me voir lundi 10 à deux heures, nous causerons encore, Monsieur.

Croyez-moi tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

CXCI

A MADAME LOUISE LACHAUD

1862.

...Pour vous qui, à la rigueur, auriez le droit d'être moins enfant, vous l'êtes au moins autant et vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer pour

toujours enfermée dans la naïveté du couvent. Vous fermez vos yeux et vos oreilles et vous tâchez de vous cloîtrer dans le rêve charmant de votre cœur de jeune mère. Vous voyez clairement une chaste divinité qui se penche pour vous écouter et qui veille à la manière prudente dont le cheval de votre fils s'est abattu. Vous êtes même, ce me semble, assez familière avec elle et vous m'écrivez qu'elle s'est bien acquittée de sa mission. Vraiment ? Vous êtes contente d'elle ? Ainsi elle n'a fait que son devoir strictement. Votre confesseur ne vous écouterait pas et il dirait :

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux *cette enfant !*

S'il se fût cassé la jambe, notre pauvre cher petit Georges, comme fit un jour son parrain à la manœuvre des mousquetaires, vous auriez été en droit, d'après cette doctrine *payenne* bien plus que chrétienne, de vous en prendre à la Madone, à peu près comme les Italiennes qui donnent des coups de poing à leur Vierge si elle n'a pas défendu leur mari, le brigand, contre les gendarmes. Je ne vous trouve pas assez catholique romaine et assez respectueuse. Prenez-y garde, à l'avenir, et dites cinq *Ave Maria* dans cette pensée d'expiation. Vous passez de là à une autre adoration, vous devenez une rivale passionnée de sainte Thérèse et vous tombez comme elle en extase devant celui à qui elle disait : « Quand même vous ne seriez pas Dieu je vous adorerais. »

Eh bien ! tant mieux. Il faut qu'une jeune femme

aime dans le ciel et sur la terre. Je ne répondrai sérieusement à rien ; je ne voudrais pas effeuiller une seule de vos illusions, ni seulement l'effleurer et la faner. Les illusions qui fortifient la bonté et la patience sont des fleurs qui ne peuvent être trop soigneusement arrosées et conservées. Tous vos vœux me sont doux à entendre de votre bouche, parce qu'ils ressemblent à cette affection de votre enfance pour moi que je crois très véritable. Quand vous reviendrez, j'irai vous voir le soir, chère idolâtre ! et vous me répéterez tout ce qu'il vous plaira et tout ce que vous vous rappellerez de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je pourrai même vous souffler, car je la sais par cœur depuis mon enfance, et j'ai une mémoire presque infaillible... Mais je vous en avertis, prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelque grand coup de raison pareil aux coups d'épée de Roland, qui fendaient un homme et son cheval de la tête aux pieds... J'ai aussi fait voir du pays à bien des abbés et même à des abbesses. J'évite avec vous ces petits duels de controverse, de peur de vous faire du mal sans le vouloir et malgré moi, emporté par les mouvements d'une farouche sincérité, que jamais ni l'éducation sévère que vous savez, ni l'armée, ni le monde n'ont pu arrêter lorsqu'elle veut éclater. Mes réflexions même n'y réussissent pas et ensuite ma mémoire se lève, me suit,

...monte en croupe et galope avec *moi*,

et fait d'un mot un reproche et presque un remords, si elle me dit qu'il a pu affliger.

CXCII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, samedi 3 janvier 1863.

Non, ne venez pas encore, mon amie. — Il est trop tard pour la première épreuve et pour mes plus graves et funèbres devoirs[1] ; et il est trop tôt pour que les consolations me soient possibles à entendre. Les essais qui m'entourent ne font que m'accabler, et portent *jusqu'à la maladie* le supplice que chaque parent ou chaque ami m'apporte avec une tendresse qui me touche profondément, mais à laquelle je n'ai pas la force de répondre sans me tuer.

Dans un peu de temps j'aurai besoin de votre gracieuse présence et je vous la demanderai ; mais aujourd'hui la solitude et le silence sont si sévèrement ordonnés pour moi que les médecins regardent déjà, en ce moment, avec ombrage, ce billet que je vous écris ; et peu s'en faut qu'ils n'invoquent des autorités de famille et d'amitié pour m'interrompre.

On a quelque crainte que la fièvre ne revienne malgré moi condamner ma porte *ce mois-ci*, et il faut bien que d'elle-même elle se condamne, cette porte douloureuse,

1. Madame de Vigny venait de mourir.

jusqu'aux jours de calme où je vous écrirai pour vous prier de venir m'apporter quelques heures...

Jusque-là ne cessez pas de surveiller votre santé, troublée aussi par la grande douleur qui vient d'être la vôtre ; et, de temps en temps, répondez, par quelques lettres venues de votre cœur, aux appels que le mien lui fera et aux récits douloureux qu'il ne peut pas lui faire aujourd'hui sans achever de se déchirer.

XCIII

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Paris, jeudi 2 avril 1863.

Si j'ai gardé le silence après votre dernière lettre, chère Alexandrine, c'est qu'il y a un si cruel contraste entre mes souffrances de l'âme et du corps et la légèreté cavalière de vos lettres que je ne pouvais me décider à vous empêcher de jouir en paix de votre vie évaporée. Tous vos bals n'étaient pas dansés encore, je crois, et quoi que vous en disiez, vous n'y preniez point de peine. Vous m'avez écrit comme on continue un dialogue avec son danseur, parce que votre *police* est mal faite et qu'on vous a mal rendu compte de mon état. On a bien fait et je m'en suis applaudi. Nos usages mauvais veulent que, dans ces cruels et éternels adieux, faits au milieu des larmes que l'on veut inutilement contenir,

les hommes n'aient pas la liberté de s'enfermer avec leur douleur ; et rien ne m'a été épargné des affreux détails, des déchirantes dispositions qu'il faut ordonner soi-même. Qu'auriez-vous fait ici, vous, femme inutile ? Mes parents et mes amis ont été pleins de bonté pour moi ; et tandis que j'étais (comme, hélas ! je suis encore) affaibli au point de ne pouvoir me soulever de mon lit sans l'aide de deux personnes, pendant que je me trouvais mal à chaque instant, ils m'ont remplacé dans l'ordonnance des sombres cérémonies à l'ambassade anglaise, et dans son église, et au dernier lieu du repos éternel. — Mais, malgré eux, les hommes froids et blasés sur les deuils, qui sont agents des *pompes funèbres,* venaient directement à moi recevoir des ordres et (selon leur terme hideux) apporter *la note,* comme le lendemain d'un repas de corps chez un restaurateur. — On les a chassés, et du fond de mon lit je les ai payés moi-même, après que l'un de mes amis leur a donné une sévère leçon. Mais ce ne sont là que les premières épines de mon martyre.

Je possède à perpétuité un caveau de famille à Montmartre et il a fallu y faire trois sortes de travaux : l'exhumation et l'inhumation nouvelle des cendres de ma mère, creuser plus profondément son caveau dans la terre, former au-dessus un second caveau et y descendre cette chère enfant que depuis 1825 je préservais de ce coup trop prévu qui frappe toute sa famille, celle que je préservais de tout, et pour qui j'avais sacrifié tous mes goûts de voyage, tous les désirs de liberté ou de science, afin de me vouer à son salut comme une

mère à sa fille, toujours garde-malade et inquiet nuit et jour, mais lui épargnant toutes les peines de la vie, les prévoyances nécessaires des affaires. J'étais récompensé par une sorte de joie secrète de l'avoir sauvée chaque soir, après l'avoir vue en péril presque chaque matin. Mais, hélas! cette fois je suis vaincu. Je semblais prêt à être guéri, je la pouvais conduire au Bois de Boulogne. Elle en venait avec moi et l'une de ses femmes, gaie et ayant vu avec moi l'essai d'un ballon. Mais tout à coup paralysée, elle dut être portée sur l'escalier, et ce fut la dernière fois qu'elle le monta. La rapidité de l'attaque fut inexorable; mon médecin et le docteur Cruveilhier y épuisèrent tous les secours de leur science; et sans un moment d'espérance, mais heureusement sans douleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant: *Mon bon Alfred, je ne souffre pas.* — Seule et dernière consolation.

Puisqu'il faut vous parler de moi, sachez donc qu'il n'y a pas depuis cette nuit-là de martyre comparable au mien. Une rechute profonde, accablante, dans cette *gastralgie* m'a saisi tout entier et mes nerfs sont frappés cruellement. Voici ma vie. Affaibli comme vous le savez par cette vie de prisonnier, car depuis *deux ans* je ne suis pas sorti et ne peux marcher, j'ai *toutes les nuits* une insomnie qui me condamne à compter tous les coups de ma pendule. Les maladies sans fièvre sont les plus longues, disent les médecins: je l'éprouve, et même dans ces horribles tourments je n'ai point de fièvre. J'allume mes bougies et j'écris, mes yeux en sont brûlés. Je les éteins; reviennent les souvenirs récents

et sombres ; et les larmes, que j'ai la force de cacher aux vivants dans la journée, reprennent leur cours. Enfin arrive la lumière du jour. On m'apporte ma seule nourriture, une coupe de lait chaud et, par une étrange régularité de la nature qui veut vivre en dépit de tout, je dors pour *une heure et demie*. C'est mon seul sommeil. J'en sors moins malade, en ce moment, et il me donne assez de force pour vous écrire.

Mais autre chose est survenu en moi. Après une vie toujours active, une immobilité de deux ans a altéré ma constitution et tous les jours mes jambes sont gonflées, et je ne peux ni me lever d'un fauteuil, ni marcher dans la chambre sans le soutien de deux personnes. Les frictions de toute sorte n'y ont rien fait, et aujourd'hui même je suis dans le même état.

Vers trois heures, on *me lève*. Je cherche alors à recevoir mes parents et à leur *paraître* guéri ; mais ces efforts-là me font mal presque toujours. Cependant il me semble que j'ai quelquefois réussi, car vous me paraissez très rassurée et vous m'écrivez, en folâtrant, que c'est pour ne reparaître que tel que j'étais que je reste chez moi. Cependant je dois croire qu'en d'autres récits mes parents sont moins optimistes, car nous avons des cousines pieuses qui ont multiplié près de moi les amulettes, les médailles de la Vierge immaculée, et même des saintes amoureuses comme Madame de Chantal.

Le pauvre archevêque de Paris (que ces médailles n'ont malheureusement pas sauvé) m'est venu voir trois fois, comme, depuis, l'évêque d'Orléans et un certain nombre d'abbés que je vous décrirai plus tard, ainsi que

leurs rapports avec moi, en grand détail et vérité historique.

Voilà, ma chère amie, l'état des choses. Comment le trouvez-vous?

A présent je ne puis avoir de *volonté* sur ce que vous ferez de voyage, si vous ne m'écrivez d'abord ce qu'il vous est *permis* de faire dans votre position.

Pour combien de temps pouvez-vous habiter Paris? Madame de Croy vous loge-t-elle chez elle pendant votre séjour? Aurez-vous dans l'été une autre occasion de revenir à Paris? Quels sont ces *projets* que vous me faisiez sous-entendre dans votre première lettre? Vous paraissent-ils praticables à présent? Vous savez mon état. Jugez vous-même.

Si vous veniez à présent, vous n'auriez rien à faire qui me fût utile comme vous l'offriez, et comme les hommes seuls de notre famille l'ont pu faire; et pour moi ce serait un supplice de Tantale que de ne vous voir que peu d'instants dans la journée, de trois heures à six heures du soir, troublé sans cesse par des visites que *les liens du sang* rendent inviolables, qui entrent à tout moment, restent longtemps, questionnent sans cesse, mettent la victime sur la sellette, observent, épiloguent, chuchotent, font parler les domestiques tout bas, et se mêlent de tout.

Cependant il serait possible dans la soirée de s'y dérober, mais trop rarement, et à l'heure où il faut que commencent les *frictions* ordonnées, et où il faut aussi que je sois péniblement porté dans ce lit qui ne connaît plus le sommeil.

Répondez-moi, je vous prie, avec un peu plus d'attention et beaucoup d'explications.

Si Madame de Croy vous est, comme tous les ans, utile en vous donnant un centre de maison d'où vous partez chaque jour pour faire vos *trente* visites *nécessaires, indispensables,* supposez-moi à Londres et venez vous acquitter de ces délicieux devoirs. Mais si c'est dans la sincère volonté de me voir, et de me voir longtemps de suite, sans précipitation ni souvenir des autres, des étrangers ; de voir la vérité des choses et des sentiments ensemble, de juger le présent et l'avenir pour tâcher de faire sortir de tous deux quelque chose qui ait une apparence de bonheur et de consolation, ce sera impossible en ce moment de souffrances extrêmes où je suis, et au milieu des empressements exagérés de tant de monde, de tant de recettes de guérison que l'on m'apporte, avec des médecins tout neufs dont chacun a fait des miracles, et de petits abbés qui en ont vu plusieurs dans la semaine exécutés par eux.

Voyez, mon amie, et ne laissez, je vous prie, sans réponse aucune de mes questions.

Vous parlez beaucoup de croire et de croyants. Croyez en moi, avec une ferme foi.

Au lit, à deux heures et demie après midi.

ALFRED DE VIGNY.

CXCIV

A UNE AMIE

20 avril 1863.

Souvenez-vous, chère Anna, que vous avez choisi mardi, pour venir voir, un moment, le malade qui est bien triste dans sa solitude, et qui ne cesse de souffrir, et qui ne peut pas marcher, et à qui vous conseillez de se promener, et qui ne peut pas aller d'une chambre à l'autre sans soutien, et qui est non pas au pain et à l'eau mais au lait et à l'eau.

Cependant, il commence à se sentir plus calme, quoique privé de sommeil. Il croit, en y réfléchissant, que les médecins l'ont trompé pour le tranquilliser, et que la fièvre lui amenait l'insomnie, quoique chaque savant docteur ne manquât jamais de lui dire : *Point de fièvre. Il n'y a rien de plus long à guérir que les maladies sans fièvre.*

Oui, les *binotes* anglaises sont légères et très bonnes dans le lait et c'est de votre part une aimable attention. A demain donc. Voici bientôt la longue nuit qui va venir m'accabler, et compter ses heures et ses demi-heures sera mon supplice.

Dormez bien, vous qui n'avez pas tant de chagrin et tant de souffrances que moi !

ALFRED DE VIGNY.

CXCV

A PHILIPPE BUSONI

Jeudi, 30 avril 1863.

Vous vous étiez annoncé pour vendredi, mon cher ami, et ma sœur Anne n'a rien vu venir.

Un renseignement, je vous prie, et sans vous déranger écrivez-le-moi. Avez-vous l'ouvrage de M. Littré intitulé *Conservation* [1], etc.

Dans quelle année a-t-il été publié ? De combien de volumes se compose-t-il ? Je le ferai demander à la Bibliothèque Impériale.

Un homme sérieux doit être, non pas lu, mais étudié. C'est ma coutume, vous le savez.

Avez-vous en votre possession le dictionnaire de *Nysten* [2] ?

Est-il volumineux ?

J'ai le projet et le temps de vérifier en comparant le sens de l'édition de 1806 et de celle de M. Littré. On a fait contre lui des citations que j'ai trouvées fausses et

1. *Conservation, révolution, positivisme.* Paris, Ladrange, 1852. in-12.

2. Dictionnaire de médecine dont les 10e et 11e éditions (1855-1858) avaient été refondues par Littré et Robin.

inventées. Expressions imaginaires. Mauvaise et fatale guerre!

Un mot de réponse, boudeur d'Auteuil.

Tout à vous quand même.

ALFRED DE VIGNY.

CXCVI

A MADAME J. DE SAINT-MAUR

Mercredi [1], 12 mai 1863.

On dit que vous êtes souffrante, ma chère cousine, J'envoie savoir ce que je dois penser de votre santé, qui m'est chère comme à tous ceux qui connaissent votre bonté et en ont éprouvé la douce persévérance.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue. Avez-vous quelque réponse de Messieurs ou Monsieur de Crouseilhes ?

Si vous aviez le temps de revenir avec Marie [2], je lui montrerais des paysages. Si vous voulez qu'elle sache lire, faites-lui apprendre et vous réciter par cœur une pièce de vers d'un grand maître quelconque.

Choisissez-la courte d'abord : une fable de La Fontaine, un fragment des chœurs d'*Esther* ou d'*Athalie*, une

1. Le 12 mai 1863 était un mardi.

2. La fille de Madame de Saint-Maur.

élégie d'André Chénier, une méditation de Lamartine. Et venez un soir prendre des glaces avec moi, avec elle et Jules, s'il n'est pas à Oran ce jour-là. Je l'écouterai et après elle je relirai ce qu'elle aura lu.

Il n'y a (à ma connaissance) que *six* personnes en France qui sachent lire convenablement la poésie. Si vous voulez, elle pourra aspirer à être la septième. Avec ce talent de diction que tout le monde devrait avoir dans une nation moins mal élevée que la nôtre, la prose la plus éloquente serait toujours bien lue par elle et, sachant en faire sentir les beautés, elle en saurait jouir elle-même profondément et un bon goût juste et fin se formerait dans son esprit.

Rien n'est plus rare que ce que je vous conseille de lui faire acquérir ainsi. Les institutrices et les maîtres et professeurs n'y entendent rien, et il est rare qu'ils parlent français, quand on les examine attentivement. Le public des salons ne s'en aperçoit seulement pas.

Les deux plus beaux volumes de l'Anthologie française[1] sont ceux que vous n'avez pas lus encore. Si vous sortez dans la journée de deux heures à six heures, voulez-vous me donner un instant ici ?

J'ai beaucoup souffert cette nuit de mes cruelles insomnies et hier, dans le jour, du mal que j'éprouve encore en essayant de marcher.

En faisant ouvrir mes fenêtres au soleil, je vous parle un peu pour me figurer que je ne suis pas seul.

ALFRED DE VIGNY.

1. *Les Poètes français*, d'Eugène Crépet, voir ci-dessus, p. 363.

CXCVII

A JEAN GIGOUX

16 août 1863.

Si vous êtes à Paris, par hasard, mon ami, venez, je vous prie, me voir demain lundi à cinq heures, pour cinq minutes. J'ai à vous donner quelque chose pour l'offrir à une personne qui vous est chère et qui sait apprécier ce qui émane de votre pinceau et de votre rare talent [1].

Votre ami bien souffrant encore.

CXCVIII

A MADAME HONORÉ DE BALZAC

Mercredi, 2 septembre 1863.

Quelle grâce charmante vous mettez à toute chose, Madame, et que je me trouve heureux de voir le plaisir que vous a fait cette œuvre, inconnue de presque tout le monde, et faite dans l'ombre par celui qui avait

1. Voir la lettre suivante, du 2 septembre.

conçu les beaux tableaux de *Cléopâtre* (si souvent imité depuis), de *Manon Lescaut* et d'*Austerlitz*, et qui pourtant voulut bien se résigner à faire mon humble portrait[1]. C'est lui qu'il faut admirer et aimer, Madame, non par instinct, mais par choix, et avec une prédilection réfléchie.

Que voulez-vous? Je crois autant que Gœthe même aux *affinités électives*. Il y a des âmes auxquelles il me semble que je suis uni par des liens invisibles. La vôtre et celle de Madame votre fille sont des premières, et ce petit chef-d'œuvre voilé m'a paru vous appartenir de tout droit.

Pourquoi suis-je, depuis plusieurs semaines, accablé de tant d'insomnies, de souffrances inexprimables, et d'une telle faiblesse que l'on me transporte d'une chambre à l'autre comme un invalide? J'irais vous remercier de votre gracieux billet, Madame, et vous dire le jour où, comme vous l'avez bien voulu faire une fois, vous pourriez m'apporter encore, pour quelques instants, votre loyale et spirituelle conversation. J'espérais, chaque matin, que ce jour-là était venu. Mais j'ai été désabusé jusqu'ici par la journée et tous ses supplices.

Dans quelques jours[2] j'espère pouvoir vous dire que votre promesse m'est bien précieuse, et que son accomplissement aura pour moi un double charme, venu par Madame votre fille. Et si je parviens à en être assuré, je

1. Le peintre Jean Gigoux.

2. Alfred de Vigny est mort le 17 septembre 1863.

serai plus heureux que je ne puis vous le dire, Madame, et je pourrai enfin, quoique bien imparfaitement, vous exprimer que je suis, à vous et aux vôtres, constamment dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

Suscription : *A Madame H. de Balzac,*
en son hôtel, 20, rue de Balzac, à Beaujonc (sic)
Paris.

FIN

APPENDICE

I

PREMIÈRE LETTRE PARISIENNE [1]

MŒURS ET BEAUX-ARTS

Le caractère du moment actuel est la stupeur... Je vis, un jour, un dogue furieux briser son collier et s'élancer sur deux enfants tout effrayés, je les crus perdus ; mais, une fois libre, il resta stupéfait et, après avoir tourné sur lui-même, il se coucha. Il ne savait plus que faire, n'ayant plus rien à briser. Sa chaîne lui manquait. La nation est toute pareille à ce terrible dogue, je veux dire pour ce moment où nous sommes, et je laisse aux autres à parler de l'avenir, ne voulant que constater les dispositions publiques à l'heure présente.

Ne croyez pas que cette révolution ait produit, comme beaucoup s'y attendaient, des haines ouvertes, des querelles violentes, des duels acharnés, des attaques d'homme à homme. Rien de cela. Ce n'est plus le temps des Montluc, des des Adrets et des d'Aubigné. Les salons, comme les cafés, renferment les paisibles ennemis de chaque classe. On s'ob-

1. Voir ci-dessus, page 43.

serve, on s'attend. Quelquefois, on se touche la main, *comme ci-devant*, sans beaucoup de rancune. Il y a eu quelques bals cet hiver (rares il est vrai), mais où régnait beaucoup d'indulgence, une sorte d'union apparente, même au faubourg Saint-Germain si décrié par les journalistes qui ne le connaissent pas. Il n'est point du tout *ce qu'un vain peuple pense*. A lire presque toutes les feuilles publiques, à voir nos ignobles caricatures, à entendre les parodies grotesques de la scène, vous croiriez ce faubourg un repaire de douairières édentées, agenouillées devant de vieux portraits de famille, ou furetant des parchemins poudreux. Il serait bien temps d'en finir avec ces billevesées. J'aurais honte d'en parler et de vous en écrire, si, tous les jours, je ne voyais, dans presque tout Paris, une sorte de conviction naïve, une foi toute sincère dans l'existence de ce monde décrépit et fabuleux, qu'on a façonné à l'usage des petits enfants, des bonnes et des écoliers. Lorsque vous viendrez à Paris, vous verrez que ce faubourg a d'autres mœurs que celles auxquelles on s'efforce de faire croire la France et les étrangers. Union dans des familles nombreuses, charité et piété modestes, instruction rare, amour très éclairé des arts, politesse de manières égale pour tous et, en ce sens, très libérale, indépendance totale d'opinions et grande franchise, fierté et brusquerie même à les exprimer lorsqu'elles devaient déplaire au pouvoir actuellement déchu ; voilà ce que j'y ai toujours vu. Tout cela est si vrai, si réel, si incontestable, que les *artistes*, dont le besoin éternel est de trouver qui les sente et les comprenne, avaient fini par se réfugier dans les salons de ce faubourg, que l'on croit si antique, parce qu'ils ne trouvaient que sécheresse d'accueil, que sécheresse d'âme et nullité de goût, que hauteur de parvenus dans quelques maisons de la banque et du haut commerce. Croyez-moi. Le faubourg Saint-Germain a ses jeunes gens, ses jeunes femmes, ses jeunes personnes et ses enfants. Il n'est frappé ni de vieillesse, ni de stérilité. Il a produit et produira des hommes très capables de rivaliser avec les

avocats de la tribune; ses hommes ont tous servi le pays, la plupart aux armées, beaucoup sans avancement et sans faveurs, *quoi qu'on die*, et presque à leurs frais, à l'ancienne manière. C'est, en vérité, je crois, la faute des architectes si l'on a fait de ce quartier une nation dans la nation, une cité dans la ville ; il ne mérite ni effroi, ni aversion, ni surtout exclusion. Ses richesses sont moins grandes qu'on ne veut avoir l'air de le croire ; ses préjugés sont depuis longtemps éteints. Chacun porte son nom sans y penser, sans en parler surtout, ce qui serait de bien mauvais goût, et ce qu'on ne manque jamais de mettre sur la scène, *portraits d'imagination*, il est vrai. Beaucoup d'hommes de ce faubourg sont d'anciens soldats d'Austerlitz et de la Moskowa, et passent les nuits au corps de garde national, avec de braves et bons artisans, leurs voisins, qui souvent les commandent, en sont strictement obéis, et les trouvent dès longtemps façonnés à l'égalité par la discipline et, surtout, par l'éducation moderne. Je n'ai jamais pu trouver que dans quelques vieillards, et il y a seize ans de cela, de rares modèles des marquis de l'œil de bœuf, type entièrement éteint et ridicule parmi ses propres enfants. A ces hommes a succédé une race qui ne le cède à aucune en vigueur, et en laquelle je vois peu de dispositions à fuir, à s'isoler et à rien dédaigner, le fusil surtout.

Ne croyez donc pas aux prétendues peintures de mœurs de nos vaudevilles et même de nos comédies ; elles sont faites par des hommes, en général, fort jeunes, et qui ont beaucoup de souplesse à lier de petites actions par de petits nœuds et de petites cordes les plus fines possibles, mais qui manquent d'observation des relations sociales, d'aptitude à les examiner, et aussi de goût à en chercher l'occasion. On sort de l'école, on sait son Molière et son Regnard ; on charpente sa comédie ; on a ses effets, ses entrées et ses sorties, son *crescendo*, son dénouement : c'est tout ce qu'il faut. A défaut de tuteurs et de Mondors, on prend courtisans et jésuites, chambellans séducteurs, solliciteurs à

plat ventre. — Ce qu'ils disent? Eh! qui ne se le figure bien? Est-il besoin de les connaître, de les voir? Fi donc! cela se devine. — Qu'est-ce qu'un duc, par exemple? Voyons : cela ne peut être qu'un grand gaillard effronté, qui entre chez tout le monde, à toute heure et d'autorité, qu'on annonce : *le Duc*, qui boit *du champagne*, qui se fait porter les armes partout et naquit général. Les femmes qu'il va voir ne peuvent guère parler que de leurs quatorze quartiers et de leur amour pour les antichambres, où sans doute, elles passent leur vie. Le maître de la maison doit haïr *son épouse*; ses filles, ou plutôt *ses demoiselles*, pour être poli, doivent dédaigner de danser avec un *vilain*, puisque c'était ainsi, au XIIIe siècle. A l'œuvre! peignons cela; on rira bien. En effet, on rit.

Il y a dans ces fausses peintures, moins de méchanceté que d'ignorance de la vie du monde. C'est un des dangers de notre époque que cet éloignement des salons et même des réunions de famille, dans lequel vivent beaucoup de jeunes gens. Dix siècles de monarchie, à peine interrompue, nous avaient fait parvenir à ce degré de politesse que l'Europe enviait et cherchait à imiter. Cette politesse gêne, elle est à charge aujourd'hui à beaucoup d'hommes; s'astreindre à quelques formes de langage et de costumes, écouter quelquefois; renoncer aux jurons, à la colère et à la pipe, c'est pesant. On s'éloigne, on ne voit plus que de bons compagnons et de joyeux convives; on fait de la rudesse, de la franchise, de la bonhomie à grands coups de poing sur l'épaule, entre le punch et l'écarté. Tout paraît bien fade auprès de cela; s'en tirer n'est pas facile; il est plus court de faire de ses habitudes une vertu; on se croit tout Romain; on se dit rude et sauvage de caractère; on prend la place publique pour un *Forum*; peu à peu on se sent poindre au cœur une petite haine pour le monde qu'on regrette et dont on ne veut plus être. Alors, que fait-on? On veut le peindre *malicieusement*, on le fait *maladroitement* : ce monde rit; la seconde fois on calomnie : tout cela mène

bien loin. — J'ai entendu quelques-uns de mes amis, fatigués autant que moi de voir croître ce défaut à Paris, en venir à regretter l'élégance des mœurs de la régence ; car le monde d'alors portait en tous lieux les mêmes formes, le même ton, les mêmes égards qui conduisent à l'union et à la bienveillance plus qu'on ne veut le croire, et il pourrait bien se faire que, dans leurs petites maisons et leurs petits soupers, nos pères eussent, en ce temps, certains sentiments d'honneur un peu trop oubliés à présent.

L'espèce dominante dans le Paris d'aujourd'hui, c'est l'écolier. Nous en avons de toutes sortes. Écoliers-conspirateurs en plein vent; écoliers-critiques qui jamais d'eux-mêmes ne produisirent; écoliers-grands capitaines, historico-tacticiens, que prodigieusement embarrasserait un bataillon, voire même un peloton; écoliers-orateurs à vieilles phrases et idées; écoliers-dictateurs, élus au sortir du vaudeville après boire; enfin, écoliers-ministres, iconoclastes et visiteurs domiciliaires. C'est une grande calamité; mais cela passera quand ils seront grands. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui sont noués.

Tout cela fatigue infiniment la saine partie de la France, qui a coutume de se laisser gouverner et de regarder les troupes d'hommes politiques, qui viennent jouer au pouvoir, comme des troupes d'acteurs ambulants. Or, il y a pouvoir et pouvoir. On a pouvoir de la rue, et pouvoir du cabinet. Tout le monde en veut un peu, et tout le monde en peut prendre, à son tour ou tout à la fois; c'est une fureur. O toute divine liqueur du pouvoir, qu'il faut que tu sois enivrante, à en juger par les lèvres que tu altères! Il n'y en a pas de si grossières qu'elles ne se pressent à ta coupe et, toute souillée qu'elle est, des lèvres délicates y viennent.

Je prends en grand'pitié ces hommes politiques!

a dit un poète. — Un poète, grand Dieu! en ce temps-ci! Ah!

parlons des poètes, cela nous reposera. En voici deux sous ma main.

Oui. Il a surgi deux poètes nouveaux, de la révolution de Juillet, et, chose curieuse, tous deux satiriques. M. Barbier est venu le premier. Le poème de *la Curée* est son coup d'essai. Il a réussi; la justesse de la comparaison des intrigants actuels, aux chiens de chasse, l'âpreté sauvage et jusqu'à l'impureté *rabelaisienne* de ses expressions populaires, la forme rude de l'*Iambe* d'André Chénier, qu'il semble affectionner; tout cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir, qui va bien à notre temps. Il a, depuis, publié une seconde satire, *la Popularité*, qui a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généreux qui craignaient de voir un beau talent esclave de cette *sainte canaille* (selon son mot), qu'il avait louée, en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies.

L'autre est M. Antoni Deschamps. Le caractère de ses satires est tout différent. Ce ne sont plus des comparaisons largement développées comme celles de *la Meute*, du *Lion* et de *la Mer*, de M. Barbier; ce sont des vers laconiques, sévères, nerveux; des mots d'un esprit infini, des images vivement jetées, mais dans lesquelles il ne se complaît pas et passe outre sur-le-champ; des traits mélancoliques tombés comme un soupir et qui s'impriment dans la mémoire, tels que celui-ci :

. . . . . l'ambition,
Cette épouse qu'on prend quand on n'a plus d'amante;

des maximes graves, bien placées, bien encadrées, naturellement amenées et qui ont leur prix sans le cadre, sans la chaîne, sans la place réservée; des mouvements de bile et de fiel, à la manière du Dante; car *Dante* est le premier fleuve où ce nouveau poète se soit trempé comme dans le Styx, en traduisant la *Divina Commedia*.

Grâces soient rendues mille fois aux hommes généreux qui nous parlent des arts, et qui les cultivent et les adorent! Grâces à ces bienheureux sceptiques qui, dédaignant d'avoir foi aux nouvelles croyances politiques, n'appliquent leur intelligence et ne dépensent leur temps qu'à alimenter le feu sacré des Muses, le foyer des *Dieux lares*! Ennemis du *Forum*, comme l'est M. Antoni Deschamps, ils voient d'un coup d'œil à quel but vise cet orateur verbeux et quel emploi politique est la péroraison de son discours; quelle égalité rêve ce joueur désespéré qui donne à tous la main, parce qu'il était prêt à la tendre; quelle liberté invente cet admirateur imberbe de Saint-Just et de Robespierre, qui laisse couler des paroles de sang d'une lèvre toute fraîche encore du lait maternel, et qui ferait, en riant, le sacrifice de quelques millions de modérés, comme hier il faisait celui des mouches de son papier d'école.

Les artistes véritables voient au delà et au-dessus, et travaillent encore en silence. Attendons leurs œuvres. Puisse le ciel veiller sur leur retraite et leur conserver le courage et la paix!

Une des meilleures preuves que l'on puisse donner du goût, qui se conserve encore à Paris pour les beaux-arts, est l'accueil fait à Paganini.

Il était précédé d'une telle réputation, que tout autre en eût été écrasé. Il a été plus grand par sa présence que par son absence, chose qui n'arriva peut-être jamais à aucune célébrité du monde. Paganini, avec son violon, a fait plus de bruit que l'empereur Nicolas avec ses deux cents pièces de canon de gros calibre. Du reste, il faut l'avouer, il n'y avait que la musique qui pût ainsi lutter de face avec l'action palpitante, l'action terrible, l'action générale et gigantesque de nos événements. Et puis on avait préparé la venue de Paganini d'une façon toute parisienne; on lui avait fait ses petites terreurs, ses mystères, ses cachots, son inceste, son assassinat; car il nous faut toujours ici certain petit parfum de crime et de désespoir, pour être bien

reçu dans le monde. Il est pâle, il est dévasté, décharné, il ne lui manque rien. Mais, mettez à part certaine dose de charlatanisme, qui tient du bouffe et de l'escamoteur, il reste le plus prodigieux talent qui ait jamais été entendu. C'est le maître et le roi de l'instrument. Il est sans rivaux au dire de ceux qui auraient pu se croire tels une heure avant de l'avoir entendu. Tout s'incline, et les maîtres de violon plus bas que tout le monde.

L'agitation est grande dans les théâtres. Quelques-uns tombent en ruines, d'autres s'élèvent, d'autres attendent la chute des plus grands pour se former sur leurs débris.

Je ne vous dirai qu'une chose du premier Théâtre-Français, c'est qu'il est le dernier. Il doit cela à ses dissensions intestines, il porte la peine de ses haines d'acteur à acteur, de sociétaire à sociétaire, des intrigues inouïes des comédiens contre les pièces même qu'ils jouaient et qui les alimentaient; *ils mordaient le sein de leur nourrice*, à présent ce sein n'a plus de lait. Depuis neuf mois, des hommes de beaucoup de talent (car ce théâtre en compte encore un grand nombre, qui possèdent un ensemble introuvable ailleurs) sont réduits à vivre de ressources étrangères à leur bel *art*, qu'ils ont trop oublié pour le *métier*, et qu'il était de leur devoir d'ennoblir. Mademoiselle Mars est malade ou veut l'être, et semble avoir désespéré du salut de cette *république aristocratique*; elle se retire sous sa tente, et l'armée se meurt[1].

Un théâtre ambitieux mérite que j'en parle longtemps, par son activité et sa double action. C'est la Porte-Saint-Martin. — Là, point de *medium*, haut ou bas, *high or low*. En deux heures vous passez de la haute tragédie, du premier

1. Cette année est l'une des plus sombres de l'histoire du Théâtre-Français. Les recettes étaient tombées à leur plus simple expression (*Le Distrait* et *La Fausse Agnès*, huit actes : 100 fr. 80; *Manlius* et *L'Intrigue épistolaire*, dix actes : 85 fr.; *Tartuffe* et *Le Legs*, 75 fr.); la part était devenue « une fiction » et il avait fallu faire des réductions sur toutes les dépenses. Michelot s'était retiré le 1er avril; Mademoiselle Mars refusait son service et vou-

drame, à la plus ignoble pantalonnade de cabaret; aussi, le public suit-il. Tel jour, le boulevard est encombré d'équipages; les heiduques et les laquais ouvrent à grand bruit les portières et les portes; les loges se parfument et se parent d'une foule élégante, étincelante, qui passe du thé au théâtre et ira du théâtre au bal. La conversation est douce, à demi-voix; les saluts silencieux, l'attente patiente et intelligente; on se connaît, on se devine, on se montre ou l'on se cache à propos; on se parle à l'oreille, on médit en souriant, avec indulgence : c'est un salon. Le lendemain, la garde lutte à coups de crosse contre une armée de *faubouriens*, sans habits et sans chapeaux, qui inonde les escaliers, renverse les portes et s'y entasse en jurant; les hurlements et les sifflets anticipés jettent l'effroi au delà de la toile; les quolibets s'échangent du haut en bas, du *paradis* au parterre, *enfer* véritable; quelque casquette ignoble est jetée sur une jeune femme tout épouvantée; on la redemande aux quatrièmes, dixièmes galeries, je crois; on se querelle, on se bat; des bouchons de bière, des pommes, des oranges sont échangés : c'est une taverne, une caverne parfois.

La raison de cette disparate, la voici dans le nom des pièces. *Beaumarchais à Madrid*[1]. — Quelle personne bien élevée et lettrée n'aimerait à voir souffrir, dépérir et mourir la douce Marie Beaumarchais, venue à Paris du théâtre allemand de Goëthe, cette charmante figure toute pâle, toute faible, toute tendre, toute amour et bonté; mourante, frappée au

lait prendre sa retraite; Samson demandait la résiliation de ses engagements sociaux et, « pour donner du pain à ses enfants », acceptait l'engagement que lui offrait le Palais-Royal; Cartigny allait se retirer au mois de mai et Firmin au mois de juillet; Perrier menaçait de refuser son concours; la situation peut se résumer par ce mot de Samson : « La misère dans le présent avec l'incertitude dans l'avenir ».

1. *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes, en prose, par Léon Halévy, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 1er mars 1831.

cœur et ne se plaignant pas, appelant son frère à tout propos, parce qu'il est son seul appui; cueillant des fleurs au jardin comme un enfant, lorsqu'elle se croit heureuse; déchirant ses habits, comme Magdeleine, lorsqu'elle est abandonnée? C'est madame Dorval, c'est la tragédie. — *Trestaillons*[1]! Ah! quel forçat libéré n'ira vendre, à moitié prix, un couvert d'argent volé, pour voir comment je ne sais quel duc (car le duc est important) apporte du pavillon Marsan l'ordre à Trestaillons d'assassiner le maréchal Brune qu'il ne vit jamais? ou comment (en dernier lieu), comment une *incendiaire*[2] est formée, façonnée au crime par un archevêque, chose toute simple et fréquente, comme chacun sait; comment il lui fait jurer ce crime, *dans la sacristie, sur le Christ!* jetant, lui, archevêque tout musqué, de grands cris mélodramatiques et menaçants, le tout pour la mieux persuader; comment son amant, philosophe, se soucie peu de l'absolution qu'elle désire; comment un curé, philosophe, abonné au *Constitutionnel*, forme une agréable opposition à ce scélérat d'archevêque, qui a une nièce en robe de velours, et qui prend du café après dîner : le monstre! comment un petit scélérat de séminariste est nommé curé, il est tout maigre et porte une robe toute noire, incontestables signes de jésuitisme; comment le bon curé confesse l'*incendiaire*, et veut absolument confesser l'archevêque qui se débat comme un diable en un bénitier; comment l'*incendiaire* est prise d'une sorte de *vertigo* qui la fait courir à la rivière où elle se jette la tête la première, et comme quoi l'archevêque en rit d'un rire méphistophélique, au grand ravissement des ex-compagnons d'armes de Vidocq? L'impiété est telle que j'en ai vu des protestants et des juifs scandalisés.

1. *Le maréchal Brune*, ou *la Terreur de 1815*, événement historique en quatre tableaux, par Dupeuty et Fontan, représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 22 janvier 1831.

2. *L'Incendiaire*. Voir ci-dessus, page 40.

Pourquoi faut-il qu'une grande actrice et qu'un habile comédien soient condamnés à rendre digne d'admiration, dans le détail, ce qui, dans l'ensemble, est si digne de mépris, et vous condamnent à voir la pièce? — Bocage est d'une simplicité, d'une bonhomie, d'un bon ton extrêmement rares dans le rôle du curé; il a une amitié caressante et toute patriarcale pour ses paroissiens; il leur tape sur la joue, les mène éteindre le feu, bavarde avec eux, leur tire l'oreille, sait le nom de leur chat et de leurs chevaux de ferme; c'est un bon ministre d'Auguste Lafontaine. Madame Dorval fait une sorte de miracle, car elle met des paroles plates et totalement insignifiantes, sur un ton si pathétique si passionné, si chaleureux, que l'on se figure avoir compris et l'on pleure sur sa parole; on gémit à cause de sa pantomime, la scène de la confession en est un merveilleux exemple; l'auteur aurait écrit, au lieu du récit, l'histoire de Childebert ou la complainte de Fualdès ou des *o* et des *a* seulement, que c'eût été même chose; on eût pleuré tout autant avec une telle actrice.

Faisons deux pas de plus sur le boulevard, et nous verrons l'Ambigu-Comique jouer *le Collier de la Reine*[1]; de la reine Marie-Antoinette, la plus gracieuse et la plus parfaite des femmes; le collier de Boëhmer et du cardinal de Rohan, le scandaleux collier qui n'orna jamais le col de la victime. Ici du moins les bienséances ont été gardées. Si la reine est grande et gauche, du moins est-elle vertueuse; si le roi est empesé et parle comme un perruquier endimanché, du moins est-il honnête homme; si la pièce est médiocre, du moins il est certain que nul n'en sortira qu'avec un sentiment de vénération pour les personnages qu'elle ose singer. Cependant, c'est une malheureuse spéculation que celle qui se fonde sur de pareils ouvrages. On les appelle

1. *Le Collier de la Reine*, comédie historique en trois actes, par [Baudouin] d'Aubigny, Poujol et L. G..., représentée pour la première fois le 24 mars 1831.

ouvrages de circonstances, ce n'est certes pas flatter le temps présent. *Di meliora piis!* Lorsqu'on contemple ces costumes bleus et roses, de velours, de soie et de dentelles; quand l'on entend des acteurs se donner gaiement, toute la soirée, des noms de martyrs; quand on cherche des ressemblances et qu'on se demande où sont tombées ces têtes parfumées, ce n'est pas une ritournelle qu'on attend, mais le roulement d'un tombereau.

Y.

II

AUX ÉLECTEURS DE LA CHARENTE[1]

Paris, 27 mars 1848.

C'est pour moi un devoir de répondre à ceux de mes compatriotes de la Charente qui ont bien voulu m'appeler à la candidature par leurs lettres et m'exprimer des sentiments de sympathie dont je suis profondément touché.

La France aussi appelle à l'Assemblée constituante des hommes nouveaux. Ce sentiment est juste après une révolution plus sociale que politique et qui a enseveli dans ses débris les catégories haineuses des anciens partis.

Mais les hommes nouveaux qu'il lui faut ne sont-ils pas ceux que des travaux constants et difficiles ont préparés à la discussion des affaires publiques et à la vie politique?

Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le corps d'armée n'a pas encore donné.

Ce sont là aussi des hommes nouveaux et je suis de ceux-là.

1. Voir ci-dessus, page 134.

Chaque révolution après sa tempête laisse des germes de progrès dans la terre qu'elle a remuée et, après chaque épreuve, l'Humanité s'écrie :

« Aujourd'hui vaut mieux qu'hier; demain vaudra mieux qu'aujourd'hui ».

Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le Passé, occupé seulement de l'Avenir de la France. Mais, si mes concitoyens veulent chercher dans les années écoulées pour y voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible; seize ans de cette vie consacrés au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres, chaque nuit vouée aux grandes études. Existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues des partis.

J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché, ni accepté aucune faveur.

Aussi ai-je souvent éprouvé combien cette indépendance de caractère et d'esprit est plus en ombrage au pouvoir que l'opposition même. La raison en est celle-ci : Les pouvoirs absolus ou qui prétendent à le devenir peuvent espérer corrompre ou renverser un adversaire, mais ils n'ont aucun espoir de fléchir un juge libre qui n'a pour eux ni amour ni haine.

Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je viens de dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

J'apporte à sa fondation ma part de travaux dans la mesure de mes forces. Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer ?

Lorsque l'Assemblée nationale, dans de libres délibérations, aura confirmé, au nom de la France, la République déclarée, efforçons-nous de la former à l'image des Répu-

bliques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux et économe; ne pèse pas sur la nation ; pressent, devine ses vœux et ses besoins ; seconde ses larges développements et la laisse librement vivre et s'épanouir dans toute sa puissance.

Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter, au milieu de vous, notre belle Charente, qu'après que votre arrêt aura été rendu.

Dans ma pensée, le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire.

Il doit donner à chacun selon ses œuvres.

Ma vie et mes œuvres sont devant vous.

ALFRED DE VIGNY (de la Charente),
Membre de l'Institut (Académie Française).

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES LETTRES

—

1816

I. — Au comte de Moncorps 1

1823

II. — A Victor Hugo . . . . . *3 octobre* 3

1824

III. — A Augustin Soulié . . . . *Pau, 28 août* 8

1826

IV. — A Lamartine. . . . . *25 mai* 10

1828

V. — A Sainte-Beuve. . . . . *14 mars* 11
VI. — A Paul Foucher . . . . . *Paris, 20 avril* . . . 12
VII. — A Guillaume Pauthier . . *17 mai*. 14
VIII. — A David [d'Angers]. . . . *Bellefontaine, 8 août.* 15
IX. — A Sainte-Beuve. . . . . *Bellefontaine, 8 août.* 17
X. — A Victor Hugo . . . . . *25 octobre* 19
XI. — A Augustin Soulié . . . . *26 octobre* 20

1829

XII. — A Victor Hugo . . . . . *9 février* 21
XIII. — A Sainte-Beuve. . . . . *28 mars* 23
XIV. — A Sainte-Beuve. . . . . *3 avril* 24
XV. — A Sainte-Beuve. . . . . *7 mai.* 25
XVI. — A Sainte-Beuve. . . . . *14 juillet.* 26
XVII. — Au baron Taylor . . . . . *13* [*août*]. 27
XVIII. — Au baron Taylor . . . . . [*août*] 28
XIX. — A . . . . . *9 octobre* 29
XX. — A Albertin. . . . . [*6 novembre*]. . . . 30
XXI. — A MM. les Membres du Comité de la Comédie-Française . . . . . *9 novembre* 31
XXII. — A Sainte-Beuve. . . . . *19 novembre* 33
XXIII. — A Sainte-Beuve. . . . . *29 décembre* 34

1830

XXIV. — A Alfred de Musset. . . . *février*. 36
XXV. — A Sainte-Beuve. . . . . *24 mars* 37

1831

XXVI. — A Montalembert . . . . . *15 février* 39
XXVII. — A un ami . . . . . *30 mars* 40
XXVIII. — A Montalembert . . . . . *29 avril* 42
XXIX. — A Sainte-Beuve. . . . . *31 juillet.* 43
XXX. — A Brizeux . . . . . *2 août* 44
XXXI. — A Marie Dorval . . . . . *15 août* 47
XXXII. — A . . . . . *août*. 49

1832

XXXIII. — A Lamartine. . . . . *24 mars* 49
XXXIV. — A Antoni Deschamps . . . [*décembre*]. 50
XXXV. — Au Directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. . . . [*décembre*]. 51
XXXVI. — A J.-T. Merle . . . . . *s. d.* [1832 (?)] . . . 52

1833

XXXVII. — A Marie Dorval. . . . . *3 juillet*. 52
XXXVIII. — A Marie Dorval. . . . . *4-5 juillet* 53
XXXIX. — A Marie Dorval . . . . . *29 août* 54

1835

XL. — A Hippolyte Lucas . . . . *20 février* 56
XLI. — A Brizeux . . . . . *21 février* 57
XLII. — A Marie Dorval. . . . . *8 avril* 58
XLIII. — A Antoni Deschamps . . . *18 avril* 60
XLIV. — A M. le Directeur de la *Revue des Deux Mondes*. *30 août* 61
XLV. — A Émile Pehant . . . . . *16 septembre* 62
XLVI. — A Sainte-Beuve. . . . . *19 octobre* 66
XLVII. — A un ami . . . . . *26 décembre* 69

1836

XLVIII. — A l'éditeur Alfred Magen . *28 avril* 69
XLIX. — A Sainte-Beuve. . . . . *6 juillet* 70

1837

L. — A Auguste Cavé . . . . . *4 mars* 71
LI. — A Adam Mickiewicz. . . . *1er avril* 72

1838

LII. — A Philippe Busoni . . . . *3 octobre* 73
LIII. — A Pauline Duchambge . . *6 octobre* 75
LIV. — A Philippe Busoni . . . . *Londres, 10 décembre* 76

1839

LV. — Au comte d'Orsay. . . . . *s. d.* [1839 (?)] . . . 79
LVI. — A miss Hamilton . . . . . *24 juin* 81
LVII. — A Auguste Callet et Javelin Pagnon . . . . . *26 juin* 82
LVIII. — Au prince Maximilien-Joseph de Bavière . . . *17 septembre*. . . . 83

1840

LIX. — A Lamartine. . . . . *12 septembre* 94
LX. — A Jules de Saint-Maur . . *8 décembre* 95
LXI. — A Victor Hugo . . . . . *27 décembre* 96

1841

LXII. — A Marie Dorval . . . . . *14 février* 97
LXIII. — A Pauline Duchambge . . *5 novembre* 99
LXIV. — A une amie . . . . . *25 novembre* 100

1843

LXV. — A Léon de Wailly . . . . *2 avril* 101
LXVI. — A Léon de Wailly . . . . *11 avril* 105
LXVII. — A une amie . . . . . *21 septembre* 108
LXVIII. — Au marquis de La Grange. *24 novembre* 110
LXIX. — A Victor Hugo . . . . . *30 novembre* 111
LXX. — A Philippe Busoni . . . . *3 décembre* 112

1844

LXXI. — A Philippe Busoni . . . . *20 [21] janvier*. . . 113
LXXII. — A Edgar Quinet . . . . . *27 août* 114

1845

LXXIII. — A une dame . . . . . *4 mai* 116
LXXIV. — A J.-T. Merle . . . . . *11 mai* 116
LXXV. — A Philippe Busoni . . . . *20 octobre* 118

1846

LXXVI. — A Philippe Busoni . . . . *4 janvier* 119
LXXVII. — A un ami . . . . . *29 janvier* 121
LXXVIII. — A Villemain . . . . . *11 février* 121
LXXIX. — A Philippe Busoni . . . . *1er juillet* 122
LXXX. — A la vicomtesse du Plessis. *20 septembre* 124
LXXXI. — A madame Victor Hugo. . *15 décembre* 126

1847

LXXXII. — A un ami . . . . . *14 octobre* 128
LXXXIII. — A Philippe Busoni . . . . *8 novembre* 129
LXXXIV. — A madame Louise Lachaud. 130

1848

LXXXV. — A Philippe Busoni . . . . *29 février* 132
LXXXVI. — Au docteur Montalembert. *8 mars* 134
LXXXVII. — A la vicomtesse du Plessis. *8 mars* 135
LXXXVIII. — A la vicomtesse du Plessis. *29-31 juillet* 137
LXXXIX. — A la vicomtesse du Plessis. *8-10 août* 142
XC. — A Philippe Busoni . . . . *11 août* 147
XCI. — A madame Louise Lachaud. *septembre* 152
XCII. — A madame Ancelot. 154

1849

XCIII. — A Eusèbe Castaigne. . . . *23 janvier* 155
XCIV. — A Philippe Busoni . . . . *1er avril*. 156
XCV. — A Eusèbe Castaigne. . . . *27 avril* 159
XCVI. — A Philippe Busoni . . . . *10 juillet*. 160
XCVII. — A Philippe Busoni . . . . *8 septembre*. . . . 162
XCVIII. — A Philippe Busoni . . . . *5 octobre* 164
XCIX. — A la vicomtesse du Plessis. *7 octobre* 167
C. — A Philippe Busoni . . . . *12 octobre* 170
CI. — A la vicomtesse du Plessis. *16 novembre* 173
CII. — A la vicomtesse du Plessis. *31 décembre* 176

1850

CIII. — A Philippe Busoni . . . . *11 janvier* 178
CIV. — A Philippe Busoni . . . . *26 janvier* 180
CV. — A Philippe Busoni . . . . *8 février* 181
CVI. — A Philippe Busoni . . . . *17 mai*. 182
CVII. — A la vicomtesse du Plessis. *11 juillet*. 183
CVIII. — A Philippe Busoni . . . . *15 juillet*. 186
CIX. — Au docteur Montalembert. *27 août* 189
CX. — A la vicomtesse du Plessis. *15 septembre*. . . . 191

1850 *(suite)*

CXI. — A Philippe Busoni . . . . *9 octobre* 194
CXII. — A la vicomtesse du Plessis. *10 novembre* 199
CXIII. — A Jules de Saint-Maur . . *26 novembre* 202
CXIV. — A Arsène Houssaye. . . . *s. d.* [1850 (?)] . . . 204

1851

CXV. — A Philippe Busoni . . . . *11 janvier* 205
CXVI. — A l'éditeur Charpentier. . *10 juin* 207
CXVII. — A Charles Farcinet . . . . *11 juillet.* 210
CXVIII. — A l'éditeur Charpentier. . *14 août* 212
CXIX. — A Philippe Busoni . . . . *30 août* 214
CXX. — A madame L. Lachaud . . *septembre* 216
CXXI. — A madame L. Lachaud . . *septembre* 217
CXXII. — A l'éditeur Charpentier . . *4 novembre* 218
CXXIII. — A Philippe Busoni . . . . *12 novembre* 221
CXXIV. — A Philippe Busoni . . . . *s. d.* [1851 (?)] . . . 226

1852

CXXV. — A l'éditeur Charpentier . . *5 janvier* 227
CXXVI. — A la vicomtesse du Plessis. *11 mars* 229
CXXVII. — A Philippe Busoni . . . . *28 mars* 231
CXXVIII. — A la vicomtesse du Plessis. *15 juin* 236
CXXIX. — A Philippe Busoni . . . . *13 juillet.* 239
CXXX. — A la vicomtesse du Plessis. *3 août* 244
CXXXI. — A Félix Bungener. . . . . *10 août* 247
CXXXII. — A M. ***. . . . . *20 octobre* 253
CXXXIII. — A la vicomtesse du Plessis. *27 novembre* 255
CXXXIV. — A Philippe Busoni . . . . *24 décembre* 256
CXXXV. — Au docteur Montalembert. *28 décembre* 261
CXXXVI. — A Eusèbe Castaigne. . . . *28 décembre* 262

1853

CXXXVII. — A madame L. Lachaud . . *janvier.* 263
CXXXVIII. — A la vicomtesse du Plessis. *25 janvier* 265
CXXXIX. — A Philippe Busoni . . . . *10 août* 268

1854

CXL. — A Philippe Busoni . . . . *26 janvier* 271
CXLI. — A madame L. Lachaud et à madame Ancelot . . . . *septembre* 272
CXLII. — A Philippe Busoni . . . . *18 décembre* 275

1855

CXLIII. — A Félix Bungener. . . . . *21 février* 276
CXLIV. — A Jules de Saint-Maur . . *8 septembre*. . . . 277
CXLV. — A l'éditeur Charpentier . . *9 octobre* 279
CXLVI. — A Amédée Lefèvre-Pontalis. *25 novembre* 282

1856

CXLVII. — A la vicomtesse du Plessis. *5 avril* 284
CXLVIII. — A une dame . . . . . *10 mai*. 285
CXLIX. — A Philippe Busoni . . . . *27 mai*. 288
CL. — A une jeune fille. . . . . *10 août* 289
CLI. — A madame L. Lachaud . . *septembre* 291
CLII. — A une amie . . . . . *7 septembre* 294

1857

CLIII. — A madame L. Lachaud . . *septembre* 296
CLIV. — A Thalès-Bernard . . . . *21 septembre*. . . . 297
CLV. — A Philippe Busoni . . . . *26 septembre*. . . . 298

1858

CLVI. — A Louis Ratisbonne. . . . *2 janvier* 299
CLVII. — A Philippe Busoni . . . . *10 février* 302
CLVIII. — A une jeune fille. . . . . *27 juin* 304
CLIX. — A Philippe Busoni . . . . *7 novembre* 307

1859

CLX. — A Philippe Busoni . . . . *3 février* 309
CLXI. — Au docteur Brierre de Boismont . . . . . *1er décembre* 310

1860

CLXII. — A la vicomtesse du Plessis. *28 février* 312
CLXIII. — A Philippe Busoni . . . . *21 juin* 317
CLXIV. — A M. Jules Claretie. . . . *29 août* 318
CLXV. — A M. Jules Claretie. . . . *31 août* 319
CLXVI. — A madame L. Lachaud . . *septembre* 321

1861

CLXVII. — A la vicomtesse du Plessis. *15 avril* 323
CLXVIII. — A Louis Ratisbonne. . . . *18 septembre* 324
CLXIX. — A Louis Ratisbonne. . . . *21 septembre* 325
CLXX. — A la vicomtesse du Plessis. *10 octobre* 326
CLXXI. — Au père Gratry. . . . . *21 octobre* 329
CLXXII. — A Philippe Busoni . . . . *12 novembre* 330
CLXXIII. — A Philippe Busoni . . . . *22 novembre* 331
CLXXIV. — A la vicomtesse du Plessis. *9-14 décembre* . . . 333

1862

CLXXV. — Au père Gratry. . . . . *18 janvier* 337
CLXXVI. — A Baudelaire. . . . . *27 janvier* 338
CLXXVII. — A Guillaume Pauthier . . *3 fevrier* 339
CLXXVIII. — A Louis Ratisbonne. . . . *16 février* 341
CLXXIX. — A une amie . . . . . *23 février* 342
CLXXX. — A la vicomtesse du Plessis. *19 avril* 343
CLXXXI. — A une amie . . . . . *3 mai.* 346
CLXXXII. — A Charles de La Rounat. . *3 mai.* 346
CLXXXIII. — A Barbey d'Aurevilly. . . *25 mai.* 348
CLXXXIV. — A une amie . . . . . *29 mai.* 351
CLXXXV. — A la vicomtesse du Plessis. *29 septembre* 352
CLXXXVI. — A madame J. de Saint-Maur. *4 octobre* 354
CLXXXVII. — A madame J. de Saint-Maur. *8 octobre* 358
CLXXXVIII. — A Roger de Beauvoir . . . *28 octobre* 360
CLXXXIX. — A Louis Ratisbonne. . . . *29 octobre* 362
CXC. — A Eugène Crépet . . . . . *8 novembre* 363
CXCI. — A madame L. Lachaud. 364

1863

CXCII. — A la vicomtesse du Plessis. *3 janvier* 367
CXCIII. — A la vicomtesse du Plessis. *2 avril* 368
CXCIV. — A une amie . . . . . *20 avril* 374
CXCV. — A Philippe Busoni . . . . *30 avril* 375
CXCVI. — A madame J. de Saint-Maur. *12 mai*. 376
CXCVII. — A Jean Gigoux . . . . . *16 août* 378
CXCVIII. — A madame H. de Balzac. . *2 septembre*. . . . 378

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES CORRESPONDANTS

ALBERTIN, XX.
ANCELOT (Mme), XCII, CXLI.
BALZAC (Mme Honoré de), CXCVIII.
BARBEY D'AUREVILLY (Jules), CLXXXIII.
BAUDELAIRE (Ch.), CLXXVI.
BAVIÈRE (Prince M.-J. de), LVIII.
BEAUVOIR (R. de), CLXXXVIII.
BRIERRE DE BOISMONT (Le docteur), CLXI.
BRIZEUX, XXX, XLI.
BULOZ (François). Voir : Directeur de la *Revue des Deux Mondes*.
BUNGENER (Félix), CXXXI, CXLIII.
BUSONI (Philippe), LII, LIV, LXX, LXXI, LXXV, LXXVI, LXXIX, LXXXIII, LXXXV, XC, XCIV, XCVI, XCVII, XCVIII, C, CIII, CIV, CV, CVI, CVIII, CXI, CXV, CXIX, CXXIII, CXXIV, CXXVII, CXXIX, CXXXIV, CXXXIX, CXL, CXLII, CXLIX, CLV, CLVII, CLIX, CLX, CLXIII, CLXXII, CLXXIII, CXCV.
CALLET (Auguste), LVII.
CASTAIGNE (Eusèbe), XCIII, XCV, CXXXVI.
CAVÉ (Auguste), L.
CHARPENTIER (E.-H.), CXVI, CXVIII, CXXII, CXXV, CXXVII (p. 234, note 2), CXLV.
CLARETIE (Jules), CLXIV, CLXV.
COMÉDIE-FRANÇAISE (Les membres du Comité de la), XXI.
CRÉPET (Eugène), CXC.
DAVID [D'ANGERS], VIII.
DESCHAMPS (Antoni), XXXIV, XLIII.
DIRECTEUR de la *Revue des Deux Mondes* (Le), XXXV, XLIV.
DORVAL (Marie), XXXI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XLII, LXII.
DUCHAMBGE (Pauline), LIII, LXIII.
DU PLESSIS (Vicomtesse A.), LXXX, LXXXVII, LXXXVIII, LXXXIX, XCIX, CI, CII, CVII, CX, CXII, CXXVI, CXXVIII, CXXX, CXXXIII, CXXXVIII, CXLVII, CLXII, CLXVII, CLXX, CLXXIV, CLXXX, CLXXXV, CXCII, CXCIII.
FARCINET (Charles), CXVII.
FOUCHER (Paul), VI.
GIGOUX (Jean), CXCVII.

GRATRY (Le père), CLXXI, CLXXV.
HAMILTON (Miss), LVI.
HOUSSAYE (Arsène), CXIV.
HUGO (Victor), II, X, XII, LXI, LXIX.
HUGO (Mme Victor), LXXXI.
LACHAUD (Mme Louise), LXXXIV, XCI, CXX, CXXI, CXXXVII, CXLI, CLI, CLIII, CLXVI, CXCI.
LA GRANGE (Marquis de), LXVIII.
LAMARTINE (A. de), IV, XXXIII, LIX.
LA ROUNAT (Charles de), CLXXXII.
LEFÈVRE-PONTALIS (Amédée), CXLVI.
LUCAS (Hippolyte), XL.
MAGEN (Alfred), XLVIII.
MERLE (J.-T.), XXXVI, LXXIV.
MICKIEWICZ (Adam), LI.
MONCORPS (Comte de), I.
MONTALEMBERT (Comte Charles de), XXVI, XXVIII.
MONTALEMBERT (Le docteur), LXXXVI, CIX, CXXXV.
MUSSET (Alfred de), XXIV.
ORSAY (Comte A. d'), LV.
PAGNON (Javelin). Voir : Callet (Auguste).
PAUTHIER (Guillaume), VII, CLXXVII.
PEHANT (Émile), XLV.
QUINET (Edgar), LXXII.
RATISBONNE (Louis), CLVI, CLXVIII, CLXIX, CLXXVIII, CLXXXIX.
ROGER DE BEAUVOIR. Voir : Beauvoir (R. de).
SAINT-MAUR (Jules du Pré de), LX, CXIII, CXLIV.
SAINT-MAUR (Mme Jules du Pré de), CLXXXVI, CLXXXVII, CXCVI.
SAINTE-BEUVE (C.-A.), V, IX, XIII, XIV, XV, XVI, XXII, XXIII, XXV, XXIX, XLVI, XLIX.
SOULIÉ (Augustin), III, XI.
TAYLOR (Baron), XVII, XVIII.
THALÈS-BERNARD, CLIV.
VILLEMAIN, LXXVIII.
WAILLY (Léon de), LXV, LXVI.

ANONYMES

A ..., XIX.
A ..., XXXII.
A M. ***, CXXXII.
A UN AMI, XXVII.
A UN AMI, XLVII.
A UN AMI, LXXVII.
A UN AMI, LXXXII.
A UNE AMIE, LXIV, LXVII, CLII, CLXXIX, CLXXXI, CLXXXIV, CXCIV.
A UNE DAME, LXXIII.
A UNE DAME, CXLVIII.
A UNE JEUNE FILLE, CL, CLVIII.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7246-4-05. — (Encre Lorilleux).